LA POÉSIE BRITANNIQUE
ET
BAUDELAIRE

—

> Toute la littérature actuelle, et surtout celle que l'on appelle symboliste, est baudelairienne, non sans doute par la technique extérieure, mais par la technique interne et spirituelle, par le sens du mystère, par le souci d'écouter ce que disent les choses, par le désir de correspondre, d'âme à âme, avec l'obscure pensée répandue dans la nuit du monde.
>
> REMY DE GOURMONT
> (*Le Livre des Masques.*)

I

On sait comment, à propos du cinquantenaire de la mort de Baudelaire en 1917, s'est ravivée entre lettrés la vieille querelle qui mit aux prises les partisans de l'esthétique — disons traditionaliste — et les symbolistes. Querelle passionnée puisque, en haine de ces derniers, M. Edmond Haraucourt n'a pas craint d'attribuer à leur pensée une origine germanique à un moment où l'Allemand menaçait l'existence même de notre patrie... Querelle irréductible, car ce sont deux idéals, deux conceptions contraires de l'art qu'elle oppose : les traditionalistes demeurant convaincus que la poésie procède de la raison et les symbolistes ou leurs continuateurs qu'elle relève de l'intuition.

Aussi bien, quand M. Haraucourt reproche aux symbolistes leur inspiration étrangère, ne se trompe-t-il qu'en les

accusant de l'avoir été puiser outre-Rhin (1). Les symbolistes, en effet, ne sont pas poètes de la façon que nous entendons, ici, qu'on le soit. Tandis, comme l'a déclaré Brunetière (2), que « presque personne n'a écrit en France qu'en vue de la société, sans jamais séparer l'expression de la pensée de la considération du public auquel il s'adressait, ni, par conséquent, l'art d'écrire de celui de plaire, de persuader et de convaincre », les symbolistes, au contraire, n'ont jamais eu d'autre foi que celle du caractère essentiellement individuel de la poésie (3).

Lors même qu'un Français affirme, comme Voltaire, que la poésie est « la musique de l'âme », les sentiments qu'il exprime dans ses vers sont ceux que l'on reconnaît à l'humanité, en général, et dépouillés de toute émotion particulière.

> La langue française, écrivait déjà Diderot (4), est plus propre aux sciences et à la philosophie, moins *à la poésie* et à l'éloquence (?) que le grec, le latin, l'italien ou l'anglais. *C'est la langue de l'esprit ou du bon sens ; les autres sont la langue de l'imagination et des passions.*

L'esprit français, observait plus tard P.-J. Proudhon (*Napoléon Ier*),

> est un esprit de clarté, de finesse, de précision, d'élégance, *très peu poétique en lui-même.*

Et encore dans le même ouvrage :

> La nation est *sobre de poésie*, comme elle est *sobre dans sa poésie.*

(1) Comme l'a dit Remy de Gourmont (*La Nouvelle Poésie française*), « quand il se fait un changement dans la littérature d'un pays, la cause en est toujours extérieure ».

(2) *Etudes critiques*, 5e série.

(3) Remy de Gourmont, *Préface du Livre des Masques*, écrit du symbolisme qu'il y faut voir « même intempestive, même prétentieuse, l'expression de l'individualisme dans l'art » ; or, c'est là précisément ce que voyait déjà M. Pierre Lasserre dans le romantisme... Mais on sait combien les symbolistes ont médit des romantiques. C'est donc que Remy de Gourmont ou M. Lasserre se trompe... Nous verrons bien...

(4) Lettre sur les sourds-muets.

Baudelaire, avec plus d'âpreté, dénonçait « l'horreur de la France pour la poésie (1) » ; et Alfred de Vigny, à qui sa connaissance de la société et du génie anglais offrait des points précis de comparaison avec nous, notait dans son *Journal :*

Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, *ni la poésie*, mais la société, les salons, l'esprit, la prose.

« Nous sommes une nation ennemie née de l'art et de la poésie », affirmait à son tour Leconte de Lisle (2). Enfin, un critique, qu'on ne saurait trouver suspect de jugements extrêmes, P. Albert, a écrit dans son ouvrage sur la *Littérature française des origines à la fin du XVIe siècle :*

Ce que nous préférons à tout, ce que nous exigeons en tout, c'est la clarté, l'ordre, le bon sens. Les spéculations sublimes de la métaphysique nous attirent peu ; du respect involontaire qu'elles nous inspirent d'abord, nous passons vite à la raillerie légère, dédaigneuse. Nous ferions peut-être quelque difficulté d'avouer que nous n'avons ni le goût, ni l'intelligence de la haute poésie, que Pindare et Dante nous échappent et, pour tout dire, nous ennuient, que nous retrancherions volontiers les deux tiers de Shakespeare et les trois quarts de Milton, et que la seconde partie du *Faust* de Gœthe nous paraît un logogriphe pénible. En revanche, Boileau tient un rang très honorable dans l'histoire de notre poésie : nous avons salué du nom de *grand lyrique* Jean-Baptiste Rousseau ; et il y a quelque quarante ans, les *Messéniennes* de Casimir Delavigne nous ravissaient d'enthousiasme comme les chansons de Béranger.

Sans doute, trouvera-t-on de telles assertions sévères. Elles me semblent, en tout cas, fort propres à appuyer et à

(1) Lettre du 18 février 1866 : « Je m'ennuie en France, écrivait-il encore (*Mon cœur mis à nu*), parce que tout le monde y ressemble à Voltaire l'anti-poète. » Il est plaisant de remarquer qu'il se trouve ici d'accord avec Emile Faguet, son détracteur... Celui-ci n'a-t-il pas écrit, en effet, dans ses *Etudes sur le XVIIIe siècle :* « Voltaire, lui, nous ressemble. L'esprit moyen de la France est en lui. Un homme plus spirituel qu'intelligent et beaucoup plus intelligent qu'artiste, c'est un Français »... A diverses reprises, Baudelaire revient dans ses notes, *Polémiques*, sur le prosaïsme de l'esprit français : « Poésie française, veine tarie sous Louis XIV » ; « Poésie à fleur de peau », « Paquets de poètes accouplés comme bassets et levriers ».

(2) Charles Baudelaire : *Les poètes contemporains.*

me permettre de préciser mon opinion touchant nos dispositions, foncières ou acquises, à l'égard de la poésie.

Nous n'avons presque jamais compris, nous ne comprenons encore qu'exceptionnellement aujourd'hui, que la poésie puisse se proposer d'autres fins que des fins morales ou sociales, et l'on a entendu, peu avant la guerre, des hommes de la valeur de M. Georges Le Cardonnel traiter de *barbares* et *d'unijambistes* les symbolistes pour leur prétention de « créer des œuvres qui réagiraient contre le Naturalisme, le Parnasse, une certaine poésie philosophique... des œuvres... où l'on ne trouverait jamais l'expression didactique d'une idée ou d'un sentiment anecdotique ».

Classicisme et didactisme resteront deux mots, en France, inséparables l'un de l'autre, aussi longtemps que nous confondrons les modalités de la poésie avec celles de la prose.

Quand Auguste Comte assigne à la poésie « sa position systématique entre la philosophie et la politique, comme émanée de l'une et préparant l'autre » (1), il ne fait que constater un état de choses particulier à notre littérature. Soumise, dès l'aurore des temps modernes, à la discipline intellectuelle de l'antiquité romaine — bien plutôt que grecque — la poésie classique française s'interdit de chercher ailleurs que dans le domaine envahissant de la prose la matière de son inspiration. C'est cette discipline qui commande toutes les œuvres en vers que nous produisons à dater de la fin du moyen âge, c'est-à-dire à partir du moment où se fait notre unité politique et où s'instaure chez nous le régime de la soumission de l'individu à la collectivité. A son apogée, ce régime engendre ce qu'on a appelé « l'honnête homme », l'homme éminemment sociable, et qui ne demande à la poésie que de formuler avec agrément et symétrie, clarté, élégance et bon ton, des vérités moyennes

(1) *Système de philosophie positive* (Tome II, pages 280-288)

et généralement acceptées. Brunetière a fort excellemment montré combien cette poésie est imbue de l'esprit de société ou de sociabilité, et à quel point elle tend à l'impersonnalisme (1) :

Sous l'influence de cet esprit nouveau, écrit-il (2), dont la politique d'Henri IV, les réunions tour à tour tant célébrées ou tant moquées de l'Hôtel de Rambouillet, *l'Astrée* d'Honoré d'Urfé, la poésie de Malherbe, la tragédie de Corneille, les progrès du théâtre classique sont autant de manifestations, — il se constitue des *modèles* en tout, et la *grande règle, la règle des règles*, devient de ressembler aux autres (3).

Les œuvres que l'écrivain en vers propose, dès lors, à son auditoire raffiné doivent avoir toutes l'accent mesuré de la conversation. Ce sont récits, pour la plupart du temps, dissertations sur l'amour, plus rarement sur le charme de la nature — qu'on n'est pas assez solitaire et contemplatif pour goûter, — traités sur l'art d'écrire ou l'art des jardins — où l'on se plaît tant en galante compagnie, — contes, chansons, madrigaux et maximes, charades et rébus mêmes... Le tout dépourvu d'émotion ; l'émotion étant malséante (4). On ne saurait s'oublier au point de faire de grands gestes et de prendre des allures pathétiques entre gens comme il faut. Feuilletons de nouveau, Brunetière :

Dire d'un homme qu'il est « singulier », c'est dire de lui qu'il

(1) De là les comédies dites de caractère, les maximes, les ouvrages didactiques, les fables mêmes... On étudie l'homme moral dans ses rapports sociaux avec les hommes, non avec la nature. On l'isole, dans un milieu de convention, du reste de l'humanité. Il n'est point personnel ; point original. Il obéit à une sorte de subjectivisme collectif très rigoureux et ne réagit que sous l'influence des lois de son pays et des mœurs des gens de sa classe.

(2) *Les origines du lyrisme contemporain*.

(3)... « De là, le moule classique, avait déjà précisé Taine (*Les Origines de la France Contemporaine*, Tome, I : *L'Ancien Régime*) : il est formé par l'habitude de parler, d'écrire et de penser en vue d'un auditoire de salon. »

(4) « La poésie proprement dite, celle qui tient du rêve et de la vision, ne saurait naître... Jamais on n'entend le cri involontaire de la sensation vive, la confidence solitaire de l'âme trop pleine qui ne parle que pour se décharger et s'épancher » (Taine : ouvrage cité). On a peur du ridicule ; et comme on cherche avant tout l'approbation, on applique ses facultés à la poursuite de l'expression technique. « En poésie, le Français choisit plutôt qu'il n'invente », observe l'Américain W. C. Brownell (*French traits*).

est de « mauvaise compagnie », et à ce propos, regardez-y bien, « misanthrope », sous la plume de Molière, est exactement synonyme « d'insociable » ou « d'incivil ». Les vertus de commerce, ainsi qu'on les appelle, sont devenues les premières de toutes. On ne doit seulement plus rire ou pleurer, s'égayer ou s'indigner, se blesser ou s'amuser, que de certaines choses, et encore d'une certaine manière, déterminée, réglée, fixée par l'usage mondain. Comme on se fait une certaine toilette, comme on passe un certain habit pour aller « dans le monde », il faut, désormais, qu'on revête un certain esprit.

Ce à quoi l'on vise, en particulier, dès qu'on écrit en vers, c'est sinon toujours à ce *joli* dont parle dédaigneusement Stendhal, du moins à cet équilibre et à cette simplicité de diction qui sont la merveille inimitable de notre génie et qui conviennent le mieux, sans doute, pour fixer l'essentiel des connaissances humaines et pour formuler des vérités universelles ou seulement nationales. On ne désire pas, ici, que le poète étonne par les manifestations extraordinaires de sa sensibilité, ou par l'originalité de son imagination, mais qu'il exprime, au contraire, avec tout le respect qu'on doit aux sentiments admis et aux lois qui régissent les sociétés, de sages formules religieuses, politiques, psychologiques et morales. Le vers, instrument qui sert à forger ces formules, est si peu d'une autre essence que la prose qu'on le mêle à ses relations de voyage (La Fontaine) ou qu'on en farcit ses lettres pour leur donner, tout juste, un peu plus de piquant (Voltaire).

Comme la prose, il puise directement dans la réalité commune ; il en désigne seulement les objets par des noms conventionnels (1). Il parle une langue châtiée que chacun doit entendre, s'il a des lettres, l'esprit exercé aux allusions, apte à suivre le jeu des comparaisons et des métaphores ou des périphrases, et s'il n'ignore rien de la mythologie, de

(1) « Tout mot propre est banni de la poésie ; quand on en rencontre un, il faut l'esquiver ou le remplacer par une périphrase. Un poète du dix-huitième siècle n'a guère à sa disposition que le tiers environ du dictionnaire » (Taine : *Origines de la France Contemporaine*).

la « fable », comme on dit encore... L'idéal, pour le poète, est de se rendre compréhensible à tous ; sa tâche, selon la définition de Marmontel, « le mensonge connu pour tel ». Rien de spontané dans sa création ; rien d'imprévu dans le plaisir qu'elle procure, et qu'on peut dire concerté.

« La France, pays de raisonnement, a observé Baudelaire (1), aime l'effort de l'esprit. » C'est l'effort d'un esprit adroit à vaincre la difficulté (2) que le public français attend du poète. Il déteste qu'on la surprenne par des innovations, qu'on le mette en présence d'énigmes dont — pour trouver le mot — il ne pourrait recourir à son intelligence, et qui requerraient non la mémoire de son esprit, mais de sa sensibilité, non le concours de sa connaissance et de son attention, mais de son cœur.

« Ce qu'il nous faut, c'est le vrai dans l'art encore plus que le beau », s'écriait Jacques de Biez. W. C. Brownell, qui cite notre critique, ajoute ce commentaire à sa déclaration :

C'est parce que la France place le beau dans l'art au-dessous du vrai, qu'elle a été dépassée jusqu'ici, dans la peinture et la sculpture par les Italiens, dans la musique par les Allemands, dans la poésie par les Anglais, quoique Victor Hugo, dressant la liste des grands poètes, ne craigne pas de mettre Voltaire à côté de Dante et de Shakespeare (3)...

Profondément raisonnable et méfiant qu'on le dupe, le Français ne veut pas voir mêler la fantaisie de l'action à la vérité des caractères et le surnaturel au naturel. Il ne supporterait pas qu'on lui montrât un spectre sur la scène comme le fait l'auteur d' *Hamlet* et le récit d'un songe est le

(1) *L'art romantique*.

(2) Qu'on relise Stendhal : « Nous aimons beaucoup un tableau, ont dit les Français, et ils disent vrai, mais nous exigeons, comme condition essentielle de la beauté, qu'il soit fait par un peintre se tenant constamment à cloche-pied pendant tout le temps qu'il travaille » (*De l'amour*). Voltaire a posé, du reste, en principe que le mérite capital de la poésie réside dans la difficulté vaincue. C'est par cette théorie, si française, que les Parnassiens, en réaction contre les négligences des Romantiques, rejoignent les pseudo-classiques.

(3) *French Traits*.

maximum de ce qu'il peut supporter de merveilleux dans une tragédie (1).

Un art perceptible à tous, faisant allusion à des idées communes à tous, usant de mots et d'images de convention, voilà donc ce qu'est la poésie classique en France, sans préjudice des qualités de pittoresque qu'elle a acquises, chemin faisant, jusqu'en plein XIX[e] siècle, c'est-à-dire jusqu'à Victor Hugo. Les dissertations morales et les narrations de ce poète éclatant continuent, en effet, la tradition littéraire française et Emile Faguet a été parfaitement justifié d'écrire qu'il s'atteste par-dessus tout scolaire. Non seulement sa phraséologie s'apparente au style des « honnêtes gens », mais elle est ce style lui-même descendu — sans peur de se vulgariser — des salons dans les assemblées populaires, pour y trouver un auditoire plus vaste pour son éloquence (2).

Sans doute, y a-t-il en Victor Hugo autre chose qu'un vaticinateur. Mais son œuvre, dans son ensemble, comme celle de la plupart des Romantiques, n'échappe pas au reproche de didactisme qu'on peut faire à ses devanciers. Elle est oratoire et impersonnelle. Quoique Brunetière ait défini le Romantisme « le triomphe de l'individualisme ou l'émancipation absolue du moi » (3), — définition reprise par MM. Lasserre et Maurras, — ce qui frappe surtout en lui, c'est le caractère général des sentiments qu'il exprime ; et M. E. Barat a très à propos observé (4) que Victor Hugo est « un pseudo-classique violent », et que la poésie de Lamar-

(1) Quand il traduit *Macbeth*, Ducis relègue les sorcières dans la coulisse et les remplace par un songe... C'est qu'il n'a pas oublié comment a été accueillie par le public et la critique l'apparition de Ninus dans cette *Semiramis* où Voltaire a, sans conviction, suivi l'exemple de Shakespeare et celui d'Eschyle. Voltaire croyait si peu au merveilleux dont il usait, il en était si *dégoûté*, comme l'a fort justement observé Lessing, que son spectre ne fait que « des choses contraires à toutes les traditions, à toutes les bonnes coutumes en honneur chez les spectres » (*Dramaturgie de Hambourg*).

(2) « A une littérature de cour succède une littérature du peuple. » (V. Hugo, préface *d'Hernani*).

(3) *Manuel de l'histoire de la littérature française*.

(4) *Le style poétique et la révolution romantique*.

tine se révèle aussi impersonnelle que celle de Lebrun ou de Parny. Rien de moins révélateur que ses confidences ; rien de moins original que son expression des sentiments de la religion et de l'amour. *Le Lac* n'est qu'un lieu commun harmonieux. En vain chercherait-on dans ce poème quelque détail qui révèle le caractère de la sensibilité et précise la nature de l'émotion des amants qui vécurent l'heure ineffable qu'il rappelle.

Elégiaque, Lamartine n'avait, du reste, aucun sens de la réalité, et il ne s'est pas mieux dépeint qu'il n'a connu le monde.

Le romantisme, qui correspond, en politique, à la chute de l'Empire et à un essai impuissant de retour à l'Ancien Régime, est un acte d'émancipation de la pensée. Chez les plus conservateurs de ses écrivains, il emporte avec soi une part d'exaltation généreuse, ou seulement de turbulence, qui favorise l'affirmation de l'individualité. Et donc, Brunetière, et après lui MM. Pierre Lasserre et Charles Maurras n'ont pas eu tort de l'accuser d'instaurer le règne du moi. Mais il faut prendre garde. S'il en revendique les droits, il l'exprime à peine mieux et avec plus de précision que le classicisme. Il parle en son nom plus qu'il ne le laisse parler. Dit-il « je », c'est « nous » qu'il faut entendre (1). Son moi est généralisateur, et lorsque Victor Hugo s'écrie : « Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous » (Préface des *Contemplations*), il ne reconnaît pas seulement que l'homme ne saurait s'étudier sans instruire par cela même l'humanité ; il se pose en champion de la cause de l'individu et des droits de la raison (2). Défenseur des passions de l'homme, au nom de cette même raison, contre les dogmes ou les préjugés qui les asservissent, il

(1) « Et où trouve-t-on, demande justement M. G. Lanson, si ce n'est chez Victor Hugo, l'expression littéraire de l'âme confuse et généreuse de la démocratie française dans la seconde moitié du XIX[e] siècle ? (*Manuel de la littérature française.*)

(2) La déesse raison est descendue du piédestal où l'avait placée Robespierre pour devenir la Muse ou l'Egérie des poètes et des écrivains les plus exaltés du Romantisme.

les peint plus mal que les classiques qui les combattaient. La forêt l'empêche de voir l'arbre; et ce n'est que quand il s'abandonne à la joie d'évoquer les mythes du passé ou qu'il anime fantastiquement les choses, qu'il devient vraiment lyrique et personnel. C'est qu'à la vérité on peut être plus lyrique, plus personnel en parlant des autres qu'en se racontant ; en brossant le tableau de la vie des hommes (« toute l'histoire comme vécue et soufferte personnellement », selon le mot de Nietzsche) qu'en faisant le récit de ses bonnes ou de ses mauvaises fortunes ; et Alfred de Musset, par exemple, est assurément plus original dans son théâtre, où il ne se met pas directement en scène, mais où se révèle son imagination mélancolique, sa sensibilité délicate et sa fantaisie, que dans ses poèmes ou ses confessions, trop souvent déclamatoires, et qui prennent à partie Voltaire et l'irréligion, Napoléon et les guerres de l'Empire, etc... Fréquemment les Romantiques ont donné dans les confidences et la rhétorique sentimentale, sans rien nous révéler d'essentiel, et à cet égard les prosateurs l'emportent en subtilité psychologique sur les poètes au XIXe siècle (1).

Ces derniers marquent, sans doute, un progrès sur leurs prédécesseurs immédiats pour qui, seul, valait le travail de l'intelligence, et, sans doute aussi, fallait-il qu'ils crussent à l'étalage, même puéril, de leurs inquiétudes et de leurs regrets pour qu'il nous fût donné d'observer quelle distance sépare l'émotion véritable de son ostentation ; l'analyse profonde et intime du moi de son affirmation naïve et violente (2). Ce qu'on a appelé l'individualisme du

(1) Quoi de plus faux et de plus arbitraire, cependant, que le roman romantique, celui de George Sand notamment ; et quelle valeur documentaire attribuer à de pseudo-confessions comme *Elle et lui* ?

(2) « Le Romantisme, écrivait dernièrement M. Léon Daudet (*Victor Hugo ou la légende d'un siècle* : « Revue Universelle », oct. 1920), est une espèce de codification du dérèglement, en politique, en morale, en esprit, en syntaxe, et, comme tel, une béatification de l'impulsivité. » J'avoue préférer cette définition, quelque excessifs qu'en soient les termes, à celles de Brunetière et de M. Pierre Lasserre. Avec ce sens intuitif de l'art et des hommes, qui fait le meilleur de son originalité, l'auteur de l'*Hérédo* y précise très judicieusement, me semble-t-il, le caractère démocratique de la révolution des poètes de 1830,

XIX[e] siècle n'est que la continuation de l'humanitarisme du XVIII[e]. Il est tout éloquence et raisonnement, ou prétention à la raison, et la sensibilité des admirateurs et disciples de J.-J. Rousseau diffère à peine de la sensiblerie de ses contemporains. Fougue parfois généreuse, le mouvement qui exalte les Romantiques les oblige à sortir d'eux-mêmes, à s'aller mêler à la foule suivant l'impulsion donnée par les Encyclopédistes. Ce n'est qu'au milieu d'elle qu'ils réalisent leur plein épanouissement, et chez les plus grands d'entre eux, du reste (Chateaubriand, Lamartine, Hugo), le poète se double d'un homme politique. Quand Alfred de Vigny notait, dans ce même *Journal* auquel il a été déjà fait allusion : « Les Français ont de l'imagination dans l'action et rarement dans la méditation solitaire », croyez bien que l'exemple des écrivains de son temps ne laissait pas de le confirmer dans son opinion. De là, le caractère superficiel de leur étude du moi. Ils n'ont pas assez longuement médité ; ils ne se sont pas assez curieusement repliés sur eux-mêmes ; ils n'ont pas assez cultivé leur vie intérieure pour exprimer dans leurs poèmes autre chose que des lieux communs sentimentaux ou de juvéniles émois sensuels (1).

Veut-on savoir où ils témoignent d'une véritable originalité ? C'est dans les tableaux qu'ils font de la nature. Ils la voient, comme devait dire l'autre, « à travers un tempérament », et ils la peignent avec une verdeur d'accent, un entrain et une conviction souvent superbes. Aussi bien,

plus pressés de lâcher bride à leur moi que d'approfondir l'homme, sujet sensible, et de l'étudier dans son essence.

Qu'on se rappelle, en effet, les déclarations de Victor Hugo dans la fameuse préface d'*Hernani* : « Le Romantisme n'est que le libéralisme en littérature... La liberté dans l'art, la liberté dans la société : voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques. » On voit combien peu c'est faire du paradoxe que de dire des romantiques qu'ils ont défendu les passions au nom de la raison.

(1) « Il n'est mauvais de parler de soi, a dit Emile Faguet, que quand on songe à en parler. Parler de soi en se parlant à soi-même, c'est proprement la méditation.... Nous aimons les gens qui nous parlent d'eux, à condition que quand ils en parlaient ils n'aient pas songé à nous » (*Seizième siècle*).

l'œil est-il de tous leurs sens celui qu'ils cultivent et exercent le mieux. Théophile Gautier est surtout plastique ; et ce que je préfère de Victor Hugo se trouve dans ses images visuelles, encore que trop de ses descriptions littéraires ne soient que « des énumérations rehaussées d'épithètes (1) ». Oui, en prenant — selon le procédé de Rousseau — la nature pour confidente des aveux qu'ils destinent aux oreilles des hommes, les Romantiques apprennent à la connaître, et, par là, restituent au témoignage des sens sa supériorité sur le témoignage purement intellectuel « toujours vicié par une émotion née à propos de l'objet et non sortie de l'objet même » (2). Car tel est le rôle de notre âme, ou la vie n'a plus aucune signification, elle apprend par nos sens (ce qui ne veut pas dire qu'elle en soit le produit ou la *sécrétion*), elle fait par eux l'épreuve de sa force, et c'est en réagissant sur les impressions qu'elle en reçoit, en les transformant en sentiments et en idées, qu'elle se développe, s'affirme, se précise à elle-même ses caractères, prend conscience d'elle-même et acquiert le droit de s'exprimer.

Les images que recueillent les Romantiques sont autant de fleurs de sincérité au milieu de l'ennuyeuse et stérile moisson d'idées politico-sociales qu'ils font dans le champ sans borne de la sottise où le démon de l'orgueil les a égarés. Leur mémoire visuelle est si riche qu'elle ajoute souvent à l'objet, et qu'il leur arrive d'aller au delà de la transcription fidèle jusqu'à la transfiguration hallucinée. Ils font plus que reproduire exactement ce qu'ils voient : ils traduisent l'émotion que ce qu'ils ont vu leur a fait éprouver. Ils laissent leur imagination s'emparer du spectacle, l'animer d'une vie nouvelle, l'amplifier et le déformer, le déplacer, enfin, sur un autre plan que celui de la réalité absolue....

On leur a tenu rigueur — et les Parnassiens et les Natu-

(1) Camille Mauclair : *Charles Baudelaire.*
(2) Remy de Gourmont : *Le Problème du style.*

ralistes, notamment — de cette *insoumission* à l'objet. On les a accusés de trahir la vérité, comme si la vérité de l'art était celle de la nature, ou comme si, plutôt, il n'existait pas, derrière les apparences, un mystère plus réel que tous les gestes et que tous les faits !

Poètes, les Romantiques, malgré leurs énormes défauts, le furent plus que leurs successeurs directs, si fâcheusement influencés par le positivisme, en ceci qu'ils osèrent ne pas copier servilement la nature, et l'aborder avec leur imagination, non avec les méthodes étroites des savants matérialistes.

Ecoutons Edgar Poe :

Un poème est le contraire d'une œuvre scientifique parce qu'il a pour objet le plaisir (1), non la vérité; le contraire d'un roman, parce qu'il a pour objet un plaisir indéfini au lieu d'un plaisir défini; et il n'est un poème que quand il a atteint cet objet, le roman présentant des images avec des sensations définies, le poème avec des sensations indéfinies pour la réalisation desquelles la musique est indispensable (2).... La musique combinée avec une idée agréable (*pleasurable*) est de la poésie ; la musique sans l'idée est simplement de la musique ; l'idée sans la musique est de la prose (3).

La vraie poésie, affirme à son tour Frédéric Amiel (4), est plus vraie que la science, parce qu'elle est synthétique et saisit, dès l'abord, ce que la combinaison de toutes les sciences pourra tout au plus atteindre une fois comme résultat, L'âme de la nature est devinée par le poète, le savant ne sert qu'à accumuler les matériaux pour sa démonstration (5).

(1) Il convient de faire observer le caractère élevé qu'Edgar Poe attribue à ce plaisir indéfinissable « inspired by an ecstatic prescience of the glories beyond the grave » (inspiré par une extatique prescience des gloires d'outre-tombe). Baudelaire reprenant pour son compte l'opinion d'Edgar Poe a presque traduit mot pour mot, dans le passage que je cite plus loin, ce que l'auteur du *Corbeau* a écrit sur ce plaisir, suscité par l'instinct du Beau (*Poetic Principles*).

(2) « La musique creuse le ciel. » (Baudelaire : *Fusées*.)

(3) *The purpose of Poetry*.

(4) *Fragments d'un journal intime*.

(5) C'est la paraphrase du mot de Shelley : « La poésie est, en vérité, quelque chose de divin. Elle est à la fois le centre et la circonférence de toute connaissance » (*Defence of Poetry*.) Pour Wordsworth la poésie est « l'ex-

Pour Victor Hugo enfin,

la poésie est-ce qu'il y a d'intime dans tout (1).

Admirable définition, et qu'il sied de rapprocher du mot de Shakespeare :

Nous sommes faits de la même étoffe que nos songes,

et de la réponse de Lord Byron, dans ses *Mémoires*, à cette question : « Qu'est-ce que la poésie ? »

Le sentiment d'un ancien monde et celui d'un monde à venir.

Un univers aperçu par delà les événements de la vie présente, comme capable de combler le cœur, et regretté dans le désespoir ou pressenti dans le désir,

précise M. Paul Bourget dans ses *Etudes et Portraits*, où il invoque justement le témoignage des deux grands Anglais, c'est bien là où se meuvent les imaginations des poètes. Elles n'ont que faire de s'attarder à plaquer quelques images sur de vaines dissertations, ou à enrober de métaphores plus ou moins élégantes ou somptueuses de misérables discours.

Aussi, après les âpres campagnes de M. Julien Benda (*Les Sentiments de Critias*, *Belphégor*) contre l'art intuitif (2) en faveur de l'intellectualisme le plus rigoureux, s'étonne-t-on de lire de la plume de M. Edouard Herriot (*Créer*) des phrases comme celle-ci :

Pour l'Hellade, le poète c'est le créateur, quel que soit l'objet de sa création ; c'est le législateur comme l'artisan.

A quoi bon appartenir à un pays qui se vante, à si juste titre, de faire partout la lumière pour se plaire à jouer ainsi sur les mots? Rappelons-nous le cri d'indignation qu'ar-

pression passionnée du contenu de toute science », « le souffle et le plus bel esprit de toute connaissance » (*Observation*.)

(1) Préface de 1822 des *Odes et Ballades*.

(2) Sans doute, sied-il de distinguer l'intuition, que Pascal appelle « l'esprit de finesse », et qui détermine la création artistique, de la sensibilité toute pure qui la fait dégénérer ; mais M. Benda n'en exagère pas moins quand il prétend que « l'émotion esthétique est le type de l'émotion intellectuelle ». « Il n'y a pas de poésie sans le sentiment et la sensation, affirme au contraire Brownell... l'intellect, en comparaison, n'est que l'impersonnalité elle-même. »

rachait à Baudelaire cette incongruité d'une héroïne d'Emile Augier, disant à son mari : « O poète, je t'aime », pour lui exprimer une reconnaissance suscitée par des mérites sans rapport aucun avec ceux d'un Dante ou d'un Shakespeare. Que le savant, que l'architecte, que le stratège puissent être d'aussi honorables, sinon d'aussi grands créateurs que le poète, qui le contesterait ? Mais à une époque de spécialisation comme la nôtre, consentons à distinguer entre les diverses manifestations du génie ; et puisque nous avons accoutumé, jusqu'ici, de désigner par le terme de poète l'homme qui use des vers pour s'exprimer, gardons à ce mot son sens habituel, quoique ou, plutôt, parce que restreint (1). A dire d'un philosophe qu'il est un poète, on provoque une confusion aussi fâcheuse que quand on parle sérieusement de la science d'un peintre, et, surtout, on contribue à entretenir l'erreur qui a mis si longtemps notre poésie sous la double tutelle du didactisme et de l'utilitarisme. Non qu'un artiste doive être un ignorant ; non, aussi, qu'un poète ne puisse s'émouvoir de philosophie — exemple Alfred de Vigny (2) — ou même de science — exemple Lucrèce. Mais, comme le dit Edgar Poe, « le savoir a peu à faire avec l'imagination » (3) ; et le poète ne saurait employer ni les méthodes, ni le langage du philosophe et du savant. Il n'envisage pas le monde du même point de vue qu'eux. « Shakespeare, Homère, Dante, Chaucer, dit Emerson (4), voyaient la splendeur de signification qui se déploie au-dessus du monde visible ; ils savaient qu'un arbre est fait pour une autre fin que les pommes ; le blé pour une

(1) « On voit, enfin, vers le milieu du XIXe siècle, se prononcer dans notre littérature une volonté remarquable d'isoler définitivement la Poésie de toute autre essence qu'elle-même » (Paul Valéry : Avant-propos pour la *Connaissance de la Déesse* de Lucien Fabre).

(2) « Le moraliste épique » qu'il se flatte d'avoir été écrivait, comme le lui reproche Sainte-Beuve, dans un état de « perpétuelle hallucination séraphique » ; c'est bien ce qui fait de lui un grand lyrique. « Ma tête, a-t-il écrit, pour retenir les idées positives, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination. »

(3) *The purpose of poetry.*

(4) *Shakespare or the poet.*

autre fin que la nourriture, et la sphère terrestre pour une autre fin que les labours et les routes; ils savaient que les choses portent une seconde et plus belle moisson pour l'esprit, étant les emblèmes de ses pensées et qu'elles composent, par toute leur histoire naturelle, un sûr commentaire muet sur la vie humaine. » Le poète ne se propose ni l'étude, ni l'analyse du monde. D'une contemplation tout à la fois plus ingénue et plus pénétrante que la nôtre, il dégage seulement le sentiment profond de sa beauté.

Si, selon le mot que l'on attribue à Platon, mais qu'on chercherait en vain dans son œuvre: « Le Beau est la splendeur du Vrai », c'est de cette splendeur seule que s'enivre le poète, tandis que le savant, tandis que le philosophe n'ont d'autre préoccupation que le vrai lui-même.

Rouvrons notre Baudelaire, et suivons-le dans sa paraphrase d'Edgar Poe :

> C'est cet admirable, cet immortel instinct du Beau qui nous fait considérer la Terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une *correspondance* du Ciel. La soif insatiable de tout ce qui est au delà, et que révèle la vie, c'est la preuve la plus vivante de notre immortalité. C'est à la fois par la poésie et *à travers* la poésie, par et *à travers* la musique, que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau ; et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance, elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait, et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette terre même, d'un paradis révélé (1).

Interpréterait-on le plus largement possible de telles lignes qu'on ne saurait contester l'existence du sentiment *religieux* qu'elles découvrent à la source de toute inspiration vraiment poétique. Mirage ou non, c'est cela seul que le poète entrevoit derrière « l'intelligible abstrait » qui lui

(1) *Notice sur Edgar Poe :* « On ne saurait se passer d'Eden », aurait dit, d'autre part, avec son art merveilleux de condensation, Stéphane Mallarmé au poète René Ghil.

paraît digne d'être chanté. « Mon royaume n'est pas de ce monde », pourrait-il dire, lui aussi ; ou, encore, comme Alfred de Vigny : « Ce qui se rêve est tout pour moi. » C'est dans le domaine indéfini du mystère que son âme réalise son plein épanouissement, qu'elle s'abandonne au rythme de la vie, et qu'elle jouit de son identification avec les forces qui l'animent. C'est dans le domaine indéfini du mystère que le poète crée et peut seulement créer cette *magie suggestive* dont parle Baudelaire et qui contient « à la fois l'objet et le sujet, le monde extérieur à l'artiste et l'artiste lui-même (1). »

— Mystique allemande, objecte M. Benda.

— Non, mais anglaise, ou plutôt celtique, comme nous nous efforcerons de le montrer tout à l'heure (2).

— Compréhension du rôle du poète étrangère, en tout cas, au génie français... Or, l'art doit avoir une patrie...

— Sans doute ; et point n'est besoin de recommander au poète de ne pas oublier son pays pour qu'il s'en souvienne, comme à son insu, en écrivant. La science elle-même ne saurait se vanter d'être absolument internationale, si nombre de ses lois sont universelles. Il y a des méthodes, des interprétations de théories scientifiques propres à certaines nations, et l'évolutionnisme, par exemple, n'a pas été compris, ni ses conséquences ou ses applications envisagées de même manière en Angleterre, en France et en Allemagne... Aussi, quand je demande droit de cité, chez nous, pour la poésie individuelle et intuitive (et que je crois d'inspiration britannique), je n'entends pas que nous nous fassions une âme, des manières de sentir et de penser anglaises. Il n'y a qu'à voir quelles œuvres ont donné, ici, les écrivains en vers qui réagirent contre la poésie de tradition

(1) « On dirait une interprétation de notre nature avec une nature plus haute, mais les pas de celle-ci sont tels que ceux d'une brise sur la mer que le calme du matin efface et qui ne laisse de traces que sur le sable ridé des profondeurs de l'abîme » (Shelley : *Defence of Poetry*).

(2) Il n'est pas jusqu'au mot « romantique » (*romantic*), qui ne soit d'origine anglaise, désignant dans la langue de nos voisins l'émotion méditative et sentimentale.

classique, c'est-à-dire contre la poésie intellectuelle, raisonneuse, rhétoricienne et didactique, pour se convaincre avec quelle originalité s'atteste française leur imitation — si imitation il y a.

Que les partisans du néo-classicisme se rassurent donc : les poètes ne trahiront pas l'esprit français parce que, laissant à notre prose admirable et véritablement sans égale au monde, de continuer les traditions sociables ou sociales de notre littérature, ils s'efforceront de traduire les sentiments intimes et profonds de l'homme, ses appétitions et ses émois particuliers, et qu'ils se désintéresseront de plus en plus de parler à sa raison. Si, comme le prétendait Guyau, « l'œuvre d'art la plus haute n'est pas faite pour exciter seulement en nous des sensations plus aiguës ou plus intenses, mais des sentiments plus généreux et plus sociaux », si, enfin, selon M. Edouard Herriot, qui s'appuie sur l'autorité de Guyau, « il faut avant tout se faire comprendre, parce qu'on a des idées à exprimer », le poète, qui n'est qu'un enfant, réclamera pour lui le privilège de rester dans son rôle divinement inconscient. Aux idées, qui ne sont que des sensations et des sentiments cristallisés, il préférera la réalité de la vie perçue par son émotion dans son mouvement même, et il ne demandera à son art que d'être, selon la définition d'Edgar Poe : *the rhytmical creation of beauty* (la création rythmique de la beauté) ; il ne souhaitera, enfin, d'autre pouvoir que « ce pouvoir d'expression ou de transfert de la vérité interne des choses dans la musique et le vers », dont parle Emerson.

Art désintéressé, art inutile même, diront dédaigneusement les esprits positifs. Aussi bien, souscrirais-je plus volontiers au jugement de Malherbe, déclarant les poètes aussi peu utiles à l'État que les joueurs de quilles, que je ne consentirais à assigner à la poésie un autre but qu'elle-même : *passion, vérité ou morale*. Autant d'hérésies, s'écrie Baudelaire. Et il précise, toujours après Edgar Poe :

Le principe de la poésie est, strictement et simplement, l'aspiration humaine vers une beauté supérieure, et la manifestation de ce principe est dans un enthousiasme, un enlèvement de l'âme; enthousiasme tout à fait indépendant de la passion, qui est l'ivresse du cœur, et de la vérité, qui est la pâture de la raison (1).

Toutes les voies conduiront le poète à cette beauté supérieure à laquelle il aspire, pourvu qu'il s'y engage librement sans arrière-pensée didactique, sans désir plus ou moins avoué d'édifier ou d'instruire, et la science elle-même — je le répète — peut fournir matière à son inspiration. Une certaine interprétation des mystères qu'elle révèle ou des prodiges qu'elle crée ou laisse entrevoir est de nature, en effet, à exalter religieusement l'âme du poète. Il en va de même de certains sentiments moraux, de certaines idées philosophiques, pourvu qu'ils procèdent de cet enthousiasme imaginatif et désintéressé qui est proprement l'exaltation de la sensibilité de l'artiste, l'expression de son ravissement en présence de l'infinie variété des formes de la vie.

Que la poésie, en dernière analyse, ait pour effet d'ennoblir le caractère de l'homme et d'élever le niveau de ses mœurs, cela est indéniable. Mais vouloir qu'elle se propose cet ennoblissement ou cette élévation, c'est commettre une erreur analogue à celle que Laforgue reproche spirituellement à Taine, admirant les peintres flamands, d'avoir fourni des documents à l'histoire en peignant des intérieurs et des meubles, alors qu'ils n'avaient d'autre objet que de faire jouer la lumière dans ces intérieurs et sur ces meubles...

Sera donc poète, pour dégager une définition des commentaires qui précèdent, celui qui — ouvrant son esprit sur des horizons fictifs, et transposant sans cesse la vérité ou l'ornant de mensonges plus vrais qu'elle — saura voir ou, d'une manière générale, sentir dans les choses autre chose

(1) *Notice sur Edgar Poe*. Il disait encore que la passion (ce grand ressort des Romantiques) « est trop naturelle pour ne pas introduire un ton blessant et discordant dans le domaine de la beauté pure ».

qu'elles-mêmes, et s'en fera, sans cesse, une représentation idéale et d'une supérieure beauté. Sera poète celui qui se montrera moins indiscret sur son existence privée que prodigue de révélations sur le monde illusoire reflété par son âme, et dont l'intuition, soulevant le voile des réalités apparentes, atteindra le mystère de l'esprit par delà les formes sensibles pour y découvrir des harmonies nouvelles.

Sera poète celui que l'instinct du Beau guidera plus sûrement que la raison raisonnante dans le surnaturel général, à travers « l'âme cachée de l'Univers » (Renan), la Beauté étant la réalité suprême ou, comme le dit M. Bergson, « le réalisme étant dans l'œuvre quand l'idéalisme est dans l'âme » (1).

Sera poète, enfin, celui qui s'élèvera, par un développement progressif, un mouvement souple de l'être entier, ravi de ses découvertes désintéressées, jusqu'au monde supérieur et plus vrai que toute vérité reconnue, où l'esprit, délivré des « conventions utiles » (2), s'épanouit avec la même souveraine plénitude que dans le rêve, la même sereine indifférence des lois qui régissent les rapports des hommes, la même facilité à accepter comme normales les notions les plus étrangères à notre monde.

II

> Déjà Joseph Delorme l'approche par sa souffrance intime qui s'analyse sans gesticuler.
>
> MAURICE BARRÈS (*Taches d'encre*).

Incarner le rêve, ou, si l'on préfère, rêver la vie, rien d'aussi individuel, rien qui implique davantage la nécessité de prendre son moi pour le « principal personnage du monde » (Taine); rien de plus anglais et de moins alle-

(1) *Le Rire*.

(2) Bergson : « L'art, écrit-il, n'est sûrement qu'une vision plus directe de la réalité. Mais cette pureté de perception implique une rupture avec la *convention utile*, un désintéressement inné et spécialement localisé du sens ou de la conscience, enfin, une certaine immatérialité de la vie, qui est ce qu'on a toujours appelé l'idéalisme (*Le Rire*).

mand — n'en déplaise à MM. Le Cardonnel, Haraucourt et Benda.

Ce sont les Anglais, a affirmé Brunetière (1), qui, par un Wordsworth, par un Byron, par un Shelley, par un Keats, ont permis à l'écrivain de ne faire de la littérature qu'une manifestation de sa sensibilité personnelle, sans égard aux sentiments des autres, et au contraire pour exprimer les raisons, bonnes ou mauvaises, mais siennes, qu'il avait de se distinguer et de se séparer des autres (2).

Les origines de la littérature allemande, observe-t-il encore, ne sont en vérité ni suisses, ni souabes, elles sont anglaises.

Et cela est l'exactitude même. Qu'il y ait trace, dans la poésie romantique anglaise, d'une certaine philosophie, d'une certaine idéologie allemande, plutôt, et que Coleridge, notamment, n'ait compris ou ne se soit précisé ses aspirations secrètes qu'à travers Fichte, je ne le conteste point. Mais c'est très probablement que les Allemands avaient puisé les éléments de leur métaphysique comme de leur critique dans les œuvres anglaises, et que Fichte avait trouvé les sources de son idéalisme et de sa théorie du moi dans Richardson

(1) *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française* (7e série, *La Littérature européenne au XIXe siècle*).

(2) Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans l'*Avertissement* qui précède ses *Odes*, Joseph Warton est le premier à s'élever contre la poésie didactique (de Pope et de Voltaire), exprimant des idées générales et développant des sujets moraux, et à poser « l'invention et l'imagination comme les facultés essentielles du poète ». Coleridge, un peu plus tard, s'efforce de prouver que la poésie classique, du fait de peindre l'homme en société, est artificielle. Encore convient-il de remarquer que les Anglais ont plus écrit d'œuvres qu'ils n'ont formulé de théories, et que ce sont les Allemands qui, avec Lessing et Schlegel, se sont appliqués à opposer à notre littérature classique celle de la Grèce, de l'Espagne et de l'Angleterre, ne pouvant lui opposer la leur... Le peuple qui avait produit Spenser et Shakespeare n'éprouvait pas le besoin de se formuler les lois de la vraie poésie. Il la pratiquait d'instinct. Ce n'est que contre l'influence de la littérature d'importation française — qui a régné chez lui un court moment — qu'il a protesté au début du XVIIIe siècle, par les voix de Young (*Conjectures sur la composition originale*) et de Hurd (*Lettres sur la Chevalerie et la Romance*). On pourra profitablement confronter ce que dit ce dernier du merveilleux avec les idées de Novalis : « Le poète a un monde a lui, où l'expérience a moins à faire que l'imagination conséquente avec elle-même. Il a, en outre, un monde surnaturel où il se meut. Il a à ses ordres les dieux, les fées, les magiciennes... Dans le monde du poète, tout est merveilleux et extraordinaire. »

ou dans Fielding ; comme Lessing, celle de sa *Dramaturgie de Hambourg* dans Shakespeare ou même dans l'étude de l'Irlandais Burke sur l'*Origine de nos idées du sublime et du Beau* (1756)....

S'il est vrai, comme l'a écrit Remy de Gourmont (1), qu'on ait vu une idée nouvelle entrer au début du siècle dernier dans la littérature, et que cette « vérité évangélique et merveilleuse, libératrice et rénovatrice » soit « le principe de l'idéalité du monde », il n'en faut pas attribuer le mérite aux esthéticiens allemands ni à Schopenhauer qui n'a fait que « la vulgariser sous cette formule : le monde est ma représentation ».

C'est un Anglais, c'est un Irlandais même, George Berkeley, qui, dès le début du XVIIIe siècle, l'exprime avant tout autre ; et il n'y a pas d'autre source du subjectivisme germanique que les ouvrages de ce spiritualiste effréné, son *Traité sur les principes des connaissances humaines*, ses *Dialogues entre Hylas et Philonous* et son *Alciphron ou le Petit Philosophe* (2).

Traduits en Allemagne en 1756, on devine assez l'effet que purent y produire de tels ouvrages qui posaient en principe la non-réalité du monde matériel et qui, en affirmant que « ce n'est pas le monde qui contient l'âme, mais l'âme qui contient le monde », laissaient l'homme seul dans l'univers ou lui permettaient de constituer un univers à lui tout seul...

> La terre, disait Berkeley, et tout ce qui pare son sein, en un mot tous les corps dont l'assemblage compose ce magnifique univers, n'existe pas en dehors de nos esprits.

Esse est percipi, se résumait-il, donnant comme le mot d'ordre jusqu'alors inconscient de toute poésie anglaise...

(1) Préface du *Livre des Masques*.
(2) Cela est si vrai que M. Fortunat Strowski (*La vie catholique dans la France Contemporaine : La littérature*) se rappellera avoir connu à la veille du symbolisme des jeunes gens « qui se réfugiaient auprès du vieux Berkeley, et qui apprenaient l'anglais uniquement afin de lire les *Dialogues d'Hylas et de Philonous* ».

Car il sied de prendre les choses de beaucoup plus loin. Bien avant qu'il existât une poésie et même une littérature allemande (1), les écrivains britanniques avaient déjà une puissante tradition d'indépendance à l'égard des idées et des sentiments reconnus... Des rêveries sentimentales et voluptueuses aux méditations sur l'essence même de l'être, ce n'est que « le retentissement sourd et prolongé d'un *moi* profond, plein de cordes vibrantes, d'une grande harpe intime répondant par des sonorités imprévues à tous les chocs du dehors (2) que le poète anglais exprime dans ses œuvres. Ce moi invisible « se subordonne et se rallie toutes les choses visibles ; leur mérite est d'avoir un sens pour lui, d'ébaucher ou d'achever pour lui quelque émotion latente. L'être spirituel est le centre auquel le reste aboutit. » Rien n'est réel que ce moi. Il crée, sans cesse, le monde, qui n'est qu'apparence, et toute chose n'existe que par un effet de son

(1) Il n'y a pas de littérature allemande proprement dite avant la seconde moitié du XVIIIe siècle. L'époque tardive de leur développement explique et justifie le caractère des lettres germaniques. La critique y a frayé la route aux créateurs. A s'en tenir d'ailleurs aux seules dates, on voit que c'est par deux professeurs suisses de Zurich (Bodmer et Breitinger), également enthousiastes de la poésie anglaise et en particulier de Milton, que s'opère la première révolution dans la littérature allemande contre la littérature classique française. L'influence anglaise, plus appropriée que celle de la France au génie de l'Allemagne, y a suscité les meilleurs de ses écrivains. Voss écrit sa *Louise*, poème bourgeois dans le goût de Goldsmith, et prélude ainsi à l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe. Lessing subit l'influence de Richardson dans ses pièces. Brockes prend Thomson pour modèle ; Ebert traduit les *Nuits* de Young ; et c'est de Milton qu'est nourri Klopstock. Dans une de ses *Odes* l'auteur de *La Messiade* (1748) salue l'Angleterre comme l'initiatrice et la rivale de gloire de l'Allemagne. « O fille d'Albion », s'écrie la Muse germaine qui va disputer la palme à la Muse britannique, « je t'aime en t'admirant ». Enfin, et ceci est essentiel, Jean-Jacques Rousseau, dont le prestige galvanise la Suisse, est à demi anglais. « Trente ans avant Rousseau, écrit Taine (*Littérature anglaise*), Thomson avait exprimé tous les sentiments de Rousseau presque dans le même style. » C'est un Bernois, Béat de Muralt, qui, dès 1725, par ses *Lettres sur les Anglais et les Français*, révèle l'Angleterre à ses compatriotes.

(2) Taine : *Notes sur l'Angleterre* (De l'esprit anglais).

Si les Anglais n'expriment qu'eux-mêmes dans leurs œuvres, d'où vient, demandera-t-on, que leur art est utilitaire ? C'est qu'ils sont moraux, essentiellement. En se cherchant, ils ont découvert l'homme moral, le fils de Dieu, le chrétien. Et c'est ainsi que les thèmes généraux, les préoccupations humanitaires apparaissent dans les œuvres des plus différents d'entre eux : Spenser, ce platonicien ; Milton, ce biblique ; Blake, ce mystique ; Shelley, cet athée ; Elisabeth Barrett Browning, Swinburne, Tennyson, Kipling, etc...

activité. Pour lui, comme pour Fichte, le monde extérieur n'est que l'idéal réalisé (1).

Les premiers en date des poètes de la nature, les Anglais l'embrassent avec amour, d'une telle force spirituelle qu'ils étouffent ses couleurs visibles. Il leur suffit d'ouvrir les yeux sur elle pour la rêver, et c'est un de leurs lecteurs les plus assidus, le Suisse Amiel, qui l'a qualifiée un « état d'âme ». Ils ne copient pas ; ils ne reproduisent pas ce qu'ils voient : ils l'inventent en le recomposant. Jamais le mot de Bacon : *Ars homo additus naturae*, ne fut plus vrai que pour eux. Leur imagination fait déborder surtout les efflorescentes images développées par un songe intérieur indéfini et qui submergent la réalité misérable. Déjà, comme l'écrit William Hazlitt, « Spenser donne corps à des êtres aériens et jette un voile délicieux sur les objets réels » (2). « S'il regarde un paysage, au bout d'un instant il le voit tout autre », remarque Taine, à son tour (3). Il transfigure tout et sa fécondité poétique interne est inépuisable. Ne lui demandez pas, ne demandez pas à un Blake, à un Coleridge, à un Keats, à un Shelley, à un Browning, à un Francis Thompson, à un Yeats d'obéir aux règles de la raison, et de se soumettre aux exigences d'une convention sociale ou seulement littéraire. La secousse que son émotion imprime au poète anglais dérange nécessairement l'ordre des choses établies. Le voilà au bord du mystère, et dans un état d'hallucination qui se cherche son équilibre en dehors de toute logique et de toute esthétique et qui le découvre dans l'extase, ou, comme diraient les psychiatres, dans l'hypnose. Son moi s'identifie avec l'objet, et c'est parce qu'il se précipite avec tant d'ardeur individuelle dans la sensation née de cet objet qu'il cesse d'avoir le sentiment de son indi-

(1) Bien avant Novalis, le plus émouvant des disciples de Fichte et dont Tieck a dit qu'il considérait « le visible et l'invisible comme n'étant qu'un seul monde », les poètes anglais ont senti que la nature possède une existence en dehors de ses phénomènes visibles. Pour le poète anglais, comme l'a écrit Matthew Arnold, *l'idée est le fait* ; c'est à l'idée qu'ils attachent leur émotion.

(2) *Lectures on the english poets.*

(3) *Littérature anglaise.*

vidualité, et qu'il aboutit, selon le vœu de Novalis, à l'anéantissement de son moi dans le principe de l'infini... (1)

Que de fois, écrit M. André Chevrillon, à propos de Shelley (2), le poète a-t-il parlé de cette extase où la personne même semble s'abolir et la vie se dilater au delà du corps, se projeter tout entière dans l'objet.

Celui-ci n'a-t-il qu'une valeur de prétexte? Peu importe. N'est vrai, dans l'univers, pour le poète anglais, que ce qu'il y voit, le sens commun dût-il affirmer qu'il se mystifie. La logique de la vie ne lui impose pas les mêmes restrictions qu'à nous ; elle n'entrave pas son initiative. Le mot de Marcel Schwob sur George Meredith : « Il ne pense ni en anglais, ni en aucune langue connue ; il pense *en meredith* » serait applicable à la plupart des poètes britanniques. Jamais, chez les plus originaux d'entre eux, de description pour la description. Ils évoqueraient le sentiment que leur procure un paysage, sans le décrire, plutôt qu'ils ne peindraient ce paysage sans exprimer l'émotion ou la méditation qu'il a fait naître en eux. Sa rêverie platonicienne du Bien et du Beau emporte à tout moment Spenser dans le « domaine de l'imagination infinie » (Edmund Gosse). Wordsworth prêtait aux moindres êtres,

(1) Ce Novalis, mort à vingt-neuf ans, comme notre Jules Laforgue, et dont l'œuvre lyrique — d'ailleurs fragmentaire — n'est qu'un monument imparfait, est de tous les poètes, sans doute, celui qui a exprimé le plus de vérités essentielles sur la poésie :

« Si l'on met tant de poèmes en musique, pourquoi ne les met-on pas en poésie ? »

« Le poète doit reproduire l'ordinaire comme l'extraordinaire. »

« La poésie est complètement personnelle... La poésie est la représentation du sentiment, du monde intérieur dans son ensemble. Plus un poème est personnel, local, actuel, particulier, plus il est près du centre de la poésie. »

« On conçoit des récits sans autre lien que celui de l'association des idées comme dans les rêves ; des poèmes qui n'auraient pour eux que l'harmonie et l'abondance des belles expressions, mais sans aucun lien, sans aucun sens ; tout au plus quelques strophes isolées seraient intelligibles, comme des fragments empruntés aux objets les plus divers. Cette véritable poésie peut tout au plus présenter un sens allégorique général, et avoir une action indirecte, comme la musique. » « Le sens poétique a une étroite parenté avec le sens prophétique, le sens religieux, le délire en général. »

(2) *Etudes anglaises.*

aux moindres créations de la nature quelque chose du symbolisme de sa pensée grave et formelle, et chez Coleridge, plus impressionné par les spectacles de la vie, l'exactitude et la fantaisie alternaient sans cesse. Ces magiciens, qui évoluent entre le monde matériel et l'immatériel, ne peuvent nous faire voir l'objet qui les retient sans nous faire, en même temps, sentir tout ce que cet objet éveille dans tout leur être, dans leur esprit comme dans leur cœur... Ils n'ont pas besoin de décrire pour évoquer, le plus souvent ; et la beauté de leur art réside plutôt dans la suggestion que dans l'expression. Leur poésie associe en de mystérieuses *correspondances* les diverses impressions qu'ils reçoivent en même temps de leurs sens, ou qu'ils se souviennent en avoir reçues, et c'est Shelley qui, le premier, a parlé d'un paysage où

Le clair de lune, la musique et le sentiment ne font qu'un.

Ils savent nous révéler les rapports qui existent entre les objets en apparence les plus éloignés, et nous introduire dans le secret de leurs sympathies ou de leurs affinités. La délimitation tout arbitraire qui sépare le monde matériel du monde moral n'existe pas pour eux. Sans cesse s'accomplit en eux l'union de leur nature et de la nature ; un sentiment unique les domine, qui résulte de l'action réciproque et combinée des influences extérieures et des propriétés intimes de leur être. Ils s'émeuvent au sein d'une atmosphère merveilleusement trouble, et jamais ils ne vont droit à l'objet comme nous ; jamais ils ne le désignent ni ne le touchent du même geste aisé que nous, parce que jamais ils ne font une intelligence distincte et indépendante de leur conscience (1). Leurs yeux hésitent, leurs mains tâtonnent, dans un état disons d'inintelligence délicieuse ou,

(1) Entre la poésie classique et la poésie qu'il appelle *genuine*, Mathew Arnold établit une distinction excellente et marque fort bien le caractère intellectuel de l'une et le caractère intuitif de l'autre. « La poésie d'un Dryden et d'un Pope, dit-il, est conçue et composée dans leur esprit ; la poésie *genuine* est composée dans l'âme. »

plutôt, d'extase intuitive. Un panthéisme indéfini, tout en exaltation sentimentale, en rêverie voluptueuse et mélancolique, les incite à s'attarder dans leur sensation, à laisser le flux des réminiscences l'envahir et peu à peu la noyer ; et il n'existe pas de forme de leur pensée qui ne s'enveloppe et ne s'estompe de quelque brume...

Quoi ! ce peuple réaliste?... C'est que l'Angleterre est au moins autant celtique que saxonne par la vivacité et la nonchalance, la fantaisie et la gravité, tout à la fois, de son imagination.

Pendant que l'Anglo-Saxon volontaire, scrupuleux, têtu, par sa patience, par son sens du réel concret et complexe organisait l'Angleterre, fabriquait lentement sa constitution, a écrit M. André Chevrillon (1), pendant que sa profonde âme religieuse fondait la Réforme sur un compromis, retirait au culte tout vêtement de beauté et le réduisait de plus en plus à l'enseignement de la morale, pendant que son honnêteté consciencieuse lui dictait cent poèmes et romans moraux, mille sermons ennuyeux, pendant que son amour de la nature réelle s'exprimait par les œuvres presque hollandaises (2), lourdes de terre pâteuse d'un de Foe, d'un Thompson, d'un Fielding, d'un Constable, pendant enfin que les soubresauts de la sombre imagination volontaire qui dort sous les calculs du boutiquier protestant agitaient un Bunyan, un Swift, une Charlotte Brontë, un Carlyle, — sourdement le rêve breton persistait, mettait au jour, de loin en loin, sa brillante fleur enchantée.

De loin en loin, ce n'est peut-être pas assez dire. Sans cesse, faut-il plutôt constater, l'Angleterre, au cours de son histoire, subit tour à tour l'influence saxonne et l'influence celtique. Elles réagissent constamment l'une sur l'autre, se corrigent ou se contrebalancent l'une l'autre, et si c'est

(1) *Etudes anglaises*.

(2) Je dirais flamandes, surtout pour Thompson, qui fait tellement songer à Rubens. Ecossais d'origine, d'Ednam (Roxburghshire, dans les Lowlands), il appartient à la branche celtique belge par son art plantureux, surchargé même, son goût humble des petites choses de la campagne. « Indolent, contemplatif, mais bonhomme et honnête », a dit Taine. A côté du Celte rude des Highlands, c'est le Celte de chair grasse qu'un climat humide amollit et qui savoure avec lenteur les joies de la vie végétale. Il aimait, cependant, Spenser, et a tenté de l'imiter dans son *Château de l'Indolence*.

surtout dans le domaine pratique, dans l'organisation de la vie politique ou sociale que la première affirme de plus en plus son pouvoir et accentue sa domination, c'est dans le domaine poétique et artistique, dans le gouvernement de la vie de l'esprit et du sentiment que la seconde établit sa suprématie et l'élève au-dessus des réalités positives. Ne l'oublions pas : longtemps rebelle à toute ingérance étrangère — et notamment à la culture latine, — c'est sur son propre fonds que l'Angleterre a voulu se nourrir. Mais « rude, pauvre en fantaisie et en images » (Turner), la poésie saxonne ne produit rien qui vaille, et ce sont les merveilleuses légendes des Celtes, leur sensualité triste, leur idéalisme passionné, à la fois chevaleresque et mystique, qui animent, non seulement par Spenser et Shakespeare, la Renaissance grande-bretonne, venue d'Italie, mais, par Hurd, avec ses *Letters on Chivalry*, par Walpole et ses romans gothiques, par Percy et ses *Reliques of Ancient English Poetry*, par Ossian, surtout, et plus tard par Walter Scott, le romantisme anglais et bientôt européen (1).

La publication de papiers posthumes de Milton a récemment révélé que l'auteur du *Paradis perdu* hésita entre écrire la Légende d'Arthur ou l'Histoire Sainte... C'est qu'à l'aurore des temps modernes il se sentait partagé entre les deux grands courants de pensée qui ont contribué à former la civilisation britannique. En optant pour la Bible, sans

(1) Si elle n'a pas eu son Homère, la poésie celtique a confié à ses bardes « mille touchantes imaginations » (Gebhart).

« Parsifal, Mélusine, Maguelonne, Arthur, les Chevaliers de la Table Ronde, la Légende de Roland », écrit l'Allemand Herder, « appartiennent à l'étranger » ; et cet étranger c'est le Celte. Wieland tire son *Obéron* des « Chansons de Gestes » et c'est au nain Obéron et à la fée Titania qu'il confie le sort de son Huon de Bordeaux, cherchant à rentrer en grâce auprès de Charlemagne. Le grand mouvement préraphaélite, dont l'influence est directe sur notre symbolisme, procède d'une inspiration celtique. Sa mythologie est tout entière empruntée aux Celtes. A la vérité l'Angleterre n'a jamais rompu complètement comme nous (au XVIIe siècle) la tradition avec le Moyen Age et ses Origines. L'imagination de ses poètes demeure plus ou moins hantée par les mythologies des Celtes et des envahisseurs du Nord, jusqu'au moment du grand renouveau romantique. A la veille de celui-ci il est curieux de voir un classique comme Gray, par exemple, se montrer sensible à la fois à la poésie celtique (*Le Barde*), et à la poésie scandinave (*Descente d'Odin ; les Sœurs fatales*).

doute a-t-il jugé que l'unité morale de l'Angleterre n'était pas encore assez forte pour qu'un poète, convaincu du caractère sacré de sa mission, pût se permettre de dresser, en face de la majesté du « Livre » la beauté du « Poème », et d'opposer à la sévérité du code religieux hébraïque la séduction du tableau de la vie humaine. Il se rendit compte que Spenser n'avait réussi, dans son essai de conciliation de la vertu chrétienne et de la beauté plastique, qu'à accuser avec plus de force leur antagonisme, et il tenta de s'élever jusqu'à une sorte de stoïcisme moral où s'harmonisassent, à égale distance des farouches rigueurs de la discipline et des tendres et passionnés abandons de l'indépendance, les conceptions contradictoires de la vertu et du sentiment, de l'austérité et de la beauté.

Court instant d'équilibre entre la mâle poussée puritaine et la féminine résistance celtique. Peu à peu, cependant, la rigueur saxonne s'assouplit par la pénétration de la dissolvante douceur celtique ; son inflexibilité subit, jusqu'à s'humaniser, la tyrannie du cœur des vaincus, tandis que ceux-ci se façonnent une âme plus ferme et plus grave. C'est que, de leur côté, par leur exemple, les Anglo-Saxons ont révélé aux Celtes la splendeur de la beauté morale et l'efficacité de l'effort. La mobilité de cette race de saints et de poètes risquait de tourner leurs aspirations généreuses en rêveries vagues et stériles ou amollissantes. « Là où il a manqué au Celte l'éducation latine ou l'influence saxonne, il demeure, quoi qu'il fasse, incapable de se régler ou de se perfectionner », a pu écrire Augustin Filon (1).

Au besoin d'analyse, d'introspection, de continuel examen de conscience de ses vainqueurs le Celte a ajouté le besoin de justice (2), l'inquiétude de la sensibilité, le sens

(1) *Littérature anglaise.*

(2) Quand le Celte ne se résigne pas, n'adore pas mystiquement le Créateur, il est rare qu'un instinct de révolte ne le soulève contre lui, à cause de l'injustice de la création (exemple : le *Manfred* de Byron, en qui Matthew Arnold retrouve l'inspiration celtique). C'est de toute évidence aux Celtes que Mme de Staël pensait quand elle a écrit : « Tout ce que l'homme a fait de grand, il le doit au

du mystère et l'angoisse de la mort (témoin, non seulement les monuments mégalithiques, mais les monuments funéraires, arcs de triomphe, calvaires, reliquaires, ossuaires des cimetières bretons, construits précisément à l'époque de la Renaissance...) Et tandis que le positivisme des conquérants d'Albion s'ennoblit d'idéalisme et s'allège de fantaisie (1) sous l'influence des Celtes, l'indécision de ceux-ci s'oriente de plus en plus vers des fins morales et intellectuelles et se fixe lentement pour devenir une préoccupation grave des problèmes de l'esprit.

Après diverses tentatives de conciliation, qui correspondent aux époques les plus admirables de l'histoire de la Grande-Bretagne, la fusion s'accomplit dès le début du XIX[e] siècle entre les qualités des deux races. La conscience anglaise s'imprègne de ce sentiment que Renan a justement opposé à la pensée qui commande la civilisation grecque et dont il a éprouvé la séduction toute puissante : (...« tu ne peux te figurer les charmes que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue »). La raison toute nue ! C'est pour n'avoir pas été pliée comme nous sous le rationalisme érigé en dogme que l'Angleterre a vu s'accomplir chez elle, entre les qualités des deux races qui la composent, entre la volonté réfléchie de celle-ci et l'enthousiasme généreux de celle-là, cette fusion si heureuse d'où devait naître la plus variée, la plus profonde et la plus forte poésie des temps modernes.

Tandis que chez nous le fonds celtique disparaissait presque complètement sous l'afflux de la civilisation latine, en Angleterre, où s'étaient réfugiés la presque totalité des Gaëls et des Kymris, il demeura inaltérable. Fécondé par

sentiment douloureux de sa destinée » ; et telle est la raison de la hauteur du pessimisme d'un René, si différent, comme l'a observé Edouard Rod (*Essai sur Gœthe*) de celui de Werther, qui n'est qu'un « bourgeoisisme sentimental ».

(1) Encore qu'ils réagissent de toute leur volonté positive contre le désespoir, la tristesse ou la turbulence nerveuses, l'humeur fantasque des Celtes, par un Bunyan, un Defoë ou un Kipling, les Anglo-Saxons n'en subissent pas moins l'impression, et c'est ainsi qu'entre la *fancy* (fantaisie), pour une part si considérable, dans la précieuse composition de l'art britannique.

l'apport anglo-saxon, il a produit toute une floraison d'œuvres lyriques qui sont l'enchantement même de l'Occident. Oui, c'est à la Grande-Bretagne que revient la gloire exceptionnelle — mais dont il serait injuste de lui faire un mérite — d'avoir préservé l'originalité de la civilisation qu'on pourrait appeler atlantique pour la différencier de la civilisation méditerranéenne. Sa situation, en dehors du continent, a permis à Albion de développer, dans la poésie, le seul génie qui mérite qu'on l'oppose en Europe au génie grec. Remarquez que la grande vague du classicisme vient expirer aux pieds du théâtre britannique, alors qu'elle emplit les cadres étroits de notre tragédie. Notre part de collaboration fournie, magnifiquement, par les cathédrales gothiques à l'œuvre de la civilisation occidentale, en littérature nous nous confinons, presque, dans le rôle ingrat de faire la police du goût.

Tandis que notre littérature s'atteste aristocratique et toute nourrie de l'antiquité classique jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, celle de nos voisins s'affirme démocratique et profondément pénétrée d'esprit national et moderne. Mais l'aristocratisme de notre poésie, puisque c'est de poésie qu'il s'agit ici, n'est qu'un aristocratisme de tradition, dépourvu d'originalité individuelle. Il va de pair avec les bonnes manières et le bon ton ; il peut s'acquérir par l'usage ; il n'émane pas de l'âme; il est le privilège d'une coterie. Au contraire, le démocratisme de la poésie anglaise engendre, sans cesse, des types exceptionnels, — une élite singulièrement puissante et agissante et qui n'obéit qu'aux lois supérieures qu'elle se crée elle-même en se renouvelant.

Intelligents, délicats, appliqués, modérés, prudents, plus habiles à choisir qu'à inventer, nous n'avons pendant deux siècles et demi que le rôle ingrat de préserver la tradition. On s'instruit chez nous ; nous sommes l'université du monde, mais, en poésie, toute notre ingéniosité se confine dans le perfectionnement de la technique.

Le critique anglais Matthew Arnold, qui note qu'en poé-

sie « l'énergie inventive est la première condition », reconnaît, malgré sa vive sympathie pour notre pays et son admiration pour notre pouvoir éducateur, que « le Français, dès qu'il écrit en vers, paraît gêné, artificiel, impuissant ».

La force de la littérature française est dans ses prosateurs, assure-t-il, la force de la littérature anglaise dans ses poètes. Bien plus, beaucoup parmi les poètes français célèbres sont entièrement redevables de leur renommée aux qualités intellectuelles qu'ils montrent, — des qualités qui sont nettement le soutien de la prose.

Mais les qualités du génie étant moins communicables que celles de l'intelligence, « on trouve moins à apprendre et à s'approprier dans ce qu'elles produisent ; elles sont des agents de pensée moins directs et moins impérieux, bien qu'elles soient plus belles et plus divines », et Corneille et les poètes de son groupe, qui se montrèrent évidemment moins doués que Shakespeare et son groupe d'Elisabéthains, eurent cependant une toute autre influence. C'est que le vieux tragique français et ses disciples possédaient les qualités qui se communiquent le mieux.

La forme, le mode de développement, la précision, les proportions, les relations des parties au tout, dans une œuvre, dépendent surtout de ces qualités-là (1).

Notre littérature leur doit d'être « l'un des instruments les plus puissants, les plus universellement pénétrants qui aient existé ». Il fallait qu'un peuple assumât la charge de continuer l'œuvre de la civilisation gréco-latine : nous fûmes ce peuple-là. Nous imposâmes silence à notre originalité pour donner l'exemple de la discipline intellectuelle, et nous nous résignâmes à ces concessions qu'il faut que l'imagination fasse à la raison pour créer des œuvres d'un enseignement universel. Rien de cette révélation de l'état profond de la conscience qu'est la poésie, dans nos œuvres

(1) *Essays on criticism.*

dramatiques et surtout lyriques. L'âme celtique du moyen âge (ce génie gaulois qui s'exprime en un Villon, par exemple, et qu'on retrouve en quelques poètes méconnus du XVIIe siècle comme Tristan l'Hermite) le cède à l'esprit latin, dans le domaine où elle pouvait avec le plus de force se manifester, c'est-à-dire dans la poésie. C'est dans la prose du XVIIe siècle que la pensée médiévale se conserve à peu près intacte, et, comme l'a dit Mme de Staël, « nos seuls grands poètes peut-être sont nos grands prosateurs, Bossuet, Pascal, Fénelon ». M. Alfred Poizat (1) a signalé à son tour la part prépondérante que l'Eglise a eue dans la formation de cette prose :

Tertullien, saint Augustin, saint Jérôme, voilà au fond les vrais, les premiers maîtres et informateurs de la pensée et de la langue française, a-t-il écrit, et par là de la pensée moderne qui nous vint par Pascal, Bossuet, les gens de Port-Royal, les grands prédicateurs avec leur verve, leur véhémence, leur âpre ironie de moralistes (2).

C'est à notre poésie du XVIIe siècle et à notre prose du XVIIIe — celle-ci continuant la tradition de celle-là — que nous devons d'exercer en Europe un si souverain pouvoir intellectuel jusqu'à la veille de la Révolution.

Au contraire, la prose d'un Urfé (qu'adorait Rousseau), celle d'un Pascal (de cette granitique Auvergne, asile inviolé des plus précieuses vertus de la race primitive), celle d'un La Rochefoucauld (que condamnait Grimm), d'un Retz et d'un Saint-Simon (inégale et bouillonnante, traversée d'éclairs de génie), d'un Bossuet, enfin, n'étendent guère leur action spirituelle en dehors Nous devons notre prestige en Europe, au XVIIe siècle, à la forme majestueuse plus qu'au fond de notre tragédie, et, au XVIIIe, à notre prose alerte, claire et bien informée. Toutes deux ont parfaite-

(1) *Charles Baudelaire*, article du *Correspondant*, 25 août 1917.
(2) Un Marcel Proust continue la tradition de cette prose profondément individuelle, et où s'affirme avec vigueur et subtilité le pouvoir d'analyse psychologique.

ment accompli leur mission, qui était de fournir des modèles à l'intelligence européenne et de stimuler ses efforts. Elles ont servi de guide à la pensée didactique du monde moderne. Il est temps qu'elles se renouvellent « par une sève plus vigoureuse », selon l'expression de Mme de Staël, si elles ne veulent tomber dans la stérilité (1). Or, cette sève, c'est dans le vieux fonds celtique ou gaulois, c'est dans le sentiment, la religion et les légendes du moyen âge qu'ils la puiseront (2). Notons-le, il est si vrai qu'il y a plus de lyrisme — c'est-à-dire plus d'âme et de sens du mystère — dans l'héritage de nos écrivains en prose que dans celui de nos écrivains en vers, que ce n'est pas par les poètes, à proprement parler, que débute le Romantisme français et que ses pères authentiques sont Jean-Jacques et Chateaubriand. André Chénier, que la critique officielle pose au seuil du siècle comme s'il le commandait, n'est qu'un pasticheur délicieux de l'Antiquité (3). Ce pur

(1) Qu'on veuille bien ne pas me faire dire que je répudie en bloc l'humanisme ; je ne condamne ici que le rationalisme qui régna tyranniquement en France en son nom et nous menace de nouveau. Je crois que, même en Angleterre, l'individualisme et le culte du rêve s'exagèrent jusqu'à la violence et à l'excentricité, quand le bon sens ne les tempère pas. Rabelais, tout nourri de l'Antiquité, n'en est pas moins magnifiquement gaulois. Tout est question d'équilibre et on le verra assez par l'exemple de ceux de nos poètes qui nous douèrent, enfin, de lyrisme. Mais cet équilibre, le classicisme l'a rompu en France, en faveur de la raison contre l'imagination. Sans doute, faut-il régler celle-ci, mais non la niveler. On n'harmonise pas le mouvement en l'arrêtant. Plus de deux cents ans de discipline intellectuelle, c'est trop pour le génie d'un peuple, surtout si l'on songe qu'à l'heure où ce peuple éprouvait impérieusement le besoin de se libérer, un homme est venu (Napoléon), qui a tenté de rendre encore plus rigoureuse cette discipline par un renouveau de latinité.

(2) Pas plus en France qu'ailleurs, le Romantisme n'est, comme l'a dit Brunetière, victime de l'erreur de Taine qui n'a vu dans les Anglais que les cousins des Allemands : « revanche du génie germanique sur le génie latin », mais du génie celtique. Il y faut reconnaître une renaissance de « la poésie qui est née de la chevalerie et du christianisme » (Mme de Staël, *de l'Allemagne*).

(3) Baudelaire (*Polémiques*) l'appelle sévèrement un « ébéniste de Marie-Antoinette »... En tout cas, il était impossible que l'impulsion vînt d'un homme qui reprenait, même avec un sentiment plus exact de l'antiquité, les thèmes chers aux pseudo-classiques. L'animateur du Romantisme est Chateaubriand, apologiste, avec Mme de Staël et de Maistre, du moyen âge et défenseur du « Génie du Christianisme ». Le symbolisme de l'antiquité s'avère impuissant à exprimer l'âme moderne ; aussi Baudelaire, en plein milieu du XIXe siècle, s'éleva-t-il contre « l'art païen », l'emploi par les poncifs du Romantisme d'une

intellectuel — il détestait la poésie anglaise — appartient au XVIIIe siècle par son rationalisme, son amour de la science et sa foi en le progrès indéfini, et il n'a guère impressionné que les néo-classiques du XIXe, Lamartine, notamment, en qui l'on s'obstine à voir autre chose qu'un élégiaque, d'inspiration générale, impersonnelle.

Plus encore que Rousseau — trop plébéien, dont l'influence est surtout sociale ou politique, et dont l'humanitarisme ne sera pleinement goûté que vers 1850 ou 60, — c'est Chateaubriand, un pur Celte, un Celte de Bretagne, qui a vécu en Angleterre (1), qui inspire notre littérature de 1800 à 1830. Le premier, à une époque correspondant à l'enthousiasme ossianique, il exprime cette « poésie du Nord », que Mme de Staël découvre d'abord outre-Manche, avant de subir l'influence de Schlegel. Il partage, en France, avec l'Ecossais Walter Scott et Lord Byron, si profondé-

mythologie sans rapport avec les sentiments et la pensée du monde occidental. C'est contre le paganisme, sied-il au surplus d'observer, dans le sentiment chrétien qu'ils expriment à travers la mythologie ou l'histoire des anciens, que nos grands tragiques du XVIIe siècle, nos Corneille et nos Racine, écrivent leur chefs-d'œuvre quand ils ne font pas des pièces purement inspirées par la religion de leurs pères (*Polyeucte*, *Athalie*), au dam de Boileau (« de la foi d'un chrétien... ») « Nul original prosateur ne se révéla qui ne fût chrétien d'instinct ou de croyance... » a écrit Remy de Gourmont (*Sixtine*) « et nul vrai poète », a-t-il ajouté, « de Vigny à Baudelaire et à Verlaine. »

(1) « Longtemps avant que les études de Mme de Staël eussent fait faire à l'esprit français le voyage de l'Allemagne, M. de Chateaubriand l'avait fait aborder en Angleterre... Walter Scott et Lord Byron exercèrent sur la littérature française une influence incalculable. » (Vinet : *Etudes sur la littérature française au XIXe siècle.*)

Il semble que c'est la fraction la moins brillante de la jeunesse romantique que Chateaubriand impressionne surtout, ce qu'il y a d'orgueilleux à la source de son individualisme n'étant pas révolté comme chez Byron, mais désenchanté. Quand on sait l'importance du rôle joué par le sentiment national sur le développement du Romantisme, on ne s'étonne pas de découvrir dans le nôtre l'essentiel du génie de la race qui peupla d'abord la Gaule. Ce génie, cependant, se ramifie, et ce qu'il a de moins recueilli, de plus « en dehors », d'éloquent et de passionné, de sympathique au monde contre lequel il s'insurge, c'est en Byron que nous le retrouvons, et sans doute faut-il admettre que le principal courant du Romantisme — et le plus français, le plus fidèle sous sa turbulence à la discipline classique — est presque tout entier sorti de ce poète auquel s'apparentent Victor Hugo, Musset et Théophile Gautier. Byron, d'ailleurs, défend contre Keats la poésie classique. Il se fait le champion du « goût » contre les novateurs qu'il accuse d'élever des mosquées grotesques à côté des temples grecs de l'architecture la plus pure.

ment celtique, la souveraineté spirituelle des trente premières années du siècle.

Oui, l'auteur de *René* a si bien suscité la grande renaissance littéraire et la plus profondément originale qui va s'accomplir chez nous — en poésie d'abord — qu'Emile Faguet, pour pouvoir en attribuer l'honneur à Lamartine, croit devoir l'appeler « un Chateaubriand en vers ». Mais, j'y insiste, le chantre d'Elvire, malgré son indéniable séduction, ne réussit guère qu'à ennoblir d'un sentiment providentiel de la nature l'élégie d'un Gilbert, d'un Parny et d'un Millevoye, et la date de la publication des *Méditations* (1820) ne marque pas du tout le commencement d'une ère nouvelle dans la poésie française. Lamartine n'est que « le dernier des classiques », selon la très juste remarque de Victor Hugo ; il n'ouvre pas le XIXe siècle, il ferme le XVIIIe d'un geste large et d'une élégance souveraine. Une perpétuelle illusion de beauté anime son œuvre, et ce frêle voile azuré d'optimisme qu'il jette sur lui-même comme sur toutes choses ne révèle rien du caractère de celui qui l'a tramé. Il ne se peint pas mieux qu'il ne peint la nature (1), et l'on ne trouve ni dans son tour d'expression, ni dans son vocabulaire même aucun accent révélateur. « La vague confusion » (2) de sa pensée convient à merveille à son vers fluide, sinon « ample et mou », d'une harmonie intarissable, suave et sereine jusqu'à la monotonie. Lamartine, c'est l'imprécis, l'indéfini dans l'émotion, ou, si l'on préfère, c'est l'émotion épurée, ennoblie, généralisée, dépouillée de tout impressionnisme particulier. Rien de plus classique, en ce sens, que les *Méditations*. L'honnête homme du XVIIIe siècle, l'homme de l'Ancien Régime, touché par l'aile de la rêverie, les a écrites. On ne se met pas en scène

(1) La vision pittoresque des choses lui manque totalement. « Sa mélopée lyrique » (Leconte de Lisle) reprend Rousseau en l'affaiblissant de mots nobles, de périphrases et d'ornements de convention.

(2) Leconte de Lisle : *Les poètes contemporains*. Si l'auteur des *Méditations*, écrit-il, « se demande à satiété ce que peuvent être le temps, le passé, Dieu et l'éternité », il ne se répond jamais.

avec plus de discrétion, plus de bonne tenue distinguée.

Lamartine décrit des états d'âme qui ressemblent à des lieux communs. On reconnaît dans son ton celui de la bonne société s'attendrissant sur la fuite rapide de l'amour, la tristesse de la solitude, le languissant déclin des saisons, mais sans autrement entrer dans le détail des événements qui motivent ou des circonstances qui entourent son attendrissement.

Lamartine ne s'observe pas, ne se raconte pas, ou, s'il s'y essaye, n'y réussit guère. Il ne nous révèle de son âme que ce qu'il en découvre de conforme ou d'analogue à celle des autres hommes. Il a la superstition de l'expression noble, forme et fond (1). Il croit qu'il existe un style, des sentiments et une pensée poétiques qu'il faut respecter, et toute sa vie, du reste, il se tiendra en dehors du mouvement littéraire dont on lui fait gloire d'avoir été le promoteur.

Si donc, selon la définition de Baudelaire, « le vrai Romantisme n'est précisément ni dans le choix des sujets, ni dans la vérité exacte, mais dans la manière de sentir » (2), il convient de chercher ailleurs qu'en Lamartine le premier poète qui le représente. Il faut arriver à 1829, date où parut le recueil de Joseph Delorme, pour trouver enfin (les *Feuilles d'automne* de Victor Hugo étant de 1831 et les *Chants du Crépuscule* de 1837) un volume de poésies romantiques ayant un caractère véritablement lyrique, c'est-à-dire attestant ce besoin de confession sincère, ce pouvoir d'analyse fidèle qu'on n'avait vu encore en France qu'aux écrivains religieux ou qu'aux écrivains en prose de leur lignée (3).

(1) Il convient de le rappeler, d'ailleurs, après M. René Doumic : « Il n'a jamais parlé qu'avec légèreté, quand ce n'a pas été avec dédain, de ses premiers vers » (*Lamartine:* « Collection des Grands Ecrivains »). Il ne rêve que de grandes compositions : c'est un poète didactique, et l'on comprend qu'il ait été si fort impressionné dans sa jeunesse par la lecture de Pope et de Voltaire.

(2) *Curiosités esthétiques.*

(3) Il serait injuste, cependant, de ne pas mentionner ici les *Elégies et romances* de Marceline Desbordes-Valmore, qui parurent en 1818, deux ans, donc, avant les *Méditations*. La « douce colombe blessée » y exprime sans art, il est vrai, mais avec une spontanéité et une sincérité délicieuses l'âme la plus féminine, peut-être, dont les accents se soient fait jusqu'alors entendre. Quoique « on

Petit-fils d'une Anglaise par sa mère, Sainte-Beuve, qui, sous le masque d'un écrivain pauvre, épuisé par le travail et la maladie, signe ce recueil de poèmes, est un lecteur familier des poètes descriptifs et analytiques d'outre-Manche : Cowper, Wordsworth, Shelley, qu'il s'ingénie à imiter et dont il traduit même quelques pièces... Wordsworth, surtout, le père des Lakistes, obsède sa pensée et domine son art et je ne crois pas exagéré de dire que c'est sous son influence qu'il introduit dans notre poésie les éléments qui vont contribuer à sa transformation essentielle. Ce n'est point en vain que Sainte-Beuve a étudié le lyrisme en Angleterre « sur son sol d'élection » (Brunetière) et qu'il en a pu comparer les œuvres avec celles de notre Pléïade (1) (*Tableau historique et politique de la poésie française et du théâtre français au XVI*e *siècle*, 1828). Son admirable sens critique lui a permis de discerner que, quoique notre

aime mieux — a dit d'elle Sainte-Beuve — la goûter en elle-même que la comparer », elle ne fut pas sans exercer une influence sensible non seulement sur Lamartine et sur Joseph Delorme, mais plus tard sur Verlaine. Elle prélude à la mélodie lamartinienne et annonce certaines chansons du pauvre Lélian. Elle a surtout un accent chuchoté de confidence irrésistible, et si la passion fait le fond de son œuvre, elle l'enveloppe de tant de mélancolique rêverie qu'elle la pare de toute la beauté mystérieuse d'un secret. Nulle phraséologie chez elle ; d'intuitives révélations, le plus souvent sur la sensibilité intime (le *Pressentiment*, par exemple :

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence...)

les mouvements tendres du cœur de la femme ; son instinct profond de la nature.

Pour Alfred de Vigny, dont la majestueuse originalité se dresse à l'écart du Romantisme, j'essaierai, plus tard, quand je parlerai de Baudelaire, de montrer en quoi il fut un précurseur. Beaucoup plus grand poète que Sainte-Beuve, il n'eut cependant pas la même immédiate influence que lui. Lamartine, Hugo, Leconte de Lisle l'ont imité, ont mis comme lui « une pensée philosophique en scène sous une forme épique ou dramatique », mais sans comprendre le caractère symbolique de son art.

(1) S'il a pour la forme, les rythmes et la rime des poètes du XVIe une sorte de superstition, il ne laisse pas de reconnaître que la littérature de la Pléiade n'est guère qu'une littérature d'imitation habile et d'érudition très intelligente, et qu'elle manque d'originalité, c'est-à-dire, à la fois d'imagination et de sensibilité. Il déconseille de prendre Ronsard pour modèle (voir sa *causerie* du 13 octobre 1855) Telle était aussi l'opinion de Gérard de Nerval qui voulait qu'on remontât à la source de la véritable inspiration française au delà de Du Bellay jusqu'à Villon et les poètes du moyen âge, et qui remettait en honneur les vieilles chansons de nos provinces.

poésie soit, avec les élégiaques, confidentielle, elle n'est pas personnelle, en ce sens que la vie intime de l'homme, sa multiple vie intérieure, ses joies et ses peines, ses regrets et ses aspirations, en ce qu'ils ont de particulier, ne s'y révèlent pas. Elle ignore l'art de créer une psychologie suggestive par l'expression d'un moi, non pas tellement confidentiel de ses histoires amoureuses que de ses impressions, non pas tellement désireux de raconter les petits incidents d'une vie que de traduire des sensations très subtiles, très fugitives, nuancées, internes. Sainte-Beuve se rend compte que, pour renouveler notre poésie et la douer de qualités égales à celles de notre prose — de cette grande prose de tradition religieuse qu'il connaît si bien, dont il comprend si bien les artisans (*Port-Royal*), il faut la dépouiller, d'abord, de son enveloppe abstraite, la rendre familière et naturelle, voire même domestique (1). Son ambition, qui, à distance, nous paraît mince, au moins par ses résultats, est cependant de faire table rase de toutes les conventions en honneur dans notre littérature en vers, et sinon de mettre « un bonnet rouge au vieux dictionnaire », et de démocratiser la prose, du moins d'*humilier* la muse classique solennelle ou bien disante, aux délicatesses étudiées, aux raffinements prétentieux et froids. Il l'introduit doucement dans le cercle d'une « élite obscure » et la force à « chanter » à demi-voix, d'un ton pénétrant, les humbles choses, jusqu'alors dédaignées, les douleurs sans éclat et les paysages sans splendeur.

« Sympathie pour la médiocrité », a dit avec mépris Brunetière, qui, par ailleurs, lui rend, cependant, un écla-

(1) Cf. Les *Pensées* de Joseph Delorme, et notamment ce passage qui vise Lamartine : « Au lieu du mot vaguement abstrait, métaphorique et sentimental, employer le mot propre et pittoresque ; ainsi, par exemple, au lieu de *ciel en courroux* mettre *ciel noir et brumeux ;* au lieu de *lac mélancolique*, mettre *lac bleu ;* préférer aux *doigts délicats* les *doigts blancs et longs*. »

« J'ai tâché, dira-t-il encore, d'être original à ma manière, humblement et bourgeoisement, observant la nature et l'âme de près... nommant les choses de la vie privée par leur nom... cherchant à relever le prosaïsme des détails domestiques par la peinture des sentiments humains et des objets naturels. »

tant hommage (1). C'est juger par trop de haut. Nature bourgeoise, sans doute, mais inquiétante, en proie aux tourments de l'esprit et de la chair, Sainte Beuve trouvait en lui un champ d'observations précieuses à offrir à son intelligence. Il subit un moment, comme tous les hommes de lettres de son temps, l'influence du Romantisme révolutionnaire, mais la surmonta très vite sous le double effet, d'une part, des poètes anglais, et, de l'autre, des prosateurs du XVIIe siècle — et c'est en chrétien, sans faire stérilement des pastiches du moyen âge, qu'il renoue la tradition du génie national, en poursuivant dans la complexité moderne de ses démarches, dans sa lutte douloureuse avec les passions et le doute, l'esprit des hommes de son pays. Convaincu que l'art est essentiellement individuel et local, il serre de près cet esprit, et, grâce à sa conception raisonnée du rôle de l'écrivain en vers (2), il accorde sa poésie aux

(1) « C'est en Sainte-Beuve... que le lyrisme a comme achevé de prendre conscience de soi, de son rapport étroit, de sa solidarité nécessaire avec l'expression de la personnalité du poète » (*Evolution de la poésie lyrique*). « En vérité, écrit-il encore dans le même ouvrage, dans une *histoire* de la poésie lyrique au XIXe siècle on pourrait presque passer Sainte-Beuve sous silence, ou du moins il suffirait de l'avoir nommé : mais dans l'*évolution* du genre, c'est autre chose. »

(2) Il sait parfaitement ce qu'il a voulu réaliser, comme en témoignent ces vers des *Pensées d'Août* (« Réponse à un ami ») :

Demandez-vous si ce bois inégal,
Ce fût boiteux qu'un coup d'œil juge mal
N'est pas voulu par la corde secrète,

Dernière corde que nul avant moi
N'avait serrée et réduite à sa loi,
Fibre arrachée au cœur seul du poète.

Dans ses *Secondes Harmonies* (Epître de M. de Sainte-Beuve), Lamartine confirme le jugement du poète sur lui-même. Il est suggestif d'entendre Lamartine, dans le *Commentaire* de cette épître, prononcer le nom de Novalis, à propos de Joseph Delorme, alors que Sainte-Beuve ne saurait être suspect, non seulement d'imitation, mais d'influence germanique. Mais c'est que Lamartine découvrait des analogies entre la sensibilité de l'auteur des *Pensées d'Août*, sa compréhension de l'art du poète et l'esthétique du génial Allemand. Aussi bien, n'est-ce que par Gérard de Nerval, traducteur à dix-neuf ans du *Faust* de Gœthe, que le Romantisme s'initie au germanisme. Classique par goût, et « beaucoup plus français qu'aucun de ses amis, de race, de tempérament et d'esprit » (Th. Gautier), Nerval n'était, du reste, allé à l'Allemagne que par des voies mystiques, comme l'observe M. Aristide Marie, dans son livre substantiel et d'une délicate piété sur le poète des *Chimères* et le romancier de *Sylvie*.

exigences de la pensée et de la sensibilité de l'homme de son temps. Baudelaire ne s'y est pas trompé, qu'il impressionna dès l'adolescence, et qui, toute sa vie, lui manifesta une prédilection particulière (1). Hugo non plus, qui, avant le « frisson nouveau » du poète des *Fleurs du Mal*, signala « l'accent nouveau » donné à certains « épanchements de l'âme » par Joseph Delorme. « Il popularisait le mélancolique et l'impuissant, le taré », a écrit Maigron (*Le Romantisme et les mœurs*). Retenons de cette appréciation malveillante, qu'elle reconnaît qu'un esprit de sympathie exceptionnel anime l'inspiration de Sainte-Beuve. Sans déchoir, son cœur se fait plus voisin de celui du commun de ses semblables ; il s'intéresse aux « âmes modiques », selon son expression ; c'est qu'il redescend aux racines de l'être ou remonte à la source des vrais sentiments humains pour mieux discerner l'homme particulier qu'il est. Ses images sont parfois incohérentes, sa puissance imaginative médiocre,

C'est à travers l'illuminisme, en effet, en remontant bientôt à Swedenborg, puis à la Kabbale du Moyen Age, à Pythagore et à l'Orient, que Nerval franchit la pensée allemande. On peut encore une fois l'affirmer, sans crainte d'un démenti valable, le Romantisme ne contient en France qu'une infime partie de pensée allemande. Cette pensée n'influe guère, d'abord, que sur la métaphysique et la musique. Ce ne sera que beaucoup plus tard, après le triomphe de Wagner, que les Symbolistes s'aviseront de puiser dans l'idéologie germanique des arguments favorables à leur doctrine ; encore resteront-ils directement influencés par des maîtres français et le Préraphaélisme, d'essence purement celtique. A noter que dans la juvénile et véhémente diatribe qu'il écrit à ses débuts contre l'influence des auteurs étrangers sur les écrivains de son temps, diatribe que publie M. Aristide Marie, Nerval ne cite que des noms anglais, aucun nom allemand.

(1) « Il a trouvé dans le poète de Joseph Delorme un goût de la vérité psychologique, un éloignement de la déclamation, un accent de familiarité douloureuse qui l'attirent (Henri de Régnier : Préface à l'édition des *Fleurs du Mal* de « La Renaissance du Livre »). Il aima, en effet, *Volupté* et les poésies de Sainte-Beuve jusqu'à la fin de sa vie. Troubat (Lettre à Poulet Malassis, 21 janvier 1867) rapporte qu'il les montrait avec les œuvres de Poe et un petit livre sur Goya, comme les choses qui lui étaient les plus chères, alors qu'il ne pouvait déjà plus s'exprimer que par le regard.

Rappelons-nous l'Epître qu'il adressa à Sainte-Beuve, à peine sorti du collège, et où se trouve ce vers si tragiquement révélateur de l'influence qu'exerça sur son âme l'âme de l'auteur des *Rayons jaunes* :

..... tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés.

Il disait dans la conversation : « Sainte-Beuve, c'est mon vice. »

et c'est en vain qu'il s'efforce d'y suppléer par des bizarreries systématiques; mais s'il n'a ni la sérénité large de Lamartine, ni l'orageuse magnificence d'Hugo, combien, en revanche, il se révèle plus complexe, plus raffiné, plus subtil et, surtout plus *moderne*.

Moderne — toute l'influence exercée par Sainte-Beuve poète (à qui on n'a voulu reconnaître d'autres héritiers qu'Eugène Manuel et François Coppée) s'explique, en effet, par ce mot. La familière et délicate simplicité de Joseph Delorme, son exactitude minutieuse à détailler les moindres mouvements de son cœur, à analyser son impressionnabilité nerveuse, ses inquiétudes et ses découragements, ses élans de sensualité, sa retenue discrète et craintive, ce singulier mélange de mysticisme charnel et d'onction païenne qui trouble sa vigilante conscience, font de lui un homme voisin de nous, en qui nous nous reconnaissons ou à qui nous pouvons nous comparer, un homme de notre pays, enfin, et de notre siècle, non un déclamateur ampoulé ou un fade élégiaque. Il sait s'observer et cela sans s'abstraire du milieu où le hasard l'a placé; et si son horizon est « un peu borné », comme il l'a reconnu lui-même, du moins en sait-il découvrir les détails pittoresques. Rigoureusement sincère dans l'aveu de ses réactions en présence des êtres et des choses, il peut se flatter, sans mentir, de s'être « toujours écouté lui-même avant de chanter ». Pour lui, la nature n'est pas là qui « l'invite et qui l'aime ». Il sent son hostilité, et que sa force et son exubérance joyeuses peuvent avoir pour notre faiblesse et notre chagrin des accents de l'ironie la plus cruelle. Il dira :

Printemps si beau, ta vue attriste ma jeunesse.

Il observera, d'autre part, avec une hardiesse d'expression qui fait déjà prévoir Baudelaire :

Une bouche où *nageait* une heureuse indolence ;
Les arbres détachés dans le clair du couchant;
Et la pointe d'un mât qui se perd dans la brume...

Il nous emmènera avec lui, tantôt dans les bois

> où tout parle d'exil et de bonheur voilé ;

tantôt au milieu d'une vallée familière à sa rêverie,

> longue, étroite, à l'entour de peupliers voilée

et dans l'eau de laquelle la sarcelle vient baigner sa *plume grise et frisée ;* tantôt, encore, sur les bords de la Seine, à travers champs, et dans Paris même... Car, il est le premier — laissant, comme il le dit avec un demi-sourire de malice, à Chateaubriand les savanes, à Lamartine le Jura, à Victor Hugo le Rhin, — il est le premier à borner son désir de promenade aux prochaines banlieues, égayées de loin en loin de « grêles ramures » et de « feuillages débiles », et à soupçonner l'existence du paysage parisien...

> Dans l'île Saint-Louis, le long d'un quai désert,
> L'autre soir, je passais ; le ciel était couvert,
> Et l'horizon brumeux eût paru noir d'orages,
> Sans la fraîcheur du vent qui chassait les nuages ;
> Le soleil se couchait sous de sombres rideaux ;
> La rivière coulait verte entre les radeaux ;
> Aux balcons, çà et là, quelque figure blanche
> Respirait l'air du soir...

Qu'on n'en doute pas : Baudelaire n'a pas laissé de sentir tout le parti qu'on pouvait tirer de telles indications (1) ; et une pièce comme les *Rayons Jaunes* — où les rumeurs multiples de la cité viennent mourir au seuil de la chambre de l'étudiant solitaire et éveiller dans sa mémoire, avec la lueur du couchant et celle de la lampe, par une série d'associations ou de *correspondances*, les souvenirs les plus disparates — a été pour lui plus suggestive que toutes les effusions des « singes du sentiment » du Cénacle (2). Il n'est pas jusqu'au caractère morbide de Joseph Delorme — son goût avoué pour la beauté mûrissante (*une brune, un*

(1) Cf. la lettre qu'il écrit à Sainte-Beuve le 15 janvier 1866 et où il énumère celles des poésies de Joseph Delorme qu'il préfère et qui l'ont le plus fortement impressionné, notamment le *Cabriolet*, dont les ressemblances d'inspiration et de facture avec ses propres vers sont incontestables.

(2) Baudelaire : *Salon de 1846.*

peu pâle, ayant passé trente ans) et pour des yeux où les pleurs ont creusé leur sillon — en qui il ne voie une preuve de sincérité qui le touche et le séduit. Il apprécie son *impressionnisme* — encore qu'assez maladroit — et, sinon, son aptitude, du moins son application fidèle à noter les analogies entre les aspects émouvants de la nature et les charmes d'un visage chéri.

Deux beaux yeux, se souviendra Delorme :

C'est un rayon mouillé, c'est un soleil dans l'eau
Qui nage au gré du vent dont frémit le bouleau,
C'est un reflet de lune aux rebords d'un nuage...

Faculté précieuse! Avec une intelligence lucide, une subtilité artistique très rare, il n'a manqué, à celui qui la possédait, que le don suprême. Il s'en est rendu compte. En sa nature ingrate, comme il prenait de l'âge,

La raison vigilante au rêve a survécu.

Il a renoncé à la poésie. Mais il avait frayé la voie à une individualité plus aristocratique que la sienne. Toutefois, nous sommes ainsi faits — il était ainsi fait, du moins — qu'il n'a pu se résigner à voir un autre réussir ce qu'il avait entrepris; et comme Baudelaire édifiait à la muse contemporaine le monument complexe dont il n'avait qu'ébauché les plans, il a qualifié son temple de kiosque bizarre, et lui a assigné pour place « la pointe extrême du Kamtchatka romantique ».

JOHN CHARPENTIER.

(*A suivre.*)

LE PROBLÈME JUIF

—

LES SOLUTIONS DU PROBLÈME JUIF

NATIONALISME OU ASSIMILATION

—

Vieux mystère insoluble qui semble défier l'histoire, le problème juif demeure aujourd'hui encore l'un des plus graves qui se posent au monde contemporain. Il n'est presque pas de pays où, avec des acuités diverses, la question juive ne soit un objet d'angoissante préoccupation au point de vue intérieur; c'est, de plus, un des grands problèmes actuels de la politique internationale.

La renaissance générale de l'antisémitisme dans les temps que nous vivons est un phénomène dont il serait aussi sot que vain de vouloir nier la réalité et la gravité.

J'ai cherché précédemment à déterminer les causes actuelles du mouvement antisémite, puis à montrer ses principales sources historiques. L'attitude que prennent quantité de Juifs et qui consiste à attribuer le phénomène séculaire de l'antisémitisme uniquement aux sentiments les plus bas et à la plus crasse ignorance est absolument insoutenable. Il est parfaitement enfantin de vouloir perpétuellement opposer le bon mouton juif, tout bêlant et confit en dévote douceur, au méchant loup non-juif, altéré de sang et hurlant de jalousie féroce. Il faudrait vraiment qu'on renonçât à cette philosophie de l'histoire pour images d'Epinal, de même qu'au procédé qui consiste à qualifier tout uniment de *pogromistes* ceux qui se risquent à traiter du problème

juif dans un esprit qui n'est pas celui de l'apologie délirante.

Quant à moi, je signerais, des deux mains, selon l'expression consacrée, ces lignes qu'écrivait Bernard Lazare dans la préface de son ouvrage sur l'*Antisémitisme :*

Je n'approuve pas l'antisémitisme, c'est une conception étroite, médiocre et incomplète, mais j'ai tenté de l'expliquer. Il n'était pas né sans cause, j'ai cherché ces causes. Ai-je réussi à les déterminer, c'est à ceux qui liront ces pages d'en décider.

Il m'a semblé qu'une opinion aussi universelle que l'antisémitisme, ayant fleuri dans tous les lieux et dans tous les temps, avant l'ère chrétienne et après, à Alexandrie, à Rome et à Antioche, en Arabie, et en Perse, dans l'Europe du moyen âge et dans l'Europe moderne, en un mot dans toutes les parties du monde où il y a eu et où il y a des Juifs, il m'a semblé qu'une telle opinion ne pouvait être le résultat d'une fantaisie et d'un caprice perpétuel, et qu'il devait y avoir à son éclosion des raisons profondes et sérieuses (1).

Puisque je cite Bernard Lazare, on me permettra de continuer un instant, en rapportant encore ces lignes que liront avec profit un certain nombre de ses coreligionnaires, qui s'entêtent à réciter invariablement la parabole du bon mouton et du méchant loup.

Si cette hostilité, cette répugnance même ne s'étaient exercées vis-à-vis des Juifs qu'en un temps et en un pays, il serait facile de démêler les causes restreintes de ces colères ; mais cette race a été, au contraire, en butte à la haine de tous les peuples au milieu desquels elle s'est établie. Il faut donc, puisque les ennemis des Juifs appartenaient aux races les plus diverses, qu'ils vivaient dans des contrées fort éloignées les unes des autres, qu'ils étaient régis par des lois différentes, gouvernés par des principes opposés, qu'ils n'avaient ni les mêmes mœurs, ni les mêmes coutumes, qu'ils étaient animés d'esprits dissemblables ne leur permettant pas de juger également de toutes choses, il faut donc

(1) Bernard Lazare, *L'Antisémitisme* (Paris, 1894), préface, p. VI.

que les causes générales de l'antisémitisme aient toujours résidé en Israël même et non chez ceux qui le combattirent (1).

J'ai tenté de classer les éléments distinctifs du judaïsme, ceux par lesquels il s'oppose perpétuellement à toute l'humanité non-juive, sous deux chefs : l'exclusivisme et l'esprit de révolte, qui se commandent mutuellement et découlent logiquement l'un de l'autre; je n'y reviendrai pas.

J'ai indiqué aussi l'opposition foncière qui existait entre la conception hellénique et la conception judaïque du monde, et je n'ai pas caché que mes sympathies les plus profondes me portaient vers la première qui me paraît en tous points supérieure ; mais ceci est question de sentiment, d'opinion et d'idéal.

On peut soutenir qu'au point de vue idéologique toute l'histoire, depuis deux mille ans, est dominée par la lutte de ces deux conceptions qui, tour à tour, s'affrontent et se mêlent, s'empoignent corps à corps ou rusent l'une contre l'autre, dans une guerre éternelle et sans merci pour la domination. Il me paraît incontestable qu'aujourd'hui, en dehors même des Juifs, qui en sont les « mainteneurs » attentifs, la conception judaïque a pris le dessus sur sa rivale.

Mais ce sont là questions philosophiques, et le problème juif se pose toujours à nous et réclame impérieusement une solution, dans le domaine pratique, au point de vue social et politique.

§

Des solutions innombrables ont été proposées qui vont de l'assimilation totale à la séparation complète en passant par une infinité de degrés et de nuances.

Pendant longtemps l'assimilation totale a été envisagée sous l'angle d'une conversion générale de tous les Juifs à

(1) *Ibid.*, p. 2. L'auteur ajoute : « Ceci n'est pas pour affirmer que les persécuteurs des Israélites eurent toujours le droit de leur côté, ni qu'ils ne se livrèrent pas à tous les excès que comportent les haines vives, mais pour poser en principe que les Juifs causèrent — en partie du moins — leurs maux. »

la religion chrétienne, au temps où il existait une chrétienté une et indivisible qui dominait les nations. Cette conversion générale ne s'est jamais produite ; il y a eu des cas isolés, parfois, sous la pression de certaines nécessités, des groupes entiers se sont convertis, mais non sans restriction et sans espoir de retour, non sans regrets et sans nostalgie. Quand la contrainte cessait, on retournait à la religion des ancêtres, comme c'est constamment le cas pour les Marranes d'Espagne et de Portugal, qui redevenaient Juifs en émigrant, qui de fait étaient toujours restés Juifs secrètement. L'assimilation totale par la conversion au christianisme a dès longtemps et complètement échoué. Sans doute est-il juste d'ajouter qu'en tous temps, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, un certain nombre d'individus, convertis par conviction profonde, sont devenus chrétiens et se sont si bien assimilés qu'au cours des générations ils se sont noyés dans les masses humaines ambiantes au point de s'y confondre et d'y disparaître absolument. Mais ce ne sont là que de très rares exceptions.

Lorsque le mouvement de la Réforme eut disloqué l'unité religieuse de l'Europe, on vit triompher en matière de religion les principes qui se résument dans le fameux adage du Traité de Westphalie : *Cujus regio ejus religio*, d'après lequel les habitants d'un pays sont tenus d'embrasser la religion du prince, la religion de l'Etat. L'illustre philosophe juif Spinoza a soutenu dans son *Traité Théologico-Politique* le bien-fondé de cette manière de voir :

Comme c'est l'office du souverain seul de déterminer ce qu'exigent le salut de tout le peuple et la sécurité de l'Etat, et de commander ce qu'il a jugé nécessaire, c'est par conséquent aussi l'office du souverain de déterminer à quelles obligations pieuses chacun est tenu à l'égard du prochain, c'est-à-dire suivant quelle règle chacun est tenu d'obéir à Dieu. Par là nous connaissons clairement d'abord en quel sens le souverain est l'interprète de la Religion ; en second lieu que personne ne peut obéir à Dieu droitement s'il ne règle la pratique obligatoire de la piété sur

l'utilité publique et si en conséquence il n'obéit à tous les décrets du souverain (1).

Il y avait là l'indication d'une voie ouverte à l'assimilation, c'est-à-dire à la dénationalisation des Juifs; inutile d'ajouter qu'ils se refusèrent énergiquement à y entrer et qu'après tout Spinoza fut excommunié par la Synagogue. Tant que ce principe prévalut dans le monde, les Juifs vécurent en marge de la société ; ce n'est que lorsqu'il fut devenu caduc, après la Révolution française, qu'on les vit entrer dans la société ; comme citoyens ou comme sujets, professant une religion particulière.

Néanmoins, et ici encore jusqu'à nos jours, il est des Juifs qui, dégagés de toutes croyances religieuses et rompant tous les liens de solidarité ethnique traditionnelle et ancestrale, deviennent purement et simplement des patriotes dans les pays dont ils sont citoyens, persuadés, selon les paroles de Spinoza, que « la piété envers la Patrie est la plus haute sorte de piété qu'un homme puisse montrer ». Dans ce cas aussi l'assimilation est complète, mais ici aussi nous sommes dans le domaine de l'exception.

Il est une catégorie très nombreuse de Juifs, surtout dans les pays de l'Europe occidentale et en Amérique, qui se considèrent comme de fidèles et loyaux citoyens des divers pays dont ils sont les ressortissants, et qui ne se distinguent des autres que par la pratique d'un culte différent. Sous un régime de liberté de pensée, il en est du Juif comme du catholique, du protestant ou de l'incroyant, chacun est libre de croire ou de ne pas croire ce qui lui plaît, de pratiquer la religion de son choix ou de n'en pratiquer aucune. Mais le judaïsme, qui détient cette puissance

(1) Spinoza, *Traité Théologico-Politique* (trad. Appuhn), ch. XIX, p. 366. Spinoza ajoute encore, un peu plus loin (p. 372 : « Que nous ayons donc égard à la vérité ou la sécurité de l'État, ou enfin à l'intérêt de la Religion, nous sommes obligés d'admettre que le droit même divin, c'est-à-dire relatif aux choses sacrées, dépend absolument du décret du souverain et qu'il en est l'interprète et le défenseur. D'où suit que les vrais ministres de la parole de Dieu sont ceux qui enseignent la piété en reconnaissant l'autorité du souverain et en se conformant au décret par lequel il l'a réglé sur l'utilité publique. »

extraordinaire qui a maintenu l'intégrité d'un peuple dispersé sur toute la surface de la terre, en dépit des plus rudes tempêtes et des plus terribles catastrophes, pendant près de deux mille ans, n'est pas une religion comme les autres.

Dans le judaïsme, et c'est ce qui fait son originalité unique, comme je me suis efforcé de le démontrer dans mon étude sur *l'Exclusivisme Juif* (1), la nation et la religion ne sont qu'une seule et même chose ; il est impossible de les concevoir séparément. Il n'y a pas plus de judaïsme sans peuple juif qu'il n'existe de peuple juif sans judaïsme. Le judaïsme dans son existence plus de deux fois millénaire n'a jamais été seulement une religion, il a été surtout et avant tout une patrie. Comme l'écrit Bernard Lazare :

> Le Juif a été pétri par les lois politiques des nations et par la religion, religion puissante et terrible, comme toutes les religions rituelles qui remplacent la métaphysique par une somme législative. Ces lois et cette religion ont été toujours les mêmes pour le Juif, en tous lieux et en tous temps, elles ont été pour lui des constantes intérieures (2).

Les fondateurs du judaïsme ont créé une tradition rigide, étroite, minutieuse et chicanière, mais cette tradition à son tour a créé et maintenu dans son intégrité morale le peuple juif de la dispersion. Tandis que M. Théodore Reinach — que je choisis ici comme un représentant particulièrement qualifié d'une tendance qui a beaucoup de partisans parmi ceux des Juifs qu'on appelle des « assimilateurs » — croit à la possibilité d'une discrimination dans le judaïsme, entre la religion et la nationalité, et considère qu'il y a pour Israël affranchi « une véritable nécessité, en même temps qu'un devoir de concilier la fidélité à sa tradition religieuse — son honneur devant l'histoire — avec l'assimilation morale et extérieure la plus complète à ses concitoyens d'au-

(1) Cf. *Mercure de France* du 15 février 1911.
(2) Bernard Lazare, *op. cit.*, p. 399.

tres cultes » (1), Bernard Lazare, représentant d'une autre tendance, soutient qu'il n'y aura d'assimilation réelle et totale que lorsque la religion juive elle-même aura disparu.

La position des assimilateurs religieux me paraît absolument intenable, car la séparation dans le judaïsme de ce qui est religieux et de ce qui est national est purement artificielle et contraire à l'essence et au génie même du judaïsme.

Il faut ajouter, en outre, que, de l'avis des auteurs juifs unanimes, cette révolution du judaïsme, qui consisterait en la « transformation d'une nation en religion », non seulement est loin d'être accomplie, mais qu'elle n'est pour ainsi dire même pas commencée.

Aujourd'hui encore, écrit M. Salomon Reinach, la plupart des onze millions d'Israélites sont, à cet égard, plus arriérés que les chrétiens, parce qu'ils observent avec rigueur le sabbat et d'absurdes interdictions alimentaires. La religion juive n'est vraiment peu gênante que pour ceux qui se réclament d'elle sans la pratiquer. L'émancipation intérieure du judaïsme sera pour lui le plus pressant des devoirs, dès que son émancipation politique et sociale, encore imparfaite, aura été complétée par l'opinion et les lois (2).

En général, les assimilateurs subordonnent l'assimilation totale de leurs coreligionnaires à des conditions extérieures indépendantes des Juifs eux-mêmes, ils réclament la modification des lois et des mœurs, la transformation de

(1) Théodore Reinach, *Textes relatifs*, etc... Préface, p. 10. Dans l'article *Judaei* du *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg-Saglio-Pottier, M. Théodore Reinach écrit : « En réalité, si le judaïsme a vécu dans un état d'antagonisme continuel avec les champions de l'hellénisme exclusif, comme du « romanisme » de vieille roche, il a rencontré dans la foule comme dans l'élite *dégagée des préjugés nationaux* de nombreuses sympathies ; il en aurait rencontré davantage s'il avait su lui-même se dégager plus complètement de l'esprit étroitement ethnique, sacrifier au principal (l'enseignement religieux et moral) l'accessoire (les pratiques multiples et gênantes), achever en temps utile cette transformation d'une nation en une religion qui est à la fois le programme de son histoire et le problème de ses destinées. »

(2) Salomon Reinach, *Orpheus*, p. 303. — On se demande, en se plaçant dans l'hypothèse de l'auteur, pourquoi l'émancipation politique et sociale, c'est-à-dire l'effort qu'on demande aux non-juifs, doit nécessairement précéder l'émancipation intérieure du judaïsme, c'est-à-dire l'effort qu'on demande aux Juifs. Il peut paraître que le contraire serait plus logique.

l'opinion, quand ce n'est pas une subversion totale de la société.

Dans ce dernier cas, c'est l'esprit de révolte qui prend le pas sur l'exclusivisme.

§

Bruno Bauer avait publié en 1843 une brochure intitulée : *La Question Juive*, et un article *Sur la faculté des Juifs et des Chrétiens d'aujourd'hui de devenir libres*. Karl Marx en publia dans les *Annales franco-allemandes* une critique où il exprime son point de vue sur le problème juif (1). Nous ne saurions entrer ici dans le détail de son argumentation tout encombrée de ce langage hégélien qu'il affectionnait. Le point capital est celui-ci : Karl Marx, selon son habitude, transporte le débat sur le terrain économique. « Ne cherchons pas, dit-il, le mystère du Juif dans sa religion, mais cherchons le mystère de sa religion dans le Juif réel. » Or, pour lui, contre toute vraisemblance, le Juif réel, c'est uniquement le Juif capitaliste, le Juif trafiquant ; le judaïsme pratique et réel, c'est le trafic et l'argent. S'étant ainsi débarrassé en un tour de main de ce nationalisme religieux, qui est à la base du judaïsme et qui constitue l'essentiel de sa puissance dans l'histoire, réduisant le Juif à n'être plus qu'une personne économique, Karl Marx conclut que la cause de l'émancipation des Juifs se confond avec celle de l'émancipation de l'humanité tout entière, qui doit se produire, comme chacun sait, par la chute du régime capitaliste et la révolution sociale.

Pour la facilité de sa démonstration, Karl Marx ne considère comme Juif véritable que le Juif riche, le Juif capitaliste ; c'est-à-dire une infime minorité parmi les Israélites répandus sur toute la surface de la terre.

(1) Ewerbeck, dans son ouvrage intitulé : *Qu'est-ce que la Bible?* (Paris, 1850), donne la traduction des principaux passages de la première partie de l'article de Karl Marx concernant la brochure de Bruno Bauer intitulée *la Question Juive*, et la traduction intégrale de la seconde partie de l'article de Marx, celle concernant l'article de B. Bauer intitulé *Sur la Faculté des Juifs et des Chrétiens de devenir libres*. C'est aux extraits et à la traduction d'Ewerbeck que je me réfère ici. (*Qu'est-ce que la Bible?* 628-660.)

Eh bien ! s'émanciper du trafic et de l'argent, c'est-à-dire du judaïsme pratique et réel, serait donc la grande émancipation si nécessaire à notre époque. Une organisation de la société qui effacerait les suppositions, les bases du trafic et par conséquent le trafic lui-même, rendrait le Juif impossible; sa conscience religieuse de Juif disparaîtrait comme un léger brouillard dans la véritable atmosphère vitale de la société. D'un autre côté, si le Juif reconnaît comme nulle et détruite cette essence *pratique* juive (égoïsme-trafic-argent), alors le Juif s'élève tout à coup de son marais actuel, alors le Juif travaille au service de l'idée émancipatrice universelle, alors le Juif se tourne en vaillant lutteur contre l'expression extrême de l'aliénation humaine...

L'émancipation juive, dans sa signification extrême, c'est l'émancipation de l'humanité des liens que le judaïsme lui impose.

Toute la critique que fait Karl Marx du capitalisme juif, tout ce qu'il dit des influences juives qui ont agi d'une manière si importante sur la civilisation économique du monde moderne, est extrêmement pénétrant et juste. Mais le judaïsme économique n'est point, à beaucoup près, tout le judaïsme; il ne suffit en aucune manière à expliquer la question juive, et bien moins encore à la résoudre.

Comme j'ai cherché à le montrer ailleurs, l'esprit de révolte et le messianisme social, dont l'œuvre tout entière d'un Karl Marx est animée, sont des éléments purement judaïques dans leur essence et dans leur origine, et l'auteur du *Capital*, tonnant contre l'iniquité de l'ordre établi et rêvant à l'âge d'or et aux temps messianiques, est un authentique descendant des Prophètes et des Psalmistes, qui sont les ancêtres et les créateurs du judaïsme.

En un mot, selon Karl Marx, l'assimilation des Juifs, qui doit apporter la solution du problème juif, est conditionnelle; elle est subordonnée à la révolution sociale. La conclusion pratique qui découle de ce point de vue, c'est que le *bon Juif*, celui qu'on appelait *le Pauvre* dans la Bible et qu'on appelle *le Prolétaire* dans la religion nouvelle qu'est le socialisme « scientifique » doit œuvrer de

toutes ses forces pour provoquer l'avènement des temps Nouveaux.

La plupart des Juifs, qu'on rencontre si nombreux dans les sphères dirigeantes du socialisme international, sont des assimilateurs au sens marxiste, tel que nous venons de le définir ; leur patrie, c'est la Révolution, l'Avenir, l'Utopie.

Ceux-là, en définitive, cherchent moins à s'assimiler au monde tel qu'il existe qu'à assimiler le monde.

§

La solution du problème juif par l'assimilation apparaît, dès l'abord toute hérissée de difficultés et de contradictions ; elle ne peut se prévaloir que de quelques exemples et de quelques résultats *tout à fait exceptionnels* ; et ici plus que jamais l'exception confirme la règle générale, qui est que les Juifs, pris dans leur ensemble, ne s'assimilent pas ; ou, ce qui revient au même, qu'ils ne pourront s'assimiler réellement que moyennant des changements plus ou moins importants qu'il faudrait apporter au régime politique et à l'organisation sociale des pays où ils vivent.

Et puis, une question préjudicielle fort importante se pose : tous les Juifs, ou du moins la majorité d'entre eux, désirent-ils s'assimiler ?

A cette question on peut répondre sans hésiter : non.

L'assimilation, même conditionnelle, n'est un idéal que pour une infime minorité d'entre les Juifs.

Tandis que les assimilateurs considèrent les Juifs conservateurs et pieux comme des êtres arriérés et ignorants, ces derniers les regardent à leur tour comme des antipatriotes.

Ecoutons plutôt comment s'exprime un savant talmudiste comme le Dr Jacob Fromer :

Les Juifs modernes, dont le prototype fut Moïse Mendelssohn, ont rompu avec la tradition de leurs pères et ont franchement déclaré qu'ils désirent rester d'une manière permanente au milieu des gentils et être absorbés par la civilisation des gentils.

Forts de cette déclaration, ils ont demandé et obtenu l'égalité des droits. Mais, au lieu de constater simplement que certains traits, usages et manières de voir restaient attachés aux Juifs et persistaient pendant des générations, les écrivains juifs modernes se sont systématiquement efforcés d'obscurcir la vérité et de rendre plus ténébreuses encore et plus difficiles les voies qui conduisent à la connaissance de la juiverie. Ils ont déclaré que le talmudisme — l'organe central dans lequel la sève de la juiverie a coulé depuis les temps bibliques, l'organe qui a nourri toute la juiverie, la moderne non moins que l'orthodoxe, et qui a réalisé le miracle sans précédent de conserver au cours des siècles l'intégrité mentale et physique à un peuple déraciné — était une excroissance que de fâcheuses circonstances avaient fait pousser sur le corps de la juiverie. Ils ont minutieusement démontré que les Juifs qui sont restés fidèles à la tradition, c'est-à-dire une écrasante majorité de la nation, représentent la dégénérescence du type et que le ghetto, qui est la séparation nécessaire pour le maintien du type, le ghetto, où les Juifs ont toujours vécu depuis leur entrée dans l'histoire, dans la terre de Goshen et dans la terre de Canaan, à Alexandrie, à Rome, en Espagne, en Portugal et ailleurs, est une invention des peuples au milieu desquels ils ont résidé ; et que le martyre juif, l'inévitable conséquence de la séparation volontaire, a en tous temps et en tous lieux été dû à la brutalité des gentils. Finalement, ces modernes historiens juifs ont retiré le nom de la juiverie de la liste des nations et ont représenté celle-ci comme un groupe d'êtres humains sans autre lien entre eux que celui d'une dénomination religieuse. Cela a été proclamé au nom de la Science, de la Vérité et de la stricte « objectivité » (1).

Une étude un peu attentive de l'histoire des Juifs et de ce qu'on pourrait appeler la philosophie du judaïsme permet d'affirmer que le Dr Fromer a raison contre les assimilateurs qui se sont évertués à tromper les gentils, parfois en se leurrant eux-mêmes. Une assimilation véritable n'est possible et n'est réelle que dans certains cas individuels tout à fait exceptionnels. Par la puissance de tradi-

(1) Cité par H. W. Steed, *la Monarchie des Habsbourg*, trad. franç., p. 251-252.

tions millénaires dont leur exclusivisme religieux a été l'indéfectible gardien, les Juifs sont restés, ce qu'ils ont toujours été : une nation. Comme cette nation est la plus jalousement traditionaliste et la plus conservatrice qui ait jamais été, elle a réussi à se maintenir malgré les circonstances contraires, en dépit de la dispersion et des persécutions, donnant au monde un exemple, d'une valeur unique, de la force que représentent des traditions suivies et respectées.

L'exclusivisme des Juifs est l'expression de leur patriotisme ombrageux ; l'esprit de révolte qui les anime et qui travaille à la dissolution des sociétés, qui nécessairement les oppriment, est à la fois une arme de défense, au service de l'intégrité du patrimoine des traditions nationales et religieuses, et une arme d'offense au service du messianisme qui, sous toutes ses formes, est l'expression de l'impérialisme judaïque.

Il est absolument impossible qu'aucune nation non-juive assimile jamais ni l'exclusivisme, ni l'esprit de révolte qui sont inhérents au judaïsme.

Dès lors que l'on admet que l'assimilation, sous toutes les formes qu'elle a pu revêtir, — et en dehors de cas exceptionnels, — est une solution impossible du problème juif, il n'en reste plus qu'une seule autre à examiner : le sionisme.

On a contre cette solution des préventions qui, dans certaines limites, comme je le montrerai tout à l'heure, sont justifiées, mais par ailleurs elle présente bien des côtés séduisants, tant pour les Juifs que pour les non-Juifs.

Considérée théoriquement et dans sa pureté, l'idée sioniste me paraît seule susceptible de fournir, non seulement une solution acceptable, mais une solution équitable et satisfaisante du problème juif.

§

Je ne tenterai pas de faire ici, même rapidement, l'his-

toire du mouvement sioniste, ni celle de ses origines, ni celle de Théodore Herzl, son vrai fondateur ; il existe sur ces questions de bons ouvrages auxquels je ne puis que renvoyer ceux qui désireraient plus de détails (1).

Le programme du sionisme se résume très exactement dans la formule officielle adoptée au premier Congrès de Bâle en 1897 et qui est libellée comme suit :

Le sionisme tend à la création en Palestine, pour le peuple juif, d'une patrie garantie par le droit public.

M. Marcel Bernfeld, dans son important ouvrage sur le *Sionisme*, en donne une autre formule plus complète et de forme plus juridique :

Le sionisme tend à la restauration de la nation juive comme personne du droit des gens en Palestine, au moyen de garanties de droit international public.

Dans l'état de stabilité relative qui était celui du monde durant les années qui précédèrent la grande guerre, le programme du sionisme pouvait aisément apparaître comme essentiellement chimérique ; mais la guerre est venue, la face du monde a changé, des Etats ont disparu, des Empires ont croulé, des nations sont ressuscitées, des Etats nouveaux sont nés. Des possibilités nouvelles ont surgi.

Après diverses alternatives, il advint finalement que la Conférence de San-Remo, le 24 avril 1920, décida d'insérer dans le traité de paix avec la Turquie une clause relative à l'établissement d'un *foyer national juif* en Palestine. Le sionisme abandonnait le domaine du rêve et de l'hypothèse pour entrer dans le domaine des réalités, bien que la solution de moyen terme que l'on avait adoptée soit encore très imparfaite et qu'elle prête à de graves critiques, sur lesquelles j'aurai à revenir.

Pour le moment je veux me placer dans l'hypothèse d'une

(1) Tout particulièrement l'ouvrage de M. Marcel Bernfeld intitulé : *Le Sionisme* (*Etude de Droit International Public*), Paris, 1920.

Voir aussi le volume de M. Baruch Hagani : *Le Sionisme politique et son fondateur* (Paris, 1917.) L'ouvrage de M. Bernfeld contient une bonne bibliographie.

réalisation radicale et parfaite du programme sioniste : celle de la constitution d'un Etat juif autonome en Palestine, pour examiner quelles en devraient être les conséquences.

Le sionisme intégral ne vise aucunement, et ceci est un point capital, à la création d'un centre politique et religieux pour les Juifs dispersés à travers le monde, mais à la reconstitution d'une patrie et d'un pays.

Certains seraient tentés de croire qu'il s'agit simplement de la formation, en Terre Sainte, d'un centre spirituel ou même politique pour les Juifs dispersés de tous les pays. Il importe d'éviter dès le début le malentendu que pourrait produire l'emploi de cette expression (de foyer national), laquelle, dans l'esprit des sionistes, signifierait une chose et dans celui des non-Juifs une chose autre. Le sionisme ne vise pas à l'établissement d'un centre spirituel ou politique, mais à celui d'une *patrie* pour tous les Juifs qui ne veulent ou ne peuvent résider dans les pays où ils vivent actuellement. Il ne poursuit pas la création d'une métropole pour les Juifs, lesquels continueraient à demeurer dispersés, mais la concentration effective en Palestine de la grande majorité du peuple juif, de façon à mettre une fin définitive à la dispersion, cause de tous ses maux. Ainsi seulement le sionisme pourra donner satisfaction au sentiment national juif et en même temps constituer la solution définitive et totale de la question juive (1).

Tandis que les « assimilateurs » soutiennent que le nom de *juif* n'a qu'un sens purement religieux, et qu'on doit dire *juif* comme on dit catholique, protestant, orthodoxe ou mahométan, les sionistes affirment qu'il existe des Juifs au même titre que des Français, des Anglais, des Italiens ou des Belges.

Dans le premier cas, c'est la notion de religion seule qui prime et qui efface toutes les autres ; dans le second cas, c'est celle de nationalité.

Tandis que certains « assimilateurs » conditionnels es-

(1) Bernfeld, *op. cit.*, p. 22, 23.

timent que seule une révolution générale, suivie d'une subversion totale de tout ordre établi, peut permettre l'incorporation définitive des Juifs, sur un pied d'absolue égalité et de parfaite identification, dans une société *cosmopolite et internationale*, les sionistes ne trouvent le salut que sur la voie réactionnaire du nationalisme intégral.

L'évolution idéologique et politique du siècle est dominée par la lutte à mort de deux tendances qui s'opposent, l'internationalisme qui vise à l'abaissement, voir à l'anéantissement, de l'idée de patrie, laquelle devrait s'évanouir au sein de l'ordre nouveau, et le nationalisme qui se fonde sur le développement des puissances traditionnelles constitutives de l'idée de patrie :

Le sionisme est un mouvement franchement traditionaliste, conservateur et nationaliste :

La question juive, écrivait Théodore Herzl, le père du sionisme, n'est ni une question économique, ni une question religieuse, quoiqu'elle prenne tour à tour les couleurs de l'une et de l'autre. *C'est une question nationale*, et, pour la résoudre, il nous faut, avant tout, en faire une question mondiale et la poser ainsi devant les grandes puissances (1).

Alors que le Juif « assimilateur » — je ne parle pas du Juif véritablement assimilé qui n'est plus un Juif, — toujours plus ou moins suspect, et plus ou moins inadapté et mal à son aise au sein de la société où il vit, tend normalement à chercher le remède aux maux dont il souffre dans la révolution, le sioniste prend nettement parti contre l'assimilation, qu'il déclare être à la fois, peu réalisable et peu désirable.

Les efforts de Moïse Mendelssohn et de ses adeptes tendant à prouver que « sans abandonner leur religion les Juifs pouvaient être de bons citoyens » et à transformer les Juifs « en une simple communauté religieuse » sont considérés par les sionistes comme une atteinte à l'idée de la patrie

(1) Hagani, *op. cit.*, p. 64.

juive. De même l'émancipation des Juifs par la révolution française et par les révolutions successives qui ont agité l'Europe au XIX[e] siècle est regardée comme une atteinte grave portée au nationalisme juif.

Les « assimilateurs », qui se piquent d'être des hommes de progrès, répliquent : ... « L'évolution historique du judaïsme nous a montré le passage graduel, très lent, très disputé, mais ininterrompu du fait *national* au fait *religieux*. L'avenir du judaïsme n'est pas dans *un retour en arrière* (1). »

L'idée qu'il pourrait sortir quelque bien d'un mouvement réactionnaire est profondément antipathique aux Juifs *avancés* des pays de l'Occident.

Le judaïsme, comme on l'a montré bien souvent, est un amalgame de nationalisme et de religion; or, tandis que les « assimilateurs » prétendent écraser le nationalisme sous la religion, les sionistes, au contraire, subordonnent la religion au nationalisme; ils ont foi avant tout dans les vertus nationales et non point dans le sectarisme religieux.

Le sionisme se présente comme un mouvement purement laïque et politique. Il se place sur le terrain de la neutralité religieuse et du respect des convictions de chacun, tout en ayant la plus grande déférence pour la religion juive, qui a permis au peuple juif d'affronter tant de siècles de souffrances et qui constitue en même temps un des plus grands biens moraux de l'humanité tout entière. « Le sionisme, dit Théodore Herzl, comprend tous les fils de la nation juive ; une de ses bases essentielles est la liberté complète de conscience (2). »

Le XIX[e] siècle tout entier et le début du XX[e] ont été marqués par le déploiement de deux idéologies antagonistes qui s'exprimaient, l'une par le réveil des nationalités, l'autre par le développement du mouvement internationaliste révolutionnaire. La guerre, avec la paix qui la termine, a marqué le triomphe des nationalismes et la faillite de l'in-

(1) Th. Reinach, cité par Bernfeld, *op. cit.*, p. 59.
(2) Bernfeld, *op. cit.*, p. 81.

ternationalisme. Alors que la première des idéologies montrait sa toute-puissance, la seconde ne pouvait qu'enregistrer les preuves irrévocables de sa toute-impuissance. C'est que l'une, sans avoir besoin de se couvrir du masque de théories savantes, reposait sur des réalités humaines, tandis que l'autre, malgré ses prétentions pseudo-scientifiques, n'avait édifié ses constructions que sur le sable mouvant de l'utopie.

Le sionisme est issu du mouvement de réveil des nationalités.

C'est par lui que s'effectua, à la fin du XIXe siècle, le réveil de la nation juive ; celle-ci fut emportée à son tour par le puissant courant d'émancipation nationale qui a fait renaître tant de peuples. Le sionisme est la dénomination d'une tendance analogue à celle qui a été suivie chez les Italiens, les Grecs, les Allemands, les Roumains, etc., et qui, comme nous l'avons déjà dit, vient de provoquer la naissance d'une foule de nouveaux Etats ; il est *l'expression juive du principe des nationalités* (1).

L'internationalisme révolutionnaire, dont l'idéal est un conglomérat d'individus égaux et semblables, soigneusement nivelés et déracinés, considère *a priori* toute espèce de nationalisme comme une doctrine arriérée et ridicule, sans vouloir comprendre ni même concevoir que les dissemblances et les traditions sont la seule fortune réelle de l'humanité civilisée.

L'écrivain juif Smolensky, l'un des grands précurseurs du sionisme, a mis admirablement en lumière les caractères de fécondité du nationalisme.

Il démontre avec conviction que le véritable nationalisme ne s'oppose pas à la réalisation définitive de l'idéal de fraternité universelle. Le dévouement national n'est qu'une phase supérieure du dévouement pour la famille. Dans la nature même nous voyons que, plus les individualités sont distinctes, plus grande est leur supériorité et leur indépendance. La différenciation est la loi du progrès. Pourquoi ne pas appliquer cette règle aux groupes

(1) *Ibid.*, p. 128.

humains ou aux nations ? — La somme totale des qualités propres aux diverses nations, ainsi que les façons d'après lesquelles elles ont réagi vis-à-vis des conceptions venues du dehors constituent la vie et la culture de tout le genre humain (1).

Dans le cas des Juifs, il est nécessaire que la nation reconstituée et rassemblée parvienne à s'organiser de telle façon qu'elle puisse sans obstacle réaliser sa destinée. Cette organisation, c'est l'Etat qui seul est capable de procurer l'ordre et la liberté dont la nation a besoin.

Quant à la forme que devait revêtir l'Etat juif, Théodore Herzl, le fondateur du sionisme politique, avait à ce sujet des idées qui ne peuvent point passer pour subversives, ni même pour très avancées.

Je tiens, écrivait-il, la Monarchie démocratique ou la République aristocratique pour les meilleures formes de l'Etat. Il faudra éviter avec soin la démagogie, les excès du parlementarisme et l'intrusion de la vilaine catégorie des politiciens professionnels (2).

Herzl n'est ni « anticlérical », ni « antimilitariste ». Chacun serait libre de ses croyances et de ses opinions, mais la religion aurait sa place dans l'Etat ; les prêtres resteraient au temple et les soldats à la caserne. Car il y aurait des soldats, c'est-à-dire une armée de métier, indispensable pour maintenir l'ordre à l'intérieur et à l'extérieur.

Le système politique que préconisait le père du sionisme est, comme on le voit, essentiellement conservateur et modéré (3).

(1) Nahum Slouscz, *La Renaissance de la Littérature Hébraïque* (Paris, 1902), p. 182.

(2) Hagani, *op. cit.*, p. 70.

(3) Dans une brochure intitulée *Du Sionisme* (Editions des Amis de la Terre-Sainte, Paris, s. d., texte français et anglais), un Juif américain, ennemi juré du sionisme, M. Morris R. Cohen, proteste contre le caractère *réactionnaire* du sionisme. « Mais le sionisme ne se contente pas d'être un mouvement philanthropique pour venir en aide aux Juifs sans foyer. Il prétend résoudre le problème juif ; et son insistance sur la Palestine *repose sur des théories nationalistes qui sont un défi jeté à ceux qui ont gardé leur foi au libéralisme* (p. 6)... Le Juif intellectuel incline vers un nationalisme romantique et mystique, né en Allemagne, par réaction contre le libéralisme de la Ré-

§

Les bienfaits qu'on peut espérer de cette doctrine du nationalisme intégral qu'est le sionisme sont considérables, tant à l'intérieur du judaïsme qu'à l'extérieur.

Tout d'abord une réforme profonde du judaïsme s'effectuera nécessairement si l'Etat juif naît viable et s'il veut durer ; le judaïsme se réformera ou bien l'Etat juif périra.

Comme l'histoire le démontre de manière indiscutable, le prophétisme et son prolongement, le messianisme, d'une part, l'exclusivisme religieux, d'autre part, qui postule la théocratie, sont radicalement incompatibles avec l'existence d'un Etat quelconque (1).

Les prophètes, dont l'action a toujours consisté à ruiner l'ordre établi dans l'Etat où ils vivaient, ont mis un sombre acharnement à détacher le patriotisme de tout lien terrestre et pratique pour le subordonner entièrement à la religion.

L'exclusivisme, avec son intolérance farouche, interdisait à l'Etat toute possibilité de conduire une politique extérieure raisonnable.

Le judaïsme exclusif des pharisiens, le judaïsme des talmudistes et des rabbins avec ses 613 obligations rituelles gardait sa raison d'être tant qu'il s'agissait de mainte-

volution française, et contre le culte ancien de la raison universelle qui sapa l'esprit du moyen âge (p. 7)... Cause mauvaise, toutefois, croyances erronées, *qui sont à l'opposition d'une civilisation libérale et humanitaire* (p. 8)... Si l'histoire renferme une leçon, c'est bien que les hommes n'ont jamais rien fait de grand, à vouloir raviver le passé. Ce n'est pas l'imitation du passé qui fait faire de grandes choses, mais le sens des problèmes présents ; et pour ceux qui comprennent celui de l'adaptation du Juif à la vie américaine, le sionisme n'est pas une réponse, mais une façon de le tourner (10-11). »

Si les Juifs *libéraux et humanitaires* des Etats-Unis combattent le sionisme, les Juifs *libéraux et humanitaires* de la Grande-Bretagne, comme nous le verrons plus loin, l'encouragent et cherchent à l'exploiter et à le confisquer à leur bénéfice. Bien que demeurant sans doute *libéraux et humanitaires*, les opinions et les raisons des *libéraux humanitaires* se modifient selon que leurs intérêts l'exigent. En Angleterre, il est plus avantageux d'être sioniste, en Amérique de ne l'être pas ; et le judaïsme *international* y trouve sans doute dans les deux cas son petit bénéfice.

(1) Cf. mes articles des 15 février et 15 mars 1921 dans le *Mercure de France*.

nir, contre vents et marées, l'intégrité du peuple juif dans sa dispersion ; il la perd dès l'instant où un Etat se trouvera en mesure d'assurer des conditions normales d'existence à la nation reconstituée.

Il faut qu'une discrimination s'opère entre le fait national et le fait religieux, pour que, selon le vœu de certains « assimilateurs », le judaïsme ne soit plus autre chose qu'une religion.

Au lieu que le judaïsme représente à la fois, inextricablement emmêlés, comme c'est encore le cas aujourd'hui, la nation et la religion juives, dès l'instant que la nation aura une existence autonome, la religion reprendra fatalement une existence autonome. Sinon, si elle s'y refuse, animée de son indéfectible esprit de révolte, elle ne pourra que se dresser à nouveau contre l'Etat pour le ruiner et le détruire. La défaite de l'Etat par la religion a été une règle constante dans l'histoire passée du judaïsme ; mais si la lutte doit, une fois encore, se renouveler, il n'est aucunement fatal que l'issue en soit semblable, surtout à une époque comme la notre où, en tout pays, le patriotisme tend de plus en plus à devenir une sorte de religion de la Cité.

Sous la pression du nationalisme, qui désormais se distinguerait d'elle, la religion juive se verrait contrainte d'évoluer vers des formes moins exclusives et surtout moins pénétrées par l'esprit de révolte. La constitution d'un Etat juif viable aurait aussi pour conséquence directe un affaiblissement notable de l'internationalisme révolutionnaire. Non seulement au point de vue théorique, parce qu'il marquerait une victoire nouvelle du nationalisme, mais directement et pratiquement. En effet, la plupart des meneurs de l'Internationale se recrutent parmi les mécontents et les inadaptés de tous genres ; or, les Juifs, au milieu des sociétés où ils se trouvent contraints de vivre, sont pour ainsi dire des mécontents et des inadaptés par définition, et c'est ce qui explique, pour une large part, leur présence en grand nombre dans les partis révolutionnaires. Pour beaucoup

d'entre eux, la satisfaction des aspirations nationales, la formation d'un milieu adapté à leurs sentiments et à leurs désirs, viendra mettre fin au mécontentement séculaire qui les incite instinctivement aux idées et aux gestes de révolte. Pour se maintenir dans leur intégrité au sein d'un monde différent ou hostile les Juifs doivent fatalement travailler à dissoudre des organisations politiques et sociales qui les entravent ou les oppriment. Quand ils auront leurs propres organisations, leur effort défensif et négatif tendra à se transformer en un effort constructif et positif.

Au point de vue économique, les Juifs de l'Or, les grands capitalistes juifs, commerçants et banquiers, forment l'une des plus fermes armatures de la Finance internationale ; par la force des circonstances, par suite de la dispersion et de la solidarité traditionnelle, l'économie juive est au premier chef et essentiellement internationale. La constitution d'un Etat juif provoquera nécessairement la création d'une économie nationale qui se trouvera en contradiction avec les intérêts de la finance juive internationale. La totalité de la *diaspora* ne pourra plus être un instrument entre les mains des grands ploutocrates israélites qui en sont aujourd'hui les « bienfaiteurs », c'est-à-dire les maîtres. Le peuple juif et son gouvernement, ayant des intérêts nationaux à défendre, ne pourront pas toujours se plier sans inconvénient aux exigences égoïstes de la haute finance juive internationale. Car les intérêts des peuples, comme chacun sait, ne coïncident guère avec ceux de leurs financiers. Les « affaires » sont à elles seules une patrie, qui s'efforce de dominer et de se soumettre les patries.

Je n'imagine pas un instant que le nationalisme juif suffise à abattre les puissances formidables de la Finance et du Commerce international conjugués, mais c'est une petite force qui s'ajoute à d'autres forces qui se font jour et se lèvent pour combattre la conception économique de la civilisation.

Enfin un autre, et non le moindre, des bienfaits possi-

bles du sionisme réalisant pleinement son rêve, c'est la solution éventuelle qu'il apporte au problème de l'assimilation. Il permettrait en effet de briser ces liens de solidarité internationale qui unissent malgré tout si étroitement les Juifs de tous les pays. Aucun « assimilateur » n'a nié que ces liens n'existassent, tous au contraire se sont efforcés de les justifier par des considérations de charité et de philanthropie.

Qu'y peut-on trouver à redire? s'écrient-ils. Que penserait-on d'un homme qui laisserait périr de faim ses *frères* pauvres et malheureux?

Engagé sur cette pente, on en arrive rapidement à la situation que décrivait Lord Palmerston dans une boutade : « Si un Juif anglais rencontre à Lisbonne deux compétiteurs, un Anglais chrétien et un Juif portugais, il est certain qu'il aidera le Portugais. » Et de fait une tradition séculaire, issue du souvenir des haines subies et des persécutions supportées en commun, cette fraternité de la souffrance qui est le ciment des patries vient justifier sentimentalement cette solidarité. Mais, sous quelque nom qu'on la dissimule, elle est l'essence même de l'idéal patriotique, l'expression la plus spontanée et la plus haute du patriotisme.

Le Juif véritablement assimilé, et il en existe, se reconnaît à cela qu'il a pris en charge sur ses épaules le bloc des traditions du pays dont il est citoyen et qu'en dehors des devoirs généraux qui incombent à tout être humain à l'égard de ses semblables, il ne se reconnaît de devoirs particuliers de fraternité et de solidarité qu'envers ceux qui sont du pays, d'un seul pays.

Chez les Juifs, le renoncement aux liens d'une *double solidarité* peut sembler revêtir parfois l'aspect d'une lâcheté, d'un abandon coupable à l'égard d'anciens frères mal défendus. Mais de cette double solidarité naît une suspicion légitime, et la situation reste inextricable.

Tout changera le jour où il existera un Etat juif réel;

c'est à lui, et à lui seul, qu'incombera la charge de défendre ses nationaux à l'extérieur, par l'organe d'ambassadeurs et de consuls dûment accrédités. Aucun motif d'humanité ni de bienfaisance ne viendra plus justifier ces liens si hasardeux d'une double solidarité désormais sans objet, qui apparaîtraient comme un véritable complot et seraient aussitôt frappés de suspicion légitime.

Les Juifs susceptibles de s'assimiler seraient délivrés de cette chaîne ancestrale qui, malgré tout, les sépare et les singularise ; l'ayant choisi, ils auraient le droit de se fondre librement dans la masse des Gentils. Quant aux autres, aux citoyens de l'Etat juif, vivant à l'étranger, ils auraient partout les droits et les devoirs des étrangers. Les Juifs auraient à choisir d'être juifs ou de ne l'être pas, ils ne pourraient plus l'être à demi.

Tel paraît bien être le point de vue du sionisme honnête :

> Le sionisme, proclamait Herzl dès les premiers jours du mouvement sioniste, tend à la création d'une patrie en Palestine pour les Juifs qui ne *veulent* ou ne *peuvent* pas s'assimiler. En s'adressant particulièrement aux Juifs français, Herzl leur tenait à peu près ce langage : Puisque vous êtes Français, le sionisme ne vous regarde donc pas, il est une question intérieure juive. Tournez le dos au sionisme et on vous tiendra encore pour de plus grands patriotes. Mais « nier l'existence dans le monde du peuple juif, parce qu'on ne veut pas en faire partie, cela dépasse la mesure de ce que l'on aurait pu prévoir ». Il leur conseillait de déclarer publiquement qu'ils n'avaient aucune attache avec la nation juive, de s'abstenir de toute action et de demeurer indifférents au sionisme; mais ce qu'il ne tolérait pas, c'était de voir des Juifs assimilés, et en particulier des Juifs français, combattre le mouvement sioniste avec la dernière énergie (1).

Ainsi donc, à beaucoup de points de vue, le sionisme *intégral* apparaît comme bienfaisant et semble susceptible d'apporter une solution satisfaisante au problème juif.

Mais nous sommes restés jusqu'ici dans un domaine plus

(1) Bernfeld, *op. cit.*, pp. 101-102.

ou moins théorique ; des difficultés se révèlent à l'application et l'on se heurte à des objections d'ordre pratique.

§

Faute de compétence et de renseignements, je ne parlerai même pas des discussions qui se sont élevées au sujet de la possibilité ou de l'impossibilité qu'il y a d'établir et de procurer la subsistance à plusieurs millions de Juifs sur le territoire de la Palestine.

Je considère en tous cas que la solution du problème juif est une question d'une telle importance pour le monde civilisé qu'il vaut la peine, pour les Puissances qui ont des intérêts dans l'Asie-Mineure, d'envisager des sacrifices, même importants, pour créer un Etat juif viable et susceptible de recueillir l'ensemble de la nation juive. Comme je chercherai à le montrer maintenant, une demi-solution serait, à tous points de vue, la pire des solutions.

Pourtant, conformément à cet esprit flottant et incertain qui pénètre tout le Traité de Paix, c'est à une demi-solution qu'on s'est arrêté, qui ne tend à rien moins qu'à la confiscation du mouvement sioniste et de l'Etat juif par l'Empire Britannique. Résultat déplorable, jusque dans ses plus lointaines conséquences, tant pour les Juifs que pour le reste du monde, et tout particulièrement, malgré les apparences, pour la Grande-Bretagne.

Le 2 novembre 1919, le ministre anglais des Affaires étrangères, M. Balfour, déclarait dans une lettre adressée à Lord Rothschild : « Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif. »

Le 24 avril 1920, la Conférence de San-Remo décidait l'insertion dans le projet de traité avec la Turquie d'une clause ainsi conçue : « La déclaration originairement faite le 2 novembre 1919 par le gouvernement britannique et adoptée par les autres gouvernements alliés, en faveur de

la création d'un foyer national juif en Palestine, est confirmée. »

Finalement, la Palestine est placée sous le mandat de la Grande-Bretagne.

Londres était, comme chacun sait, avant et pendant la guerre, le centre financier du monde et, par conséquent, le quartier général de la finance juive internationale. Comme cette finance juive internationale, dégagée de tout *préjugé* national, a tendance à suivre normalement la ligne de la puissance économique maximum, elle se rapprochait au début du xxe siècle de l'Allemagne en pleine expansion mondiale, comme elle tend aujourd'hui à se rapprocher des Etats Unis d'Amérique. New-York commence en effet à arracher à Londres son hégémonie financière et économique, et l'Angleterre s'en préoccupe.

La Grande-Bretagne reste actuellement encore la puissance impériale universelle par excellence, mais c'est une puissance menacée, et, selon le vieil adage : c'est quand les affaires ne vont pas qu'on a recours au Juif. A vrai dire, c'est la haute finance juive, parfois même sous couvert de patriotisme anglais, qui propose son concours à l'Empire Britannique, d'une manière, selon l'usage, *absolument désintéressée.*

La confiscation du mouvement nationaliste juif par les magnats de la finance juive internationale, au soi-disant bénéfice de l'Angleterre, nous offre une occasion unique, car ses voies sont plus généralement obscures et souterraines, de la voir agir en pleine lumière. Par son envergure, comme par l'audace calculée dont il témoigne, ce mouvement de l'impérialisme judéo-financier est un spectacle grandiose et passionnant.

Pendant la guerre, alors qu'on commençait à prêter l'oreille aux revendications sionistes, on voit se former — sous quelles influences, obéissant à quelle inspiration? — dans la cité sainte du mercantilisme puritain, à Manchester, sous le nom de « *The British Palestine Commitee* », une

association non-juive, dont le but est « de faire pression sur le gouvernement anglais pour qu'il se persuade de la nécessité absolue d'englober la Palestine dans l'Empire Britannique, à la conclusion de la Paix, et d'encourager par tous les moyens le développement en Palestine d'une vie nationale juive ». Le Comité publie un organe hebdomadaire intitulé *Palestine*, pour exposer les avantages politiques et stratégiques qu'une Palestine juive présenterait pour la Grande-Bretagne (1).

D'autre part, une personnalité anglaise fort connue, le commandant Wegdgewood, exposait à un rédacteur du *Jewish Chronicle* ce qui suit :

En ma qualité d'Anglais, je ne puis pas considérer la Palestine uniquement au point de vue juif, c'est-à-dire du point de vue seulement idéaliste, mais vu les caractéristiques de ma race qui invariablement fait coïncider son propre intérêt avec un idéal, je pense que l'Angleterre conclurait un bon marché si elle permettait aux Juifs de recréer un état Juif en Palestine. (Suivent diverses considérations d'ordre stratégique et le commandant conclut :) Vous voyez qu'il est vital et indispensable que la Palestine soit érigée en Etat-tampon, non seulement pour la protection des Israélites, mais aussi pour notre propre sauvegarde (2).

Il s'agit pour les Anglais non seulement de couvrir l'Egypte du côté du Nord, mais d'assurer plus étroitement le contrôle du canal de Suez et surtout d'ouvrir des voies d'accès vers la Mésopotamie et de dominer les régions pétrolifères aux environs de Mossoul.

Il est bon d'ajouter immédiatement que les pétroles de l'Asie-Mineure sont entre les mains du fameux trust connu sous le nom de Royal Dutch, dont l'un des chefs les plus agissants n'est autre que le propre frère de sir Herbert Samuel, « vice-roi de Judée ». Cela n'ouvre-t-il pas certains horizons ?

M. Marcel Bernfeld, dont j'ai largement utilisé le beau

(1) Hagani, *op. cit.*, pp. 229-230.
(2) *Ibid.*, note, pp. 231-232.

livre sur le Sionisme, qui m'apparaît comme le monument du sionisme honnête, s'élève contre le « grand danger qui est celui de faire de cette vaste entreprise qu'est le sionisme le monopole de quelques Juifs riches ou des Juifs d'un seul pays. Ce ne serait plus le peuple tout entier qui dicterait sa volonté, mais seulement une fraction du peuple et peut-être même une poignée de quelques gros financiers » (1).

Dans la situation telle qu'elle existe aujourd'hui, les sionistes sincères sont joués et bafoués et le mouvement nationaliste juif n'est plus qu'un instrument entre les mains expertes des magnats londoniens de la Finance juive qui s'en servent et s'en serviront tour à tour comme d'une monnaie d'échange ou comme d'un moyen de pression. On s'explique le bel enthousiasme sioniste qui dévore les Rothschild de Londres et la bande des féodaux juifs de l'Or, en songeant qu'en ce qui concerne la Palestine, qui commande pour les Anglais toute l'Asie-Mineure et l'Asie antérieure, le gouvernement de la Grande-Bretagne a littéralement remis la clef de ses destinées entre les mains des hauts barons d'Israël.

Cette mainmise de la finance juive sur le sionisme n'a été rendue possible que grâce à la complicité, consciente ou inconsciente, des principaux chefs du mouvement sioniste, qui ont incontestablement trahi les intérêts qu'ils avaient charge de défendre; ils ont subordonné les destinées du nationalisme juif aux convenances de la finance juive internationale.

Un des principaux agents de liaison entre le sionisme et le gouvernement anglais, entre le nationalisme juif et les banquiers juifs internationaux, paraît être l'un des chefs sionistes les plus connus, M. le Dr Weizmann.

Dans un article paru en 1919 le publiciste américain Herbert Adams Gibbons écrivait :

Les Juifs, partisans enthousiastes du sionisme, ont-ils compris

(1) Bernfeld, *op. cit.*, p. 302.

de quelle nature est le pacte conclu par Weizmann, avec le consentement de Sokolof ? Je suis assuré que non. Je causais l'autre jour avec un rabbin américain, l'un des plus jeunes chefs, et des plus virils et des plus ardents, du mouvement sioniste, un idéaliste s'il en fut. Il en était encore, dans l'histoire de l'Orient, à la Diaspora. Il ignorait qu'un petit groupe d'impérialistes britanniques, après avoir résolu qu'une juridiction britannique remplacerait sur le canal de Suez la juridiction internationale, avait encore projeté, se servant du sionisme pour éloigner la collaboration de la France ou des autres nations, d'installer une voie ferrée entièrement britannique allant d'Haïfa à Bassorah (1).

Conformément au désir des milieux financiers juifs de Londres, le Dr Weizmann a mis toute son influence dans les organisations sionistes au service de la thèse qui voulait que l'Etat juif de Palestine fût exclusivement un protectorat anglais plutôt qu'une sorte de protectorat international sous l'égide duquel se serait faite la restauration de la nationalité juive.

En un discours mémorable il affirmait que « les sionistes ne croient pas à l'internationalisation de la Palestine ; pas plus qu'au contrôle de deux ou plusieurs puissances sur les affaires de la Palestine dont l'intégralité devra être assurée par un tuteur unique, responsable et équitable » (2).

Weizmann s'efforce à la constitution d'un Etat indépendant et autonome comme un beau rêve très lointain, tandis que l'idéal positif auquel il aspire c'est de faire de la Palestine juive un *Dominion* anglais, qui pourrait bien, dans des délais assez courts, à condition qu'on manœuvre habilement, prendre place et faire entendre sa voix dans les Conseils de l'Empire.

M. Weizmann est un adroit politicien, il sait promettre et flatter les aspirations de ses administrés, tout en démontrant que *pour le moment* son plan à lui est le meilleur ; or, son

(1) Herbert Adams Gibbons, *Le Sionime et la paix mondiale*, brochure reproduisant la traduction d'un article paru dans le *Century* du mois de janvier 1919, publiée par « Les Amis de la Terre Sainte », Paris, 1919, p. 10.

(2) H. A. Gibbons, *ibid.*, p. 11.

plan, on ne saurait trop le répéter, c'est celui de la haute finance judéo-anglaise.

Dans son discours d'ouverture à une assemblée de la Fédération sioniste anglaise, Weizmann s'exprimait en ces termes :

On lit constamment dans la presse, on entend dire à nos amis juifs et non-juifs que le but poursuivi par le mouvement sioniste est de créer immédiatement un Etat juif en Palestine. Nos amis d'Amérique renchérissent là-dessus et ont même déterminé la forme de cet Etat, en demandant une République juive. Tout en saluant du fond du cœur toutes ces démonstrations comme une manifestation sincère de la volonté nationale juive, nous ne pouvons toutefois les considérer comme émanant d'une saine politique. Quelle que soit la puissance qui anime présentement les sionistes, il doit être évident, pour tous ceux qui prennent part à l'œuvre de l'organisation sioniste, — on loyalement en convenir, — que les conditions ne sont pas encore mûres pour l'établissement d'un Etat juif. Les Etats doivent être édifiés lentement, graduellement, systématiquement et patiemment. Nous déclarons conséquemment que tout en assignant comme but final la création d'un Etat juif en Palestine — un idéal pour lequel toute l'organisation sioniste travaille, — nous devons passer par une de ces phases intermédiaires qui, je l'espère, sera l'une des résultantes de cette guerre, c'est que la plus belle contrée de Palestine sera sous le protectorat d'une Puissance aussi juste et puissante que la Grande-Bretagne. Sous l'égide de cette Puissance, les Juifs pourront se développer et obtiendront le degré d'autonomie qu'ils méritent (1).

Lorsqu'on dépouille ce discours de son enveloppe de phrases nuancées si savamment, que reste-t-il ? Ceci : l'Etat juif s'est mué en protectorat britannique. Cela, c'est le réel, le solide, le pratique, le reste... rêve, idéal, chimère...

Si, du moins, on était certain que la Grande-Bretagne fasse ici une si bonne affaire, on pourrait, avec plus ou moins de rancœur, admirer un tour diplomatique bien joué;

(1) Cité par Hagani, *op. cit.*, pp. 234-235, note.

mais il est fort à craindre que dans ce marché avec les Juifs de Finance elle ne soit finalement une malheureuse dupe.

On voit aisément la pensée inspiratrice de la politique anglaise dans cette affaire — je laisse volontairement de côté les petits profits matériels immédiats : — il s'agit, en créant un petit foyer national en Palestine, d'organiser et d'ordonner, en fonction d'un centre qu'on dominerait, la *diaspora* juive tout entière, répandue sur l'ensemble du monde, et de la mettre à son service.

Cette politique devait tenter l'esprit aventureux et chimérique de M. Lloyd George, tout en donnant satisfaction à ses aspirations judéo-puritaines ; d'autre part les relations étroites du Premier anglais avec les milieux financiers juifs sont trop connues pour qu'on y insiste. Le démagogue lyrique s'imagine réaliser une œuvre de grand homme d'Etat, alors que, probablement, il se laisse manœuvrer par des amis qui s'intéressent trop à leurs propres affaires pour s'intéresser véritablement à celles de l'Empire Britannique.

Ce n'est pas la Grande-Bretagne qui prend l'internationale juive à son service, comme se l'imagine le chef du gouvernement de Londres, mais ce sont bien plutôt les financiers juifs internationaux qui tentent de prendre l'Empire Britannique à leur service, pour assurer leur domination sur le monde.

Si la Grande-Bretagne réussit à faire de la juiverie mondiale l'instrument *indispensable* de sa politique générale, elle devient du même coup l'esclave de son *indispensable* instrument.

On se trouve actuellement en présence, dans l'état troublé et difficile de la situation économique et politique universelle, consécutive à la guerre et à la mauvaise paix, d'un effort gigantesque de l'impérialisme international des Juifs pour gagner sa partie, d'une entreprise conquérante du panjudaïsme.

Loin qu'elle soit favorisée, comme elle pense secrètement, l'Angleterre est, au contraire, l'une des premières menacées.

En laissant les ploutocrates judéo-anglais confisquer le sionisme à leur bénéfice, puis en se confiant à eux pour profiter de cet accaparement, la Grande-Bretagne commet une faute qui pourrait devenir ruineuse.

Qu'on jette un regard sur la politique asiatique de l'Angleterre, qu'y voit-on ? Aux Indes, dont la situation est si menaçante : un vice-roi Juif ; en Palestine, un autre « vice-roi » Juif ; aux deux points vitaux qui commandent la position de l'Empire en Asie, deux Juifs de la haute Finance. Pour le reste, comme garantie de stabilité, un accord avec les tyrans judéo-bolchévistes de Moscou.

Le destin de l'Empire Britannique en Asie repose dès aujourd'hui entièrement entre les mains de la juiverie internationale, et le honteux accord économique anglo-soviétique, qui vise à la fois à satisfaire les « mercantilistes » puritains de Manchester et à assurer la paix asiatique, apporte une preuve nouvelle des liens étroits qui existent entre l'Internationale révolutionnaire et l'Internationale judéo-financière. Verra-t-on se vérifier une fois de plus cette vérité historiquement démontrée, que toutes les révolutions profitent en dernier ressort aux Juifs (1) ?

A l'effort croissant des internationalismes s'oppose la résistance accrue des nationalismes, et dans cette lutte énorme de tendances contradictoires on est en droit d'espérer beaucoup du nationalisme juif qui tend à se ressaisir en n'acceptant pas qu'on le confisque, ni qu'on le trahisse. De nombreuses protestations se font jour dans le sens de celle, si ferme et modérée, de M. Marcel Bernfeld dans les dernières pages de son ouvrage sur *Le Sionisme :*

Selon le nouveau régime établi en Palestine, les hauts fonctionnaires seront Anglais ; les bas fonctionnaires seront recrutés parmi la population locale. Il y aura en outre un Conseil juif ne disposant d'aucun contrôle politique, qui aidera l'administration dans toutes les questions intéressant spécialement les Juifs. Tel

(1) Cf. mon article sur *le Judaïsme et l'Esprit de Révolte*, Mercure de France du 15 mars 1921.

semble être le système que l'Angleterre se propose d'appliquer à la Palestine, *d'accord avec les dirigeants actuels du sionisme.*

Il en résulte que les principaux intéressés ne jouiront d'aucun pouvoir dans ce pays ; ils seront entièrement à la merci de la puissance mandataire. Nous ne doutons pas de la bonne volonté du gouvernement anglais. Néanmoins, nous pensons qu'une administration non-juive se mettra bien difficilement dans l'esprit l'idée de la possibilité et de la nécessité d'une concentration en Palestine de millions de Juifs. Ce ne sont pas de simples fonctionnaires qu'il faut à la Palestine, mais des hommes de cœur, dévoués corps et âmes au sionisme, et *fermement convaincus de la possibilité de sa réalisation intégrale*. Ceux-là, ce n'est que le peuple juif qui peut les donner (1).

Ajoutons que les Etats-Unis d'Amérique, en partie sans doute pour faire pièce aux Anglais, mais surtout sous la pression des organisations sionistes, manifestent l'intention très nette de s'opposer à l'attribution du mandat sur la Palestine à la Grande-Bretagne.

Ainsi qu'on a pu le voir, pour des raisons multiples et diverses le problème juif occupe une place de première importance parmi les préoccupations actuelles de la politique mondiale.

Le sionisme honnête, qui est l'expression du nationalisme juif intégral, mérite d'être pris en sérieuse considération par les hommes d'Etat et les chefs de gouvernement qui ont la charge de rétablir l'ordre et l'équilibre international ; il peut constituer un élément de pacification important, à condition qu'on lui facilite la réalisation de ses aspirations nationales, au lieu d'essayer d'en faire un instrument utile à la poursuite de desseins égoïstes et troubles.

Fidèle à un programme résolument national, le sionisme est susceptible d'enrayer ce vaste mouvement de défense qu'on appelle l'antisémitisme et qui, d'un point de vue élevé, est avant tout l'indication d'un grand effort de réaction contre les tentatives de l'impérialisme judaïque internatio-

(1) Bernfeld, *op. cit.*, p. 456.

nal sous sa double forme économico-financière et économico-révolutionnaire.

Pour triompher des méfiances et des suspicions, pour conquérir cette confiance générale qui est la condition même de sa réussite, le Sionisme doit avoir le courage de désavouer et de mettre à l'écart certains des adhérents et même certains des chefs du mouvement dont le but secret ou avoué est de faire de la Palestine le Grand Quartier Général du *panjudaïsme* international. Il ne s'agirait plus de fonder un Etat, mais un petit foyer national qui serait effectivement le centre d'où seraient dirigés les mouvements et les évolutions de l'impérialisme juif, économique et messianique.

Cette combinaison, qui aboutirait, en fait, à la création d'une capitale où siègerait une sorte de gouvernement de la juiverie dispersée à travers le monde, prendrait facilement des allures de complot qui ne tarderait pas à soulever une vague d'antisémitisme formidable.

Cette forme de sionisme qui consiste à fonder une espèce de société des petites nations juives répandues parmi les autres nations, une véritable fédération d'Etats juifs au sein des autres Etats, dont l'organe directeur serait en Palestine, est essentiellement redoutable, pour les non-Juifs qui justement se sentiraient menacés et par contre-coup pour les Juifs qui verraient les persécutions redoubler.

Grâce à certaines influences et à certaines pressions qui se sont exercées sur la Conférence de la Paix, cette organisation nationale des Juifs de la dispersion a reçu un commencement d'exécution. Les Traités de Versailles et de Saint-Germain ont fait garantir aux Juifs des pays de l'Europe Orientale le droit de se constituer en minorités nationales et leur ont fait reconnaître *le droit* de former des Etats dans les Etats.

Avec cette bonne foi et cette loyauté que nous avons eu l'occasion de louer tant de fois, M. Marcel Bernfeld considère que « la tendance actuelle des Juifs des pays de l'Europe orientale et centrale à se constituer et à vivre

comme minorité nationale reconnue » aura pour résultat de faire grossir la haine anti-juive (1).

Il écrit encore un peu plus loin :

Il y aurait donc une nation dans les villes et dans les bourgs, employant sa langue propre, la développant par ses écoles, par ses journaux et par sa vie littéraire et politique, ayant sa religion propre, ses mœurs et ses traditions particulières, nation foncièrement distincte de la grande masse paysanne du pays. Plus que jamais, les Juifs apparaîtraient aux yeux des Polonais, des Roumains, etc... comme une nation dans la nation, et même comme un Etat dans l'Etat; plus que jamais ils seraient considérés comme une nation étrangère envers laquelle on n'éprouve que de l'aversion et du mépris et qu'on est obligé de supporter malgré soi (2).

Cette organisation des Juifs en minorités nationales officielles apparaît comme une faute lourde aux yeux du sionisme honnête, mais il constitue un succès très important pour le panjudaïsme militant, qui, comme nous l'avons vu, vise à la fois à organiser la *diaspora* et à lui constituer un gouvernement central dont il tiendra les fils.

L'opposition que j'ai marquée entre ce que j'appelle le sionisme honnête et l'exploitation du sionisme au bénéfice des juifs internationaux est ce qui se nomme en langage sioniste l'opposition entre le sionisme politique et le sionisme *pratique*. Le programme du sionisme *pratique* est admirablement exposé dans les pages suivantes que j'emprunte à M. Marcel Bernfeld :

Si la différence entre politiques et pratiques consistait originairement dans les moyens et non dans le but, on est malheureusement obligé de constater que finalement beaucoup de ces derniers s'éloignèrent de la grandiose conception Herzlienne pour arriver *à la formule critiquable d'un centre national juif en Palestine*... Cette idée prit de plus en plus consistance, peut-être par suite des nombreux obstacles qui s'opposaient à la réalisation intégrale du sionisme, et devint en quelque sorte la

(1) *Ibid.*, p. 252.
(2) *Ibid.*, pp. 262-264.

doctrine officielle de l'organisation sioniste. Voici notamment comment se trouve exposée cette conception du sionisme dans une brochure parue en 1911 sous le titre : *Das Programm des Zionismus* (Le programme du sionisme) et dont l'auteur : M. Richard Lichtheim, a été, les dernières années avant la guerre, l'un des secrétaires de l'Organisation sioniste et le rédacteur en chef de l'ancien organe officiel du sionisme : *Die Welt.* Ajoutons encore que la brochure a été publiée par la Fédération sioniste d'Allemagne. Voici ce que disait M. Lichtheim au sujet de l'immigration juive en Palestine (1) :

« Qu'il demeure bien établi, avant tout, qu'il ne peut pas être question d'une émigration en masse des Juifs en vue de la création d'un Etat, comme le prétendent nos ennemis. La plus grande partie des Juifs ne serait même pas en situation d'émigrer brusquement vers la Palestine... Le nombre de ceux qui sont économiquement indépendants étant naturellement limité et le nombre des entreprises qui, en Palestine, ont besoin d'ouvriers ou autres salariés se trouvant être pour le moment minime, la pensée d'une émigration en masse et de la création d'un Etat doit être entièrement exclue. C'est une tâche longue et difficile que la colonisation d'un pays ; elle exige une progression lente et ne peut se réaliser du jour au lendemain ! » Après avoir relégué dans les siècles à venir la création de l'Etat comme point limite des aspirations sionistes, il ajoutait : « Pour des raisons politiques, il est à peine possible d'admettre que jamais il puisse exister un Etat en Palestine... Le but politique du sionisme, pour les prochaines décades, nous semble consister dans la création d'un établissement juif de quelques centaines de mille habitants: cela n'est pas du domaine de la fantaisie, mais bien un projet pratique et réalisable. » Pourquoi semblable centre devait-il être créé ? En voici la raison : « Une colonisation rapide de millions d'âmes voilà une utopie. Non seulement il n'existe pas pour nous un semblable territoire, mais les masses elles-mêmes n'iront pas là-bas. Notre but palestinien est d'une autre nature. Le sionisme n'est pas une entreprise de transport pour l'envoi de masses de

(1) Il est bon de rapprocher du texte ci-dessus cité de Lichtheim, l'un des *leaders* allemands du sionisme *pratique*, le discours de Weizmann, le *leader* anglais du sionisme *pratique*, cité précédemment. Ce sont exactement les mêmes idées exprimées presque dans les mêmes termes.

Juifs, mais l'essai *de faire revivre le corps national du Judaïsme... La vraie signification du centre juif en Palestine réside plutôt dans l'influence que ce centre va exercer sur l'esprit du Judaïsme* ».

Mais voici l'opinion du Comité d'Action telle qu'elle se trouve exprimée dans le rapport qu'il présenta au XIe Congrès de Vienne en 1913 : « Il est clair pour nous, disait-il, que la colonisation de la Palestine ne peut être qu'un processus graduel et progressif et qu'elle ne saurait du jour au lendemain résoudre la question juive dans toute son ampleur. *Ce que nous désirons faire en Palestine, c'est y concentrer l'énergie de notre peuple, y créer un foyer juif*, lequel, vu les conditions de l'émigration juive et les conditions économiques de la Palestine, ne sera pas en état, dans un avenir prochain, de recevoir la totalité ou la majorité des Juifs. *La création d'un semblable foyer doit pouvoir contribuer à maintenir le Judaïsme dans le désir de rénover la solidarité nationale. Il conduira à cela que le Judaïsme du monde entier se haussera à un niveau plus élevé au point de vue économique et culturel ; que son existence nationale sera assurée et qu'une condition nationale égale lui sera reconnue à côté des autres peuples.* »

Comment était-on en droit d'appeler ce sionisme autrement que Chowewe-sionisme ou Achad-Haamisme (1) ou encore d'une nom qui fût une combinaison de deux ! C'est avec juste raison que les sionistes politiques le dénonçaient de toute leur force. Des paroles telles que celles que nous venons de citer signifiaient *l'abandon de la grande idée de libération du peuple juif* qu'avait préconisée Herzl, pour lui substituer un sionisme rétréci, anémié, réduit à l'idée de création d'un centre juif en Palestine formé par quelques centaines de mille de Juifs et *destiné à insuffler une vie nouvelle au Judaïsme dispersé.*

Contre cette *déviation* du sionisme détourné de son véritable but, Max Nordau et Alexandre Marmorek s'élevaient ardemment... Car ils étaient restés fidèles *au seul sionisme digne*

(1) (Note de M. Bernfeld sur le Achad-Haamisme) : « Nous devons mentionner aussi les théories sionistes de l'écrivain hébreu universellement réputé, Achad Haam, partisan de la concentration en Palestine de quelques centaines de mille de Juifs, afin de faire renaître la culture juive et de constituer un centre spirituel pour les Juifs dispersés. Cette idée d'un centre de culture spirituelle en Palestine est connue sous le nom de *Achad-Haamisme*. »

d'encouragement et d'estime : celui qui se propose de résoudre radicalement la question juive en dotant effectivement d'une patrie tous les Juifs qui ne veulent ou ne peuvent demeurer dans leurs pays respectifs.

L'opposition entre le sionisme honnête et l'internationalisme juif à masque sioniste ne saurait être mieux marquée qu'elle l'est dans ces pages. Ces deux tendances en se mêlant tendent à fausser et à discréditer le sionisme ; en fait elles sont absolument inconciliables et en complète opposition. Il ne s'agit pas entre elles d'une simple divergence de méthode et de tactique, mais d'une différence radicale et fondamentale dans le but poursuivi. On a, d'un côté, le nationalisme, de l'autre l'internationalisme, avec leur idéal, leurs principes, leurs procédés, leurs desseins, leurs sentiments qui s'opposent. Les confusions qu'on établit pour concilier des thèses inconciliables profitent toujours aux plus « avisés », jamais aux plus honnêtes, et c'est ainsi qu'on voit le nationalisme juif servir d'instrument à l'internationalisme juif.

Ce n'est pas sans surprise qu'on trouve en appendice à un ouvrage d'un sionisme notoire, consacré à la gloire de Théodore Herzl, une note sur Mosès Hess, le socialiste ami de Karl Marx, qui nous est présenté comme un « précurseur » du sionisme... de quel sionisme ? Mosès Hess écrivit en 1860 un livre intitulé *Rome et Jérusalem*, qui, nous dit M. Baruch Hagani, « contient en germe les idées principales du sionisme, et traduit *d'une facon plus exacte, à certain point de vue*, que *l'Etat Juif* de Herzl, les aspirations de ceux qui, trente-cinq ans plus tard, devaient se rallier au programme de Bâle ». *Rome et Jérusalem* contient « *une curieuse doctrine où une sorte de messianisme social se combine de la facon la plus heureuse avec un ardent nationalisme juif et aboutit au sionisme le plus pur, le plus réalisable* ».

Cette combinaison si « heureuse » de messianisme social et d'ardent nationalisme juif qu'est-ce, sinon la doctrine

même du *panjudaïsme ?* Voici comment nous sont exposées les idées maîtresses de Mo·ès Hess.

Le Judaïsme a été l'un des facteurs les plus heureux de la civilisation et le Peuple juif est l'un de ces peuples dont la survivance importe au plus haut point à l'avenir, au salut de l'humanité. *Le socialisme humanitaire* de Mosès Hess *se rencontre ici avec la fameuse théorie d'une mission éthico-religieuse, professée par les réformateurs juifs* (1). Mais, tandis que ceux-ci proclamaient que pour accomplir cette mission les Juifs avaient été providentiellement dispersés, pour finalement disparaître en tant que peuple, Hess croit au contraire qu'il est indispensable pour eux, *dans l'intérêt même de cette mission*, de maintenir leur individualité nationale.

Si grand que fut le Judaïsme dans le passé, il n'a point encore donné tous ses fruits. Mais le Judaïsme, en tant que doctrine, suppose le Judaïsme en tant que peuple. « La source des créations passées, présentes et futures du Judaïsme n'est point dans le ciel, elle est dans l'esprit et le cœur du peuple juif. » Pour que le Judaïsme, donc, retrouve sa fécondité, pour qu'il puisse se départir enfin de son attitude toute conservatrice, il faut qu'il se trouve placé dans des conditions normales, il faut que le peuple juif reconquière un territoire autonome.

Ce territoire, selon Hess, ne peut être que la Palestine. Le retour ne s'effectuerait pas brusquement, mais par une infiltration lente et progressive. *La nouvelle Judée, d'ailleurs, n'engloberait pas la totalité des Juifs ; la majorité de ceux-ci continuerait à séjourner dans leur patrie d'adoption, mais ils recevraient du foyer commun l'impulsion nécessaire ; la création d'un centre juif leur redonnerait vie et unité.* »

Et M. Baruch Hagani ajoute :

C'est, on le voit, dans toute son intégrité, le rêve des sionistes contemporains...

Si tel était le rêve intégral du sionisme, si tel était réellement le sionisme, il apparaîtrait comme un véritable complot contre les Gentils, contre les Nations, et il justifierait, comme réaction de défense contre lui, les menées et

(1) Hagani, *op. cit.* Note D, p. 243 et suiv.

les contres-attaques de l'antisémitisme. Que constitueraient en effet ces Juifs qui « continueraient à séjourner dans leurs patries d'adoption, mais qui recevraient du foyer commun l'impulsion nécessaire », sinon un complot permanent contre la sûreté des Etats ?

Le sionisme doit choisir nettement entre les voies honnêtes d'un nationalisme légitime et les voies ténébreuses d'un internationalisme panjudaïque.

Le sionisme honnête, le nationalisme juif intégral est susceptible, et probablement seul susceptible, d'apporter une solution équitable et juste du problème juif ; il mérite d'être soutenu et encouragé, car il pourrait être une des forces qui tendraient à s'opposer aux entreprises menaçantes de cette Internationale au double visage dont l'alliance que viennent de sceller le Kremlin rouge et la Bourse de Londres est la dernière manifestation,

Sous ses deux aspects, considéré comme but ou considéré comme moyen, le sionisme apporte la preuve que l'assimilation ne peut être considérée comme une solution générale du problème juif. Si le peuple juif reconstitué veut se ranger comme une nation parmi les nations, il est du devoir et de l'intérêt de chacun de l'y aider ; s'il médite, au contraire, de s'organiser internationalement pour ruiner et dominer les Nations, il est du devoir de ces dernières de se lever pour le lui interdire.

GEORGES BATAULT.

A LA MÉMOIRE
DE L'ABBÉ DANIEL FONTAINE

CURÉ DE SAINT-ANTOINE DES QUINZE-VINGTS

—

Heureux qui derrière l'autel a trouvé un médecin et non pas un juge mais un père,
Le prêtre donne une humilité profonde, sans aucun étonnement jamais et sans colère,
Patient, et la bourse à ce fils prodigue une fois encore ouverte pour y puiser,
Sachant que la grâce toujours abonde par-dessus le péché.
« Je fais le ferme propos... » Oui, et j'aurai fait les mêmes fautes demain ou cette après-midi.
C'est vrai que le diable est obstiné, — mais je suis encore plus bête que lui.
On ne me tuera pas si vite, j'ai appris à ne pas rester par terre comme une pierre et comme une chose en bois.
Quand je tomberais à chaque minute, je me relèverai soixante-dix-sept fois !
C'est dans les livres qu'on voit ces âmes d'un seul coup rincées et une seule fois pénitentes.
Si je ne puis marcher debout, eh bien j'avancerai à plat ventre !
Et voici de nouveau le dimanche implacable, et que c'est amer,
Cette faute à remâcher avec le goût qu'elle a qu'on avait promis précisément de ne pas faire !
Que Dieu nous donne alors un père et non pas ce professeur béant et consterné.

C'est son métier de toucher à ça et il faut autre chose que moi pour faire peur à l'apôtre des chiffonniers.
Me voici de nouveau agenouillé devant toi, regarde, prêtre !
Regarde mon âme, père des pauvres et consolateur des hommes de lettres.
Ce n'est pas la première fois qu'on t'apporte tous ces espèces de damnés mal bouillis, ces débiles et ces malades,
Et ce pauvre homme sous l'absolution qui te regarde avec sa gueule en marmelade !
Parle et dis-moi ces mots que le monde ne comprend pas.
C'est Jésus-Christ que j'entends et qui me conseille tout bas.
Et je crois que demain je serai avec toi dans le Paradis,
Tenant le pan de ta robe sacerdotale dans ma main, simplement parce que tu me l'as promis.

Copenhague, février 1921.

PAUL CLAUDEL.

LE SIÈGE DE L'AME

—

Tous ces tombeaux dynastiques m'avaient incliné moins vers le néant d'usage, que raffermi dans une posture familière : dois-je m'en réjouir? Je ressens peu les lamentations sur la vanité des choses et la fuite d'un passé dont on est le maître, après tout, puisqu'il remplit notre présent joyeux.

Ce qui régnait d'ailleurs, aux Sépultures de l'Ouest, où le mort revêt les mêmes couleurs que le Vivant de la ville interdite, — ou bien dans ces Tombes-Orientales où trône le fondateur des Ta-Tshing, — les Purs, — même les débris monumentaux qui jalonnent les routes et les âges dans cette Chine du Nord, impériale, hautaine et délabrée, ne m'apprenaient pas autre chose que la prolongation posthume, et, par le moyen des signes, la durée victorieuse des noms.

C'est dans cet esprit que j'atteignis la vallée des Treize-Sépultures, vallée close, barrée au Sud d'un quintuple portail qui en prend possession : au *nom* des Ta-Ming, les Brillants, dont le titre de règne unit, dans ce blason que fait tout caractère, le Soleil à la Lune afin de signifier toute la lumière.

Et j'abordai la route funèbre, étalée comme un cortège sur des milliers de pas, dallée ainsi qu'une voie d'Empire, sinueuse de haut en bas, de droite à gauche, et qui, par son dessin, sa lenteur, son ampleur, fait un acheminement digne et décuple l'état de piété. J'obéis donc à la stèle avancée : tous, officiers, civils et militaires sont invités à descendre de monture afin de processionner correctement. Je saluai la tortue sous son kiosque rouge. Je franchis une

seconde porte, à mille pas plus loin. A mille pas encore, un autre portique d'où s'aligne sur mille autres pas le défilé des Bêtes et des Hommes gardiens.

Deux par deux, couchés, puis debout, imaginaires ou connus, — lions,unicornes, éléphants, chameaux, chimères ou chevaux,officiers d'armée, officiers civils et grands fonctionnaires, ils forment une escorte magnifique et recueillie. Ils mènent la route vers le profond de la vallée. Là siège le Grand Ancêtre dont le nom familier fut... (mais évitons ce nom par respect), — et la marque d'années, Young-Lô.

Voici cinq cents ans qu'il règne encore sur l'assemblée des tombes. Douze autres se sont ajoutées à la sienne, de place en place, aussi loin que la vue dans les replis des monts. Ce fut un impérieux Empereur. Ayant détrôné son neveu timide, l'ayant fait tuer ou fait bonze en un couvent perdu, il rétablit sa dynastie sur des bases nouvelles. Il abandonna Nan-King, capitale du Sud, pour Pei-king qu'il nomma Cité du Nord. Avec lui, du midi au nord, montèrent dans la plaine tous les parfums, le soleil et les fruits. Il voulut des lacs et des lotus autour des palais ; il voulut des palmes sur ses vases. Il apportait vraiment toute la lumière avec lui.Un jour qu'il chassait près de ces montagnes, il reconnut le lieu propice et ordonna qu'il dormirait ici.

Comme toutes les habitations nobles, son tombeau n'est pas simple, mais nombreux. C'est une procession de murailles, de portes, de kiosques, de cours,de rampes et d'esplanades ; et tout aboutit à la montagne qui renferme le caveau. Or, parvenu moi-même à la Grande Salle, — que l'on dit être la plus vaste dans l'empire, — je ne gagnai point, cette année-là, — celle qui meurt en ce moment, — le réconfort coutumier de ma marche longue et lente. Je m'arrêtai sans conviction : le but ne me semblait pas atteint.

Je sais. Des gens récriminent sur la disproportion entre l'édifice et l'objet contenu dans l'édifice. Il faut avouer l'immensité du monument : une toiture ample aux courbes ori-

ginaires, aux pans creusés comme la peau des tentes sous le vaste poids du ciel, et resplendissant de l'or céréal de ses tuiles par millions. Une seconde toiture, lèvre inférieure avancée, qui reprend le geste et l'incline doucement vers les quatre espaces. — La façade, maintenant couleur de bois, est toute enveloppée d'ombres. Il y a trois grandes portes rectangulaires, ouvrant leurs regards sur la triple esplanade qui porte tout. Pour monter, les trois escaliers offrent, à droite, à gauche, des marches usuelles ; au milieu, une longue dalle réservée, où des dragons jouent dans les nuages et des chevaux de mer parmi les flots.

A l'entrée, le volume est déconcertant. Quel espace gardé par ces hordes de colonnes, rondes, polies, droites comme des poteaux, hautes à l'extrême ! Leurs huit rangées transversales ménagent donc *neuf* travées, le chiffre d'honneur par excellence, le nombre limite que le Ciel même ne peut pas dépasser, puisqu'il n'y a que neuf étages au firmament... Oui, tout ce vaste enclos serait déraisonnable, si je n'en savais pas la raison, le centre ; et le centre, le voici à hauteur de mon visage, à portée de ma main : une tablette de bois rouge, haute d'une coudée à peine et marquée de six caractères.

Les lettres sont pures, sans archaïsmes ni déformations, identiques aux modèles que les enfants calquent. Je lis :

MING

TCHENG

TSOU

WEN

HOUANG

TI

Cela signifie :

DES MING, — LE PARFAIT ANCÊTRE WEN, — EMPEREUR, et cela est plein de majesté.

La tablette est frêle, légère. Elle est posée, — non scellée, — sur un socle à peine décoré où trois marches conduisent ; sous un dais endragonné d'or poussiéreux. Et pour-

tant, je sais qu'elle retient toute l'âme essentielle du PARFAIT ANCÊTRE WEN, dont les os inutiles occupent, un peu plus loin, le cœur de la montagne.

Qu'importe alors que la demeure soit démesurée, si l'Hôte la remplit toute de la grandeur du Nom ; si le Nom déborde la demeure ; si la présence se répand sur la terrasse, s'exhale dans le parc au delà des murs et va couler dans toute la vallée... — Mais non. Je ne puis pas me convaincre aujourd'hui. Quelle inquiétude jamais éprouvée ! Je ne trouve pas l'apaisement solennel...

★

Ah ! voici tout le mal : il y a des étrangers. Je les entends ; je les flaire surtout. Ils vont et viennent, ils s'extasient, ils récitent les inscriptions barbares qui souillent les murs. Et mon dépit n'est que l'irritation du monument lui-même au contact de ces parasites... Cela ou bien autre chose.

Autre chose, oui. Car *cela* n'est pas plus gênant que ces ânons qui paissent l'herbe entre les dalles, et dont le mâchonnement ne me semble pas sacrilège. Et pas plus que ce cheval maigre, d'un blanc jaune, et vieux, qui hante le couloir. Il faut une autre cause au trouble du monument ; une perturbation plus digne de lui.

Je promène avec inquiétude mes pas dans la salle... et tout à coup, l'écho de mes pas m'apprend ceci : que la salle est déserte ; que le possesseur du nom n'habite plus son nom, que l'âme essentielle réside ailleurs... Je reviens droit à la tablette : elle est là, toujours, au centre de tout. Je la confronte, je l'interroge ; et je sens de plus en plus que tout le monument est vide ; que les Caractères mentent et sont vides aussi.

Comment, moi, puis-je affirmer cela ?... J'ai déjà dit : les échos sur les murs. Je le sais bien : la demeure est abandonnée ; l'espace qu'elle enferme existe mal.

Comment les poteaux et les toits peuvent-ils épauler en-

core la poussée des choses à l'entour ? Je ne me sens pas vivre dans ce lieu devenu négatif, ce lieu d'absence, ce moment qui n'est pas. Me voilà pris de vertige comme si la pesanteur devenait indifférente, comme si le temple tournait de haut en bas ; et mon regard titube sur les caissons verts du plafond ; et tout me devient égal, informe, vide enfin ! — Je me sauve...

Non sans m'être heurté sous la porte au troupeau d'étrangers nasillards. Ceux-là ne remarquent pas le cataclysme étrange. Il vont et ils viennent avec la grâce même de la vermine sur la plaie. Il comptent les colonnes ; ils essaient — à deux, à trois, — d'en embrasser le tour, et les voici en route pour le tumulus qu'ils vont piétiner d'importance en regardant le « panorama ».

Ils sont partis sans avoir rien soupçonné ; sans même un coup d'œil pour... Tant mieux ! Il l'auraient traité d'« étiquette ».

★

On accorde trop d'importance aux déprédations des touristes. Généralement, leurs ébats, en Chine, se bornent à casser le nez d'une statue ou, plus commodément, un doigt, — à déposer leurs noms au pied du manteau rouge-impérial d'un mur d'enceinte, et puis à disparaître, souillant à peine le souffle du palais au toit cornu qui derrière eux s'ébroue et reprend sa respiration ample. Ceux-ci étaient moins offensifs encore. Un mari à lunettes paisibles ; une « jeune dame » déformée bien avant ses couches ; deux filles plus âgées, suant la virginité morose ; un vieillard peu noble, à la traîne. Tous échappés de l'Allemagne du Nord, pays moins avide que l'Angleterre de tessons et débris-souvenirs. — Vraiment, ils existaient peu.

Moi, retiré sous les thuyas enchevêtrés de la seconde cour, je songeais de toute ma ferveur. Voici les termes : le Siège de l'Ame. — L'absence de l'Ame. Antinomie ! Sorte d'équilibre plus vertigineux que la chute ! — Hors de sa demeure

habituelle, où donc vaguait cette âme ? Où donc existait-elle ? — En un lieu terrestre ? Mais l'être spirituel d'un Empereur ne se peut point loger à la mesure d'une âme paysanne. Pas de choix possible, ni de bilocation. L'âme d'un Empereur réside, ou bien sous les Caractères dynastiques, ou bien au Ciel des Empereurs-Sages. Ceci est fort comme un axiome. Ceci ne peut pas ne pas être, dans l'Empire, ou bien l'Empire ne serait pas.

L'âme du Parfait Ancêtre Wen s'est donc retirée, — pourquoi, et pour combien de temps, au ciel des Empereurs. C'est là, bien au delà du Temple, des tombeaux, des formes et des signes qu'il me faut aller la joindre. Mais ici même le vertige reprend. Car il n'est pas question du Ciel des Elus, d'un paradis sphérique et simple où l'on monte tout droit, si l'on meurt en état de grâce ; après un détour, si l'on expire dans un moment d'impureté. Ici, personne ne vous tend les bras. Le chemin n'est pas unique. Il n'est pas multiple non plus. On ne peut pas, d'une ligne de pensée, réunir un point terrestre à un point donné du ciel ambiant. Sans doute, la Terre plate, immobile, solide, est le bon tremplin grossier d'où l'on saute au milieu du monde ; et sans doute aussi qu'à l'extrême, l'éther infiniment dur et cristallin, infiniment pur et joyeux tourne autour d'elle d'une vitesse infinie, globe de diamant noir que n'use pas même le frottement du Grand-Vide. — Tout cela est simple, aux deux bouts. Mais, d'un point à un autre, de la terre à la dix-millième étape du chemin du monde, que la route de l'âme est peu imaginable ! Quelle danse des idées ivres ! Car les neuf zones, les neuf étages, les neuf firmaments dans les Cieux ne sont pas concentriques, mais enspiralés. Et il n'y a pas de rayons !

J'ignorais cet effroi géométrique.



Un temps. Ne pas souiller mes inductions célestes par une autre vision peu mystique, hélas ! — Mes blonds visi-

teurs ont traversé la cour intérieure sans m'apercevoir, et jettent leurs petits coups d'œil sur la bouche noire de la rampe qui perce le fort crénelé et monte au tumulus. Je ne puis regarder sans trouble : l'œil est happé par la profondeur oblique. Eux se récusent, tournent le dos et songent au départ. Les voici de nouveau dans la grande salle. Ils marchent vite. (J'entends ridiculement tous leurs pas.) Ils s'arrêtent. Tiens ! un silence. Un petit rire... Et puis, les voix reprennent, et les pas, et tout cela s'éloigne vers les alignements des statues qu'ils vont numéroter à rebours, inconscients de leurs méprises, en emportant leurs énormités sottes...

... Et soudain, un tournoiement fou, dans la salle : il y a eu une grande chute ; comme un orage crevant, comme la grêle ; comme toute l'eau déversée... Ce qui se passe là est terrible. Les ânons détalent, le vieux cheval jaune agite tous ses os. Un grand souffle encore ; un répit.

C'est Lui, c'est l'absent qui s'abat et reprend son trône... Et il est tombé là, en tonnerre, à dix pas de moi : je suis attiré par la même précipitation, par une furie de plénitude... J'accours, et je vois...

— La salle est plus vide que jamais. Il y fait noir, il y fait froid, il y fait peur. Les trois grandes portes ne donnent qu'une lumière trouble et basse. Mais le tournoiement continue. Il y a là quelqu'un d'immense, qui halète. Il y a une présence plus redoutable que le vide qu'elle ne comble pas. Oh ! je la vois enfin, cette large chauve-souris indécise, frangée de violet qui vibre, avec des lueurs, des pâleurs, des opacités. Cela voltige à mi-hauteur des colonnes, se heurte au plafond, le traverse, et va errer dans la chambre haute, la caverne triangulaire sous les toits. Cette âme est en peine. Elle cherche... elle cherche quoi ? La voici derrière l'écran, dans le couloir étroit où elle se froisse. Elle débouche à l'autre bout ; elle reprend son tournoiement dont le centre est ce lieu même qu'elle a coutume d'occu-

per, le socle sous le dais ; et là, c'est une furie, des chocs invisibles, des débats sans bruits connus.

J'approche. J'ose compatir. Est-ce donc si douloureux de retomber à terre ? J'approche encore... et voici : la Tablette a disparu : Le Siège de l'Ame !

*

Ayant constaté le désastre, l'âme parut se contenir un peu. Aussi bien se faisait-elle plus concrète, plus humaine. Elle flottait sur un nuage courbe, traîne majestueuse ou ondoiement du génie marin. Elle oscillait, de plus en plus lente, parmi les odeurs anciennes, réveillées. Ses battements avaient brassé des siècles d'air calme, et toutes les colonnes de cèdre rouge réexhalaient ces parfums du sud, ces senteurs mates mûries autrefois par les soleils.

Je n'apercevais point encore son visage, mais ne pouvais douter de sa personne. J'approchai. J'allais parler... dénoncer les voleurs du Nom... — Folie à vouloir se faire entendre d'un autre que soi-même ! J'aurais pu... Mais je m'inclinai devant la très impériale ignorance, et reculant comme un bon sujet devant le Prince en marche, je suivis.

L'âme coulait dans un plan horizontal. Elle avait ces gestes doux et câlins de la foudre en globe qui caresse avant de broyer. Autour d'elle, le monument respirait avec ampleur. Le même vent passait, d'autrefois, du Midi vers le Nord. Il y avait un appel d'air en Mongolie : toute la terre jaune soufflait sur le Plateau-des-Herbes son haleine par-dessus les monts.

Je ne m'étonnai point que l'âme, entraînée dans ce souffle, contournât l'écran, suivît le couloir, sortît par la porte postérieure, et ne s'arrêtât point à l'autel de pierre qui barre la route avec son brûle-parfum sans fumée, ses chandeliers sans flammes, ses vases sans bouquets ; ni qu'elle bondît légèrement par-dessus, ni qu'elle montât le long du mur tout droit vers la crête du fort crénelé. Il y a là, très haut sous un kiosque à l'arche quadruple, la grande stèle qui

porte le nom de temple, la dénomination posthume : l'âme, que j'ai perdue de vue, veut y pénétrer, y siéger peut-être. J'entends des palpitations... Mais les Caractères, là-haut, ne peuvent pas donner asile. Ils sont un titre, un emblème. Ils ne personnalisent pas. L'âme a glissé le long du marbre dans un tâtonnement déconcerté. Elle s'accroche aux assises de briques, puis retombe jusqu'à la bouche noire de la voûte et, de nouveau, la voici happée par l'air courant.

Je me hâte. Je monte la rampe en aveugle jusqu'au point où la voûte se partage et étend ses deux bras. Et, tout inquiet de savoir lequel des deux chemins sera choisi, je devine que l'âme, négligeant l'un et l'autre, s'enfonce doucement à travers la porte murée, droit au cœur de la montagne, et échappe au vivant que je suis.

Pourtant, je n'ignore rien de ce qu'elle fait ni de ce qu'elle ignore : l'âme interroge son cadavre, et réclame son Siège, et quoi faire pour le reconquérir ? J'admire comment, par des moyens grossiers, sans divination ni magie, je détiens le secret que cette âme limpide doit arracher à son corps en se faisant sa propre nécromancienne !

Sans doute, j'aurais pu alors... Mais quelle double imprudence ! Traiter un cadavre comme s'il était vivant, c'est manquer de discrétion ; les Sages nous l'apprennent. Traiter une âme comme si elle était morte, c'est faire preuve d'inhumanité. Et les Sages ont institué les rites à propos pour aider l'homme à devenir discret et à rester humain. Je serai donc muet, immobile, comme un gardien de plus à la porte murée.

— Mais Le voici déjà. Il sort du tombeau, de la montagne, des pierres. Il vient sans doute d'emprunter un peu de vie posthume à son corps. Il marche... Non. Il vacille sur le sol, à petits sauts. Trop lourd dans le vent, il pèse très peu sur la terre. Il n'a plus cet envol affolé. Il est moins grand. Je vois ses épaules, ses bras, mais non pas son visage qu'il baisse jusqu'au front dans ses manches réunies. Je dois le suivre, attiré dans le sillage de sa robe indécise.

Il contourne l'autel aux Cinq-Offrandes, — sans le franchir, cette fois. Il passe la quatrième porte, sans se courber au seuil. Il erre dans la quatrième cour où les jujubiers déchirent sa traîne comme s'ils peignaient des flocons de brouillard. Va-t-il retraverser la grande salle vide ?

Oui, puisqu'il monte d'un coup le triple escalier, par cette voie médiane, idéale, qui traverse tout à travers tous les emblèmes. (L'âme de l'Empereur a seule ce droit.)

Non, puisqu'il contourne la muraille de l'Est, avec défiance, dirait-on, et qu'il va descendre le perron du Sud, toujours par le chemin du milieu.

Ah ! il trébuche ! Lui, lui ! Il a butté sur les ressauts des dragons et des chevaux de mer. Il ne vole plus, il ne glisse plus, il marche. Il doit surveiller sa route et user comme moi de l'escalier commun, taillé pour les pas ordinaires.

Maintenant, il est lourd, il est ivre d'une existence étonnée ; sa robe le gêne. Je la vois du haut en bas, opaque, pesante. Sans doute que tout lui devient visible aussi, et jusqu'à la décrépitude Il ne siège plus de haut. Il piétine le réel, — ces dalles disloquées par les racines, ces balustres penchées, ces tuiles jaunes, éclatées dans les broussailles... Il se heurte même aux ânons qui, soudain rassurés de ne plus sentir un esprit, viennent reconnaître sa personne. Et voici qu'il se hâte, car, ayant débouché sous la porte extérieure, il a vu enfin ses sacrilèges arrêtés là-bas par les statues gardiennes.

Pétrifiés, le nez en l'air, ils font cercle autour de l'officier civil. Ils lui viennent au ventre, à peine. Ils regardent sans bouger les épaules énormes, les lèvres finement serrées, les yeux plats et le chapeau carré. Ils ne parlent plus. Ils semblent étreints d'un malaise. Un silence long. Puis, le vieux monsieur ouvre la bouche. Aucun bruit. Ils sont pris, liés par la peur... Et c'est là que l'Empereur les rejoint.

J'arrive à temps pour la revanche ! Il va les terrifier, les torturer, dépecer leurs petites âmes viles. Voici sa face, enfin ! Elle rit de colère ; ses yeux roulent avec férocité.

Silence toujours. Puis, le plus ancien des voleurs, abaissant son regard de la tête jusqu'aux pieds tassés de la statue, a dit :

— Cela manque de proportions.

Et ses complices et lui se détournent et s'en vont. Ils n'ont rien aperçu d'autre.

Alors l'Empereur s'agite. Il déclame, comme on chantait autrefois, des invectives. Il accuse d'abord, afin de jouir du châtiment.

Eux, ne l'entendent pas, et, marchant, disent entre eux :

— C'est gênant à emporter cette petite chose.

— Et puis, qu'est-ce qu'on en fera chez nous ?

— Le bois n'est pas beau.

— Ce sera un petit souvenir de cœur. On le mettra dans la chambre de Caroline près de la pendule.

Les infâmes ! Je vais me jeter sur eux; leur apprendre à coups de poing ce que les ânes eux-mêmes...Je vais leur crier la Présence ! Mais Lui se dresse tout près d'eux et... j'ai manqué aux convenances en désirant m'interposer.

Il agite ses vastes manches. Il va les tuer, simplement, de toute sa majesté : il a fait signe des deux mains...

Hélas ! c'est un demi-vivant, ni âme ni cadavre... Je n'ai pas entendu le coup ; je vois les manches retomber. Mais je sens toute la file des officiers et toutes les rangées des bêtes jusqu'à l'horizon se réveiller soudain, gonfler un effort terrible sous la peau de leur marbre et ne rien pouvoir

Lui, se reploie et s'affaisse. Va-t-il tout à fait mourir ici, le corps dispersé, l'âme volée, absent de tout ? Il se relève, d'un effort indécis, avec des gestes illusoires, et il reprend sa marche, faiblement, vers la tablette encore. Il veut la suivre, l'occuper jusque dans quels lieux ! — C'est trop. A mon tour, malgré les principes ! A moi ! — Je me détourne. Je cours sans arrêt : les portes, les arches, l'esplanade : au milieu, par la voie droite : j'ai droit ! La grande salle : voici le trône, le dais, le socle : cette pierre dans ma main et

trois gestes qui incrustent le bois de trois grands caractères :

TCHENG

TSOU

WEN

le nom paraît : le siège est rendu.

★

Et je reste en suspens, sans haleine ni pensée, — ma tâche remplie, — jusqu'à connaître, par une grande volupté peu définissable, que l'âme est revenue tenir son lieu dans l'espace et réoccuper sa demeure formelle aussi longtemps que les signes seront et signifieront.

VICTOR SEGALEN.

Péking 1910.

LES DÉBUTS
DU GERMANISME EN FRANCE

—

C'est vers le milieu du XVIIIe siècle que la littérature de l'Allemagne, suivant de près celle de l'Angleterre, a commencé à s'introduire chez nous. La littérature anglaise, déjà, n'avait point pénétré en France sans difficulté, et il avait fallu, pour l'y acclimater, la longue et obstinée « campagne » des réfugiés, à laquelle s'étaient ajoutés les efforts de quelques anglomanes français décidés, tels que Prévost et le jeune Voltaire. Mais les débuts de la littérature allemande en France sont marqués par un fait bien plus extraordinaire encore et probablement unique dans l'histoire. Ce sont, en effet, les gens d'outre-Rhin eux-mêmes qui se sont faits chez nous les hérauts complaisants de leurs propres gloires littéraires, les truchements de leurs poètes et de leurs prosateurs. On a parfois adressé à nos voisins de l'Est le reproche de manquer d'originalité. Ce n'est pas en cette circonstance qu'ils l'ont mérité.

Villers, puis Mme de Staël ont insisté à l'envi sur la « modestie » des Allemands et leur détachement des choses de ce monde. Or, il se trouve que c'est justement l'orgueil national, et un orgueil national très chatouilleux, qui les a poussés à nous révéler leur « littérature ». Il faut savoir en effet que si nos pères consentaient de bonne grâce à reconnaître à l'Allemagne des philosophes et des savants de mérite, ils s'étaient toujours montrés un peu plus sceptiques à l'endroit des poètes et des écrivains qu'elle s'attribuait. Poésie, art et Allemagne : cela ne leur paraissait guère pouvoir aller ensemble. Aux beaux jours du grand siècle, un

homme de goût, le P. Bouhours, dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, avait même fait soutenir par un de ses deux interlocuteurs qu'il était pour ainsi dire interdit à un Allemand d'aspirer au « bel esprit », c'est-à-dire à « cette belle science dont la politesse fait la principale partie », et il entendait par là la poésie et l'éloquence sous toutes leurs formes. Un peu plus tard, en 1728, un autre Jésuite, le P. Sante, parlant, il est vrai, en latin et à une distribution de prix du Collège Louis-le-Grand, avait attaché comme en passant aux *ingenia* germaniques l'épithète de *graviora*, comparatif de nuance, qui, sous la plume d'un traducteur plus ou moins autorisé, était devenu « la triste pesanteur de l'Allemand ». Du Bos aussi, l'esthéticien bien connu, dans ses *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture et la musique*, un des ouvrages classiques du XVIIIe siècle, avait cru pouvoir affirmer que « la peinture et la poésie ne se sont point approchées du pôle plus près que la hauteur de la Hollande », détermination un peu vague, mais dans laquelle les Allemands avaient tout de même flairé une intention hostile à leur égard. Le marquis d'Argens avait été plus explicite. « Le génie peu vif des Allemands, lit-on dans ses *Lettres juives*, et leur langue plus propre à écrire des ouvrages de science et de morale que des pièces d'éloquence et de poésie, ont semblé former un obstacle au grand nombre de poètes et d'orateurs parmi eux. Je ne connais aucun poème allemand qui ait fait un certain éclat dans l'Europe et je doute qu'on en ait jamais traduit. Cela me ferait soupçonner ou que les Allemands ont des poètes moins parfaits qu'ils ne le croient, ou qu'ils aperçoivent des beautés dans leurs ouvrages qui sont inconnues au reste des hommes. » Allant plus loin encore, le réfugié Eléazar Mauvillon de Brunswick s'était écrié incidemment, au milieu d'un ouvrage anonyme publié à Londres en 1740, les *Lettres françaises et germaniques*, en s'adressant directement à ses nouveaux compatriotes : « Nommez-moi un esprit créateur sur votre Parnasse, c'est-à-dire nommez-moi un poète alle-

mand qui ait tiré de son propre fonds un ouvrage de quelque réputation ; je vous en défie! » — Telle était à peu près l'opinion que l'on avait chez nous au XVIIe siècle et au début du XVIIIe, sur la littérature et les aptitudes littéraires des Allemands, lorsqu'on songeait à s'occuper d'eux sous ce point de vue.

Est-ce à dire qu'il existât en France un parti pris aveugle contre le génie poétique ou artistique des gens d'outre-Rhin ? Pas le moins du monde. Mais il était bien difficile à nos aïeux de s'exprimer autrement. Car, tout d'abord, il n'y avait pas, à cette date, de littérature allemande ; et cela serait déjà une raison suffisante. La littérature allemande moderne, produit de l'influence combinée de l'esprit français et de l'esprit anglais, n'est pas antérieure à la seconde moitié du XVIIIe siècle et, jusque-là, on n'observe guère chez nos voisins que des tâtonnements indignes de retenir l'attention de l'étranger. Avec la meilleure volonté du monde, donc, la France ne pouvait admirer une littérature encore inexistante ou tout à fait rudimentaire. Quant à l'explication que l'on donnait chez nous de ce singulier état de choses, elle n'avait rien de particulièrement blessant pour les Allemands, étant une explication générale ou, si l'on préfère, générique, applicable à tous les pays du Nord. Que l'on se rappelle, en effet, le point de vue que l'ancienne France avait hérité de l'Antiquité et de la Renaissance, et qui n'était point si absurde : les arts et les lettres étaient non le fruit du génie — le mot était alors inconnu, — mais de l'intelligence cultivée, de la raison et du goût. Or, on ne devait s'attendre à rencontrer ces dispositions heureuses que dans les contrées pourvues d'une civilisation ancienne et raffinée. Ce n'était pas le cas des pays du « Septentrion », où une nature « plus languissante et plus morose », des « tempéraments grossiers » et des « corps massifs » semblaient mal s'accorder avec l'idée aimable et polie que l'on se faisait alors des jeux de l'imagination littéraire. C'est pourquoi on se croyait quitte envers tous ces Allemands,

Polonais et « Moscovites » en leur concédant l'érudition, la jurisprudence, les « arts utiles à la vie » : tout ce qui relève de la seule application.

On ne sait trop ce que pensèrent de cette appréciation et de cette théorie lesdits Polonais, « Moscovites » et autres « Septentrionaux ». Les Allemands, en tout cas, s'en indignèrent. Accoutumés à noter soigneusement tout ce qui se disait d'eux en France et à s'en exagérer la signification, ils ne laissèrent passer aucune des fugitives et distraites allusions à leur incapacité littéraire, rapportées ci-dessus, sans les discuter avec âpreté et les submerger sous un flot de commentaires acrimonieux. Thomasius, Wernicke, Weichmann prirent à partie l'excellent P. Bouhours pour ses malencontreux développements sur le « bel esprit ». La phrase bien innocente pourtant du P. Sante lui-même, que semblait protéger sa cuirasse latine, eut les honneurs d'une réfutation en forme, dans la grande salle de l'Université de Leipzig, par l'éloquent organe du professeur Gottsched, le 17 février 1734. Cependant tout cela n'était rien à côté des tempêtes que souleva l'apostrophe ironique de Mauvillon. Le même Gottsched estima qu'il était de son devoir de défendre à nouveau « l'honneur des Allemands » contre des « attaques aussi acerbes », et il publia, pour confondre l'audacieux détracteur, une liste complète des œuvres dramatiques produites par ses compatriotes depuis plusieurs siècles. Des clameurs d'indignation retentirent de toutes parts. Jusque dans les écoles on s'émut de l'insolence de l'orgueilleux Français — *superbi Galli* — et le jeune Klopstock, qui achevait vers ce temps-là ses études au collège de Schulpforta en Saxe, consacra tout un discours d'apparat, prononcé devant ses maîtres et condisciples, à examiner ses arguments. Plus sage cependant que la plupart de ses compatriotes, il ne craignit pas d'avouer que les sarcasmes de l'auteur anonyme étaient en partie justifiés, et que l'Allemagne ne possédait pas encore de ces œuvres fortes et durables qui établissent la réputation lit-

téraire d'un peuple. Mais, concluait-il, si elle ne les possédait pas encore, elle ne tarderait pas à les avoir, et à être dotée notamment d'un ouvrage qui la dédommagerait de tous ses déboires. « *Re ipsa, magno quodam nec interituro opere quid valeamus ostendandum est.* » C'était sa *Messiade* que l'ambitieux adolescent promettait ainsi au monde en termes voilés. Quand bien même la boutade de Mauvillon n'aurait obtenu que ce résultat, on voit qu'elle n'eût pas été tout à fait inutile.

Elle en eut cependant un autre non moins curieux : celui d'inciter les Allemands à nous renseigner directement sur ce qu'ils appelaient déjà leur « littérature ». Car ils étaient persuadés en général que nous péchions surtout par ignorance ou sot dédain, et Klopstock était le seul là-bas à attendre encore d'authentiques chefs-d'œuvre. A vrai dire, une propagande de ce genre avait été déjà tentée par les réfugiés de Berlin au moyen d'une gazette de Hollande, la *Bibliothèque germanique*, fondée dès 1720 à Amsterdam sur le modèle de la *Bibliothèque anglaise*. Mais, soit que la tâche fût ici particulièrement ardue, soit que le zèle et la compétence des intermédiaires laissassent à désirer, la croisade des réfugiés en faveur de l'Allemagne fut loin d'atteindre aux mêmes résultats que celle qu'ils avaient entreprise précédemment en faveur de l'Angleterre. La *Bibliothèque germanique*, dont le style se ressentait du ton aigre des prédicants berlinois, fut peu lue à Paris. Pour comble de malheur elle n'arriva pas à satisfaire les Allemands eux-mêmes, qui lui reprochèrent de trop s'occuper des productions de la colonie française de Brandebourg. L'œuvre était donc à reprendre en entier. Cette fois ce furent les Allemands qui s'en chargèrent directement, se disant sans doute que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

La « campagne » fut presque simultanément entamée par les deux chefs des écoles rivales qui se partageaient alors l'Allemagne : Gottsched, l'imitateur de nos classiques ; Bodmer, l'admirateur des Anglais. Ce fut Bodmer qui commença,

sans doute parce qu'il représentait le courant le plus nationaliste et le plus gallophobe, en vertu d'une sorte de loi dont nous retrouverons d'autres applications. Ce zélé détracteur de notre littérature fit donc paraître en 1748, dans un journal de Neuchâtel, des extraits de la *Messiade* de son protégé Klopstock, qui nous étaient destinés. Inutile de dire que cette pieuse tentative échoua. Gottsched fut plus adroit. Il mit à profit une occasion qui s'offrait d'avoir, à Paris même, un ambassadeur de la littérature allemande, ce qui était une excellente combinaison. La Providence voulut que cet ambassadeur fût un homme exceptionnel. Parmi les jeunes disciples que le digne professeur de Leipzig formait à l'imitation de nos classiques, se trouvait un certain Melchior Grimm, fils d'un pasteur de Ratisbonne. Grimm ne s'était signalé encore que par la composition d'une tragédie de *Banise*, que la postérité n'a point retenue, lorsqu'on lui proposa d'accompagner à Paris un jeune gentilhomme allemand. Il n'eut garde de refuser. Mais, avant de partir pour la Babylone des Welsches, il eut soin de rendre visite à Gottsched son protecteur, qui lui avait peut-être même procuré cette aubaine. Gottsched, de son côté, ne manqua pas de lui recommander les intérêts de la littérature allemande, sa chose à lui Gottsched, dans sa nouvelle résidence. C'est du moins ce que l'on peut conclure de leur correspondance ultérieure. Muni de ces conseils et lesté de plus d'ambition que de scrupules, l'élève Grimm prit la route de la capitale des lettres européennes. Il devait, on le sait, y donner une brillante démonstration des facultés d'adaptation de sa race. C'est à la fin de 1748 ou au début de 1749 que Grimm débarqua chez nous. Dès 1753 il y faisait figure de personnage important, bien plus, d'homme à la mode, au point d'inquiéter Voltaire lui-même. Il lui avait suffi pour cela de prendre, dans une querelle musicale, l'attitude la plus impertinente et la plus dédaigneuse possible à l'égard de l'esprit français et de nous administrer effrontément des nasardes en feignant de nous tirer des coups de chapeau. Le Paris

du XVIII[e] siècle aimait à être battu. Sterne en fera un peu plus tard l'expérience.

Grimm n'avait pas attendu le moment de la célébrité pour s'acquitter de la mission que lui avait confiée Gottsched et qui plaisait à son patriotisme encore fervent. Au mois d'octobre de 1750 — retenons cette date, elle est capitale — le *Mercure de France*, le grand journal de l'époque, avait publié une première « lettre » de lui sur la littérature allemande, qu'une seconde suivit en février 1751. Se donnant l'air de céder aux sollicitations pressantes du directeur de la célèbre gazette, Grimm, avec toutes sortes de courbettes et de salamalecs, s'y risquait à entretenir le public français des écrivains de son pays, tâche ingrate dont il s'excusait à l'avance. Mais enfin, qu'on le voulût ou non, il y avait une littérature allemande, et force serait bien de s'en occuper un jour ou l'autre. Et pourquoi, après tout, n'y aurait-il pas de littérature allemande ? Les Allemands, de l'aveu général, n'avaient-ils pas excellé dans les études les plus difficiles ? Comment admettre, donc, que, pour la seule poésie et la seule éloquence, des esprits si bien doués eussent été frappés de stérilité ? Et Grimm montrait alors, grâce à une nouvelle définition de la littérature habilement insinuée, que cela n'était guère vraisemblable. « Ces grands hommes et tant d'artistes célèbres en divers genres que l'Allemagne a produits, argumentait notre métèque, ont tous brillé par la partie qui fait toutes les autres, savoir le génie, et surtout par l'imagination qu'on se plaît à nous refuser. Que leur manquait-il donc pour plaire ? Des grâces, me dira-t-on ; mais les grâces ne sont pas le génie, elles s'acquièrent par lui ; le goût est encore une chose factice qu'on trouve toujours quand on la sait chercher. L'instrument universel est le génie avec lequel tout se fait et auquel rien ne peut suppléer. »

Or, ces littérateurs, que l'Allemagne pouvait, devait avoir, elle les avait en réalité. Grimm en énumérait une foule considérable, depuis l'époque des « bardes » et du

moine Otfried jusqu'à Gottsched, Bodmer, Drollinger, Hagedorn, Gellert, Klopstock. Et à tous il découvrait du talent. Donc la littérature allemande existait bien. C'est tout au plus même si Grimm consentait à reconnaître qu'elle fût un peu en retard sur la nôtre, faute d'avoir eu un Louis XIV et un centre unique. Mais il se rattrapait sur le passé. Dans une notice fournie par lui à l'*Almanach des spectacles* de 1752 on pouvait lire que le théâtre allemand était « pour le moins aussi ancien, et jusqu'au temps du grand Corneille et de Molière, aussi brillant et plus fécond que le théâtre français ». Et pour l'avenir tout autorisait les plus grands espoirs. « C'est ainsi, concluait notre informateur, que, depuis environ trente ans, l'Allemagne est devenue une volière de petits oiseaux qui n'attendent que la saison pour chanter. Peut-être ce temps glorieux pour les muses de ma patrie n'est-il pas éloigné. »

Il y avait bien encore, dans ces « lettres », quelques germanismes de style et même de goût, mais le ton en était à la fois si aimable et si assuré que l'impression fut considérable. En les parcourant le « tout Paris » de l'époque eut un frisson d'inquiétude et un sentiment de gêne. Eh quoi ! voilà une nouvelle mode qui s'annonçait et l'on s'était laissé surprendre ! Qui sait si dans quelques années, dans quelques mois peut-être, la littérature allemande n'allait pas faire fureur comme la littérature anglaise ? Les critiques à l'affût d'une province nouvelle à découvrir, les écrivains en mal de traduction dressèrent l'oreille. Dans le Paris du XVIIIe siècle la littérature était une chose importante et qui touchait à bien des intérêts. L'avis de Grimm ne fut pas perdu. On commença à tourner la tête du côté de l'Allemagne. Et voici que, par une coïncidence aussi heureuse qu'étrange, juste au moment où Grimm attirait l'attention sur la littérature de ce pays, un libraire de Gœttingue envoyait à la France une traduction des *Poésies* de Haller. De tous les poètes complaisamment cités par Grimm, il n'en était pas beaucoup qui eussent gagné à être mis sous

les yeux des lecteurs parisiens. Mais Haller n'était pas seulement un poète ; c'était un savant d'une réputation européenne, connu de tous les esprits cultivés. Il affrontait donc le jugement de notre public dans des conditions particulièrement favorables. On voulut lire les vers de ce physicien illustre, qui, disait Grimm, rappelait Pope et les Anglais. Les *Poésies* de Haller eurent donc un succès de curiosité, et, même, comme elles flattaient quelques-unes des manies de l'époque, une vogue durable. Et c'est ainsi que Grimm poussant Haller, Haller poussant Grimm, la littérature allemande fit son entrée chez nous, en cette année mémorable à tant d'égards de 1750.

Le passage étant ainsi forcé, les Allemands s'empressèrent de profiter de ce premier avantage. Sûrs d'être désormais écoutés, ils multiplièrent les moyens de propagande. En 1752, un baron de Bielefeld, soigneusement dissimulé sous l'anonymat, nous expédiait un ouvrage sur les *Progrès des Allemands dans les Belles-Lettres et les Arts*, dont le titre indique suffisamment les tendances apologétiques. La *Bibliothèque Germanique* redoubla d'efforts, et l'un de ses rédacteurs, Beausobre, adressa même à l'influent abbé Raynal deux *Lettres d'un Prussien sur la littérature allemande*, qui parurent dans le *Mercure* en septembre 1752 et en avril 1753. Mais personne ne sut mieux tirer parti que Gottsched de la victoire inespérée remportée par son disciple. Maintenant que tout le monde à Paris s'entretenait de littérature allemande, il estima que le moment était venu de réaliser un projet qu'il caressait depuis longtemps : initier les Français à l'idiome tudesque, ce qui leur permettrait d'aborder directement à l'avenir les chefs-d'œuvre du pays voisin. Ce n'était pas une besogne aisée. La langue allemande passait chez nous pour terriblement compliquée, et jusque-là seuls quelques rares négociants ou militaires s'étaient risqués à en apprendre quelques bribes dans de mauvaises grammaires ou des dictionnaires latins-allemands pires encore. Gottsched ne recula pas ce-

pendant devant cette tâche. Il venait de composer pour l'usage de ses compatriotes une *Sprachkunst* ou grammaire qu'il estimait, non sans quelque raison, bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée. Il pensa que, munis de cet excellent instrument, les Français n'hésiteraient pas à se lancer à la conquête du parler teuton. Il prit donc soin d'en faire confectionner deux traductions, qui parurent en 1753, l'une à Strasbourg, l'autre à Paris. Dans la préface — anonyme — de la version strasbourgeoise, Gottsched, prenant le masque de l'éditeur alsacien, développait les raisons qui devaient engager les Français à se familiariser avec l'allemand. La France n'était-elle pas, comme son nom l'indiquait, une création des « Francs allemands », et les fondateurs de sa monarchie, Pharamond et Charlemagne, n'avaient-ils pas été des « héros allemands » ? Que de fois, en outre, le généreux sang germanique n'était-il pas venu vivifier et rajeunir par de féconds mariages la race de nos rois ! Les Français ne pouvaient donc sans ingratitude persister à ignorer un langage qui avait été celui de leurs anciens souverains, et qui, par surcroît, avait donné naissance à la moitié au moins des idiomes parlés en Europe. Le nom de la Dauphine, née princesse de Saxe, couvrait cette édition comme d'un pavillon glorieux, et l'on y voyait même sur une gravure cette princesse conduisant son fils vers un guéridon où se trouvait le précieux ouvrage. L'édition de Paris, traduite par un certain M. Quand, fut signalée par Grimm dans le *Mercure* en ce style franco-tudesque dont il avait alors le secret :

M. Gottsched, célèbre en Allemagne par le goût de littérature qu'il y a répandu, et en France par les éloges que lui a donnés un homme de beaucoup d'esprit qui ne loue que les gens louables et qui les loue bien [lui Grimm évidemment], est l'auteur de la grammaire que nous annonçons. Nous y avons trouvé la clarté, l'ordre et la logique qu'on désire (*sic*) si souvent inutilement dans les ouvrages de cette nature.

La grammaire de Gottsched se répandit en effet en France, où elle eut de nombreuses rééditions, et elle marque le point de départ de l'étude sérieuse de l'allemand chez nous.

Jusque-là Gottsched et Grimm avaient été les principaux artisans de la propagande germanique en France. Mais le succès de leurs premiers efforts leur adjoignit aussitôt des collaborateurs, qui ne tardèrent pas d'ailleurs à les supplanter plus ou moins complètement dans cette besogne. Ces collaborateurs se recrutèrent en grande partie au sein de la colonie allemande de la capitale. Le Paris du XVIIIe siècle, déjà tout cosmopolite, et bien différent à cet égard du Paris si français de Louis XIV, comptait en effet de nombreux Tudesques dans ses murs. Sans parler des représentants officiels des cours allemandes auprès de la nôtre, on y voyait en foule des grands seigneurs en train d'apprendre chez nous les bonnes manières ou plus simplement d'y jeter leur gourme, des militaires de tout grade, des peintres graveurs, sculpteurs, architectes, ouvriers d'art, ébénistes, élèves de nos écoles ou établis à demeure, des nouvellistes, des « correspondants », voire des espions, enfin des maîtres de langue, les fréquentes campagnes d'outre-Rhin ayant démontré la nécessité pour nos officiers de connaître l'allemand, que l'on enseignait déjà à l'Ecole Militaire. Ce fut parmi ces gens et surtout parmi les maîtres de langue, plus particulièrement intéressés à répandre la connaissance des choses de leur pays et à accroître son prestige, que la croisade nationale trouva ses auxiliaires les plus dévoués. Du reste, ces professeurs d'allemand étaient pour la plupart d'ardents patriotes, et l'on n'est même pas peu étonné de découvrir dans le nombre de véritables pangermanistes selon la formule moderne.

Un de ces pangermanistes avant la lettre est le sieur Junker, natif de Hanau, ancien étudiant de l'Université de Gœttingue et professeur d'allemand à l'Ecole Royale Militaire. En dépit de sa situation presque officielle en France, Junker est un ennemi de l'esprit français et ne s'en cache

pas. Sa haine, puisée, semble-t-il, aux écrits de Lessing, va plus loin encore. Elle atteint Gottsched, à qui ce patriote surchauffé ne pardonne pas son respect pour nos classiques du XVIIe siècle. C'est donc pour nuire plus particulièrement à Gottsched et pour discréditer sa fameuse grammaire que Junker donne, en 1762, ses *Nouveaux principes de la langue allemande*. Cet ouvrage est avant tout une grammaire, mais Junker a tenu à y joindre un *Essai sur la poésie allemande*, destiné à orienter le public français sur l'état de la littérature au delà du Rhin. Or, voici comment débute cet *Essai*, qui se propose de gagner des admirateurs chez nous au génie tudesque. Junker commence par y exécuter en quelques lignes tout notre théâtre classique et par y placer la littérature française bien au-dessous de celles des Anciens et de l'Angleterre. « En général, déclare notre Teuton, je ne sais que penser des tragédies françaises et je ne comprends rien aux éloges et aux applaudissements qu'on leur accorde. J'y cherche du mouvement, des sentiments et des passions, et je n'y trouve que de la galanterie, des récits et des sentences. » Ce n'est qu'après ce préambule, bien fait pour rabattre notre orgueil, que Junker aborde l'examen des écrivains de son pays. Là, en revanche, tout est admirable. L'Allemagne actuelle compte non seulement des La Fontaine, des Chaulieu, des Thomson et des Swift, mais encore des Horace, des Anacréon et des Homère. Pour caractériser même certains de ses poètes récents, Junker, manquant de termes de comparaison dans la littérature universelle, est obligé d'évoquer les noms de Raphaël et de Michel-Ange! Si l'on songe que nous sommes en 1762, à une date où ni Lessing, ni Wieland, ni à plus forte raison Gœthe et Schiller n'ont encore produit leurs grandes œuvres, et que, Klopstock mis à part, les illustres poètes de l'Allemagne s'appellent Uz, Gellert, Gleim, Zachariae et Rabener, on voit que Junker est tout aussi remarquable par le goût et la « modestie » nationale que par le tact.

Il ne faudrait pas croire qu'il fût alors seul de son espèce dans la colonie allemande de Paris. Un autre de ses compatriotes, Sellius, n'a rien à lui envier. C'est ce Sellius, en effet, qui, auteur en 1784 d'une traduction des *Satires* de Rabener en collaboration avec un certain Boispréaux, y mit une introduction si injurieuse pour les lettres françaises que non seulement Raynal, mais Fréron lui-même, qui aimait fort les Allemands, la relevèrent avec vivacité. Citerons-nous encore le nommé Waechtler, qui découvre un La Fontaine allemand en plein moyen âge et un autre dans les temps modernes? Voilà où en étaient les Allemands quelques années à peine après les courbettes de Grimm dans le *Mercure*. Il est clair que ce n'était tout de même pas le meilleur moyen pour allécher le public français. Aussi était-il indispensable qu'un intermédiaire plus souple et plus adroit vînt prendre en mains les intérêts de la littérature allemande en France. Cet intermédiaire se trouva. Ce fut Michel Huber.

On sait peu de chose sur ce personnage, auquel les Allemands devraient une statue pour les services qu'il leur a rendus chez nous. Huber était originaire de la Franconie bavaroise et il vint assez jeune à Paris, où on le rencontre, à partir de 1750 environ, gagnant sa vie comme maître de langue. Sa profession et son goût pour les arts lui procurèrent de bonne heure de précieuses relations. Il fréquentait ses compatriotes : le graveur Wille, très dévoué à tout ce qui était allemand, d'Holbach, Grimm, mais aussi Watelet, Diderot, Raynal, Marmontel et autres sommités du parti « philosophique », ce qui ne l'empêchait pas d'être au mieux avec Fréron et l'abbé Arnaud. Car cet Allemand paraît avoir eu le génie de la conciliation, de la synthèse des contraires, et avoir poussé jusqu'au génie le talent de ménager la chèvre et le chou. Très remuant sous ses apparences débonnaires, Huber est partout à la fois et sait se rendre utile à tout le monde. C'est une figure curieuse du Paris d'alors. Il a mené quantité d'entreprises où son nom n'apparaît

qu'accessoirement ou même pas du tout, et son activité, à la fois inlassable et discrète, a emprunté mille canaux divers. Or la passion unique de cet homme, si bien doué pour évoluer dans une société bruyante et distraite, a été de faire connaître et apprécier en France le génie de son peuple. A cette tâche il a consacré tout le temps de son séjour à Paris, et il ne s'en est pas désintéressé même après nous avoir quittés en 1766.

L'œuvre accomplie par Huber en faveur de la littérature allemande en France est considérable. Trois initiatives principales, cependant, s'en détachent : le « lancement » de Gessner, la propagande germanique du *Journal Etranger*, la publication du *Choix de Poésies allemandes*.

Après le succès soudain des *Poésies* de Haller, les traductions d'œuvres allemandes avaient en général rencontré peu de faveur chez nous, et tout semblait indiquer que la campagne de nos entreprenants voisins allait faire long feu, lorsque parut, en 1759, un petit volume intitulé la *Mort d'Abel*, qui d'un seul coup rétablit les affaires de la littérature tudesque, grâce à la vogue extraordinaire, effarante qu'il obtint chez nous. Or, l'heureux traducteur de cet opuscule était Huber. Il l'avait reçu de son ami Wille, qui se faisait adresser régulièrement les nouveautés allemandes, et un regard jeté sur le contenu avait suffi à le convaincre que c'était là une œuvre qu'il importait de révéler immédiatement au public français. Avec l'aide de son élève Turgot, Huber s'était donc mis à traduire cette *Mort d'Abel*, déjà passablement larmoyante, non sans l'accommoder davantage encore au ton « sensible » alors en faveur chez nous. C'est à grand'peine qu'on avait ensuite pu découvrir un libraire disposé à l'éditer. Enfin la *Mort d'Abel* avait vu le jour, et dans toutes les gazettes, dans tous les cercles littéraires, dans les salons, une telle clameur de ravissement hystérique s'était élevée que Huber, tout le premier, était resté stupéfait d'un pareil triomphe. Mais, vite remis de son étonnement, il s'était empressé de tirer parti d'une chance aussi excep-

tionnelle, et avait successivement jeté en pâture à notre public toutes les compositions de l'écrivain suisse : *Idylles et Poèmes champêtres*, *Daphnis et le Premier Navigateur*, *Pastorales et Poèmes*, etc., avec un succès égal ou même supérieur à celui de la *Mort d'Abel*, cependant qu'un autre Allemand, Meister, le compagnon de Grimm, y joignait *Inkel et Yariko* et les *Nouvelles Idylles*. Et c'est ainsi que, d'une manière tout inattendue, la littérature d'outre-Rhin avait en quelques semaines, grâce à un écrivain presque ignoré de ses propres compatriotes, conquis à Paris un prestige qui semblait le disputer à celui de la littérature anglaise elle-même.

Sans doute les dispositions particulières du public français de cette époque expliquaient en grande partie ce miracle, mais il est permis de croire que les adroites manœuvres de Huber y avaient été aussi pour quelque chose. L'empressement avec lequel la presse, notamment, avait salué la publication de la *Mort d'Abel*, n'avait peut-être pas été aussi spontané qu'on serait tenté de le croire. Il y a de l'« organisation », au fond de toute victoire, et Huber avait « organisé » la sienne. Depuis quelques années déjà nos propagandistes teutons avaient réussi à se ménager des entrées dans les gazettes les plus influentes de la capitale : le *Mercure*, l'*Année littéraire*, voire le *Journal des Savants*, où, à partir de 1752-1753, le ton de certains comptes rendus et maints renseignements difficilement accessibles à des Français décèlent leur présence. Les Allemands ont toujours su admirablement se servir de la presse ou de tout ce qui en tient lieu — que l'on se rappelle les « feuilles volantes » de Luther, les pamphlets de Frédéric II, les journaux de Bismarck, — peut-être parce que nulle part plus que chez eux l'opinion publique n'est à la merci d'une « campagne » habilement menée. Ils n'avaient donc eu garde de négliger ce moyen en France. Mais le succès inouï de Gessner allait leur permettre de le développer encore, en leur fournissant l'occasion de s'emparer d'un des

principaux organes de la capitale, le *Journal Etranger*.

Aucune entreprise littéraire n'est plus caractéristique du Paris cosmopolite et mêlé du XVIIIe siècle que le *Journal Etranger*. Un aventurier franco-allemand, Hugary de la Marche-Courmont, ancien chambellan du margrave de Bayreuth, en est le fondateur. Le principal soutien financier de l'affaire est le chevalier d'Arc, bâtard d'un bâtard de Louis XIV, homme de plaisir et de lettres, intime ami du comte de Bruhl, le fameux ministre saxon. Parmi les rédacteurs on relève les noms de Rousseau, Toussaint, Favier, Boispréaux, Sellius, Deleyre, Chastellux, Querlon : personnages douteux, folliculaires à la solde de Berlin ou de Vienne, barbouilleurs de troisième ou de quatrième ordre, si l'on en excepte Rousseau, « illuminés », polygraphes à tout faire. Fréron, sollicité de prendre la direction de la feuille nouvelle, se dérobe. On s'adresse alors à Grimm, qui ne se le fait pas dire deux fois. C'est donc lui qui, sous le voile de l'anonymat, va rédiger — en avril 1754 — la « préface » de la gazette cosmopolite, qui se propose de répandre en France les ouvrages de l'étranger, particulièrement, semble-t-il, ceux de l'Angleterre. Il le fait avec cette habileté que nous lui connaissons déjà, et une impertinence qui tient peut-être à ce qu'il peut parler ici tout à son aise.

Le grand sentiment auquel il s'adresse dans le public, et sur lequel il compte pour étayer sa feuille, est le sentiment cosmopolite, si puissant chez les Français du XVIIIe siècle. Mais il ne peut s'empêcher de mêler cet appel à la fraternité internationale des méchancetés couvertes contre l'esprit de notre peuple. Il faut que les Français cessent de s'imaginer qu'ils sont seuls au monde à posséder des hommes de mérite, et perdent l'habitude de hasarder des « railleries indécentes » sur les nations étrangères. Ils doivent eux-mêmes beaucoup plus à leurs voisins qu'ils ne le pensent, et ont tout intérêt à les mieux connaître. Le mépris pour les civilisations du dehors n'est plus de saison.

Le *Journal Etranger* rendra donc service à la France en lui révélant les productions des autres pays ; il permettra aux écrivains de l'extérieur d'atteindre plus vite à la renommée en leur prêtant le secours d'une langue qui est celle de tout l'univers cultivé... Il y eut des gens pour sentir les intentions cachées de cette préface. Raynal, qui ignorait qu'elle émanât de son ami Grimm, et l'attribuait comme tout le monde à Rousseau, la censura vertement.

On y distille le fiel et la satire la plus amère sur notre nation, écrivit-il. On nous reproche de n'estimer que nous, tandis que nous nous approprions tous les jours les bons ouvrages étrangers, que nous sommes inondés de traductions et que la fureur de l'anglomanie littéraire nous tient depuis si longtemps. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les écrivains français cherchent à avilir leur propre nation par les satires les plus injustes.

Grimm, pour des raisons peu claires, quitta le *Journal Etranger* presque aussitôt après avoir rédigé ce factum, et, sous ses nouveaux directeurs : Toussaint, puis l'abbé Prévost, la nouvelle feuille parut s'orienter presque exclusivement du côté de l'Angleterre. Mais les Allemands de Paris et même d'Allemagne, auxquels le principat de Grimm avait fait concevoir de grandes espérances, ne la perdaient pas de vue. Lorsque leur ami Fréron, sollicité une seconde fois, consentit à la diriger, ils s'efforcèrent d'obtenir pour leur littérature, jusque-là presque totalement négligée, une place plus considérable, et y réussirent. Fréron parti et l'influence du chevalier d'Arc qui leur était tout dévoué s'étant accrue, on vit entrer au *Journal*, comme rédacteurs ou correspondants, plusieurs d'entre eux : un sieur Waechterl domicilié à Paris, Nicolaï de Berlin, Hagedorn de Dresde, Gellert de Leipzig. Bien entendu le lot des traductions et articles germaniques augmenta en proportion. Mais, en 1758, peut-être sous le poids de cette marchandise tudesque, le *Journal Etranger* s'affaissa et interrompit sa publication.

Peu de temps après, on s'en souvient, se produisait la « révélation » de Gessner. Huber, qui pensait à tout, mit aussitôt à profit cette circonstance pour se rapprocher du *Journal Etranger*, que l'abbé Arnaud avait relevé en 1760 avec une nouvelle équipe de rédacteurs. Arnaud était bien disposé pour les Allemands. Huber n'eut donc pas de peine, à un moment où la littérature allemande était particulièrement en vogue, à lui faire accepter sa collaboration. Avec lui s'installèrent au journal d'autres Allemands : Tscharner, le traducteur des *Poésies* de Haller, un sieur Baer, un certain Henri Schmidt, enfin notre vieille connaissance Junker. Désormais les gens d'outre-Rhin y étaient en majorité, et le *Journal Etranger*, dirigé beaucoup plus par Huber que par le paresseux Arnaud, devint un véritable organe teuton en langue française, dans lequel nos zélés voisins firent défiler la plupart de leurs écrivains contemporains en traductions ou en analyses toujours accompagnées de panégyriques pompeux jusqu'au ridicule. Cette orgie dura jusqu'en juillet 1762, époque où le *Journal Etranger* s'arrêta de nouveau, pour se redresser péniblement en 1763 et succomber peu après. Mais Huber et ses compatriotes suivirent Arnaud à la *Gazette littéraire de l'Europe*, et purent y continuer leur propagande tant que dura cette feuille (mars 1764-février 1766).

Après la disparition de ces deux organes, Huber aurait pu se tenir tranquille, car on y avait mis sous les yeux du public français des échantillons de tout ce que l'Allemagne du temps comptait d'écrivains passables, mauvais et même exécrables, sans nous faire grâce ni d'un Creutz, ni d'une Mme Unzer. Cependant Huber estima que ce n'était pas encore assez. Si abondantes qu'eussent été les traductions, on n'avait pas absolument *tout* traduit, et d'autre part, bien des gens échappaient à l'action des gazettes. Pour combler cette double lacune, Huber composa donc un recueil en quatre volumes des œuvres les plus remarquables de ses compatriotes qui n'avaient pas encore été mises en français,

et le publia en 1766 sous le titre de *Choix de poésies allemandes*, persuadé que le livre pénétrerait là où les journaux n'avaient pu arriver et en compléterait l'action. Il ne se trompait pas, et son anthologie eut un succès considérable, tout à fait disproportionné à sa valeur intrinsèque.

Mais aussi quel ouvrage admirablement rédigé que ce *Choix*, dont les meilleurs écrivains s'appellent Schmidt, Rabener, Gellert, Lessing (jeune), Wieland (jeune), Zachariae, Uz, Kleist, Glein et Ramler ! Instruit par le triomphe récent de Gessner, Huber n'a rassemblé là que des psaumes et hymnes sacrés, des idylles et des pastorales, des apologues, des épîtres morales et autres compositions bucoliques ou édifiantes. Avec beaucoup d'art le texte en a été ramené, lorsqu'il le fallait, au goût doucereux et sentimental du jour. Rien là-dedans qui ne respire la vertu la plus touchante, l'innocence la plus édénique, la piété la plus admirable. La poésie allemande que Huber présente à notre XVIIIe siècle est une poésie expurgée dans son fond et dans sa forme, la poésie d'un peuple de patriarches et d'Eliacins. Mais l'adroit étranger, qui connaît son Paris « sensible », ne s'en tient pas là. Dans un *Discours préliminaire* et des notices, qui sont des modèles de littérature papelarde, il ne laisse passer aucune occasion de souligner le caractère pur et idéal de la littérature allemande, et la noblesse d'âme de ses représentants. « Les Muses allemandes, en général, sont des vierges très chastes », et les poètes d'outre-Rhin, ignorant la servilité des cours et les voluptés coupables, n'ont chanté que la simple nature, les joies innocentes de l'amitié et les louanges du Seigneur. Sur la plupart de ces hommes d'élite, tels qu'aucun autre pays n'en possède de pareils, le bon Huber, dont l'émotion est communicative, a de touchantes anecdotes à nous conter, et il nous livre parfois des extraits de leur correspondance pour mieux nous convaincre. Comment, après cela, résister à l'impression grave et attendrissante qui se dégage des morceaux eux-mêmes ? Quand on ferme ce livre, il semble qu'on vienne de passer

quelques instants avec des anges, non avec des hommes, et ces créatures célestes sont des Allemands.

C'est après avoir joué ce dernier atout que l'honnête Hubert regagna son pays, d'où il continua d'ailleurs à servir avec zèle la cause de l'Allemagne en France, en nous expédiant des traductions dont la plus célèbre est celle de l'*Histoire de l'art* de Winckelmann. Il pouvait se rendre le témoignage d'avoir contribué plus qu'aucun autre, à faire connaître et admirer l'Allemagne chez nous, service que ses compatriotes reconnurent en lui refusant une chaire à l'Université de Leipzig, sous prétexte qu'il n'était pas luthérien. Mais il n'avait pas été seul à se consacrer à cette tâche nationale. Outre les noms que nous avons déjà cités, il en faudrait énumérer encore ici des douzaines pour donner une idée de ce que fut alors la propagande des Allemands en faveur de leur littérature. C'est même un spectacle à la fois curieux et inquiétant que de voir ce peuple, divisé à tant d'égards, s'unir ainsi presque inconsciemment dans une sorte de croisade intellectuelle. Quel terrible amour-propre y avait-il donc au fond de cette race, qui se prétendait née seulement pour l'idylle et le rêve ? De l'aristocrate à l'érudit et à l'humble barbouilleur, c'est à qui traduira, commentera, vantera, pour notre usage, les ouvrages les plus insignifiants et les plus inattendus. La conquête de Paris est la grande préoccupation de tous ces Allemands de chez nous et du dehors. On s'en entretient dans les salles de rédactions des revues d'outre-Rhin ; les écrivains s'en occupent dans leur correspondance, et des gallophobes même, comme Nicolaï, prétendent y contribuer. A Wolffenbüttel, Lessing entreprend en personne un brave sieur Cacault, de passage en Allemagne, pour l'amener à traduire avec lui sa *Dramaturgie* si antifrançaise. Etrange empressement ! Aux temps de l'italianisme et de l'hispanisme, nous étions nous-mêmes allés chercher les œuvres étrangères qui nous attiraient, et nous les avions nous-mêmes traduites. Cette fois on nous les apporte toutes

prêtes, on nous les met entre les mains, deux, trois fois de suite, jusqu'à ce que nous les ayons lues. Sur la masse considérable de livres allemands traduits en notre langue au XVIIIe siècle il n'y en a peut-être pas un seul qui l'ait été spontanément par un Français. Non seulement Gessner et Winckelmann, comme on l'a vu, nous ont été présentés par des Allemands, mais c'est encore le cas pour Haller, Gellert, Rabener, Zachariae, Klopstock, Lessing, Wieland, le jeune Gœthe, sans compter les auteurs traduits dans le *Journal Etranger*, ceux du *Choix* de Huber, ceux de deux gros recueils en plusieurs volumes de pièces de théâtre. Huber et Junker, à eux seuls, ont traduit de petites bibliothèques. Ce n'est guère qu'au XIXe siècle qu'apparaîtront les traducteurs indiscutablement français, lorsqu'il y aura une littérature allemande digne de ce nom et dont on apprendra la langue. Parfois, il est vrai, on pourrait s'y tromper. Bien des traductions du XVIIIe siècle sont signées de noms de chez nous. Mais ce n'est là qu'un artifice. Car, ou bien ces noms sont des pseudonymes adoptés par d'authentiques Allemands peu soucieux de se faire connaître, ou bien ils appartiennent à d'obscurs collaborateurs français, que nos Germains ont intéressés à leur œuvre et auxquels ils préfèrent en laisser la paternité. C'est ainsi que l'auteur de la traduction de *Werther*, qui signe Aubry, s'appelle en réalité Schmettau, et que derrière Boulanger de Rivery, Boispréaux ou d'Antelmy, traducteurs avoués de Gellert ou de Lessing, on découvre les Allemands Quandt, Sellius et Junker, véritables promoteurs de leurs publications. Quant au mobile qui pousse tous ces Germains à mettre ainsi en français les ouvrages de leur pays, leurs préfaces, où ils se plaignent régulièrement de notre indifférence pour leur littérature, le disent assez. Ils travaillent ad *majorem Germaniae gloriam*.

Telle fut dans ses grandes lignes la propagande singulière par laquelle les Allemands tentèrent d'ouvrir en quelque sorte de force la France du XVIIIe siècle à leur

littérature à peine formée. Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette « campagne », c'est qu'elle réussit, et que la France, qui ne savait encore rien de l'Allemagne en 1750 et n'en voulait rien savoir, s'y intéressait déjà dix ans plus tard avec passion. L'homme qui avait été le véritable instigateur de ce revirement, Grimm, le constate lui-même en 1762, et ne peut s'empêcher d'en exprimer quelque surprise.

Cette révolution, dit-il, n'est pas la moins étrange de celles qu'on voit arriver. Si l'on avait parlé à Paris, il y a douze ans, d'un poète allemand, on aurait paru bien ridicule. Ce temps est bien changé.

Il l'était tellement que Dorat, un des fervents de la mode nouvelle, cependant, ne peut s'empêcher, quelques années plus tard, de pousser un cri d'alarme — et d'admiration — presque touchant sous cette plume légère : « O Germanie ! nos beaux jours sont évanouis, les tiens commencent. Tu renfermes dans ton sein tout ce qui élève un peuple au-dessus des autres, des mœurs, des talents et des vertus : ta simplicité se défend encore contre l'invasion du luxe, et notre frivolité dédaigneuse est forcée de rendre hommage aux grands hommes que tu produis. » Les « beaux jours » du germanisme allaient en effet commencer en France. Mais on vient de voir tout ce qu'il avait fallu à nos voisins de *Selbsthilfe* pour les amener. Pour la première fois dans l'histoire, une littérature était « lancée » dans un pays étranger, comme un produit industriel, à grand renfort de « réclame », et il était réservé aux Allemands d'inaugurer cette méthode. Les peuples du Nord entraient dans l'histoire littéraire.

LOUIS REYNAUD.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

ET G. CHARPENTIER

LETTRES INÉDITES

—

Barbey d'Aurevilly a parlé sans indulgence des femmes écrivains : « Les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes. Ce sont des hommes, du moins de prétention, — et manqués... Vous entendez, mesdames ? Quand on a osé se faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le Thermodon. » Et de fait, de Mme de Staël à Mme Henry Gréville, il en épargne peu. Mais Marceline Desbordes ne figure pas dans cette galerie des *Bas-bleus*. Sa place est au rang des *Poètes*.

C'est qu'elle n'a rien de « ces monstres qu'on appelle femmes de lettres ». Elle est restée femme avant tout, délicate et passionnée, d'une sensibilité toujours frémissante, d'une bonté incorrigible, malgré les déceptions, la misère ou les soucis du métier. Mais cette sensibilité n'est pas la sensiblerie niaise de ces muses geignardes que nous valurent les premières années du romantisme. Même dans ses recueils de 1819 et 1820 elle apporte autre chose qu'Hortense Céré-Barbé ou Adelaïde-Gillette Dufrénoy.

Personne aussi n'est plus éloigné du cabotinage de Delphine Gay. Elle n'est pas faite pour parader dans un cercle d'admirateurs, pour réciter des vers dans les salons, les yeux au ciel, une écharpe vaporeuse drapée sur les épaules. Elle écrit pour elle-même, pour dire ses angoisses ou ses rêves et c'est de son âme que vivent ses vers. A ne pas regarder plus loin, son art est médiocre et banal. Des négligences, de l'à peu près, des élégances vulgaires, une forme

molle le plus souvent, des incorrections même... Mais, par instants aussi, des illuminations soudaines, des cris jaillis du plus profond du cœur et qui éveillent en nous des échos vibrants.

C'est, quand elle est poète, écrit encore Barbey, la poésie du Cri que Mme Desbordes-Valmore. Or le Cri, c'est tout ce qu'il y a de plus intime, de plus saignant du coup et de plus jaillissant des sources de l'âme (1)...

Et cette femme passionnée, qui toujours souffrira de ses chers souvenirs, est encore une petite bourgeoise vaillante et paisible. En un temps et dans un milieu où les simples vertus familiales ne sont guère à la mode, sa correspondance nous la révèle préoccupée surtout de son ménage, de ses enfants et de son mari, attelée à une épuisante besogne, toujours inquiète du lendemain et jamais lassée de l'effort.

Une grande partie de cette correspondance a été publiée déjà. Voici quelques lettres encore. Elles sont adressées à G. Charpentier, qui, à l'âge de 28 ans, faisait, en 1833, ses débuts d'éditeur.

C'est là, dans la vie du ménage Valmore, une période assez critique. Depuis leur union en 1817, tous deux avaient mené l'existence un peu cahotée des comédiens de second ordre. Quoiqu'elle eût elle-même renoncé à la scène, Marceline devait suivre son mari, excellent homme, d'un talent honnête, mais incapable de s'imposer et d'obtenir ce qui eût été son rêve, un engagement sérieux dans un théâtre de Paris Et ils couraient les grandes villes de province, avec cet espoir tenace : peut-être, un jour, la Comédie-Française...

En avril 1832, Valmore avait signé à Rouen, comme premier rôle, aux appointements de 6.000 fr. Sa femme l'avait rejoint, — presque malgré lui, car le choléra exerçait ses ravages jusqu'en Normandie. L'année s'écoula sans

(1) Barbey d'Aurevilly : *Les Poètes*.

accrocs. Au répertoire, le *Louis XI* de Casimir Delavigne, la *Clotilde* de Frédéric Soulié, *Lucrèce Borgia*, *Térésa*, *la Tour de Nesles*... (1) Mais en avril 1833, quand le tableau de la troupe fut de nouveau soumis à l'agrément du public, le comédien rencontra une opposition violente. La bataille romantique avait été, de bonne heure, particulièrement vive à Rouen, et le théâtre des Arts avait connu des soirées orageuses (2). Or Valmore était surtout un tragédien ; les partisans du drame se dressèrent contre lui et il fut obligé de quitter la place.

Mon mari, écrit Mme Desbordes le 11 mai, est l'innocente victime d'une querelle tumultueuse des romantiques et des classiques de Rouen. Il a créé ce dernier genre avec des succès brillants. C'est un crime de l'époque. On nous renvoie, mais avec une fureur qui ressemble à un vertige. C'est l'idole brisée (3)...

« C'était à mourir de peur », dit-elle encore (4)... Le soir même, elle rentrait à Paris. Des amis intervenaient vainement auprès du baron Taylor. La Comédie-Française refusant de s'ouvrir à lui, Valmore se contenta provisoirement d'un modeste emploi à la Porte Saint-Martin, puis, à la fin de l'année, regagna Lyon, où il avait déjà, dans plusieurs campagnes, obtenu des succès.

Ces intervalles entre deux engagements sont toujours des moments de grand souci. Un nouvel emploi à trouver, un déménagement à faire et, en attendant, les difficultés de la vie journalière. Marceline est alors seule à subvenir aux besoins de tous. Il faut la voir soutenir son mari, solliciter des amis puissants, multiplier les démarches auprès des

(1) La jeune première était Mlle Nadège Fusil, charmante artiste qu'enleva, en août 1832, une maladie de poitrine. Mme Desbordes lui a consacré une pièce de vers (*Les Pleurs*, p. 177). — Des vers lui ont été inspirés aussi la même année par des concerts de Paganini (*Ibid.*, p. 273).

(2) La première d'*Antony*, en décembre 1831, et surtout de *Richard d'Arlington*, en février 1832.

(3) Lettre publ. par M. A. Pougin, *la Jeunesse de M. Desbordes-Valmore*, p. 194.

(4) Lettre publ. par M. L. Descaves, *la Vie douloureuse de M. Desbordes-Valmore*, p. 160.

directeurs, proposer des réimpressions ou mettre sur pied des ouvrages nouveaux.

Dans le cours de 1833, Charpentier lui a édité plusieurs volumes : un livre de vers, *les Pleurs*, avec préface de Dumas, — un roman, *Une raillerie de l'amour*, peinture alerte de la société impériale, — *L'Atelier d'un peintre, scènes de la vie privée*, et elle a encore d'autres projets en réserve. De Paris, le 5 septembre 1833 :

Il faut que vous soyez assez bon, cher Monsieur, pour venir causer avec nous. Vous connaissez la gravité de notre position et je sais l'intérêt que vous y prenez. Me laisserez-vous, sans en être blessé contre moi, disposer de la vente du *Droit d'aînesse* ? et aussi des trois nouvelles des *Veillées des Antilles* (1) ? Un libraire que je vous dois de connaître désire les acheter et demande une très prompte réponse. Je ne veux rien conclure sans votre renonciation à ces ouvrages. Bien que vous ne m'ayez liée par aucun écrit, vous me connaissez ; je ne me regarderai libre que si vous me dites vous-même : vous pouvez vendre... Vous avez plongé vous-même au fond de nos malheurs. Ce n'est pas un petit secours qui peut les combler. Ainsi, secondez-moi, car je suis découragée de l'avenir autant que du présent si lugubre. Répondez-moi ou venez...

A Lyon, où elle avait suivi son mari, de nouvelles angoisses l'attendaient. Elle avait connu l'émeute populaire des 21 et 22 novembre 1831. Les journées d'Avril 1834 firent renaître, avec plus de violence, ces scènes de désordre, impitoyablement réprimées.

Toutes les horreurs de la guerre civile, écrit-elle à Mme Branchu, ont désolé Lyon pendant six jours et demi et six nuits d'épouvantables terreurs. Le canon, les balles, le tocsin permanent, l'incendie partout, les maisons écroulées avec leurs infortunés habitants consumés sans secours dans les flammes, et la triste tentation de regarder aux fenêtres punie de mort... Le danger était

(1) Le catalogue Charpentier (1833) annonce la prochaine publication de *Isolier ou le Droit d'aînesse*, 2 vol., et *Trois jeunes filles, Veillées des Antilles*, 1 vol. — Deux volumes de *Veillées des Antilles* avaient déjà paru en 1821.

partout, la fuite presque impossible. Nous nous sommes retrouvés tout étonnés, ou presque tristes d'être vivants au milieu de tant de victimes (1)...

Après ces secousses, une ville écrasée sous la terreur, le théâtre vide, le directeur en faillite, les appointements de Valmore qui ne peuvent être payés, toujours la misère menaçante... Mais elle ne se révolte pas. Pour le malheureux qui les ruine involontairement, elle n'a que des paroles de pitié. Ses tristesses personnelles ne l'empêchent pas de prendre part aux inquiétudes de ses amis.

23 août 1834. — Nous vous remercions de votre bon souvenir, cher Monsieur Charpentier, et j'avais déjà pris part à vos chagrins, car les journaux nous les ont dits. Je suis d'autant plus triste de ces tracasseries onéreuses pour votre avenir que M. Dumas s'y trouve mêlé et qu'il souffre aussi de tout cela. Il m'a été si bon que je lui voudrais un sort tout d'une pièce, heureux d'un bout jusqu'à l'autre. De votre côté, vous étiez si ardemment son ami que ces plaidoiries ont dû vous tourmenter doublement. Nous avons suivi ce procès avec beaucoup d'anxiété et sa conclusion nous a fait mal.

Je n'ai pas du tout envie de rien nouer avec M. Dumont, je vous l'ai déjà dit et je vous le redis. Si vous voulez vous charger du volume de traductions dont je vous ai parlé à Paris, dites-le-moi et prenez acte que je vous en parle en premier. Je vous dois cette déférence, parce que je crois que vous avez un peu d'amitié pour moi. S'il ne vous convient pas de l'imprimer, placez-le avec le plus d'avantage possible, je vous en aurai de l'obligation et vous le placerez sûrement mieux que je ne ferais. Je suis à le recopier au net. Je crois qu'il sera joli, mais il y faudrait au moins une belle gravure, ce serait bien pour le jour de l'an. Il y aura six sujets : le contrebandier, — le baiser du roi, — les deux églises, — un conscrit, — les trois numéros, — la Juive, — la servante, — le chien noir. Si c'est trop, on retrancherait une ou deux nouvelles... Nous sommes dans toutes les horreurs d'une faillite théâtrale, où nous perdons d'autant plus qu'on nous a retenu le quart de chaque mois depuis le sanglant avril. Le pauvre directeur s'est

(1) A. Pougin, *liv. cit.*, p. 198.

aventuré dans de grandes spéculations qui l'entraînent avec nous dans l'abîme. Ces sortes de défections sont si tristes que je n'ai pas un moment de ressentiment contre ceux qui nous ruinent. Je les plains comme moi-même. Le feraient-ils, s'ils pouvaient autrement ?... Si vous avez le temps, veillez un peu avec votre cœur sur mes intérêts, car notre position est menaçante. Peut-être, pourtant, n'est-ce qu'une fausse crainte. Je suis bien lasse de trembler. Soyez plus heureux que nous. Je vous assure que ce serait une grande douceur pour moi de vous savoir heureux autant que nous vous aimons.

5 octobre. — ... Le grand théâtre est toujours fermé, le commerce malade, les prisons pleines et la force armée partout !...

22 octobre. — Gardez-vous de m'envoyer de l'argent, bon monsieur Charpentier, car, à l'examen des manuscrits à transcrire, à l'état de ma santé et au peu de temps que me laissent les soins de tous mes enfants réunis autour de moi, je ne peux maintenant prévoir quand je pourrai terminer mon travail interrompu par tant de causes réunies et surtout par la fièvre nerveuse qui ne m'a pas quittée un jour. Ne hasardez donc pas pour moi ce qu'il y a de si rare en ce monde, de l'argent, et attendez que je vous envoie, sans étouffement d'un travail impossible, le volume de traductions dont je vous ai parlé. Mille grâces, d'ailleurs, de votre bonne volonté. Je sais que vous m'aimez et je vous le rends bien, car vous avez été excellent dans mes graves chagrins. J'entends vos raisons sur M. Dumont et je ne nouerai nulle affaire avec lui. Je ne le comprends pas assez... Voilà donc M. Dumas dans l'horreur des duels (1) ? Que cette vie agitée me fait de peine, quel bel avenir toutes ces scènes orageuses dévorent. Il est écrit que toutes nos chères gloires pâliront dans l'espèce de choléra qui enfièvre la France !... Nous sommes toujours dans l'anxiété sur le sort du théâtre de Lyon. Trois ou quatre directeurs se le disputent. Il demeure fermé pourtant et tous les artistes découragés sont plongés dans une misère que l'approche de l'hiver rend plus insupportable. On dit que le conseil municipal retarde le plus possible pour ne pas donner la subvention accordée au directeur, quand il y en a un ; et qu'à cette cause se mêle une irritation en-

(1) Duel Dumas-Gaillardet, 17 octobre 1834.

tre le maire et le préfet. Le résultat est, pour nous, du malheur tout pur...

Février 1835. — Vous aurez la bonté de me répondre courrier par courrier, cher M. Charpentier, car voici plusieurs jours que j'ai reçu de M. Dumont de nouvelles et pressantes demandes pour *lui traduire* un volume de scènes anglaises. Il m'en offre sept cent^{s}, mais je veux mille francs de celui que j'ai *terminé* et auquel vous savez que je travaille depuis un an, mais qui n'a rien de commun avec les *livres* que M. Dumont vient de m'envoyer pour y puiser le volume qu'il souhaite. Avant tout, et je vous l'ai dit, ce ne sera qu'après en avoir causé avec vous et sur votre refus que je vendrai sans scrupule mon travail terminé. Il m'a coûté beaucoup de peine et j'aurai bien du mal à me décider à de nouvelles traductions, c'est plus long pour moi que de composer et tous mes autres petits travaux ont été abandonnés. Le voulez-vous ? Le pouvez-vous ? car je ne peux vous cacher que j'ai un besoin pressant d'argent pour combler le passé qui a tant pris sur notre avenir. Mais avant tout, ma parole. Je ne vendrai rien sans votre refus d'acheter. J'attends courrier par courrier, car je suis déjà en retard. Inez a eu la rougeole. C'est presque vous dire : *j'ai eu la rougeole...* (1).

11 mars. — Je n'ai pu vous répondre, bon monsieur Charpentier, c'est une vie troublée que celle de Lyon. Tout la brise, le climat et les troubles du peuple, les prisons, la misère, l'attente du choléra. Je n'ai pu travailler pour finir le volume. J'ai, je vous l'ai dit, encore deux nouvelles à transcrire, mais où en trouver la force contre une fièvre obstinée ? Ce sera quand Dieu voudra. Vous aurez ce volume au prix de 750 francs que vous m'offrez, quand il sera entièrement terminé. Je ne peux dans ma conscience vous promettre d'en entreprendre un second, ce travail m'affadit jusqu'aux larmes. C'est trois fois plus fatigant que des vers ou *sa prose à soi*. Je vous dirai toujours ce que je ferai, n'engageant rien à d'autres que *sur votre refus*. Je vais envoyer le mien à M. Dumont, qui doit me trouver impolie. Je n'ai été que mourante

(1) Sur la lettre, cette note manuscrite de Charpentier : « Répondu le 22 février 1835 que j'acceptais son livre pour 750 francs mais pas plus... Ou bien je lui offre de publier le livre pour son compte, d'en faire tous les frais, de lui laisser tous les bénéfices, de prélever seulement, après l'intérêt légal de mon argent, 15 o/o sur les ventes pour ma commission. »

et toujours sincère. C'est avec ce sentiment que j'ai pris une vive part à vos peines. Oui, vous en avez eu qui m'ont beaucoup affligée, soyez-en sûr. Vous n'avez pas la sécheresse de tous ceux qui m'ont blessée en ce monde et il n'y a pas de bien que je ne vous souhaite pour celui que vous auriez voulu me faire...

La mort de M[lle] Mercœur (1) m'a fait tout le mal que vous pouvez penser. On a trompé cette chère fille par de grossières flatteries qui lui ont coûté la vie, car vous savez si une femme peut vivre de sa plume. Les déceptions déchirantes qui l'attendaient à Paris avec une ambition ardente et une santé frêle ont brisé son talent et son existence. Je l'ai pleurée sincèrement et amèrement, car je l'ai vue déjà beaucoup souffrir une fois chez M. Alibert, sans pouvoir lui prouver que mon intérêt silencieux était réel et profond. Elle est bien maintenant ! Oui, tous ceux qui sont à cette place sont bien ! Mais c'est sombre et triste de les y voir par une telle cause ! Je vous remercie d'avoir été aussi très bon pour elle. Il vaut mieux perdre un peu d'argent et n'avoir pas un froid repentir de dureté. Nous ne serons pas toujours dans cette vie de vanité et de calcul, tout ce que vous aurez *donné* vous sera rendu. Cette jeune fille aura du bien à dire de vous et vous paye déjà peut-être d'où elle peut se rappeler *sans fièvre* le triste monde où elle a passé...

3 avril. — .. Ce qui m'indigne le plus, c'est qu'il faut toujours recommencer des petits détails d'affaire et que j'ai d'affreuses palpitations de cœur. Lyon, la guerre civile et les faillites ont fini de me tuer, Valmore n'a pas le temps de respirer, jouant le drame tous les jours, voilà mes excuses. Ecoutez bien le reste. Je vous enverrai par quelque ami *sûr* le manuscrit d'imitations anglaises. Je transcris la 7[e] nouvelle qui doit composer le volume ; il en faut, je crois, au moins huit d'après mon calcul. Je vous demandais de me redire exactement ce qu'il fallait de pages bien remplies (papier écolier) pour le volume dont vous connaissez mieux que moi le format. Il faut m'écrire cela, je vous prie, *par la poste*. Je sors d'une maladie fort rapide, mais écrasante pour écrire. Voilà ce qui cause toutes ces lenteurs ; c'est qu'il me faudrait la campagne, de l'exercice, le grand air, et qu'il faut que j'expire dans une rue sombre de ce marais pavé qui s'appelle

(1) 7 janvier 1835.

Lyon. Demandez à M. Dumas ce qu'il en pense ! Il marchait en l'air, lui, et par bonds indignés. Enfin, quand le manuscrit sera complet, vous le recevrez. Je voudrais bien que vous fissiez faire une gravure pour *Sally Sadlins* la servante anglaise, le tout à votre volonté, car les petites douceurs de ce monde, je les attends dans l'autre...

En juin, le volume de nouvelles anglaises était achevé. Mais Charpentier ne partageait pas l'impatience de l'auteur et il parut seulement l'année suivante sous le titre: *Le Salon de Lady Betty*. Ces retards étaient pénibles à Mme Desbordes; sa correspondance marque un peu d'amertume:

10 juin 1835. Lyon. — Comment, mon bon Monsieur Charpentier, ne m'écrivez-vous pas ! Que Paris est terrible pour les absents ! Je vous ai écrit, j'ai envoyé le manuscrit terminé à M. Victor Herbin pour qu'il s'en arrangeât de suite avec vous, selon qu'il était convenu, et puis je n'entends plus rien du manuscrit, de vous, ni d'Herbin. Tenez, c'est affreux. Avec cela, un coup de soleil qui me retient au lit avec une fièvre aiguë, c'est complet. Pourtant je ne laisserai pas aller cette occasion sans vous écrire encore. Seriez-vous malade ? Non, j'espère. Vous n'en avez pas le temps, vous ! Si vous étiez empêché d'imprimer ce volume, dites-le-moi, vous savez que je ne serai jamais fâchée contre vous. Nous tâcherions d'en faire quelque chose. Peut-être qu'une des nouvelles qui le composent entrerait au *Musée des familles* pour lequel M. Henry Berthoud m'a demandé un article. Mais j'ai besoin de savoir vos résolutions...

19 juillet. — En arrivant de Grenoble où m'avaient appelée les intérêts de mon fils, dont je voulais revoir l'école et les maîtres, je trouve une lettre de vous, une autre de M. Henry Berthoud qui me dit ne pouvoir obtenir une des sept nouvelles qui sont entre vos mains et que je l'avais autorisé à vous demander, *si vous consentiez à la laisser imprimer* au *Musée des familles*. Vous me dites précisément que vous renoncerez au *Conscrit de 1812* ou Conscrit de Vire, quand même vous imprimeriez les autres ; qui donc alors vous retient d'envoyer cette nouvelle à M. Berthoud, puisque vous avez la conviction que ce serait dans mon intérêt, car il me payerait cette impression s'il la prenait pour son jour-

nal ? Vous me faites bien de la peine, cher Monsieur Charpentier, il faut que vous soyez bien surchargé d'affaires pour oublier à ce point celles, à la vérité bien humbles, qui me concernent ; mais cette dernière, c'était plutôt à titre d'amitié qu'elle s'était engagée, vous le savez, et je vous avais laissé une entière liberté de ne pas l'entreprendre, ayant M. Dumont qui me priait beaucoup pour cette bagatelle. Vous n'ignorez pas davantage que le prix de ce volume est destiné d'avance à l'acquit d'une dette qui m'ôte le sommeil et que nos pertes de l'an passé ne m'ont pas permis d'acquitter encore. J'ai *juré*, d'après l'engagement pris avec vous, et je ne me console pas de manquer à ma parole... Ecoutez, mon bon Monsieur Charpentier : vous savez que je ne vaux et que je ne comprends rien à gronder et que je me considère en ce monde comme trop peu de chose pour faire de l'importance ; mais, pauvre comme je suis, avec tant de famille et de voyages, tout est d'une grande valeur pour moi, avec une santé qui me permet à peine d'écrire... Je paie maintenant la pension de mon fils, parce que son maître est remarié et qu'il a déjà un enfant. Je ne peux donc plus rien accepter de lui. Jugez de tout l'argent qu'il nous faut ! C'est bien sacré, je vous jure, et je suis sûre que vous me comprendrez...

19 novembre. — Eh bien ! Monsieur Charpentier, j'attends. Je vous sauve un port de lettre pour vous remercier du volume plein de grâce de M. Fontaney, — mais vous comprenez bien d'avance que ses traductions vont tuer les miennes. Où avez-vous rêvé une telle perfidie contre moi ? Et puis, que deviennent toutes ces nouvelles éparpillées ?.. Mon Dieu ! Comme vous êtes pour les provinciaux !...

Il s'agit ici des *Scènes de la vie Castillane et Andalouse*, publiées par A. Fontaney sous le pseudonyme de Lord Feeling, et l'on ne voit pas, à vrai dire, en quoi elles peuvent nuire au succès des scènes anglaises de Mme Desbordes. Ce n'est de sa part qu'un accès de mauvaise humeur, — vite apaisé. Il suffira qu'elle sache son ami malheureux pour oublier tout. En décembre 1835, après l'incendie de la rue du Pot-de-fer, où Charpentier avait perdu plusieurs milliers de volumes :

22 décembre. Lyon. — Je n'ai pas besoin de vous dire, bon

Monsieur Charpentier, que vous savoir malheureux est une chose qui aggrave mes peines, mais j'ai besoin de vous le prouver autant qu'il est en mon faible pouvoir. Je prie Dieu qu'il fasse le reste et répare le coup qui vient de vous frapper ; j'en suis navrée et Valmore est fort triste. Si nous avions autre chose que les dettes de notre ancien directeur à payer sur notre travail, je vous enverrais de l'argent. Cette joie m'étant refusée, je vous envoie par cette lettre la quittance des derniers trois cents francs que mon mari avait acceptés pour les Nouvelles anglaises. N'ayez pas du moins cette préoccupation au milieu des inquiétudes qui doivent attrister votre esprit, pour vous et vos infortunés confrères. Vous ne me devez donc plus rien. Puissent vos autres amis être moins arrêtés que moi dans l'élan du tendre intérêt qu'une si grave épreuve attire sur vous...

Le jeune éditeur fut profondément touché de cette offre naïve et généreuse.

Inutile de dire, a t-il écrit au dos de la lettre, que je refusai les 300 fr. de cette admirable femme...

Le 19 janvier 1836, elle se plaint amicalement de ce refus :

Vous avez été avec moi plus fier que la colombe avec la fourmi, et vous m'avez ôté une joie, car c'était bien de toute mon âme que j'essayais de vous consoler un peu. Puissiez-vous toutefois n'avoir jamais l'occasion *grave* de vous ressouvenir que je serai toujours dans la même disposition de cœur et soyez heureux autant que je n'ai jamais cessé de le désirer...

Toutes ses lettres témoignent de la même sensibilité délicate. Quelques jours plus tard, sur le Dr Alibert :

Bon Monsieur Charpentier, Monsieur Alibert m'écrit : ne me dédierez-vous rien avant que je meure ? Cela m'a fait pleurer, car il a aimé beaucoup et un peu secouru mon oncle. Je n'ai rien que ce petit volume et je le lui offre, au nom de tous les malheureux que je lui ai jetés dans les bras et qu'il a recueillis à mes prières dans son hôpital Saint-Louis. Je lui en ai porté de tous les rangs, de tous les âges et de tous les partis ; vous savez comme j'ai du courage quand je ne demande rien pour moi. Il ne m'a jamais refusé un pauvre et je n'ai rien que ce livre pour

l'en remercier. Vous arrangerez cela avec lui, et vous me direz s'il est temps de faire précéder le titre par cette page que je vous enverrai alors de suite...

Et à propos d'une maladie de sa plus jeune fille, cette simple phrase émouvante (12 mai 1836) :

Ma chère petite Inès, mon cher et dernier enfant, a lutté trois semaines contre la plus grave maladie ; nuit et jour, je l'ai regardée *à en perdre la vue*... Je suis convalescente comme elle...

Le calme à peu près rétabli, Valmore avait repris son métier, sans grand enthousiasme. Un moment, en 1836, les velléités directoriales d'Hugo et Dumas le remplirent d'espoir. Ce théâtre des poètes qu'ils voulaient créer pouvait accueillir son talent. Mais les choses traînèrent en longueur : il fallait établir la charte de cette entreprise, choisir un terrain et construire, ou remettre en état une salle ancienne... La Renaissance ne devait ouvrir ses portes que le 30 août 1838.

A Lyon, cependant, la tragédie avait disparu du répertoire. La poésie cédait peu à peu la place aux grands opéras de Meyerbeer : les comédiens s'effaçaient devant les chanteurs richement payés. A plusieurs reprises, la direction du théâtre fut offerte à Valmore. Il n'osa pas accepter. « Cette responsabilité d'argent effarouchait sa probité » et il préféra rester « humble comédien » (janvier 1836). C'était au moins la tranquillité encore, — pour quelque temps. « Nous avons l'espoir d'une année solide au théâtre, écrivait Marceline, cela paraît sûr jusqu'en mai 1837 » (12 mai 1836).

Elle se trompait seulement de quelques semaines. En avril, l'engagement de Valmore ne fut pas renouvelé. Après un bref séjour à l'Odéon, où Dumas l'avait fait entrer comme administrateur, il signa pour une tournée en Italie. Ses amis avaient essayé en vain de le décourager de cette aventure qu'une faillite — encore ! — interrompit brusquement. L'impresario l'abandonna avec sa femme et ses deux

filles sur le pavé de Milan. On a conté les péripéties de ce voyage lamentable et le retour de Marceline par le Simplon et Genève.

De cette période, je ne connais aucune lettre inédite. Mais, une fois rentrée à Paris, elle a recours de nouveau à l'amitié de Charpentier :

16 mars 1840. — Rendez-moi bien des services, cher Monsieur Charpentier. Je vous en demande deux à la fois pour vous en faire reprendre l'habitude. Etes-vous content de ma mémoire ?

Chargez-vous de vendre un beau volume d'Aimé de Loy. Bien qu'imprimé à Lyon tout récemment, il est beau. Le poète est hors ligne, mort tout jeune et fatalement. M. de Sainte Beuve doit vous en parler et en parler lui-même publiquement. L'éditeur Boitel de Lyon demande si vous voulez vous charger de quelques volumes en dépôt, et, comme il ne connaît pas une âme (que la mienne très solitaire à Paris, près de fuir encore vers Lyon), il désire que vous vous chargiez des annonces et demande ce qu'elles coûteraient, afin de vous rembourser cette avance. Il est sûr et cette publication est pour lui une œuvre de cœur, car il était l'ami d'Aimé de Loy, qui nous a tous rendus bien malheureux *en se tuant !...*

Aimé de Loy, encore une victime du romantisme. L'existence la plus aventureuse et la plus tourmentée. Docteur ès lettres et en droit, il semblait fait pourtant pour une vie régulière. Il était né en Franche-Comté ; il avait là-bas une famille, une femme, des enfants... Mais une sorte de fatalité lui faisait tout oublier. Il allait de ville en ville, frappant aux portes, troubadour attardé, bien accueilli parfois, chassé plus souvent. Il voyagea ainsi à travers la France, la Suisse, l'Allemagne, le Portugal, le Brésil, fantasque et enthousiaste, avec des élans de gaîté et de mornes découragements, passionné de poésie d'ailleurs, — et vraiment poète. En 1827, un éditeur lyonnais avait publié de lui des *Préludes poétiques*. Mais il ne pouvait faire autre chose que préluder. Sa folie le reprit. Au lendemain de sa mort,

quelques amis réunirent ses poésies éparses, *Feuilles au vent* (1).

La même lettre apporte encore une bonne nouvelle :

Vous savez, après cela, qu'un bonheur vient de tomber sur moi, comme du ciel. Après la pension que M. Dumas a eu le pouvoir de me faire rendre, on m'en donne encore une inattendue, pas méritée je le sens ! Mais je crois que c'est Dieu qui l'envoie à ma chère famille. Je n'ai pas un seul exemplaire à offrir à M. Villemain, de vos *Pleurs* ou de *l'Atelier ;* je le voudrais bien relié et je manque d'argent pour l'acheter. Pouvez-vous me les trouver pour les payer dans trois mois ? Si ces exemplaires ne se trouvent pas reliés, en avez-vous d'autres de moi, tels que *Pauvres fleurs*, *Violette* et les anciennes poésies ?...

C'est Villemain, en effet, qui, en abandonnant le ministère, avait porté cette pension de 300 à 1.200 francs. Ce n'était pas la fortune, mais c'était un peu de sécurité ; d'autant plus que son mari, après un début orageux, avait été accepté par le public bruxellois. « Le présent n'est encore pour moi qu'une lutte grave, disait-elle, mais un côté du chemin s'aplanit » (28 mars).

Elle continuait d'ailleurs son labeur acharné. En 1839, le roman de *Violette ;* en 1840, trois volumes de contes enfantins en prose et en vers ; bientôt ses poésies allaient prendre place dans la nouvelle bibliothèque in-18 qui devait illustrer le nom de Charpentier : glorieuse consécration. C'est à la fin de 1841, après un voyage à Londres, où elle était allée chercher Ondine, qu'il fut sérieusement question de

(1) Voici une lettre inédite d'Aimé de Loy à A. de Jussieu. On y retrouve l'écho de ses angoises : « Je pars, je ne puis plus tenir à l'amer dégoût de tant de mécomptes. Aussitôt, c'est-à-dire huit jours après mon arrivée à la Maison rouge près Saint-Vit (Doubs), je vous ferai parvenir en un bon par la poste le montant de toutes vos obligeantes avances. Je garde un pantalon et une redingote à vous, plus 20 fr. Si le D. d'O. envoie quelque chose, vous le garderez, mais je n'y compte pas. Je vais, au moyen d'arrangements de famille, être à même de m'acquitter envers vous. Ce sera mon premier soin comme mon premier besoin. Je m'en veux de vous quitter ainsi, mais, en vérité, je n'ai pas la tête à moi. A. de L. » — Voy. un article de X. Marmier, *Revue de Paris*, t. XV (1835), et Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*.

ce recueil ; Sainte-Beuve, qui s'était chargé de la préface, y donna ses soins.

20 novembre 1841. — Si vous avez besoin de moi pour la publication projetée, me voilà de retour de Londres depuis deux jours ; je serais descendue dans votre cher ménage, si je n'étais bien lasse du voyage et de ses dangers et des torrents d'eau qui tombent à Paris comme à Londres. J'en ramène, par la grâce de Dieu, ma chère Ondine en parfaite santé, ce qui fait que je suis votre heureuse et affectionnée...

7 février 1842. — Rue de Tournon n° 8. — Nous sommes prêts et le volume choisi est à votre disposition. M. de Sainte Beuve y a mis un soin dont je suis bien touchée. Je ne vous répéterai pas de quel secours est cette petite barque dans mon naufrage. Que la providence m'acquitte envers vous ! Devenez bien riche pour vous récompenser de m'avoir rendue moins pauvre...

11 juillet 1842. — J'espérais vous revoir depuis mon retour de la Normandie et je voulais vous remercier du livre qui est bien joli. J'en ai témoigné aussi toute ma reconnaissance à M. Sainte-Beuve, trop indulgent pour moi. Si vous êtes riche, dites-le moi, car je vous avouerai que je suis bien pauvre, et que personne que vous ne peut le savoir, pour m'en consoler.

Puis, le 30 juillet :

Ce n'est pas l'amour de l'argent qui me fait vous rappeler que je vous en ai demandé. Les nécessités m'environnent et cette seconde lettre vous l'atteste. Si vous ne pouvez terminer d'un coup ce qui nous lie d'intérêt, vous n'avez personne qui comprenne mieux que moi les points d'arrêt qui surviennent dans toutes les positions de ce triste monde. Agissez donc avec moi comme avec une sœur qui vous souhaite tendrement d'être moins pauvre qu'elle...

Ainsi, la gêne était revenue. D'année en année, désormais, il semble que la situation s'aggrave. Ses lettres deviennent plus brèves, comme haletantes, et parfois ce sont des appels presque désespérés.

5 novembre 1843. — Ne ferez-vous rien, bon Monsieur Charpentier, de l'*Atelier d'un peintre* ? Ce volume, bien corrigé, ne trou-

vera-t-il point de place dans votre collection ? Si sa réimpression n'est pas onéreuse à vos intérêts, je vous en aurais une obligation infinie, elle me soutiendrait un peu dans mes devoirs de mère. Qui donc sait comme vous comment je les remplis ? et qui, si ce n'est vous, m'y a aidée dans quelques moments difficiles de ma vie si grave ! Aucun de ces moments-là pourtant n'a ressemblé à celui où je me trouve. Mon courage commence à chanceler et je vous écris avec une de ses dernières lueurs. Depuis dix mois, mon cher mari n'a pas touché un denier à l'Odéon (1). J'ai travaillé à mourir, et pour si peu ! Si *l'impossible* ne vous force pas à rejeter ma demande, prêtez-y l'attention de votre cœur. C'est le malheur réel qui me fait vous faire une demande peut-être ridicule, dans la presse où vous êtes de tant de bons livres à choisir. Si cela est, déchirez mon billet et ressouvenez-vous seulement que je n'ai pu l'écrire avec quelque confiance qu'à vous, parce que je suis déjà votre obligée.

15 avril 1845. — Cher Monsieur Charpentier. S'il ne vous gênait pas trop de faire une petite édition de *l'Atelier d'un peintre*, j'en serais bien satisfaite. J'ai passé un hiver laborieux et stérile tout ensemble par la maladie grave de ma plus jeune fille, alitée six mois. Ce livre serait d'un peu de secours au présent. Qui sait si le hasard n'y serait pas favorable ? Je ne l'espère pas, mais je vous le demande. J'ai si peu de chose à demander au sort...

19 novembre 1845. — Boulevard Bonne-Nouvelle, 10. — Si vous ne changez pas plus que le sort qui m'éprouve, venez à mon secours contre lui. Prêtez-moi quelque argent dans ce moment d'angoisse. Mais soyez averti que je ne pourrai vous le rendre avant le 10 juillet prochain.

9 février 1848. — Rue de Richelieu, 89. — Je vous remercie bien tard du soin que vous avez pris pour moi. Je suis malade de la recherche inutile d'un logement, par le froid le plus rigoureux ou la pluie... Notre nid tient à peine parmi les murs croulants. On ne pourra bientôt plus monter l'escalier. M. Le Huby m'a dit en recevant le manuscrit des petits Drames des enfants, qu'il était surchargé des comptes de 1848 et ne pourrait *peut-être* lire avant bien du temps. Ce *peut-être* m'a bien abattue dans les tristes réalités du moment. Soutenir honnêtement une chère fa-

(1) Valmore était entré à l'Odéon en 1842.

mille est difficile jusqu'à la fin des deux surnumérariats que vous savez, si je n'obtiens aucun relief de ma misérable plume... Si je surmonte la crainte de vous déranger de vos affaires, il faut que je sois infiniment troublée, mais je ne connais au monde que vous et M. Dumont qui m'ayez aimée dans le malheur, et M. Dumont a mal à la tête. Quant à moi, j'ai bien mal dans le cœur, tout en y trouvant avec gratitude votre bon souvenir...

Cette année 1848 devait être plus cruelle encore que les autres : sa pension suspendue, son fils Hippolyte employé dans un ministère à 40 fr. par mois, son mari découragé, aigri, — et rien à attendre des éditeurs... Ajoutez d'autres angoisses, plus cruelles que les soucis d'argent. « Elle est mère, mère heureuse », avait écrit Sainte-Beuve en 1842. Ses enfants étaient tout son orgueil : un mal implacable allait enlever ses deux filles.

La plus jeune, Inès, succomba la première, le 4 décembre 1846. La mère fut écrasée de douleur.

Que voulez-vous, je suis par terre et poignardée dans mon enfant !... Jamais je n'avais osé laisser crier mes terreurs. J'allumais obstinément des lueurs d'espoir, pour pouvoir avancer, jour par jour. Et l'incompréhensible est entré et a tout éteint (1).

Mais déjà Ondine était menacée à son tour. Pendant près de dix ans, elle se débattit. En 1841, 42 et 43, elle était allée se confier à Londres au docteur homéopathe Curie, mais ses soins n'avaient donné qu'une amélioration passagère. Des excès de travail aidèrent au progrès de la maladie. Vainement Mme Desbordes, qui savait par expérience, essaya d'intervenir ; ses conseils ne furent pas écoutés.

Ondine avait gardé toujours, à l'égard de sa mère, une attitude respectueuse, mais sans abandon. Même durant cette longue agonie, il ne peut y avoir entre elles intimité véritable. Cette commune souffrance les laisse éloignées. Et cela, pour Marceline, est le plus cruel. De quel cœur elle voudrait défendre son enfant, l'entourer de sa ten-

(1) Lettre publiée par A. Pougin, *liv. cit.*, p. 303.

dresse !... Mais ses effusions sentimentales se découragent devant la raison un peu froide de cette petite personne si différente. Il y a en elle quelque chose d'étranger, de secret et d'obstiné. Elle ne veut pas être plainte, elle ne veut pas d'un amour indiscret et, devant l'énigme de cette âme douloureuse, la mère reste désemparée.

Le 16 janvier 1851, la jeune fille avait épousé le député Jacques Langlois. « Le mariage, une grossesse, l'opiniâtreté de la jeune mère à vouloir nourrir, tout cela, écrit Sainte-Beuve, devait vite devenir une cause de mort. » Le dénouement se produisit le 12 février 1853. Quelques jours après, Mme Desbordes écrivait à Charpentier une lettre encore, d'une écriture tremblante, saccadée, une écriture où se lit une affreuse détresse :

Sous le coup terrible que je reçois, je ne parlerai qu'à vous de ma misère. Je suis forcée de m'en apercevoir, au fond de mon désespoir. Si vous pouvez encore l'amoindrir, faites-le, bon Charpentier. Dieu qui me frappe ne punira pas ceux qui m'auront soutenue au Calvaire... Je ne veux appeler à moi que vous !

Ces préoccupations matérielles en un pareil moment : n'y a-t-il pas là quelque chose de poignant et cette lettre n'est-elle pas éloquente en sa simplicité nue ? Des joies sans lendemain, des soucis vulgaires et de grandes douleurs, — c'est toute la vie de Marceline Desbordes.

JULES MARSAN.

SIMPLIFICATION AMOUREUSE

—

A Marcel **Proust**,
qui découvrit un monde de la sensation, des paysages et de l'amour,
Je renouvelle ma gratitude.
L. P.-Q.

Tel est l'essai que Michel Valentin me remit, en quittant la France, sans esprit de retour, après la deuxième année de la guerre.

« Je travaillais à ces notes, me dit-il, lorsque, par désœuvrement, il m'advenait d'ouvrir ce tiroir. Mon bureau refermé, je les oubliais aussitôt. Comme elles ne méritent même pas d'être détruites, les voici. »

Il n'ajouta pas que j'en disposerais à ma guise : il ne voulait pas s'attarder en commentaires sur ce qui n'existait pas pour lui.

Michel Valentin était sincère. Je m'efforce de l'être à son égal en considérant cette publication comme un devoir d'amitié.

I

Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler d'amour.
LA ROCHEFOUCAULD.

C'était un hôtel moderne avec sa façade toute en fenêtres, son hall pullulant de grooms, ses clients maniaques. Je l'habitais pour me donner le sentiment du provisoire.

Cependant attaché à la ville, soumis à des idées et à des attitudes, plus ou moins contraint à une occupation rémunératrice, je m'efforçais à sortir de ces entraves...

Quelques fluctuations diverses, un voyage sur le pêle-

mêle des vagues, des aventures dans la rue, un essai de passion sous les marronniers romantiques — m'avaient convaincu qu'en dehors de l'agitation seulement il est possible de développer la vigueur de ses membres et d'atteindre au luxe de la pensée.

Ma liberté conquise, je voulais la situer loin des mouvements de la vie, dans une grande maison solitaire et sans meubles, disposée pour satisfaire à la naturelle division de mon temps.

Il me semblait que la sagesse tisserait là une atmosphère sereine, comme celle de la plus insignifiante mosquée.

Cette silencieuse maison, je la voyais peuplée d'invisibles et mystérieux serviteurs. Parfois ceux-ci seraient sortis de leurs fonctions habituelles pour répondre à mes impérieuses caresses, sans que ni eux, ni moi nous ne nous en fussions aperçus.

Et ils auraient contenté toutes mes aspirations d'amour...

Je pensais alors ne plus aimer, non par impossibilité, mais par manque de désir. Puisque tout peut se passer sans aimer, exactement comme si l'on aimait.

Il me suffisait de posséder.

Je recherchais des êtres faibles pour que ma volonté restât intacte, des êtres de misère pour m'écarter d'eux, des êtres vénaux pour qu'ils consentissent à s'adapter à mes habitudes organisées.

Pourquoi leur demander leur nom ? Cela m'eût semblé un commencement d'amour.

L'amour me répugnait : seuls les impuissants ne se contentent pas de l'acte de chair et de sa naturelle gravité. Pourquoi envelopper la sensualité de tendresse et de liens, comme un auteur qui dans une pièce à thèse ha-

bille une idée d'exemples et d'illustrations pour un public borné que l'idée nue n'éveillerait pas ?

Je me croyais à l'abri de l'amour, comme l'homme civilisé de la faim.

J'osais me dire :

« Aucune passion n'attache aucune parcelle de moi à aucune chose. Je vis dans *l'attente de rien.* »



Parfois, je m'étonne de mon audace, et de ce que toute ma jeunesse ait accepté le souhait de cette maison grise, si neutre, si pareille là-bas sur la colline, à la couleur du ciel, qu'un passant dans la vallée ne soupçonnerait guère son existence.

Je crains surtout les surprises de ma sensualité, c'est elle la force la plus rebelle à maîtriser en moi.

C'est elle qui combattit mon adolescence, qui la désorienta en lui jetant le trouble, la saine et dangereuse ardeur, la mauvaise inquiétude.

O ma vie ! Si un être s'offre à ma capture, saurai-je persévérer et m'appuyer sur la sûre, sereine et solitaire assise de ma grande maison ?

Et s'il m'advient d'aimer cet être, puis d'aimer l'amour qu'il me porte...

—

Le besoin d'occuper chacune de mes nuits avec une créature différente ne provient-il pas du pauvre sentiment d'indiscrétion qu'éveille en moi l'aspect d'une forme nouvelle ? N'exige-t-il pas un inutile effort d'adaptation à l'être inconnu couché auprès de moi ?

Ne serait-il pas plus aisé de consacrer une seule femme à la satisfaction de mes sens, si elle répondait mieux que les autres à mes tendances ?



Voilà plusieurs semaines que je la vois. Et je ne suis

pas encore lassé d'elle. Et je ne me préoccupe guère de savoir pourquoi.

★

La spontanéité de ses gestes neufs, étranges, inexpérimentés me captive.

Il y a une fougue dans son baiser, qui arrache jusqu'au fond de l'être le plaisir superficiel de l'amour.

Sa bouche ne donne pas le baiser ; elle le prend dans une ardente morsure.

Puis elle allie à cette violence des curiosités ignorantes d'enfant, qui exacerbent ma luxure.

Elle me fait part de ses fantaisies si naturellement, que nous parvenons aux plus délirantes voluptés avec une âme simple et déconcertée.

Son farouche besoin d'amour, qui ne se rassasie pas, redemande l'amour avec un instinct si pervers sous des dehors polis, avec une si touchante hésitation que ma sobriété coutumière court à tous les excès avec un étonnement émerveillé.

Mon union, qui s'achève d'ordinaire à l'aurore, s'attarde avec elle.

Et pourtant je m'intéresse peu à elle en dehors des heures où je la rencontre.

Hier, comme je prolongeais parmi les draps ma langueur apaisée, une impatience soudain la poussa à se lever, à se remuer, à sortir. Je la laissai partir sans regret, et sans me soucier de la façon dont elle occuperait son temps.

Tandis qu'elle s'habillait, réveillé par son agitation, je pris un livre et le feuilletai.

Pendant qu'elle se gantait,elle s'agenouilla pour m'embrasser, près du lit très bas où je reposais. Prête à partir, elle revint une fois encore se pencher vivement vers moi.

Je constatai avec satisfaction que ces marques d'attachement qui comblent m'indifféraient...

★

Elle a l'agilité du boy-scout, le visage élancé, de petites mains élégantes aux doigts osseux, d'abondants cheveux blonds coupés court, quelquefois le col et la cravate et une allure qui ne manque pas de prêter à des soupçons équivoques.

C'est au collégien que je la compare. Mais je m'en veux aussitôt de ce rapprochement inconscient, détestant ce qu'il y a de dégingandé, de convenu, de brutal chez ces garçons aux mollets découverts, encombrés d'un sac au dos comme les soldats.

Ce matin j'aperçus, au tournant d'un pont, une fillette à l'air sage, assise au fond d'une victoria, sous un grand chapeau cloche de tulle blanc... C'étaient des bras nus, ronds, abandonnés à eux-mêmes avec soumission, une poitrine gonflée, et deux joues roses que colorait comme du soleil une poudre légère.

Alors, je déplorai tout ce que je ne trouvais pas en elle, cette féminité, ce corps potelé, cette douceur frêle...

Mais pourquoi est-ce que j'alourdis avec des idées de ressemblances et des regrets l'élan qui me porte vers elle ? Ne me contenterai-je plus de la forte, pleine et splendide excitation qu'elle soulève en moi ?

★

Je suis étonné de l'intérêt que prennent quelques-uns de mes amis pour m'avoir, en diverses occasions, rencontré avec elle. Conséquence de leur désœuvrement sans doute. La surprise d'observer chez moi une telle continuité d'attachement contraire à leurs prévisions, leur certitude de retrouver l'homme pareil à lui-même, leur conception de la stabilité sociale...

Mais je pense que ce qui attire aussi l'attention sur nous, c'est l'étrange atmosphère de jeunesse et de luxe que crée sa présence.

Depuis que je ne recherche dans une femme qu'une absence de caractères choquants, j'ai tellement négligé toute question de beauté qu'il me faut les réflexions des autres pour remarquer la distinction rare de son visage.

Je craignais de lui présenter Rodolphe. Par un reste de fausse sensibilité, je n'aime pas entendre, jusque chez l'ami auquel me lie un détachement des mêmes préjugés, des propos véritables et peut-être désobligeants sur un être à qui je me suis lié.

Rodolphe, au contraire, semble charmé précisément par sa masculinité. Son marivaudage avec elle affecte mon indifférence, que j'avais espérée plus réelle.

Je l'attends, à la sortie de sa leçon de danse, dans la rue, devant la bijouterie Melsone.

Quelle est cette adorable femme ?

C'est ainsi que m'aborde un ami, un commerçant qui ne sort du monde des chiffres et des combinaisons que sur l'invitation spéciale d'une circonstance.

Est-il ironique ? Non. Il ne l'est qu'en affaires. Tandis qu'il s'éloigne, son appréciation inattendue me frappe et me rapproche d'elle. Je sens qu'on envie mon bonheur que je soupçonnais à peine,

Autre leçon de danse. Même attente devant la même bijouterie Melsone. La voici. Elle traverse la rue. Elle s'avance dans un manteau gris en drap mince qui cintre sa taille avec une martingale. Elle me sourit, de loin, ravie de me reconnaître et de me retrouver.

Je m'interroge : serait-elle vraiment jolie ?

Jusqu'à présent, elle touchait ma sensibilité intime et confuse, sans provoquer en moi d'autres pensées à son égard.

Des incitations extérieures précisent mon jugement,

le dégagent : son aspect physique répond enfin aux dispositions de mon esprit

Je ne la compare plus à un collégien. Je la prends pour une « gosse » un peu masculinisée.

Elle me rappelle à présent la vision qui exprime le mieux mon idéal sensuel : une fillette anglaise, une jupe longue à plis, des cheveux sur le front, le thé qu'on déguste, l'ouvrage sur la table, une habileté de maintien de jeune lady.

Et voici qu'elle se rapproche de cette image...

Je la découvre se revêtant d'importance à mes yeux. Mon intérêt se spécialise dans sa personnalité, comme si naissait en moi une invraisemblable passion.

—

> Un Dandy peut mettre, s'il veut, dix heures à sa toilette, mais une fois faite, il l'oublie.
>
> BARBEY D'AUREVILLY.
>
> Mais une fois la toilette admise il n'y pensait plus.
>
> FROMENTIN.
>
> Une fois sa toilette arrangée, il n'y songeait plus.
>
> STENDHAL.

Pauvre, pauvre petite âme que la sienne !

Lorsqu'un mot d'elle est parvenu à me blesser, ou simplement qu'un désaccord m'impressionne, je me retire au fond de moi, et, de loin, je regarde en elle.

Pauvre, pauvre petite âme que la sienne ! Craintive, pour des règles sociales, légales, religieuses, qu'elle viole par paresse ou par commodité. Eblouie par l'or, le luxe qu'il confère et les préjugés auxquels il donne droit. Préoccupée par deux idées : la coupe d'un tailleur, les adultères de son frère. Soudain étonnée pour avoir formulé, après un grand effort de réflexion, un aphorisme psychologique d'une décevante banalité. Au demeurant, pleine

d'une adorable joie d'être ce qu'elle est, de se montrer comme elle est, d'être et de s'épandre sans savoir pourquoi.

Pauvre, pauvre petite âme que la sienne !

Ame d'enfant, légère comme une goélette auprès de mon âme compliquée comme une lourde embarcation.

Je devrais plus souvent me retirer au fond de moi et regarder en elle : mieux conscient de ce qui nous sépare, ma passion, en l'abaissant, s'élèverait vers un équilibre...

Elle déclare qu'elle s'ennuie perpétuellement (blasée si jeune !), mais qu'elle est parfaitement heureuse. (Ah ! jeunesse !)

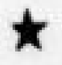
Près ou loin d'elle, — moi misérable penseur ! — je ne m'aperçois pas de son manque d'intelligence. Mais son aride et rudimentaire sensibilité me fait comprendre — à moi peu sentimental, oh ! combien peu, — l'éternelle solitude.

Et cependant sa blanche et petite main dans la mienne suffit pour épanchement à mes besoins de douceur. Avec sa main blanche et petite dans la mienne renaît une communion que ne peuvent détruire les dieux les plus jaloux..

Jamais son esprit ne me choque. Elle n'a pas de prétentions intellectuelles : elle ignore que l'on en peut avoir.

A part quelques petites diversions, le cercle de notre conversation se borne à des questions de toilette, ce qui est une manière de parler d'amour sans y mêler un sentiment ou une idée.

Je ne sais comment je lui dis dernièrement un mot sur la guerre : à sa réponse, j'eus l'impression d'être sorti du programme et de m'être engagé en des matières qu'elle ne connaissait pas.



Je ne me lasse pas de causer du tulle de ses chemises

ou de la pointure idéale de ses cols de piqué, car elle est élégante et soignée.

Nous insistons sur la chaussure, élément essentiel de la mise : j'aime à m'y appesantir, parce que son très petit pied donne à la bottine une harmonie particulière de forme.

J'admire avec curiosité comme elle met son chapeau, un chapeau mou de couleur beige : ses bras qu'elle élève, ses mains qui jouent avec le bord souple pour enfoncer le feutre, sans déranger ses cheveux nombreux coupés à la hauteur du cou.

Elle caractérise les gestes les plus quelconques. Lorsqu'elle use de mon parfum — un mélange de pins d'Alep dont elle raffole parce qu'il me vient d'un horticulteur de Tunis — elle imbibe deux de ses doigts qu'elle passe derrière chaque oreille, presque dans le cou, par respect pour la poudre de son visage. Alors j'embrasse — nécessairement ! — le coin de peau parfumé, choisi par elle avec tant d'intentions...

Certes, nous exagérons un peu. Mais pourquoi pas ?

★

D'ailleurs, pas toujours. — En dehors de nos considérations sur le vêtement, nous nous plaisons parfois à nous rappeler de quelle manière naquit notre amour.

Un après-midi, en ville, nous nous sommes croisés, comme se croisent tant de gens. J'aperçus une jeune femme légèrement équivoque. Je la considérai à peine, mais seulement le garçon auprès d'elle, qui était son frère : son pli de pantalon tombait si extraordinairement droit que je résolus aussitôt de faire en rentrant repasser le mien par le valet de chambre.

Je la retrouvai le même soir au théâtre Femina ; et ce fut décisif. Elle était accompagnée de Mme Czerny Durieux, qui paraissait ravie. Mme Czerny Durieux était

célèbre par sa chevelure walkyrienne et son divorce. On racontait que son riche et raisonnable mari l'avait répudiée lorsqu'il jugea que ses infidélités notoires lassaient l'attention du monde. Je la connaissais depuis que, seule pour vivre, elle tirait profit de sa voix.

Elle nous présenta. Et nous nous regardâmes cette fois avec un certain intérêt, à cause des petites combinaisons du hasard, qui, deux fois en un jour, nous avaient rapprochés. A la fin du spectacle, après que nous eûmes laissé la cantatrice à sa porte, elle m'accorda la permission de l'accompagner. Et comme nous avions ébauché en voiture des gestes qui ne pouvaient nous suffire, nous étions destinés à nous revoir...

C'est toujours avec Mme Czerny Durieux que je la rencontrais les jours suivants. La multiplicité des relations de cette femme lui plaisait. Et celle-ci, d'autre part, voulait jouer à notre égard le rôle bienveillant de dame patronesse.

Mais cette intruse me gênait. Et je brouillai les deux femmes par des intrigues et des calomnies. Je les lui avoue aujourd'hui. Elle ne s'étonne pas et me répond :

— Ce ne sont pas tes manœuvres compliquées qui m'ont poussé vers toi, Michel. Si je t'ai aimé, c'est que tu m'excitais.

★

Cette évocation de notre passé, où nous confessons ce que chacun a éprouvé pour l'autre, l'amuse comme une caricature de soi faite par un humoriste.

Tandis que nous parlons, je me laisse absorber par le sourire de ses lèvres écartées...

—

... Se reposer... du soin épuisant de lui plaire...

MARCEL PROUST.

Elle s'appelle Madeleine. On l'appelle Madelon. Je l'appelle Mado.

Ce diminutif, dont j'use seul, me la rend plus chère. Il décharge son nom de toute lourdeur mystique et lui donne une plus vive allure, qui captive...

Elle m'a dit :

— Sais-tu que c'est mon anniversaire demain ?

Je me suis écrié :

— J'espérais que tu l'oublierais. Alors j'aurais attiré sur lui ton attention endormie...

Je n'avais pas coutume de témoigner à un être d'amour une telle délicatesse de cœur. Je l'eusse considérée comme une perversion intellectuelle de l'instinct, et elle m'eût fait sourire comme un roman de chevalerie.

Cependant je m'y complais, à cause de son étrangeté inattendue. Mais il me semble qu'elle m'entraîne hors de moi.

Je glisse la main sur la masse de ses cheveux blonds plantés très haut et qui agrandissent son front : alors une grave et silencieuse ferveur intérieure s'élève en moi. Je m'imagine être tacitement proposé par elle à la lourde charge de veiller à sa jeunesse et de la protéger.

Elle me téléphone chaque jour, à l'heure du repas, ce qui m'oblige à me lever de table.

En la quittant le soir, j'insiste pour que ce soit moi qui la demande à l'appareil. Mais l'ennui qui fermente dans sa conscience vide l'incite à me déranger quand même la première. Et je n'ose pas me fâcher de ce que je peux interpréter, après tout, comme un signe de son impatience à me revoir.

Sans doute manque-t-elle de sujet de conversation; aussi a-t-elle parlé de moi à son frère. Déformant avec intention la vérité, elle m'a dépeint comme un jeune et riche camarade qui s'intéresse à elle pour ses talents en danse. Comme c'est lui qui répond à la sonnerie téléphonique, je subis maintenant de sa part une série de ques-

tions du genre convenu et poli, jusqu'au moment où elle accourt lui arracher le récepteur des mains, et me délivrer.

Finalement, Mado m'a présenté à son frère.

Il est mince comme elle, maigre plutôt, également blond, filasse, agile jusqu'à la turbulence, passionné pour les mêmes sujets dont il aggrave encore la superfluité en les agitant tous à la fois.

Je retrouve en lui, exagérés et enlaidis, les caractères et les expressions que je me plaisais à ne croire qu'à elle. Il me fait penser que Mado n'est, comme lui, que la résultante inévitable d'un type héréditaire...

Je ne peux supporter chez ce garçon ses guêtres et ses vestons cintrés qui rendent plus éclatante son impardonnable bêtise. Mais, comme le frère et la sœur habitent ensemble chez leur mère et paraissent très liés, je maintiens avec lui des relations pour le moins aimables. Je me figure ainsi mieux pénétrer l'intimité de Mado, la garder mieux à moi, me l'attacher plus solidement...

Je m'explique, en la voyant vivre dans son milieu, son extraordinaire passion pour le luxe. Dans cette famille exotique, venue du Chili distraire en Europe sa lassitude et dépenser démesurément l'argent, la mère indolente avec des amants, le frère avec des amis, les ressources de Mado sont rendues insignifiantes et ses besoins exacerbés. Elle est sacrifiée sous prétexte qu'elle aurait dû surveiller un mari qui dilapida sa dot en un an et se suicida. Comme si elle n'avait pas appris chez les siens à approuver et à inciter les gaspillages.

... Légèrement souffrant, je garde le lit. Elle me téléphone :

— Es-tu si malade que les visites te soient interdites ?

Je pense aussitôt qu'elle ne connaît que mon petit appartement de la rue Brochard (ou par symbolisme de la rue Brochet). Si elle monte dans ma chambre et qu'elle se rencontre avec ma famille embourgeoisée que

j'attends également, quelle impression gardera celle-ci de la présence d'une jeune femme aux allures quand même inaccoutumées ?

Mais elle questionne avec une si gentille timidité (comment frapper à la porte, comment s'adresser au portier) que j'accepte sa demande, de crainte de ne plus la voir, ou, pire, de la fâcher.

Depuis,elle vient à l'hôtel que j'habite, où elle admire respectueusement l'immense hall, les serviteurs nombreux, le confort, non sans une pointe d'envie qui m'égaie.

Nous nous voyons beaucoup : aussi je me crois contraint de diversifier nos distractions quotidiennes. Je cherche des thés, des promenades, des ambiances différentes pour renouveler le caractère de nos loisirs. Je lui suggère des projets, je la consulte, je la laisse choisir...

J'ai peur que mon intelligence ne la fatigue par un manque de souplesse.

Elle m'avoue trouver intolérable chez mes amis Serge et Rodolphe leur prétentieuse manière de s'exprimer. Depuis je tremble d'angoisse à l'idée que ces antipathies, elle ne les reporte un jour sur moi, si semblable d'extériorisation à eux.

Je m'intéresse à son passé comme à sa famille. Je m'imagine qu'une connaissance plus attentive de sa vie antérieure, de ses réactions habituelles m'aiderait à perfectionner et à éclairer ma conduite...

Je la fais parler de son mari : Vitello, un Chilien, qui fit d'elle sa créature. J'écoute avec religion l'histoire de ce « marlou » du monde, que je veux prendre pour modèle. Je tâche de discerner comment, pour attacher cette femme à lui, il usa d'une jalousie, d'un dédain, d'une autorité que mon tempérament réfléchi s'efforce en vain de s'approprier.

... Ainsi j'enferme insensiblement mon amour dans des

devoirs qui lui pèsent, dans des craintes qui m'humilient et entretiennent mon asservissement.

—

Dimanche. Serge et Rodolphe sont venus rue Brochet. Ils commencent une de ces conversations entraînantes, pleines de locutions abrégées et convenues, dans le ton d'esprit qui nous est commun à tous trois. Je me tais, oppressé, parce qu'elle n'entend rien à notre langage, s'ennuie et se juge étrangère parmi nous.

Comme le silence de Mado et le mien finissent pourtant par gêner leur bonne humeur, ils me quittent sans plus de façon. Je sais qu'ils rejoindront une de nos amies, dont la douceur désabusée comprend notre désœuvrement et qu'ils aboutiront ensemble à une gaîté relative.

Pour ne pas abandonner Mado, je les laisse fuir sans moi. Mais j'ai l'impression d'être enfermé avec elle, si loin de la vie que je me résous sur-le-champ à changer de milieu : nous partons le lendemain pour Versailles avec Rodolphe et la grande robuste fille qui est sa maîtresse.

Simili voyage, mais voyage à deux! — ou par deux. — J'ai pleuré longtemps dans mon adolescence, sur ma solitude, qui me faisait éperdument frissonner, mon immuable et inutile solitude...

Ces souvenirs d'enfance me hantent tandis que, par la fenêtre du train, je regarde courir les champs, où jusqu'à l'horizon vivent partout des hommes, des femmes. Et comme c'est elle l'Amie, j'escompte avec elle la joie des rêves de jeunesse qui se réalisent.

Vais-je enfin jouir de son amour dans l'extrême simplicité de mon insouciance ?

★

Les menues distractions du trajet, de son installation, l'étonnement du nouveau décor ont duré presque tout un jour...

Un grand chagrin morne l'accable : c'est, quoique tempéré par un splendid'hôtel, le terne isolement de la campagne.

Nous fumons autour des cafés, dans le hall, en de décourageants fauteuils.

S'adressant à Rodolphe et à sa grande robuste fille, Mado leur parle de Vitello, des plaisirs qu'il lui a donnés, des scènes violentes qu'elle a subies, de sa vigoureuse puissance qui la subjuguait. Croyant prouver sa sensibilité, elle déplore le mari qui s'est sacrifié pour elle, en même temps qu'elle me lance, avec une expression satisfaite, un mot à prétention ouvertement blessante.

Je remarque, non sans un serrement de cœur, que je ne sais lui répondre qu'en me refrognant dans un mutisme d'ascète soumis et persécuté.

Sa spontanéité d'enfant reprend bientôt le dessus. Je ne distingue plus dans son attitude de la veille qu'une exaspération passagère, due à la vie d'hôtel qui trouble les habitudes.

Nous nous dirigeons vers la forêt, dont nous tenons, par devoir, à faire connaissance. Sous les arbres, elle s'amuse à saisir le bras de Rodolphe et à le serrer ; elle s'approche de lui, risque quelques caresses, quelques baisers, puis affecte envers moi une indifférence, à laquelle fait suite, sans transition, un affectueux emportement, dicté par un remords imprévu.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvons Mme Czerny Durieux, en costume d'automobiliste, qui demande avec animation des chambres pour la nuit. Auprès d'elle, j'aperçois Roberto, un fonctionnaire influent et son ami d'enfance, puisqu'il la protège officiellement. C'est une espèce de géant naïf, à qui je n'ai jamais consenti d'être présenté, pour mieux sourire de loin de l'énormité bruyante qui émane de lui.

Mme Czerny Durieux le quitte et s'avance vers nous. Mado témoigne à la rencontrer une joie qui dépasse les limites d'un plaisir ordinaire. Elle s'étonne avec insistance du long temps de leur séparation, comme si elle voulait faire ressortir que c'est moi qui en suis la cause. Mme Czerny Durieux ne se rappelle pas que je l'ai éloignée de nous ; elle recommence avec Mado une conversation que rien ne semble avoir interrompue. J'envie son alerte gaîté combien plus captivante pour l'esprit de Mado que la mienne dans ses meilleurs efforts d'adaptation.

Et je désespère de sortir d'une solitude plus douloureuse que celle de mon enfance, plus âcre, plus aiguë, plus criante, à cause de ma passion pour un être qui se dérobe perpétuellement.

Le lendemain, Mado descend de fort bonne heure de notre chambre : elle m'explique avoir promis de faire ses adieux à Mme Czerny Durieux qui repart. A travers mon sommeil sur le point de s'achever, je devine entre ces deux femmes une intimité beaucoup plus réelle que la nôtre en ce voyage où notre vie est commune.



Elle doit être elle-même fatiguée de ses innocentes infidélités — ou de la longueur de ce séjour sans incident : la voici qui pleure, mais ce sont si peu les larmes que je rêvais à quinze ans dans les yeux de l'Amie !

Son visage enlaidi de grimaces, la volonté de lutter de mon côté contre l'attendrissement élèvent la colère dans mes muscles : je me laisse emporter par mon sarcasme, je tourne sa crise en ridicule. Ses pleurs redoublent. Je lui ordonne de les arrêter. Elle crie. Et je l'apaise avec quelques baisers caressants.

Durant cette minute de notre querelle, je considérai Mado comme mon ennemi le plus étranger.

Je me souvins de ma passion. Je ne la compris pas. Ses raisons, je ne les retrouvai pas.

Je la vis, elle, séparée de moi, avec son corps *fermé*, sa chair à elle, pleine, compacte, hermétique, satisfaite en elle-même, sans communication possible avec une autre chair, un autre corps, moi.

Il n'est donc, notre amour, que le plus superficiel des contacts, qu'un classique frôlement ?

Et il suffit à m'assujettir. Ah ! quelle infériorité que la mienne !

Quoi ? Me ressaisir! Prendre sur elle cette banale autorité qu'elle se vantait d'avoir subie de Vitello !

— Oui, je la dominerai, comme j'ai dominé jadis mes êtres de misère, sans même pour cela feindre des jalousies que je ne ressens pas !

Fort de cette résolution, ce voyage si mal réussi ne me désole plus. puisque son achèvement m'amènera vers l'équilibre auquel j'aspire si âprement...

Elle accourt vers moi et me raconte qu'un télégramme de sa famille — qu'elle ne me montre pas — la rappelle d'une manière pressante à Paris. Elle part un jour avant nous.

Du balcon de l'hôtel, je la regarde s'éloigner...

Elle se retourne plusieurs fois, me fait un signe de la main et me sourit avec condescendance. Et ce sourire, qui déforme involontairement sa bouche triangulaire, s'adresse à moi, me laisse croire aux plus convaincantes effusions, m'emporte.

Comme le tiède soleil du printemps a reparu, elle tient sur le bras son manteau gris... La distance la diminue de plus en plus, elle, sa robe claire et son feutre beige... Elle n'est plus qu'une petite chose menue, maniable, aimable, qui m'appartient délicieusement, que je subjugue.

Et je rentre dans la pièce, en fermant lentement la fenêtre, pour mieux réfléchir à ma joie...

II

LA CRISE

Joie, état contradictoire. Par cela même qu'elle aspire à durer, elle renferme l'angoisse de son achèvement. Et plus la perfection l'intensifie, plus la pensée de son inévitable instabilité devient étouffante...

O les bonheurs, les faciles bonheurs dans les déchéances toujours si aimables...

★

Certes, cette passion ne sera pas perpétuelle, qui a l'éphémérité pour essence.

Aussi n'est-ce pas le manque d'absolu qui inquiète mon cœur, mais l'appréhension d'un événement fortuit, qui nous séparerait. Je crains les circonstances, l'imprévu, l'absurde.

En ce moment, je ne vois rien dans l'avenir qui puisse nous désunir avant un an, deux ans... Sans doute avant ce temps serons-nous lassés l'un de l'autre. Mais quel soulagement que cette perspective d'un calme quotidien prêt à se répéter !

Adorable tranquillité que la certitude de sa présence à chacun de nos rendez-vous, comme celle de savoir la nature soumise à certaines lois et qu'après la nuit vient le jour. L'impatience que crée l'attente, au lieu d'un insupportable doute, procure un excitant à mon plaisir.

Je remarque qu'elle ne m'a pas une seule fois manqué de parole et qu'elle ne s'est jamais mise en retard. J'aperçois toujours de loin sa silhouette, ou bien, lorsque j'arrive, elle surgit d'un autre côté, tel un deuxième acteur sur la même scène.

En la voyant ce soir, à quatre heures, je lui ferai part de cette heureuse réflexion. — Et puis, non, j'ai trop peur de la jalousie des dieux malins et méchants; il vaut mieux ne rien lui dire... Je ne lui dirai rien.

Quatre heures. Tenant la courroie de ma canne par le petit doigt, j'avance doucement sur la place.

Quatre heures dix. Me serais-je trompé d'heure ? ou de lieu ? Aurais-je mal entendu au téléphone ?

O l'obsession des sens erronés, de la mémoire qui ment !

Quatre heures et quart. J'avance en cravachant le trottoir. Il y a quelque chose. Quelque chose ? Quoi ? Quoi ? Ah ! savoir...

Elle ne viendra plus, certainement plus.

Est-ce possible ? Je suis presque plus calme à cette idée, débarrassé d'un poids énervant, et mon regard est allégé qui cherchait à la reconnaître en chaque passant.

Elle ne viendra plus. Qui sait, pourtant ? Il faut que je fixe une limite à mon attente. Encore un quart d'heure. Je le sais inutile. Je le lui accorde, non pour elle, mais pour rendre irréfragable ma certitude et m'épargner un remords ultérieur.

Trépignements.

Je m'assois sur un banc public.

Qu'ils sont ridicules ces rendez-vous dans la rue ! Pourquoi ne vient-elle pas me prendre chez moi, où, distrait par mes occupations, je ne m'apercevrais pas d'un retard ? Elle a invoqué sa paresse pour ne pas me chercher si loin. Pourquoi ai-je accepté ? Pourquoi acceptai-je toujours ? Pourquoi m'agite-t-elle par ses incohérences, m'arrête-t-elle dans mon travail ?

Je me promets de l'assouplir.

Comme les impressions d'une journée passent vivement ! De mon exaspérante après-midi je n'ai plus qu'un souvenir. Et je songe à la joie ironique des dieux malins et méchants qui volent les bonheurs de l'homme jusque dans son cerveau.

En rentrant chez moi pour le dîner, je trouve cette communication d'elle que le portier a mise par écrit :

Mme Madeleine Vitello s'excuse d'avoir manqué au rendez-vous de M. Michel Valentin et le prie de lui téléphoner ce soir à huit heures.

Je ne lui téléphonerai pas. J'attendrai son appel. Il faut lui laisser l'ennui du premier mouvement. Et puis, je préfère lui répondre que la demander pour mieux lui témoigner mon mécontentement.

Mais pourquoi est-ce que je calcule et soupèse ainsi les motifs et les intentions ? Au lieu de simplifier les modalités de ma vie, ne vais-je pas les embrouiller sans raison ?

J'ai horreur des marivaudages, de ceux de Florian ou de ceux de Curel : « La Danse devant le Miroir » ; de ceux de Musset, ou de ceux de Carmen : « Si tu ne m'aimes pas, je t'aime ». Interposés entre l'homme et sa proie, ils retardent l'élan de l'amour, sans lui ajouter un surcroît d'attrait ou une fraîcheur dans la beauté.

Elle n'a pas téléphoné hier au soir. Ce sera pour ce matin. Il y a je ne sais quoi de pénible dans ce silence. Si je reste sans un signe d'elle, les plus invraisemblables pressentiments m'envahiront.

Ah ! je n'y tiens plus ! Encore cette oppression de l'attente. Mais est-ce ridicule d'angoisser ainsi des instants qui pourraient être si calmes !

— Quoi ! L'appellerai-je quand même ? Je m'étais tellement promis le contraire !

Tant pis ! Méthodes et principes au diable ! Ils n'ont de valeur que si l'occasion est capable de les faire rejeter ! Prétextes ! Eh bien, oui, prétextes ! Il faut s'en trouver quelquefois.

Assez de cette incertitude ! Il faut que je sache. Je n'ai qu'à décrocher le récepteur !

L'absurde serait d'hésiter.

Quelques banalités échangées avec son frère. Il va chercher sa sœur. Elle n'a donc pas entendu la sonnerie ? Elle n'est donc pas à côté de lui, comme à l'ordinaire, impa-

tiente de me parler et prête à lui enlever l'appareil des mains ?

La voici. Pourquoi me le dissimuler ? Je suis ému, au point que je passe sur ses excuses, qui ne sont pas des excuses, pas des explications même...

— Quand te vois-je ?

— Ah ! aujourd'hui, ça ne m'est pas facile...

— Et demain?

— Sans doute...

L'angoisse, comme un nœud coulant, m'enserre.

Elle que je rencontrais tous les jours, qui jamais n'a d'empêchement... elle n'est pas libre ? C'est impossible !

J'interroge. Je presse. J'insiste. Je veux qu'elle me donne quelques minutes. Je me contenterai de l'accompagner jusqu'à la maison où l'amène l'indispensable visite qui la retient, visite de bienséance, naturellement. Et nous convenons d'une heure, après une laborieuse discussion.

Je n'irai pas. Quitter mon travail au milieu de l'après-midi me dérange inutilement. Demain suffira.

Je m'étends sur mon canapé, et, pour me distraire, je prends au hasard un des livres commencés qui s'entassent à côté de moi sur une table. Je me tranquillise, lui ayant fait accepter un rendez-vous aujourd'hui même. Je repense au ton de sa voix — plutôt sèche, — non, plutôt impatientée, embarrassée par mon insistance. Pourquoi ce soudain changement d'attitude ? L'aurais-je déjà fatiguée ?

Je lis avec les yeux, sans comprendre. Me voici encore nerveux, irrité, incapable d'une occupation. Cela ne peut durer. Il faut que je lui parle tout de suite, que je rassure mon doute. Le reste importe peu.

J'ai oublié l'heure fixée. Je me lève. Je la rappelle à l'appareil. Je m'étends à nouveau. Je cherche à côté de moi un livre convenant à mon humeur présente. Je choi-

sis Adolphe, dont j'avais interrompu, il y a quelques mois, la lecture qui m'ennuyait.

« ... N'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipée... »

Elle me revient en mémoire cette phrase de Montesquieu, que j'ai développée au collège et que mon professeur attribuait à un tempérament égoïste. Alors, suis-je égoïste ?

Le style froid et abstrait de Benjamin Constant tempère ma fièvre. Je suis surpris de l'intérêt extraordinaire que je prends à l'histoire si simple d'une passion qui s'éteint en languissant.

... Je serai toujours votre ami ; j'aurai toujours pour vous l'affection la plus profonde. Les deux années de notre liaison ne s'effaceront pas de ma mémoire : elles seront à jamais l'époque la plus belle de ma vie. Mais, l'amour, ce transport des sens, cette ivresse involontaire, cet oubli de tous les intérêts, de tous les devoirs, Ellénore, je ne l'ai plus !

Oui, un amour qui meurt est aussi implacable, aussi irrémédiable que l'amputation d'un membre.

Ellénore s'évanouit en entendant ces mots prononcés par son amant. Mais Adolphe la relève, l'embrasse et s'écrie :

Ellénore... revenez à vous, revenez à moi ; je vous aime d'amour, de l'amour le plus tendre ! Je vous avais trompée pour que vous fussiez plus libre dans votre choix !

Crédulités du cœur, vous êtes inexplicables ! Ces simples paroles, démenties par tant de paroles précédentes, rendirent Ellénore à la vie et à la confiance ; elle me les fit répéter plusieurs fois, elle semblait respirer avec avidité. Elle me crut ; elle s'enivra de son amour qu'elle prenait pour le nôtre...

Cette naïveté, que fait seul comprendre un tempérament de femme, ne sort-elle pas des limites de la vraisemblance ? Ellénore, si vous croyez en Adolphe, vous le croyez tout en ne le croyant plus...

Jusqu'à l'instant de mon départ le temps court, est-ce possible ? avec rapidité.

Après tout, rien ne justifie ces appréhensions qui m'annihilent. Une absence à un rendez-vous, un relâchement dans la continuité de ses soins attentifs, un peu de froideur, ne sont-ce pas les signes de sa mauvaise humeur ?

O ma naïveté, ne dépassez-vous pas celle d'Ellénore, qui causa mon étonnement ?

Un peu en avance — (j'eusse tant voulu que ce fût le contraire, mais je n'en ai pas eu le courage) — je m'assois à la terrasse d'un café.

Une voiture s'arrête en face de moi. Mado regarde autour d'elle sans me voir. Quoi ? Ne dit-elle pas au chauffeur de repartir ? Quelle est cette hâte anormale ?

Je cours vers elle. C'est elle. C'est bien elle. Elle est là, seule avec moi, à moi. Enfin, nous nous expliquerons, elle comprendra mes résolutions...

La fraîcheur de sa présence m'apaise. Je prends place à côté d'elle. Nous partons.

— Où veux-tu que je te dépose, me demande-t-elle ?

— Où il te plaira, Mado. Je suis libre.

Et comme une gêne évidente rend nos attitudes gauches, elle m'offre une cigarette de son étui d'or. Après un silence, le premier, je continue avec effort :

— Puis-je connaître maintenant le sujet dont tu n'as pas voulu tout à l'heure m'entretenir par téléphone ?

— Eh bien, voilà ! j'ai un nouvel amour.

Je me tais. Je ne bouge pas. Je me fige dans l'immobilité, tandis que mon cœur change l'allure de ses battements et qu'un frisson s'enroule à mes reins. Machinalement, j'interroge :

— Pour qui ? Un nouvel amour pour qui ?

— Tu sauras « son » nom. Pourquoi pas ? Je suis très sincère ; je ne fais jamais des choses cachées derrière un ami ; je t'expliquerai tout, mon pauvre petit Michel...

L'idée d'un relâchement de son amour m'avait peut-

être effleuré, mais jamais je n'avais cru qu'un Autre surgirait !

Nous roulons très vite. La capote abaissée laisse venir à nous un air ensoleillé. Je murmure :

— Alors oui. C'est ainsi et non autrement. Je n'ai rien à dire, donc rien à ajouter, n'est-ce pas ? Le mieux sera de nous séparer pour que je t'oublie.

Sur mes yeux glissent des voiles humides, que le vent dissipe.

— Mais pas du tout, s'écrie-t-elle. Je veux à tout prix te revoir de temps à autre. Que s'imaginerait ma famille, si tu rompais brusquement? Et puis, j'ai beaucoup d'amitié pour toi... J'aime ton intelligence...

Ces dernières paroles arrêtent mon dernier espoir en son amour, un amour qu'elle eût encore partagé entre deux êtres...

— Alors, je comprends. C'est chez l'Autre que nous nous dirigeons...

Elle me fait de la tête un signe affirmatif. Nous sommes rendus. Je veux crier au chauffeur de repartir... Je veux retenir Mado. Je ne lui ai rien dit... Avant qu'elle ne s'échappe, je voudrais lui demander au moins ceci et cela.

Mais l'inévitable présence de l'Autre, dans la maison devant laquelle nous stationnons, m'empêche de lui parler. Elle me quitte, en me laissant dans le taxi, que je paie.

—

> — Que désires-tu, à présent, que voudrais-tu pour te réconforter ?
> — Pour me réconforter, ô curieux, que dis-tu là ? Mais donne-moi, je t'en prie...
> — Quoi ? Quoi ? Achève !
> — Encore un masque ! Un autre masque.
>
> NIETZSCHE.

De nouveau seul. Et ils sont deux là-haut. Jamais je n'ai eu aussi intensément l'impression d'un abandon. D'un abandon comme celui des enfants négligés dans les

contes de fée. Le petit Poucet a été égaré. Il ne sait comment retrouver ses parents bûcherons. Moi, je saurais où rejoindre Mado. Devant mes yeux s'élève la maison de l'Autre...

Seul de nouveau, comme seul il y a une heure, mais si différent et si pareil ! En guettant sa venue sur la grande place, le cœur oppressé, j'attendais d'elle l'explication qui me soulagerait... Et maintenant je n'attends plus rien... Mais mon cœur reste aussi oppressé !

Il brille une grande lumière qui élargit l'esplanade des Invalides. Ce que je lui ai dit est vrai : je suis libre pour la journée. Je vais droit devant moi, les membres plombés par une douleur dont je ne saisis pas encore l'étendue ni le véritable sens.

Quel soleil ! Quel éblouissement dans le ciel ! Du temps où elle m'aimait, le ciel n'était-il pas toujours gris et froid ? Dans cette vibrante atmosphère d'aujourd'hui, comme notre passion aurait jailli !

Je suis arrivé au pont Alexandre-III. Sa vaine et noble ampleur me met à l'aise. Puisque rien ne m'oblige à marcher, je m'arrête au parapet sur lequel je m'appuie. Sous moi étincelle l'eau fraîche de la Seine. Un vent marin, légèrement salé, en lavant mon visage, me donne la sensation du large, une vision d'infini. Immobile, je regarde longuement sans bouger les péniches.

Et voici que l'angoisse qui m'étreignait s'est évanouie peu à peu. J'en suis un peu honteux. (Quoi ! ce n'était que cela ?) Et puis honteux de ma honte. Vais-je pleurer parce qu'il convient de pleurer ? Ma honte n'est qu'une religion de la douleur.

Si elle doit si vite se dissiper, cette douleur, je veux au moins la connaître, et je repars à la recherche de ma souffrance envolée.

Un camelot m'accoste et me propose des vues de Paris.

— Fous-moi la paix ! J'en suis de Paris et j'en connais tous les coins.

Alors d'un geste bizarre qui part d'en dessous, il retourne les cartes qu'il tient à la main et débite :

— Quelques femmes nues... dans toutes les positions...

— Assez ! Je te jure que ça ne m'excite pas.

Et comme il ne cesse de me suivre, rendu cynique par mon tourment, je lui jette :

— Je n'aime que les petites filles !

— Moi aussi, fait-il.

Surpris, je le regarde : c'est un fort gaillard, avec un sourire indécis, des mains démesurément développées et noires, et à sa chemise un bouton sans col. Il continue :

— J'en connais de remarquables ! Pas des danseuses d'opéra, toutes fanées ! De véritables petites filles bien fraîches. On en fait ce qu'on veut... Je vous mènerai...

Et je vois un cinquième étage au fond d'un bouge, et une vieille bonne femme qui ouvre la porte avec un mystère énorme...

En frissonnant je lui fixe une heure pour le lendemain, puisque je suis seul désormais et qu'il faut revenir à des habitudes...

La rue roule son flot coutumier.

Et nous souhaitons, par un respectueux préjugé de la douleur, qu'il s'arrête de couler pour nous faire place comme à un corbillard. Nous voudrions, dans notre besoin d'apitoyer, faire de notre déchéance un deuil national.

Chaque être qui, de loin ou de près, s'offre à l'amour me rappelle tout ce que je perds d'unique en elle...

Il me semble que je viens de mourir à l'amour, et que, très vieux, je n'ai plus qu'à porter ma pensée ailleurs...

... C'est ainsi. Je ne doute pas. Je ne discute pas. Que sert de chercher comment se sont déroulées les choses dans sa petite tête frivole ?

Ah ! je désirais analyser ma souffrance, — un instant distraite, — avec une prétention d'homme fort. Mais essayer de la comprendre, c'est m'appesantir sur elle...

Et la voici trop tôt retrouvée, et trop obsédante. Je ne cherche plus qu'à la fuir...

M'échapper, par n'importe quel moyen, n'importe où, pour très longtemps... Et quand je reprendrai contact avec ma conscience, me découvrir sauvé, sain, calme comme avant de connaître Mado.

Se fuir soi-même : une goutte d'eau dans une chute qui voudrait dépasser les autres.

M'oublier, ne suffit pas : l'oublier, elle aussi.

C'est ce que je lui ai crié, tout à l'heure, en voiture, lorsqu'elle m'a appris la vérité. Mais j'ai cru que c'était un excès de désespoir qui me conduisait à refuser son amitié, que c'était pour mieux me pénétrer de son irrémédiable révélation que je tenais à rompre totalement avec elle...

Maintenant je discerne la sagesse de cette première impulsion : ce n'est qu'en perdant l'idée de la revoir que finira cette crise où je m'apitoie sur moi-même.

Me fuir — et la fuir. Quitter à deux cet instant présent... pour ailleurs... et rentrer dans la vie quotidienne, — seul.

Je pars donc vers mes camarades de plaisir dont je sais les heures habituelles, les places habituelles dans les thés et les cafés.

Est-ce ma peine qui me rend si étrangement loquace ? Ou mon besoin d'étourdissement ?

— « Qu'est-ce ce navrant souffle de vie que vous exhalez ? Vous croyez exister, parce que vos lamentables respirations sont réunies dans un lieu clos ! Et parce que vous êtes juchés sur les hauts tabourets des bars, vous pensez concevoir l'idée de votre élévation. Quelques cocktails, un peu de sentiment, un peu de sensualité — tout

juste ce qu'il faut ! une âme que vous promenez à la laisse comme un chien que l'on traîne... Et là se borne votre ennui ! Pouah ! »

Sans attendre de réponse, je sors, pour entrer plus loin, dans un établissement quelconque ; puis dans un autre — et dans celui-ci — et dans celui-là, partout où sont des gens qui ripaillent parmi des verres et des assiettes...

Voici l'heure du repas. Rentrer chez moi seul ? J'ai trop peur de l'obsession.

Rentrer dans ma famille ? Non, ce soir je n'aurai pas la force de prendre l'âme d'un enfant de cinq ans pour masquer mon être intérieur... Il se pose déjà sur moi ce regard d'interrogation des miens, plein d'une sollicitude si obstinément indiscrète...

Ah ! Pauvre « cercle de famille » trop étroit lorsque éclate ma joie ! Trop large pour que mon abattement y trouve prise...

Je dîne avec Serge et Rodolphe, auxquels m'attache un fond commun de sincérité et d'indifférence pour les choses de la vie.

Et je continue à user ma soirée bêtement, stupidement, de la seule manière possible...

Je ne sais plus rien. Je n'ai plus qu'une sensation vague. Le souvenir d'un grand écroulement.

Était-ce aujourd'hui ? Y ai-je assisté ? Est-ce moi qui ai tant vécu ?

Ah ! la fatigue est pour les tourments de l'esprit plus douce encore que la morphine pour les souffrances du corps !

Je plonge dans le sommeil comme un neurasthénique se jette à l'eau.

—

> **Heureusement pour Swann, sous les souffrances nouvelles qui venaient d'entrer dans son âme comme des hordes d'envahisseurs, il existait un fond de nature plus ancien, plus doux, plus silencieusement laborieux, comme les cellules d'un organe blessé qui se mettent aussitôt en mesure de refaire les tissus lésés.**
>
> MARCEL PROUST.

En m'éveillant, pour empêcher ma douleur imminente de renaître, d'instinct je me réfugie dans un raisonnement de haute critique :

— Au fond, en somme et d'ailleurs, qu'est-ce qui me préoccupe ? Ce n'est pas la perte d'une affection. Je créais avec la mienne celle que j'imaginais de sa part. — Ni la perte d'une habitude ; car ma vie quotidienne n'en serait qu'allégée. Ce n'est donc qu'une classique question d'épiderme ? Alors quoi ? C'est tout ? — Il ne manquerait plus que cela, d'ailleurs, que j'y misse autre chose ! J'avais cependant réglé ce petit problème de façon à ce qu'il ne me dérangeât plus. J'exagère.

Je suis comme le Tireur d'Épine, et pareil au berger de Théocrite, je me demande : Est-il possible qu'une si imperceptible chose provoque un si grand mal ?

... Mon mal est-il si grand ? L'épine enlevée, ne restera-t-il pas qu'une pauvre et piètre souffrance locale, qu'une piqûre ?

Mais pourrai-je enlever l'épine ?

Me défaire de son image ?

Son image ! D'où est-elle venue ?... Voici ses cheveux lumineux et blonds qui découvrent son front, sans lui donner aucune pensée. Mais seulement une certaine gravité hautaine, par le contraste de sa bouche trop enfantine et de ses yeux trop clairs !... Ah ! le jour où je caressai la soie de ses cheveux si longtemps qu'en retrouvant la peau fraîche de sa tempe mes doigts crurent ne l'avoir jamais connue et tremblèrent ?

... Sa bouche trop enfantine ? Peut-être fermée, quand elle dessine des courbes resserrées. Mais quand elle sourit, elle a un tel éclat de vie, d'ensorcellement et de sensualité que son corps faible semble ployer...

Voici ses mains... Ses doigts fins en mes doigts longs, d'où naissent nos plus jalouses communions...

L'obsession des souvenirs physiques ! Comme un gros aimant, ils créent dans mon esprit un champ de forces où mes pensées sont attirées.

Je ramène, avec une violence logique, ma douleur à sa misérable origine ; et je l'humilie, cette douleur, que je voudrais quand même belle, par un reste de romantisme.

Mais l'idée claire que j'en ai, quoi qu'en dise Spinoza, ne fait pas disparaître le trouble qu'elle me cause...

★

J'évoque la journée prochaine pour découvrir en elle une occupation ou même une obligation qui m'enlève à mes tourments.

Je ne peux travailler. Le travail n'est possible que dans l'équilibre de l'esprit : tout excès de santé entraîne vers le jeu, toute déchéance physique vers la paresse.

Et que m'importent mes études et leurs cours : elles appartiennent à mon moi naturel et serein, d'où je suis exclu.

Ah ! c'est pour ce soir ce rendez-vous avec le camelot du pont Alexandre-III. Et je vois de nouveau un cinquième étage avec des escaliers invraisemblables et des misérables fillettes sales... J'abandonne ce projet.

Alors mieux que jamais je conçois ce qu'elle représente pour moi de luxe et de raffinement. Si limitée par l'intelligence, par la sensibilité, il y a je ne sais quoi d'infini dans le soin distingué de son être.

Quoique ma sincérité ait détruit le romanesque qui

soutient l'amour, j'ai besoin d'entourer celui-ci d'une apparence artificielle de splendeur, d'un mensonge de richesse.

Et c'est exactement cette illusion qu'elle me donnait.

Vais-je débiter ces insanités des feuilletons : « Jamais je ne retrouverai une femme pareille à elle » ? Je peux dire tout au plus : « Ce sera fatigant d'en rechercher une autre. »

D'ailleurs ce que je raconte ne m'intéresse que fort peu. Il faut que je lui vole quelques instants aujourd'hui même — tout de suite.

Je me dirige vers le téléphone. Sans doute en sa présence aviverai-je ma douleur, mais aussi l'épuiserai-je plus vite. Et je ne peux agir autrement.

En demandant son numéro, je me souviens qu'hier je m'étais promis de la quitter. Tant pis. Je suis submergé. Je renonce à rester moi...

Mais au fond de ma conscience, je me sens aussi sûr de me ressaisir plus tard que de m'éveiller après un long sommeil...

Elle a accepté de me recevoir chez elle. La certitude de la rencontrer tempère mon angoisse. Elle m'apporte — ô insensé ! — l'impression de l'enchaîner à nouveau...

J'ai besoin de lui parler longuement, intarissablement.. Je n'aurais pu continuer d'être sans tout ce que je ne sais pas d'elle.

Hier, quand elle m'a fait brutalement l'aveu d'un autre amour, je n'ai pas protesté. Elle a simplement vu mon visage.

Une vision littéraire a surgi. Celle des femmes abandonnées, Ellénore, Madeleine dans « L'ordination », Louise, dans « La Femme Nue », qui s'emportent, qui menacent, qui pleurent, et la fatale inutilité de leur agitation.

Je n'ai pas cherché pourquoi elle ne m'aimait plus. Elle était sérieuse. Elle émettait une de ces vérités définitives, contrôlées, indiscutables.

... Et maintenant je m'étonne de m'être tu. Je me demande pourquoi je n'ai rien dit. J'aurais pu lui rappeler la longueur de notre passé. Mon attitude si douce. Pourquoi d'un bond ai-je sauté sur l'éventualité du retour impossible de Mado vers moi ?

Et les questions que je n'ai pas posées se pressent. Comment l'Autre s'est-il immiscé dans sa vie ? Qu'y a-t-il eu dans sa séduction qui m'ait anéanti ? Qui est-il ? Comment est-il ? Depuis combien de temps la connaît-il ?

Ah! toute cette intrigue qui s'est nouée à côté de moi, obscurément. Tel un paysan retiré dans sa ferme, j'ignorais ce qui se déroulait à la ville.

Je retrouve à présent quelques pressentiments dont je ne comprenais pas le sens. Pendant notre voyage à Versailles, ses heures d'ennui, sa complaisance à évoquer le souvenir de Vitello, son air dédaigneux devant mes avances, ses paroles blessantes, ses mouvements d'humeur larmoyante, son corps que je caressais, hermétique et fermé au mien...

Mais nomme-t-on pressentiments des sentiments qui ne vous font rien prévoir ? De pauvres sentiments qui vous apprennent — après le drame — combien votre aveuglement remonte loin dans le passé...

LÉON PIERRE-QUINT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Anthologie franciscaine du Moyen Age translatée et annotée par Maurice Beaufreton, Crès. — Gustave Cohen : *Mystères et Moralités du manuscrit 617 de Chantilly*, Edouard Champion. — *Les Œuvres Satyriques complètes du sieur de Sigogne, extraites des Recueils et Manuscrits Satyriques, avec un Discours préliminaire, des variantes et des notes par Fernand Fleuret et Louis Perceau*, Bibliothèque des Curieux. — Gaston Derys : *Les Grands Amoureux*, Louis-Michaud. — Ernest Seillière : *George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art*, Félix Alcan. — Bertrand Guégan : *Almanach de Cocagne pour l'an 1921*, La Sirène. — Bossuet : *Lettres sur l'éducation du Dauphin, Introduction et notes de E. Levesque*, édit. Bossard. — Fénelon : *Ecrits et Lettres politiques, Introduction et notes de Ch. Urbain*. Edit. Bossard. — Marcel Braunschvig : *Notre littérature étudiée dans les textes : II, le XVIII*e *et XIX*e *siècles*, Armand Colin.

On sent qu'avec bel enthousiasme, vénération fervente, pieuse volonté de bien faire, M. Maurice Baufreton a bâti cette **Anthologie franciscaine** qu'il offre aujourd'hui, sachant leur apporter grande joie de lecture, aux âmes éprises d'ascétisme et de mystique. Sa matière était riche, trop riche. Il a dû, à regret, la limiter aux productions du moyen âge, l'arrêter à la date de 1453, sacrifier maintes fleurs épanouies au parterre de « l'enclos franciscain ».

Pour préfacer cet ouvrage où ses notices éclairent de propos excellents et de doctes bibliographies des vies brûlantes de foi et des œuvres d'une véhémente éloquence, M. Maurice Baufreton a écrit des pages qui résument de façon perspicace l'influence des écrits ascétiques et de la prédication franciscaine sur la sensibilité et l'intelligence des gens d'autrefois. Il montre, par exemple, comment cette prédication inspira la dramaturgie du moyen âge et quels emprunts de grands esprits, comme Dante, firent à la mystique franciscaine. Jusqu'à nos jours cette dernière fournit à de purs artistes, comme Huysmans et Maurice Denis, des sujets de délectation et des motifs d'esthétique.

Le visage ravagé de saint François d'Assise, peint par Giotto, et le *Cantique du Soleil* de l'instituteur des Frères Mineurs

ouvrent ce livre dont les textes, proses et vers traduits de toutes les langues par le savant collecteur, sont empruntés aux écrits de Thomas de Celano, Berthold de Ratisbonne, Saint Bonaventure, Joannès de Caulibus, Conrad de Saxe, Jacques de Milan, Jacomino de Vérone, Salimbère, Jacopone de Todi, Angèle de Foligno, Raïmond Lulle, Hugolin de Monte Giorgio, Nicole Bozon et saint Bernardin de Sienne. Sermons, prières, récits alternent, dirigés vers un même but de morale. Les femmes qui liront cet ouvrage pourront méditer, avec quelque amertume, certaine poésie de Jacopone de Todi « sur la parure pernicieuse des femmes », dont la violence a besoin d'avoir la vertu pour excuse.

Peut-être les bons frères mineurs expédiés à travers le monde, et même jusque chez les Barbaresques qui les mettaient en charpie, eussent-ils mieux employé leur temps à morigéner abbés féodaux et moines épicuriens qu'à incriminer les femmes de tous les vices de la terre. Les fabliaux nous ont montré que dame luxure ne trouvait point des adeptes seulement parmi les laïques et que les couvents eux-mêmes abritaient le démon.

On rencontre traces très évidentes de ces mœurs dissolues des monastères dans les moralités. M. Gustave Cohen nous en apporte la preuve certaine. Certes, tel n'a pas été le but de son immense labeur. M. Gustave Cohen préparait, à Chantilly, ses importants travaux sur le théâtre au moyen âge, lorsque le conservateur du Musée Condé, M. Gustave Mâcon, le plus courtois et le plus obligeant des hommes, mit entre ses mains le manuscrit nº 617 qui n'avait point été étudié jusqu'à l'heure. Ce manuscrit contenait cinq pièces : un *Mystère de la Nativité*, le fragment d'un autre *Mystère de la Nativité*, la *Moralité des sept péchés mortels et des sept vertus*, la *Moralité de l'alliance de Foy et Loyalté*, la *Moralité du Pèlerinage de la vie humaine*.

Il sembla à M. Gustave Cohen, philologue expérimenté, que ces pièces méritaient un examen attentif. Il les étudia donc et il nous apporte, sous le titre : **Mystères et moralités du manuscrit 617 de Chantilly**, en même temps que la reproduction de ces textes inédits, les résultats de ses diverses analyses. Nous ne le suivrons pas dans sa minutieuse et remarquable enquête de linguistique, sinon pour dire qu'elle le conduisit à situer ces textes dans le milieu où ils furent élaborés. Ces mystères et moralités appartiennent, en effet, par leur langue, à la région

liégeoise. Tout, d'ailleurs, tend à préciser cette origine. M. Cohen, feuillant les archives de l'état de Liége, a pu identifier divers personnages qui, au XVe et au XVIIe siècles, apposèrent leur signature sur le manuscrit. L'un, Katherine Bourlet, copiste de l'un des mystères, l'autre Eliys de Potiers, appartinrent toutes deux, l'une comme sœur et l'autre comme abbesse, au couvent des Dames blanches de Saint-Michel de Huy. Les recherches historiques confirment donc nettement la nationalité liégeoise de cette littérature médiévale.

Ces textes sont plus anciens que ne le laisse supposer la copie que nous en possédons. La 1re nativité date du XIIIe siècle ou de la première moitié du XIVe, la 2e de la seconde moitié du XIVe, les trois moralités remontent à la deuxième moitié du XIVe siècle. Elles enrichissent de documents curieux la littérature vallonne, déjà si féconde en œuvres théâtrales. Elles sont précieuses par ce qu'elles contiennent d'allusions politiques et sociales, de détails de mœurs, particulièrement sur les couvents (Moralité III), de renseignements sur les modes.

Il est probable que les deux Nativités furent jouées au couvent de Huy et qu'elles eurent même les religieuses pour actrices. M. Gustave Cohen examine, d'après ses connaissances approfondies du sujet, quelle physionomie dut prendre leur mise en scène et celle des moralités. Il affirme que le jeu des personnages était accompagné de musique d'orgue, de chants grégoriens et aussi, dans certaines parties, de musique populaire. Les Nativités dépassent de beaucoup, en valeur littéraire, les moralités. On y découvre un mélange de réalisme et de naïveté d'une singulière saveur. La première, fidèle dans beaucoup de ses parties, au drame liturgique, paraît n'en être qu'une adaptation. Les moralités, « lourdement caparaçonnées de théologie scolastique et de morale chrétienne », offrent moins d'attrait au lecteur. Les cinq pièces obtiendront des spécialistes une attention particulière, car elles apparaissent comme précédant de beaucoup dans le temps celles déjà connues de même provenance.

Le public rencontrera, dans les **Œuvres satyriques complètes du sieur de Sigogne**, moins de thèmes d'édification que dans les Mystères et Moralités de M. Cohen, mais, du moins, une matière plus excitante. MM. Fernand Fleuret et Louis Perceau, éditeurs de ces *Œuvres*, consacrent le meilleur

de leur vie — leurs travaux précédents l'indiquent, — à l'étude des satiriques des xvie et xviie siècles, si obscurs encore et dont il est si malaisé de débrouiller les productions. Leurs recherches, faites dans les dépôts d'archives, parmi les manuscrits et recueils avec un souci louable de ne rien omettre, leur permettent d'obtenir des certitudes sur bien des points de biographie, de bibliographie, de linguistique où d'autres érudits, moins minutieux, n'apportèrent qu'hypothèses ou erreurs. Ecrivains pittoresques, plaisants, imprégnés de leur sujet au point de retrouver, en le rajeunissant, le style savoureux et vivant de leurs héros, ils accompagnent les poésies de ces derniers de notices très remarquables où l'érudition historique se pare des plus brillants atours.

Ils ont ainsi brossé un curieux portrait de Charles-Timoléon de Beauxoncles, seigneur de Sigogne. Longtemps ce poète, demeuré parmi les maudits qui farcirent de leurs invectives des recueils satiriques, resta ignoré. On s'était habitué, dans des littératures où l'on citait dédaigneusement son nom, à le considérer comme un triste faquin, un vil palfrenier sorti de la tourbe et parvenu, par on ne sait quelles sales compromissions, à obtenir la faveur d'Henri IV. En réalité, il appartenait à une très ancienne famille de la Beauce. Issu de René, chevalier de Saint-Michel et gouverneur de Dieppe, grand persécuteur de protestants, et de Jeanne des Essarts, il prit, dès l'âge tendre, dans le parti des ligueurs, le harnais militaire, fut vaillant soldat, blessé au combat de Vimory, puis se rallia, dans la suite, au plumet blanc d'Henri IV. Son enjouement, son esprit caustique, sa promptitude au sarcasme, son goût de la farce burlesque plurent au Béarnais, qui, lui prodiguant les emplois, en fit son confident et son ami. Il brilla à la cour. Il fut, dans la liaison du roi avec Mlle de Verneuil, une sorte de négociateur trop empressé auprès de la dame qu'il aima avec violence et dont il n'obtint que fumée. Ballotté entre son devoir et sa passion, il se perdit, ou plutôt on le perdit. MM. Fernand Fleuret et Perceau apportent des lumières très curieuses sur les intrigues de Mlle de Verneuil et de son entourage et, en particulier, sur la mort d'Henri IV, où la responsabilité de la marquise semble être engagée. Sigogne fut directement mêlé à cette affaire tragique, mais non point comme partisan de son ancienne inhumaine qui, alors, le haïssait mortellement.

Le roi mort, Sigogne se résigna à n'être plus que gouverneur de Dieppe, menant belle vie, faisant suer une sueur d'or à ses administrés. Il mourut le 16 avril 1611, laissant en Marguerite du Fau, sa veuve, une vieille guenuche qui, sans ressources, vécut de mendicité et de maquerellages.

Son œuvre, dont MM. Fernand Fleuret et Perceau donnent jusqu'aux moindres variantes et examinent les inspirations diverses, consiste tout entière en satires des mœurs extrêmement violentes, imagées, colorées et dont la langue, mêlée d'archaïsmes, empruntant sa force d'expression à mille jargons de métiers et de guerre, mérite l'attention des philologues. Il y raille avec une verve extraordinaire les ridicules du temps, et ses ennemis, et toutes les pécores qu'il convoita sans succès, et celles qui, à la cour et à la ville, exaspéraient son goût de l'esthétique. Sigogne fut aussi l'auteur de ballets reproduits dans le livre, en particulier du *Ballet des quolibets*, dansé sous Louis XIII.

Plus tard les burlesques retrouveront sa fureur de caricature, mais non point sa folle indépendance de verbe. Le XVIIe siècle attiédit la fougue des sentiments et des propos du XVIe. Une certaine urbanité empêche les tempéraments violents de se manifester dans toute leur vivacité. Les amants eux-mêmes remplacent la dague par la diplomatie. Ainsi La Rochefoucauld fut un amant diplomate. M. Gaston Dérys, auteur d'une intéressante série d'ouvrages sur les *Grandes Amoureuses*, commence, sur **Les Grands Amoureux** des études légères et charmantes où de très réelles connaissances se dissimulent sous les grâces d'un style souriant. La Rochefoucauld lui paraît être l'un de ces grands amoureux dignes (avec Marmontel, le galant opportuniste que Mlle Clairon utilisa à apaiser ses ardeurs hurlantes; Ronsard, faune salace mué en platonisant quand il ne put mieux faire, et Louis XII, qui trouva la mort dans la couche d'une épouse trop juvénile) d'être célébrés par la postérité.

Ardent jouvenceau, La Rochefoucauld tout d'abord affronta Mme de Chevreuse, la blonde bacchante, puis, ayant dérobé Mme de Longueville à Miossens par de douces insinuations, il en fit sa proie. Plus tard, il s'en vengea, quand elle lui eut substitué Nemours, en faisant tuer par Beaufort ce coquet trop aimé des femmes. Tout au long de sa vie, cet homme, marié dès l'âge tendre, sut avec habileté s'entourer de tendresses, qui ne furent jamais ni

exigeantes ni gênantes et dont il tira vanité et douceur. Mme de Sablé et Mme de La Fayette embaumèrent ses vieux jours. L'une trop blette choya sa gourmandise. L'autre, esprit positif, orienté par lui vers la philosophie, incapable de passion brûlante, l'accompagna avec sollicitude vers la mort. Ainsi de la jeunesse ardente à la caducité pacifiée, La Rochefoucauld donna-t-il l'exemple d'une vie passionnelle admirablement réglée.

Il n'en fut pas de même de **George Sand**, que M. Ernest Seillière nous représente comme une **mystique de la passion, de la politique et de l'Art**. Celle-ci vécut dans un perpétuel orage et l'érotisme formait le fond de sa nature. Elle est, dans ce livre, accusée de bien des crimes. M. Ernest Seillière, dont il faut reconnaître la subtilité d'analyse et le talent d'écrivain, a entrepris contre le romantisme une campagne farouche. Les origines de cette maladie sociale, très grave et dont nous risquons de périr, dit-on, remontent, à son sens, bien au delà de Rousseau. Mme Guyon et Fénelon auraient commencé à introduire ce virus dans nos veines. M. Ernest Seillière, qui professe un concept impérialiste de la vie, lutte à outrance contre tous ceux qu'il croit s'efforcer de professer un concept romanesque. George Sand, à ce point de vue, aurait exercé une influence déprimante et dangereuse. Toute son œuvre est ici mise à contribution pour prouver que la bonne dame de Nobant, par son romantisme mystique, participa puissamment à la désorganisation de la famille, provoqua l'éclosion de la démagogie, enfin prépara une crise des facultés créatrices et une diminution du génie national. Sans doute, M. Seillière, et ceux qui conjointement à lui ont, depuis quelques années, pourfendu Rousseau et les romantiques, exagèrent-ils. L'influence de George Sand fut-elle si active? Qui lit avec tant de passion, à cette heure, les mornes romans de l'amie de Pagello ? Quels esprits subissent encore leur empire ?

Memento. — Bertrand Guégan : *Almanach de Cocagne pour l'année 1921*. Un beau petit livre, orné de bois curieux. Nombreux écrivains, dont quelques-uns, peu au courant de l'art de manger d'autrefois, y ont inséré des pages de gastronomie et des propos de table, qui s'entremêlent agréablement à de subtiles recettes de cuisine. Les gourmands y trouveront l'adresse de spécialistes en matière de friandises. — Bossuet : *Lettres sur l'éducation du dauphin* (*Coll. Les Chefs-d'œuvre méconnus*). M. E. Levesque réunit sous ce titre toutes les proses de l'évêque

de Condom relatives à cette éducation qui fut si admirablement réglée et qui aboutit à de si lamentables résultats. Dans son Introduction, il discute les diverses opinions émises sur Bossuet éducateur, opinions souvent défavorables. — Fénelon : *Ecrits et Lettres politiques* (*Coll. Les Chefs-d'œuvre méconnus*). Publication par M. Ch. Urbain, qui dégage lucidement dans sa préface les idées essentielles, en matière de gouvernement, de l'évêque de Cambrai, de *l'Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*, des *Plans de gouvernement* et autres pièces, en particulier des *Remontrances à Louis XIV*, lettre terrible où perce le ressentiment que Fénelon gardait au monarque. Ces pièces peuvent justifier le reproche que l'on fit au fameux mystique d'être un dangereux esprit. — Marcel Braunschvig : *Notre littérature étudiée dans les textes, II, le XVIIIe et le XIVe siècles*. Nous avons déjà signalé ce travail très remarquable par le choix clairvoyant des textes et l'abondante bibliographie. La 2e partie vaut la première. Quelques omissions regrettables pourtant : Baculard d'Arnauld, par exemple, au XVIIIe siècle, à propos de la comédie larmoyante. Le XIXe siècle est un peu grêle. Le tableau du XXe siècle n'échappe pas au reproche fait à ces nomenclatures : manque d'équilibre, citations d'écrivains médiocres, absence d'écrivains moins connus mais de valeur supérieure. Trop de place faite à la littérature féminine et surtout aux feuilletonnistes, qui ne méritent pas un tel honneur. Peu de traces de l'important mouvement d'histoire et d'histoire littéraire qui se produisit au cours de ces vingt dernières années.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Rachilde : *La souris japonaise*, Flammarion. — Lucie Delarue-Mardrus : *L'apparition*, Ferenczi. — Louis Artus : *La maison du sage*, Emile Paul. — Edmond Jaloux : *La fin d'un beau jour*, Renaissance du livre. — Léon Werth : *Yvonne et Pijallet*, Albin Michel. — Michel Georges Michel : *La rose de Perse*, Edition française. — Antoine Redier : *Léone*, Payot. — Pierre Villetard : *Monsieur Bille dans la tourmente*, Fasquelle. — Henry Jacques : *Jean Costebelle, matelot*, Fasquelle. — Albert Erlande : *Vivre et mourir là...* Plon. — Clément Vautel : *Les folies bourgeoises*, Albin Michel. — Emile Henriot : *Les Temps innocents*, Emile Paul. — J. Broussan-Gaubert : *Loula*, Crès. — Charles Oulmont : *Le tapis de cendres*, Louis Michaud. — Anna Marlieni : *Résonance*, Maison Française. — Comte de Gobineau : *Mademoiselle Irnois*, Revue française. — René Louis Doyon : *Proses mystiques*, La Connaissance. — Henry Malherbe : *Le jugement dernier*, La Sirène. — Francis Carco : *Maman Petit doigt*, Davis. — Charles Régismanset : *Le livre de mes amis*, Sansot.

La Souris japonaise, par Rachilde. Qu'on me rende cette justice : je n'ai jamais beaucoup parlé de moi, ici, et je n'ai jamais fait l'analyse d'un de mes livres. Je sais bien que le meilleur moyen d'imposer les produits de sa maison est encore de les

déclarer soi-même excellents, mais n'ayant pas du tout cette conviction, je me sens incapable du moindre effort de réclame à leur sujet. Je n'écris pas pour *arriver*, ni pour plaire, ni pour gagner de l'argent. *J'écris pour m'amuser*. Il y en a qui découpent des images ou collectionnent des timbres poste. Moi je tourne des ronds de serviettes dans la matière humaine et j'ai le courage de l'avouer. Je ne fume pas. Je ne bois pas. Je ne pratique ni l'adultère ni les stupéfiants. Je ne joue pas du piano et je ne m'occupe pas de politique. Je n'ai reçu aucune mission, pas plus de mes parents que de mon gouvernement. Je n'ai pas envie d'obtenir des distinctions honorifiques ni même d'aller en prison. Je vis comme ça, sans but, en flairant la vie, de loin, avec la prudence d'un animal qui n'y comprend pas grand'chose, mais qui a la curiosité de voir. Comme tous les êtres que la civilisation n'a pas complètement abrutis et qui n'ont supporté aucun dressage, tout en flânant et en humant le vent, je me rends compte des pièges, du danger ou de l'occasion de joie. Je tiens à ma liberté, mais je pense supporter, librement, la réclusion quand mon intérêt m'avertit que la tour d'ivoire... ou de papier mâché semble préférable à la mondanité bien parisienne. J'ai deux ou trois idées obscurément fixes qui me font tout à coup bondir, en avant, tête baissée. Je me laisserais tuer alors sans lâcher prise et, quand je mords, c'est avec un plaisir féroce. A part ces lubies, je suis une bête calme. Ma seule force est d'avoir su conserver ma santé en vieillissant (comme beaucoup d'animaux sages). Ne vivant pas du tout à la manière des humains qui abusent des bonnes choses, je suis toujours prête à m'extasier sur les belles choses, sans y toucher. J'ai dans les yeux des verres grossissants qui m'aveuglent sur la grandeur de l'objet, mais ne laissent échapper aucun détail. Et c'est aussi pourquoi je regarde tourner une *Souris japonaise* avec le même intérêt que je verrais danser le plus fameux des *rats* de notre Académie nationale de musique. Qu'est-ce que c'est que la *Souris japonaise ?* C'est l'histoire d'un Monsieur et d'une petite fille. Pour arriver à cette histoire j'ai dû en conter pas mal d'autres, assez immorales. Je ne crois pas du tout à une morale descendue des cieux ou y remontant. Je crois qu'il y a autant de morales que d'individus. Selon mon personnel cerveau, il y a ce qui est laid et ce qui est joli. Il ne faut jamais faire de choses laides ou malpropres...

pour le reste, toute littérature doit être permise. J'aurais peut-être pensé autrement si on avait employé vis-à-vis de moi des procédés... humains, mais comme on m'a toujours traitée en phénomène et, comme au lieu de châtier mes livres au nom de la critique on a toujours préféré les condamner sans les lire ou m'en attribuer tous les... états d'âme, je continue à ne pas me soucier beaucoup de ce que raconte à mon sujet l'humanité bien pensante. Je m'amuse... à travailler selon mon instinct de créature libre. Je ne m'amenderai pas. Un diable de ma trempe est incapable de se faire ermite en devenant vieux... car le propre de ce diable-là, c'est d'avoir envie de rire. Je me refuse à m'ennuyer et à ennuyer les autres sous le spécieux prétexte d'obtenir de la considération. J'ai des amis qui m'aiment (sans d'ailleurs trop savoir pourquoi !). Quant à mes ennemis, je m'en charge ! Ça me suffit amplement pour attendre la mort.

L'Apparition, par Lucie Delarue-Mardrus. Un joli livre à trois francs cinquante, s'il vous plaît. Et cette apparition du livre d'avant guerre, fait grand plaisir. Comment va faire l'éditeur Ferenczi pour s'en tirer ? Et il répond, très gentil, clignant de l'œil : « Avec de bons auteurs, on s'en tire toujours. » Lorenzo Carmine-Buanovita, chef de grande compagnie, réapparaît, par le mystère de l'atavisme, dans l'enfant terrible Laurent, fils de Mme Carmin, bonne et prudente normande. Ce petit garçon indomptable devient le plus redoutable des bandits modernes, menaçant sa mère et brûlant toutes les étapes pour arriver à une mort ignominieuse, entouré de filles et de très mauvais garçons. Cette étude, vraiment curieuse, est faite consciencieusement par un poète doublé, dirait-on, d'un nécromant. Mme Lucie Delarue-Mardrus en bonnet pointu d'astrologue n'en serait pas moins délicieuse et sa finesse de normande n'aurait rien à y perdre.

La Maison du sage, par Louis Artus. L'histoire ténébreuse et très difficile à deviner, pour les gens qui n'aiment pas l'exception amorale, d'un crime. Un savant, très pondéré, très dans la norme, est surpris, au tournant dangereux de sa vie, par la séduction paradoxale d'un vice dont on ne peut parler qu'à mots très couverts. (Il paraît qu'il n'y a pas que moi, dans la littérature, qui le constate comme une dualité cérébrale extrêmement redoutable.) Ce savant illustre, entouré d'une famille aimante et dévouée, se laisse prendre à la faconde satanique d'un ami de

rencontre qui s'amuse à le... séduire dans toute la force du terme. Après les nombreux *tapages* d'argent, le trop intime veut tuer la demi-mondaine pour lui faire ses bijoux, mais c'est lui qui est tué par le savant, trouvant enfin l'occasion d'en finir avec la plus louche des situations passionnelles. Le colloque sentimental de la victime mourante avec son bourreau me semble exagéré, étant donné qu'ils se sont dit pas mal de choses éternelles avant. *La maison du sage* pourrait bien être celle de Socrate, mais ça paraît moins naturel que du temps de ce philosophe sans préjugés.

La fin d'un beau jour, par Edmond Jaloux. Récit des plus élégants d'une passion sénile. A soixante-huit ans, un grand écrivain s'éprend d'une toute jeune fille émerveillée par ses œuvres, et cette toute jeune fille l'adore comme un dieu. Mais l'amour, quand il descend sur la terre, préfère toujours un homme... et le pauvre cher Maître, qui a l'intelligence beaucoup plus développée que les sens, passe la main... à son meilleur disciple. Il a bien tort, car il ne faut jamais trahir l'amour. L'orgueil consiste surtout à s'en rendre digne et la sagesse à le fuir quand il ne nous semble plus d'assez bonne qualité. Ce roman se passe dans le somptueux décor de Versailles, rehaussé encore par le luxe d'élégante sobriété de l'auteur, qui sait choisir ses détails et les enchâsse comme autant de pierres précieuses dans l'or de son très pur style.

Yvonne et Pijallet, par Léon Werth. L'auteur de *Cladel soldat* est un paradoxal émouvant, dont l'écriture est remplie d'une âpre philosophie et d'une réelle connaissance du cœur humain. Ces trois... vestales des feux impurs de la grande guerre sont humaines et admirablement campées. C'est vivant et torturé comme toutes les consciences qui voudraient bien se reposer dans un inconscient à peu près naturel. Je reprocherai seulement à l'auteur de regarder la guerre de 1914 comme le résultat de la complicité de tous les peuples, alors que l'unique coupable est l'envahisseur. Lorsqu'on m'aura prouvé que c'est bien nous qui avons, les premiers, occupé la Belgique, je me rangerai de son côté...

La rose de Perse, par Michel Georges Michel. Très joli conte fantastique, mais se déroulant dans la vie londonienne et se passant dans les décors les plus fastueux. Il y a la princesse

lointaine, le paria fatal, une pure Miss fiancée jolie et très conventionnelle, un Français passablement aventureux, mais sachant son anglais tel qu'on le parle pour le flirt, puis des scènes de mœurs amusantes, le tout relevé d'une pointe de piment rouge allant jusqu'au crime. Un roman bien venu et intéressant d'un bout à l'autre, très court, trop court.

Léone, par Antoine Redier. Etude de mœurs modernes qui nous montre les jeunes filles pauvres et les jeunes filles riches courant après le mari ou l'amour, tendant surtout vers le plus de jouissances possibles. Il y a une scène de *surprise*-partie qui est le fin du fin de l'éducation que nous ont donnée nos plus chers alliés ou associés. Toute cette cohue bien mondaine faisant irruption dans une maison endormie où on ne les attend pas et où elle se met à tanguer, à boire et à flirter, me semble le comble de la malpropreté humaine et de l'impolitesse. Ce mélange des races n'autorise pas le cambriolage. La Léone, héroïne de l'histoire, n'est ni à plaindre ni à blâmer, ce n'est qu'une sotte. Quand on veut mener le train, il faut être locomotive et pas wagon de troisième classe. Elle manque vraiment de race, la petite. Quant à l'auteur, il voit fort clair, et c'est à coup de magnésium qu'il démolit toutes ces puériles façades.

Monsieur Bille dans la tourmente, par Pierre Villetard. Un bon petit bourgeois aux jambes toutes aussi courtes que les idées. Il gardera les voies, tuera une vache en la prenant pour l'ennemi et finira par se croire un héros. On est toujours le héros de quelqu'un ! Sa dévote femme, acariâtre et vraiment forte de son grand amour pour son gendre, le rend un peu enragé, mais elle finira par le vaincre, quand il sera de nouveau le bon petit bourgeois en état de paix. Amusant et plein de remarques vivantes sur la vie provinciale.

Jean Costebelle, matelot, par Henry-Jacques. Sombre histoire d'un marin qui a la mer dans le sang. Tout ce qu'il fait se rapporte à la grande surprise du flot : par temps calme, il s'isole dans une contemplation nostalgique ; par ciel noir et bourrasques, c'est le crime ou le viol, mais sans aucune perversion des sens. Le marin n'a pas le loisir de s'analyser. Il prend la terre pour s'amuser et se dépêche de bien ou mal faire. Il prend la mer pour travailler, ramer ferme sur la triste galère de son existence, toujours menacée du grain, et quand il croit avoir en-

fin abordé au havre de grâce du mariage d'amour, il fuit pour s'embarquer de nouveau, n'emportant de sa forteresse qu'un mince anneau d'or. Roman de l'aventure humaine toujours féroce, malgré ses aspects engageants et bons à tromper le pauvre monde.

Vivre et mourir là, par Albert Erlande. Une Anglaise, un peu compliquée pour l'ordinaire mentalité de son pays qui sait très bien ce qu'il veut, vient se réfugier à Montaigle près de Marseille. Le paradis de fleurs et de gens heureux qu'elle y trouve la rend incapable d'une nouvelle décision. Elle oublie peu à peu le fiancé positif qui l'attend sans trop d'impatience. Elle a des flirts dangereux, s'en sort saine et sauve parce que... c'est une Anglaise, puis elle finit bravement sous le voile chaste d'une infirmière dévouée. Mais elle a vécu dans les enchantements d'un pays de lumière qui l'a conduite tout droit au ciel catholique.

Les folies bourgeoises, par Clément Vautel. Satire très amusante des modes actuelles et des manies, genre nouveau riche. On y passe en revue tous les vices intellectuels de notre si étonnante époque qui marche de plus en plus sur la tête. Une pauvre diablesse de bourgeoise enrichie se laisse conter fleurette par deux aigrefins, qui, sous couleur d'art snobique, la font marcher dans tous les tournants dangereux. Si ridicules que puissent paraître les situations, elles sont à peine exagérées. La paix reviendra entre M. et Mme Duperron quand ils auront perdu beaucoup d'argent et que leur fille aura boxé avec les ennemis. La couverture de ce livre est à elle seule un programme et l'affreuse idole néo-calédonienne que la dame décolletée embrasse ne règne pas que sur sa gracieuse nudité. L'araignée rouge suce le cerveau de Paris depuis longtemps.

Les temps innocents, par Emile Henriot. Silhouettes et anecdotes d'une enfance naïve très saine et très calme. Il y a de subtiles remarques au sujet des parents un peu originaux, mais que l'on aime malgré leur tournure d'esprit. L'histoire d'un beau costume de volontaire de 92 est triste, parce qu'elle commence, hélas, le fameux et si long chapitre des déceptions humaines.

Loula, par J. Broussan-Gaubert. Le roman très sombre de la rivalité d'un père et d'un fils en face de la même femme peintre, une de ces dames de génie qui excellent à embrouiller la vie normale. Il est entendu qu'elle a un immense talent, seulement elle

a tout à fait tort de filer le parfait adultère avec un Monsieur d'un certain âge qui a des enfants. Il arrive la guerre, les séparations inévitables, et le fils connaît la vérité. C'est *Loula*, une pauvre servante-modèle, qui remet tout au point par la joie du sacrifice consenti après celui de Jean, mort là-bas désespéré d'être devenu le rival de son père. Loula est une figure un peu énigmatique. Plus instinctive que bien maîtresse de la situation, elle la dénoue en pardonnant de la part d'un disparu et remet le père en présence de sa fausse situation. Ce roman est bien écrit, en progrès sur les précédents : *Reviendra-t-il* et *Barberine, danseuse*, du même auteur.

Le tapis de cendres, par Charles Oulmont. Le tapis de cendres est en somme la terre sur laquelle nous errons, anxieux d'y marquer profondément nos pas ; mais nos souvenirs les plus chers, nos entreprises les plus hardies n'y demeurent pas autrement qu'à l'état de rêves à peine allongés d'une ombre ou d'un rayon. Un arbre vit plus lontemps qu'un homme. Un enfant, sans pensée et sans force, en devine plus qu'un homme à l'aide de son seul instinct, et des enfants renverseront l'arbre mort, le peintre rencontrera la couleur de la secrète beauté de l'âme grâce à un geste imprévu de son fils. Il y a plus de choses à découvrir encore sur la terre et dans le ciel que nous n'en pouvons détruire ou cacher sous nos pas, tristes ou lents animateurs de cendres.

Résonance, par Anna Marliani. Journal d'une musicienne, très, trop femme de lettres. Elle correspond mystérieusement avec un jeune homme ténébreux fort pauvre ; mais tout à coup il se révèle, génie méconnu, et le grand enchantement de la marche nuptiale commence. (Ils n'attendent même pas, je crois, l'heure nuptiale et la remplacent par celle du berger. Les musiciens, ça n'a guère de mesure...)

Mademoiselle Irnois, par le comte de Gobineau. Cette nouvelle inédite de l'homme de lettres et de sciences, qui fit couler tant d'encre pour et contre lui *dans les deux camps*, est d'une fort belle tenue de la lignée des œuvres de Stendhal et bien plus près pourtant des grands réalistes que des romantiques. Cette très étrange psychologie de la jeune *innocente* amoureuse s'apparente à l'étude médicale par la technicité de ses aperçus et au fatalisme hermétique de certains types de femme de Villiers de l'Ile-Adam. Or, le comte de Gobineau écrivit cela en 1847 ! L'ironie et le ton

de détachement mondain qui inspirent ces pages ont un dandysme vraiment très curieux. Rien de plus français, de plus insolent et aussi de plus douloureux. C'est un drame barbare, violent, raconté par un homme de la meilleure compagnie qui s'efforcerait de ne scandaliser personne. A mon humble avis, c'est un petit chef-d'œuvre, et Tancrède de Visan, dans son avant-propos, n'exagère pas les louanges qu'il lui décerne.

Trois jolies publications de luxe : **Les proses mystiques**, de René Louis Doyon, avec eaux-fortes de M. de Groux, dont il faut citer : l'*homme qui a sauvé Dieu*, belle page orientale. **Le jugement dernier**, par Henry Malherbe, gravures de Jean Marchand. Et **Maman petit doigt**, souvenirs d'enfance de Francis Carco, qui fait très pur quand il veut. Gravures par Deslignères.

Puis un petit bouquin d'anecdotes, insolent, vivant et bien français, **Le livre de mes amis**, par Charles Régismanset, où il ose faire dire à un ivrogne : *Je penche, donc je suis !*

RACHILDE.

THÉATRE

Comédie Montaigne : *Les Amants puérils*, pièce en 3 actes de M. Fernand Crommelynck (14 mars). — Théatre Antoine : *La Bataille*, pièce en 3 actes, tirée du roman de M. Cl. Farrère par M. Pierre Frondaie (16 mars). — Théatre Moncey : *L'Homme qui reçoit des gifles*, pièce en 4 actes de Léonide Andreieff (24 mars). — Théatre Grevin (groupe du « Canard Sauvage ») : *Premières armes*, conte galant de M. Marcel Berger (18 mars). — Maison de l'Œuvre : *Créanciers*, pièce en un acte, de Strindberg (reprise) ; *Sophie Arnould*, pièce en un acte, de M. Gabriel Nigond (reprise). — Théatre de la Chauve-Souris : spectacle présenté par M. Nitika Balieff (20 mars). — Apollo : *Arlequin*, trois rêves de M. Maurice Magre. — Cigale : *La Pucelle du Rat Mort*, pièce en 3 actes, de M. Mouézy-Eon. — Incidents.

Une exemplaire punition fait expier à M. Crommelynck le scandale d'un triomphe qui ne devait rien aux intrigues de corridors. La critique l'a exécuté pendant un entr'acte, entre deux cigarettes. J'ai vu cela ; ce fut une belle mise à mort qui, dès les premières répliques des **Amants puérils**, était décidée sans que d'ailleurs les conjurés eussent seulement échangé une parole. Et quels articles, le lendemain ! M. Edmond Sée, qui exprime l'opinion des « ayants-droit » avec une sorte d'imperturbabilité barométrique, s'en prit non seulement à l'auteur, mais encore à ceux qui l'oseraient défendre. « Il faut plaindre, écrivait-il, ceux qui, par fausse honte ou snobisme, rougiraient d'avouer

qu'ils n'ont pas compris. » Bien peu de critiques, il faut en convenir, se mirent dans le cas de mériter semblable pitié. Il n'y eut guère que M. Henry Bidou, M. Regis Gignoux et M. Beaunier. Les moindres, comme on voit. Et aussi M. Félix Fénéon, qui n'écrit plus dans les journaux, mais qui, le soir de la générale, manifestait un grand enthousiasme. A la place de M. Crommelynck, je me tiendrais pour content.

M. Crommelynck assume, pour son honneur, toutes les colères du boulevard. Cela,je le dis tout de suite,me semble un peu lourd pour sa carrure. Etre celui dont on dit : « Voici l'homme des snobs » n'exige, en vérité, rien de plus que l'audace qu'il faut pour contrarier la routine des gens d'esprit. Autre chose est de mériter l'appellation d'*incompris*.C'est l'outrage le plus désirable. Baudelaire, Mallarmé, Cézanne, Debussy en furent dignes et l'ont subi sans dommage. Je crois sincèrement qu'il dépasse la destinée d'un dramaturge tel que M. Crommelynck, à coup sûr fort habile, fort épris de bonnes lettres et très attentif aux actuelles transformations de la matière théâtrale. Les pièces du jeune écrivain flamand sont, au fond,« très public ». Son succès vient de la foule et non point des snobs, comme on voudrait nous le faire croire. L'assaut qu'il subit présentement, et qui lance contre lui les bataillons de choc de la presse dramatique est commandé par de claires raisons. La principale est, sans doute, que l'armée des critiques se recrute principalement parmi les auteurs. Ils montent (on peut le croire) une garde vigilante aux portes des théâtres. Que si un nouveau venu de talent parvient à se faire jouer, ce ne sera jamais que grâce à l'inattention des sentinelles. Ce fut le cas de M. Crommelynck : on va faire le possible pour l'extirper (avec ou sans douleur). De deux choses l'une : ou bien le coup réussira et M. Crommelynck, surveillé de près, grossira le nombre des victimes confraternelles ; ou bien il « tiendra », et les assaillants se retireront en bon ordre, sur des positions préparées à l'avance. Et, là, ils attendront que M. Crommelynck soit devenu assez puissant pour faire jouer les pièces des autres ; — leurs pièces à eux ! — alors il pourra sans crainte écrire pour les snobs,ou pour les imbéciles, ou pour les cochons, il pourra se rouler dans la faribole, le sermon, l'obscénité. On ne trouvera plus, pour parler de lui, que des mots de fête, et, s'il fait un jour une comédie vaseuse et saugrenue, on en parlera comme on a parlé de la *Tra-*

versée de M. Capus... En attendant, la flatteuse indignation du boulevard a bien injustement tourné contre l'auteur des *Amants puérils* d'excellents esprits qui, je le crois, eussent, sans cela, témoigné quelque estime à M. Crommelynck. C'est cela, et cela seulement, qu'il faut déplorer.

La pièce, ainsi que l'a dit, avec quelque bonheur dans l'expression,un éminent critique (1),est faite « comme un éventail, dont les branches, d'abord divergentes, viennent toutes, à la fin, se réunir dans la main ». On ne voit, d'abord qu'une suite de courts tableaux ; ils se succèdent sans lien apparent et ils nous montrent, l'un après l'autre, les divers personnages de la comédie : deux enfants amoureux, un vieillard martyrisé par des bonnes, une belle aventurière, qu'un jeune homme poursuit de capitale en capitale, une mère inquiète, une femme sourde. Il s'agit de nous montrer que ces êtres ne se comprennent pas, qu'ils ne se comprendront jamais, que chacun d'eux vit à l'écart des autres, enfermé dans sa propre chair comme dans un cachot. Tout cela selon une suite d'événements qui entraînent les enfants au suicide et contraignent la belle passagère à dévoiler un visage ravagé par les ans, par la luxure et par la douleur. Il y a, au deuxième acte, une sorte de méditation sur la vieillesse, que Mme Berthe Bady exprime avec une extraordinaire puissance d'émotion. M. Crommelynck joue lui-même le rôle du vieillard gâteux ; il est hallucinant. Mlle Jamois parut en fillette ; c'est, paraît-il, une élève de l'acteur Charles Dullin ; on retrouve en elle l'intelligente et forte simplicité de son maître. Mme Pizanni-Debelly a très bien réussi une caricature de bonne. Mais le reste de la troupe n'a rien compris à l'ouvrage ; tous et toutes ont jeté du mystère dans les scènes, à tort et à travers, comme des poignées de suie, et Mlle Céliat s'est montrée particulièrement agaçante, dans un rôle où une actrice véritable aurait pu faire ses preuves.

Le théâtre de la Chauve-Souris, de Moscou a donné son troisième spectacle. Ces plaisantes soirées ont une valeur d'enseignement. On y discerne le sens des efforts russes, entre 1900 et 1914, vers un théâtre moderne. Ce sont des efforts d'adaptation. Les metteurs en scène moscovites inventèrent peu. Mais ils voyageaient, ils savaient voir, écoutaient, réfléchissaient. Ils poussèrent très loin l'art de déguiser les recherches occidentales,

(1) M. Henry Bidou.

qu'ils s'approprièrent, sous le luxueux et barbare appareil des processions, des cours et des foires asiatiques. L'opéra et le ballet russes nous en ont déjà proposé de fameux exemples. Nous eûmes, certes, raison d'admirer Moussorgsky, Nijinsky, Bakst. Mais, peut-être, oubliâmes-nous trop ce que ces « révélateurs » devaient à Berlioz, à Vestris (le jeune), à Beardsley, et même (quant au livret de *Boris Godounow*) à M. Scribe ! Cette sorte d'ingratitude envers nous-mêmes donne peut-être à l'exotisme son principal agrément. Et le plaisir que nous prenons aux spectacles de M. Balieff nous en est une évidente manifestation. Au théâtre de la Chauve-Souris nous trouvons un festin composé de mets, que la sauce nous empêche tout d'abord de reconnaître. On nous montre des scènes de music-hall, de petites opérettes, des opéras romantiques, des farces d'atelier, des clodoches, des tableaux vivants, des pièces d'ombres, et des chœurs burlesques comme ceux que l'on entend dans les *apollo-theater* d'Allemagne, et des monologues mis en scène, imités du théâtre de l'Abbaye de Dublin. Un boniment russo-montmartrois, qui évoque les beaux soirs de Rodolphe Salis et les orageuses tournées des grands-ducs, sert de lien à tout cela. Il faut dire que M. Balieff et sa troupe apportent au rajeunissement de ces choses une extraordinaire ingéniosité et un goût que l'on ne prend guère en faute. Il convient d'admirer l'emploi qu'ils font des lumières. Quant aux chanteurs, danseurs et comédiens, ils offrent un exemple de probité, de simplicité, de désintéressement qui ne sera point perdu.

Un autre voyage en Russie ne nous a guère enchantés. Le jeudi, 24 mars, on jouait, pour la première fois à Paris, un drame de Léonide Andreieff. Et cette pièce nous a moins surpris qu'accablés. **L'homme qui reçoit les gifles** s'est bien vengé, en appliquant, sur les joues des badauds, le plus arrogant soufflet que puisse bailler une main de cosaque ! Cette pièce prétendue symbolique, on se la représente, en vérité, comme une calotte qui nous viendrait de Russie, du fond de la Russie, portée par un long bras au-dessus de la Finlande, de la Lithuanie, de la Pologne et de l'Europe centrale... Serions-nous si pauvres en jeunes auteurs, en ouvrages nouveaux, qu'il faille donner asile à cela ? Ne nous lasserons-nous donc jamais d'être l'hôpital de l'univers ? Ne nous déciderons-nous pas, une bonne fois, à orga-

niser la croisade de l'art français contre les peintres négro-danois, contre les danseuses gréco-américaines, contre les acteurs russo-auvergnats ? Je renonce à raconter ce film de cinéma, que le théâtre Moncey nous propose comme un ouvrage digne de l'emporter sur tant de pièces de nos écrivains. Cette histoire de cirque, par son meilleur côté, ressemble à certain roman de jeunesse, où Paul Adam faisait parader dans la piste un personnage aussi mondain, aussi hégélien et aussi soporeux que le faux clown d'Andreieff... Mais non, non, je ne raconterai pas cette pièce, qu'une facile bizarrerie ne sauve point de l'indigence et qui nous conduit, —avec quelle lenteur ! — en un point que chacun apercevait dès le milieu du premier acte. Je n'ai d'ailleurs tant parlé de cela que pour dire mon avis sur M. Pitoëff. Cet acteur russe sans talent et sans moyens va et vient entre Paris et Genève, comme les allumettes de contrebande. Qui donc nous l'impose ? C'est cette force qui naît de la perplexité unanime, c'est cet effarement craintif que les honnêtes Parisiens éprouvent toujours en présence du vide. La courbe de certains succès affecte la forme d'un point d'interrogation. On peut dire que le cas de M. Pitoëff est, entre tous, significatif. Les spectateurs qui bâillent de l'entendre projeter d'une voix sans timbre et sur un ton d'impitoyable monotonie ses petites tranches de texte se disent tous que la patience du voisin est un signe de supériorité. Personne n'ose se lever et crier à M. Pitoëff les vérités que mérite son extraordinaire aplomb. Et la meilleure de ces vérités, la voici : Dans une ville où les grands comédiens sont presque trop nombreux, dans Paris si cruel aux défaillances de ses idoles, la place de M. Pitoëff n'est point sur la scène, mais dans la salle ; il peut essayer de prendre le ton, mais non point oser le donner. On le dit modeste. Cela se peut. Mais il a de bien dangereux amis. Je ne méconnais, certes, ni l'intelligence, ni le bon vouloir, ni la curiosité de M. Pitoëff. Mais, de ce qu'il n'est point un « cabot », il ne s'ensuit aucunement qu'il soit un comédien ; il a toutes les vertus d'un amateur, et ce sont des vertus négatives. Il m'en coûte de lui dire ces rudes vérités. Pour un peu, et devant le silence complaisant de certains, je croirais qu'il y faut du courage.

Le groupe du *Canard Sauvage* a présenté deux pièces. L'une assez médiocre de M. Gabriel Marcel. L'autre est de M. Marcel Berger : **Premières armes**. Ce « conte galant » a plu par

son tour gracieux et hardi. Je ne sais si l'auteur connaît l'*Education d'un prince*, d'Edmond About. On dirait qu'il s'est proposé de nous en offrir la contre-partie, l'image renversée. L'ouvrage fut, au théâtre Grévin, bien joué et bien habillé.

Au théâtre Antoine, M. Gémier joue la **Bataille**, en trois actes, que M. Pierre Frondaie a tirée du célèbre roman de M. Farrère. On voit de beaux paysages imités d'Iroshiguë et une tourelle de cuirassé, qui éberlua les amateurs de machinerie théâtrale. Mais on voit, au surplus, Gémier dans l'un de ses meilleurs rôles. Il fait un officier japonais, un effrayant bonhomme, crispé, menu, doucereux et féroce. On peut dire, en pesant les mots, que, par instants, ce grand comédien a touché au génie. Sa troupe d'ailleurs s'est montrée excellente, et tout particulièrement Mme Moreno et M. G. Boyer.

J'ai vu jouer, et fort bien, **Créanciers**, de Strindberg, chez M. Lugne-Poe. On raconte que, dans ses dernières années, Ruskin aspirait à révéler l'existence d'un « art méchant ». Que ne vit-il jouer ce drame ! Il s'en fût allé satisfait. Après cela, on jouait **Sophie Arnould**, un acte en vers de M. Gabriel Nigond. Je le trouve en tous points agréable et paré d'une grâce que seuls, peut-être, peuvent goûter des Français qui ont beaucoup voyagé : cela est de chez nous comme un verre de vin d'Anjou, de ce Quart de-chaume qui égayait l'esprit de Balzac. Une tendre et fine comédienne, Mlle Blanche Toutain, a servi cet ouvrage avec autant de cœur que d'esprit. M. Beaulieu, que l'on ne voit point assez, lui donnait la réplique.

La presse a traité durement M. Mouezy-Eon, qui pratique avec loyauté le commerce des ordures. Son récent ouvrage, la **Pucelle du Rat Mort**, couronne une belle carrière, toute dévouée au mépris de l'opinion. Admirons un auteur qui fait rougir jusqu'aux gardiens de la paix de service. Car il y a des agents, aux promenoirs de la Cigale, et qui sont chargés, je pense, de veiller à la liberté de l'art.

L'**Arlequin** de M. Maurice Magre est un beau spectacle. La **Mort de Sparte** en est un autre. Mais, de celui-ci, je reparlerai dans un prochain article.

§

Incidents. — M. Doumic en appelle du jugement qui le

condamne à louer M. Silvain.— M. Séverin a fait une conférence sur l'art des mimes. — Au théâtre Grévin on eut, l'autre jour, la surprise de voir, dans un décor de salon, un très beau paysage de Maurice Wlaminck. — M. Jean Bastia a fort spirituellement « blagué » la furieuse activité de Gémier :

Dans la *Bataille*, au 2e acte, il déplie des papiers qui sont, dit le rôle, des documents secrets sur la position et la force de l'ennemi. Pour les étudier, l'officier japonais, que joue M. Gémier, se couche à plat ventre et lit les dits papiers tout au long. Eh bien ! ce que le public ne sait pas, c'est que, jeudi soir, ces papiers étaient les plans des Arènes de Lutèce transformées par l'architecte, sur lesquels plans M. Gémier n'avait pas encore eu le temps de jeter les yeux ; que, hier soir, ces mêmes papiers étaient une nouvelle œuvre de M. Crommelynck, que M. Gémier a lue, en scène, tout bas, devant le public du Théâtre Antoine, tandis qu'il jouait le rôle écrit par M. Pierre Frondaie ; que ce soir, le régisseur lui fera remettre sa correspondance particulière qu'il n'a pas ouverte depuis une quinzaine de jours.

— M. Beuve m'a adressé une lettre. « Si je ne suis pas visité au bon moment par l'inspiration, dit-il, je serai certainement au-dessous de ce qu'on attend de moi : et ça, voyez-vous, cette crainte, c'est quelque chose d'affreux... A relire votre article si flatteur, je ne prends pas confiance, au contraire, mais cependant je vous suis bien reconnaissant de l'avoir écrit. » Offrons cette leçon de modestie aux méditations des sociétaires de la Comédie-Française. — On a repris le *Scandale* au théâtre du Gymnase. Il y avait un dais à la porte, naturellement, et M. Henry Bataille, selon son habitude, n'avait invité que la claque.

HENRI BÉRAUD.

HYGIÈNE

La Santé physique pour nos enfants par le grand air et l'exercice. — Dans l'état présent de notre race, la santé physique de la jeunesse française dépend en partie de la création de stades et de collèges des sports. Les exercices et les jeux de plein air (petits et grands) sont indispensables non seulement à la croissance normale des adolescents, mais à leur formation intellectuelle et morale. La pratique des sports comporte des ré-

sultats hygiéniques et moraux ; elle détourne la jeunesse des dangers de la vie inoccupée, elle est, pour elle, un dérivatif précieux par quoi se dépense l'excès de sa vitalité ; elle la prépare à la vie pratique faite d'efforts. Par les expériences répétées, par les leçons de choses journalières qui se dégagent des pratiques sportives, celles-ci deviennent une école d'ordre et de raison. « La première condition, la condition indispensable pour réussir dans la vie est d'être un bon animal », disait brutalement Emerson. Cette pensée peut être complétée par celle-ci, d'Herbert Spencer : « ...et la première condition de la prospérité nationale, c'est que la nation soit formée de bons animaux ».

Une forte éducation physique doublée d'une forte culture intellectuelle, voilà la formule, mais pas l'une sans l'autre.

Gardons-nous de préconiser la formation de sujets d'une puissance physique exceptionnelle. Parmi les professionnels de l'athlétisme, on rencontre beaucoup d'hommes aux muscles hypertrophiés qui n'ont des athlètes que le nom. Ils sont des déséquilibrés au point de vue fonctionnel. Est-ce là un état physique désirable ? Et n'est-ce point une faute de soumettre un homme pendant des années au même exercice ?

Elever nos enfants dans une énergique éducation corporelle ne consiste point à hypertrophier leurs muscles, mais à leur donner l'adresse, la souplesse, la grâce, l'audace et l'élégance qui sont des éléments d'un équilibre parfait. Tout le monde ne peut pas être beau comme les jeunes hommes de marbre du Parthénon, ni fort comme Hercule, mais tout le monde peut acquérir, s'il le veut, cette plénitude d'un épanouissement naturel que donne l'exercice physique bien ordonné.

Un homme doué d'une grande force musculaire n'a pas obligatoirement une santé robuste. J'ai dû soumettre à l'examen des commissions de réforme des athlètes chez lesquels évoluait le germe de la tuberculose. Par contre, des sujets dépourvus de puissance musculaire peuvent avoir une constitution qui résiste victorieusement à toutes les causes de maladies. La force musculaire n'est qu'un attribut local ; la santé est, au contraire, la résultante de l'équilibre physiologique. Aussi cherchera-t-on cet équilibre avant cette force, celle-ci ne devant venir que par surcroît, avec les progrès de la croissance et les pratiques de l'exercice.

§

Sous prétexte que l'éducation physique a une portée nationale et qu'elle doit aboutir au relèvement de la race, on ne l'envisage guère que par son côté sérieux. Les gens qui la prônent prennent un visage trop sévère. Mettons-y quelque agrément.

Rendons tous les exercices attrayants, car le plaisir est le seul assaisonnement capable d'en donner l'appétit. Rendre la gymnastique obligatoire comme le latin, l'arithmétique ou l'histoire n'est pas une bonne formule.

Oublie-t-on qu'un exercice n'est vraiment hygiénique que lorsque l'enfant ou l'homme y prennent de la joie ? Prétendre obtenir la santé par un travail physique d'où tout plaisir serait banni est une mauvaise gageure.

Tout le monde connaît les effets heureux qu'un transport de joie produit inévitablement dans un organisme affaibli. Est-il un meilleur tonique que le plaisir ? Que de fois une heureuse nouvelle a transformé un malade et marqué le début de la convalescence ! En un instant la circulation du sang a repris de l'énergie et comme un regain de force a ranimé les muscles.

Sous le choc du plaisir, les centres nerveux réagissent vivement. Par des impulsions énergiques ils accélèrent les échanges, la peau se colore, le cœur bat plus vite, la respiration est plus profonde, un sentiment de bien-être accompagne tout contentement.

Comment agit le plaisir ? En jouant le rôle d'un excitant qui provoque le dégagement d'une énergie latente emprisonnée dans les cellules nerveuses et dont l'organisme n'a point d'ordinaire la libre disposition.

Un condensateur électrique, isolé de tout contact, ne manifeste point la force qu'il renferme, mais il la libère à l'approche d'un conducteur métallique. De même, notre cerveau tient en réserve une certaine dose d'énergie inoccupée. Qu'un excitant physique comme le froid, ou moral comme la joie agisse sur lui : il libère une énergie latente, sous la forme d'un influx nerveux supplémentaire. Le cordial et le linge mouillé qui raniment un homme évanoui font sortir de toutes les cellules l'influx qu'elles tiennent en réserve et qui suffit à remettre le cœur et la poitrine en mouvement. Ce n'est pas autrement qu'agissent les impressions mo-

rales, et notamment la joie, qui est un excitant bienfaisant du cerveau et que la nature a prévu.

§

Supposons que la décision soit prise de rendre réellement l'éducation physique obligatoire. Dès lors, pour beaucoup de maîtres et de pontifes, il s'agit moins de consulter le goût des gens que d'appliquer une mesure nécessaire. Il importe peu que les grands et les petits prennent plaisir à l'exercice, pourvu qu'ils s'exercent. Il s'agit d'une nécessité hygiénique et nationale : il faut donc l'imposer et rendre la gymnastique obligatoire, comme l'instruction. Tout le monde s'y soumettra, parce que la règle l'exige. Donner aux adolescents une forte dose de travail musculaire : voilà le but. Le reste est accessoire.

Ainsi l'on pense imposer à nos enfants un travail physique, leur donner de la force et raffermir leur santé sans les divertir ? Chimère.

La monotonie et l'ennui aussi bien que la joie retentissent sur le cœur et sur les poumons ; mais, au lieu d'accélérer le cœur, elles le ralentissent ; au lieu de dilater la poitrine, elles la resserrent. La monotonie amène la torpeur de la nutrition. Ce n'est pas tout. L'influx nerveux demeure comme captif dans les centres, faute d'un excitant qui le libère. Une sorte de prostration règne dans le domaine nerveux. L'affaissement et la tristesse en sont les conséquences.

Est-ce là le résultat cherché ? Voyez cet adolescent que l'on bourre de toniques, d'élixirs, de jus de viande et qui, mécaniquement, s'exerce aux appareils de la gymnastique de chambre. A-t-il les apparences de la bonne santé ? Pas toujours. Presque jamais. Que lui manque-t-il ? Le souffle, l'étincelle qui libérera le riche capital d'énergie enfermée sous tension dans ses cellules cérébrales : la joie.

Ce jeune homme a des occupations monotones. Il s'ennuie. Libérons par le plaisir toutes les forces secrètes de son organisme et ne lui imposons plus des exercices en disant : « Ce n'est pas pour son plaisir qu'il s'exerce, c'est pour sa santé. » L'un est inséparable de l'autre.

Nos enfants s'ennuient, voilà le mal. Cessons de leur témoigner la sollicitude extrême et la prudence exagérée qui les enchaînent. Moins de toniques en bouteille, mais plus de jeux attrayants au

grand air. Procurons-leur si possible cette joie un peu animale qui fait jaillir à profusion des centres nerveux l'influx bienfaisant et en inonde les muscles.

L'attrait de l'exercice domine l'éducation physique à tout âge, mais surtout chez l'enfant. Enfin rappelons-nous que l'émulation, la satisfaction que donne la difficulté vaincue, les jouissances raffinées d'une belle partie, le plaisir délicat d'un assaut d'armes bien conduit ressemblent par certains côtés à la jouissance du peintre et du musicien quand ils produisent des œuvres de leur art.

§

Trop de personnes pensent qu'on ne peut prendre de l'exercice sans un apprentissage préalable. Elles croient qu'une méthode compliquée et des débuts difficiles peuvent seuls être suivis de bons résultats.

La vérité est tout autre. L'exercice instinctif suffirait à amener le développement de l'enfant si l'organisation scolaire permettait aux élèves de donner carrière à leur besoin de mouvement aussitôt qu'il se produit.

Que nos écoliers disposent, chaque jour, pendant trois heures pleines, d'un vaste espace gazonné ; qu'ils aient la permission de s'ébattre en liberté sous les yeux de leurs maîtres intéressés, et l'état de langueur ou de surexcitation nerveuse dans lequel vivent trop d'enfants disparaîtra.

Pas de procédés compliqués ; les meilleurs moyens hygiéniques sont les plus simples. On peut faire de l'exercice sans « appareils », et il n'est pas besoin de faire des leçons réglementaires pour s'exercer. Chaque fois que l'occasion d'agir, de jouer, de courir se présente, l'enfant doit en profiter. Encore faut-il lui offrir cette occasion.

Dans telle école que je connais, les cours sont entourées par les salles d'étude. Les élèves vont en récréation par tiers. Comme les classes voisines sont occupées et qu'on y travaille, il est recommandé aux élèves de ne pas faire trop de bruit en jouant pour ne point gêner leurs camarades. Leurs jeux sont timides et trop de récréations sont employées à une promenade sans agrément et sans joie.

Ailleurs, un petit gymnase est réservé à l'éducation physique. Comme on ne peut consacrer à celle-ci que de courts instants, un

maître de gymnastique s'applique, dans cet espace restreint à donner aux enfants beaucoup de travail musculaire en peu de temps. Grâce aux appareils, il « concentre » la dose d'exercice qu'il administre. Il arrive même que, pour toute la semaine, la dose soit donnée d'un seul coup.

Que penserions-nous d'une hygiène alimentaire qui prétendrait nous faire absorber en un seul repas les rations alimentaires de plusieurs jours ?

Racheter la rareté de l'exercice musculaire par son intensité, imposer à l'enfant des efforts espacés au lieu de renouveler fréquemment les exercices modérés qui lui conviennent, sont des fautes au point de vue de l'hygiène. Bien plus, elles mettent sa santé en péril.

§

Le jeu est la forme d'exercice la plus naturelle. Dans toutes les espèces animales les petits jouent entre eux. Le père ou la mère les excitent à se livrer à l'exercice ; ils font l'éducation physique de leur progéniture.

Le jeu est également la forme d'activité physique la mieux adaptée à l'esprit d'émulation ainsi qu'aux aptitudes physiques de l'enfant. Il est à la fois attrayant et hygiénique. Il combine les mouvements simples avec les attitudes naturelles. Il ne comporte pas des combinaisons anormales dans l'association des muscles ; il se contente de perfectionner des mouvements bien connus de l'enfant : la course, le saut, le grimper, le lancer, etc...

En Angleterre, des jeux scolaires représentent la seule gymnastique de la jeunesse. Qui pourrait contester l'excellence des résultats de la méthode anglaise ? N'avons-nous point nos vieux jeux français ? Tant par l'attrait récréatif que par la variété de l'exercice et la forme du travail musculaire, ils constituent un ensemble parfait.

L'urgence d'instituer un nouveau système d'éducation physique de la jeunesse est évidente pour tout le monde. Des nécessités budgétaires et les conditions des installations scolaires seront des obstacles matériels. Le terrible esprit de routine et notre défiance instinctive pour toute innovation s'ajouteront encore aux causes précédentes pour retarder la réalisation d'une réforme si nécessaire. Mais par la force des choses, elle viendra.

Il faudrait que les maîtres de nos enfants, si éminents fussent-ils

en littérature ou en mathématiques, ne crussent pas déroger en enseignant les exercices du corps. Platon, Chrysippe et le poète Timocreon avaient été athlètes; Pythagore avait eu le prix du pugilat ; Euripide fut couronné aux Jeux éleusiniens. Voilà des références Si la pensée grecque et la pensée latine sont demeurées vivantes et ont survécu pendant vingt siècles à travers des bouleversements inouïs, c'est parce que la vigueur de la production intellectuelle de l'antiquité était exceptionnellement puissante. Elle trouvait son support dans un équilibre organique parfait.

Un citoyen d'Athènes ou de Sparte gardait toute sa vie les traces de l'éducation gymnastique. Pas un homme libre ne s'abstenait de fréquenter le gymnase. A cette condition seulement, il était un citoyen bien élevé.

Quel avantage, à tous les points de vue, si les professeurs du xxe siècle s'occupaient non seulement de cultiver l'esprit de leurs élèves, mais de développer en même temps leurs muscles et leurs poumons ! Les jeux ne devraient-ils point s'enseigner dans les écoles et les lycées au même titre que la littérature et les sciences? Les écoliers seraient plus adroits, plus forts et plus gais.

§

Où jouer ?

Au grand air, dans les espaces libres.

Il serait souhaitable :

1° Que chaque commune eût son terrain de jeux. Les Anglais ont le *Common* (communal), grande pelouse entourée d'arbres. Les Allemands ont leurs *places de jeux* spécialement réservées aux exercices scolaires.

2° Que chaque sous-préfecture disposât d'un stade.

3° Que chaque préfecture eût son collège de sports.

De la commune à la préfecture l'organisation irait se complétant et se perfectionnant, les grandes installations étant réservées aux villes importantes. Pour être réalisées, elles réclament, à défaut de l'intervention de l'Etat et des Communes, celle des Mécènes clairvoyants et bienfaisants.

L'argent affluera lorsque les apôtres de l'éducation physique voudront bien se donner la peine de montrer au peuple que les enfants de France ont besoin de grand air et d'exercice. Les parents n'hésiteront pas à apporter leur obole à l'œuvre commune et à soutenir les municipalités, lorsqu'ils sauront que leurs enfants

se fortifieront, seront plus beaux et deviendront, en un mot, meilleurs.

En esquissant l'ordonnance générale d'un collège sports, on évitera de tomber dans une imitation servile des gymnases grecs ou des thermes romains. Nous ne sommes pas sous le ciel d'Athènes ou de Rome. Il faut tenir compte des progrès occomplis, des mœurs et des conditions climatériques spéciales à notre pays. Les péristyles de marbre deviendront des hangars couverts ; le stade et les xystes se transformeront en piste plate et en pistes d'obstacles. On peut réaliser le nécessaire en restant dans une stricte économie.

Les Américains ont eu la précaution de ménager au milieu de leurs villes quelques espaces plantés d'arbres où s'ébattent les enfants. A Boston, à Chicago, à Baltimore, à Philadelphie, à Pittsburg, les terrains de jeux se sont multipliés. Une Association, le *Playground Association*, guidée par des hommes éminents et surtout agissants, rend des services inappréciables au monde des écoliers et des écolières. Dans la séance de clôture du Second Congrès des Associations américaines pour la création de terrains de jeux, M. Woods Hutchinson s'exprimait ainsi, en présence des autorités de la ville de New-York : « Plutôt un terrain de jeux sans école, qu'une école sans terrain de jeux ! » Cette phrase n'est pas une boutade.

Quand la séance de gymnastique sera un amusement, au lieu d'être une leçon, quand elle sera une récréation attrayante, au lieu d'être une contrainte, elle changera nos enfants au physique et au moral.

Lorsque, dans la prairie communale, ou dans les stades de préfecture, nous verrons les citoyens conscients se grouper sous le commandement d'un maître de jeux, quitter sans façon leurs redingotes ou leurs vestons, et, en bras de chemise, avec un entrain d'écoliers, jouer à *l'épervier* ou aux *barres*, ce jour-là, l'âme et le muscle français s'en trouveront affermis. Les gens pâles deviendront rouges et essoufflés, des physionomies sans vie s'animeront, des yeux éteints brilleront, car le sang circulera chez tous avec force. Les poitrines se soulèveront par des mouvements respiratoires profonds et répétés pour étancher la soif d'air qu'aura allumée le travail des muscles. Les poitrines se ventileront mieux,... et les cerveaux aussi.

§

Une journée de printemps magnifique. Le médecin, interrogé par la mère de Didi, a conseillé une sortie. Il a dit sentencieusement, l'index levé : « Madame, de l'exercice pour cet enfant, mais pas de fatigue. »

Tout pénétrés de cette recommandation, Didi et sa mère se sont rendus aux Tuileries. Abandonné à lui-même, Didi a choisi un genre d'exercice qui l'amuse beaucoup : il joue au chemin de fer et se mue tour à tour en locomotive... « chi !... chi !... chi !... » en wagon... « tac !... tac !... tac !... broum ! taraboum ! taraboum ! », en chef de gare sifflant éperdument. Il se livre à des courses désordonnées coupées d'arrêts et de reculs. Il règle lui-même son allure et dose son exercice ; il court, saute et reprend vie.

Soudain sa mère s'est élancée. Elle a touché le front de Didi, elle l'a trouvé brûlant.

— Comme tu es essoufflé ! dit-elle... Comme tu es rouge !... tu as sué ! N'es-tu point fatigué ?

Pour toute réponse, Didi remue la tête et s'échappe d'un bond. Il recommence à imiter la locomotive et souffle bruyamment.

Sa mère inquiète pense que l'enfant présente les symptômes de cette fatigue qu'on lui a signalée comme un danger. Elle se lève, choisit le moment où Didi, chef de gare, s'est immobilisé devant le train en partance et le saisit.

— Allons ! viens ! dit-elle. C'est assez pour aujourd'hui. Tu vas te rendre malade.

Elle l'entraîne. L'heure n'étant pas avancée et la journée persistant à être radieuse, la mère se hâte vers les magasins. Didi ne proteste pas. Il suit. Il passe deux heures dans la poussière de la rue et des étalages et se résigne à cette promenade qui l'exténue. Car l'instinct de l'enfant le porte à courir, mais non à marcher. Tout à l'heure, les temps de courses désordonnées auxquels il se livrait dans ses jeux ne le fatiguaient point, mais il supporte mal cette promenade lente et mesurée, sur l'asphalte.

Le soir, Didi a eu de la fièvre et n'a pas dîné. Le médecin, mandé en hâte, a dit avec une nuance de reproche : « Madame, votre fils s'est fatigué. » Après son départ, la mère de Didi s'est écriée : « Cet enfant a trop joué !... On m'y reprendra à le conduire aux Tuileries ! »

Bien des parents sont effrayés par la gymnastique de « cirque » qu'ils redoutent de voir faire à leurs enfants. Pour eux, les « exercices du corps » évoquent l'idée du danger. Certaines mères ne peuvent regarder courir leurs fils sans en être malades. L'enfant va s'enrhumer ; il aura de la fièvre le soir.

Oui, cela sera, si l'enfant ne sort que rarement, s'il ne joue qu'à de longs intervalles, s'il a déjà, malgré son jeune âge, la nutrition d'un sédentaire. Mais cela ne sera pas s'il a coutume de jouer chaque jour, de marcher, de courir, de sauter, de dépenser la suractivité de ses muscles, de ventiler sa poitrine et d'accélérer quelque peu sa circulation.

C'est la sédentarité qui rend la santé des enfants précaire et fragile. Le mouvement la fortifie et la consolide.

Dr MAURICE BOIGEY.

SCIENCE SOCIALE

Dr Robert Lascaux : *La Production et la Population*, Payot. — Louis Le Page : *L'Impérialisme du Pétrole*, Nouvelle Librairie nationale. — Henri Lambert : *Le Nouveau Contrat social ou Organisation de la démocratie individualiste*, Alcan. — Henri Lambert : *Pax economica*, Alcan. — Memento.

Le livre du Dr Robert Lascaux, **La Production et la Population**, est de tendance nettement malthusienne ; il s'efforce de démontrer, à grand renfort d'équations algébriques, que la population d'un pays est toujours proportionnelle à sa production et que lorsqu'on veut augmenter celle-ci sans accroître celle-là, on n'arrive qu'à hausser le taux de la mortalité infantile qui, automatiquement mais déplorablement, rétablit alors l'équilibre. Le seul moyen, conclut-il, d'accroître la population, c'est d'améliorer l'outillage industriel; quant à agir sur la natalité par des primes, subventions, exemptions ou objurgations, c'est besogne aussi vaine que dangereuse. Tout ceci, étant sérieusement établi, doit être sérieusement examiné.

En gros, il est exact que population et production vont ensemble ; rien de plus désert qu'un Sahara et de plus surpeuplé qu'un delta du Nil. La fertilité du sol n'est d'ailleurs pas tout, l'Egypte notamment a été beaucoup plus grouillante d'habitants sous les Pharaons ou sous les Césars que sous les Khalifes, et de pays pauvre et clairsemé qu'elle était devenue avec les Mamelouks, elle redevient, grâce à la bonne administration européenne, un des greniers d'abondance du monde. Enfin, au sol il faut joindre le

sous-sol ; à égalité de toutes autres conditions, l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre auraient toujours été plus peuplées que la France de par leur sous-sol houiller. Mais la question délicate et grave est de savoir si la France n'aurait pas pu et ne pourrait pas encore avoir une densité d'habitants supérieure, et par exemple égale à celle d'autres pays européens comme l'Italie, qui n'ont pas un sous-sol plus riche que le sien.

Cette question-là est de celles qui ne se résolvent pas par équations algébriques, et au surplus tous les économistes qui ont prétendu résoudre les problèmes de science sociale par le calcul se sont trompés, parce qu'ils ont négligé le facteur psychologique ; même dans les questions bancaires, ce dernier facteur joue son rôle ; il n'est donc pas étonnant que le Dr Robert Lascaux n'ait vu qu'un côté de la question ; la productivité d'un sol peut se chiffrer, la mentalité de ses habitants ne se chiffre pas ; or la population qui, en gros, je le répète, dépend en effet de la production, dans les moindres amplitudes dépend de la bonne intention. Et la France, incontestablement, n'a pas eu cette intention-là, surtout à partir de 1870. Qu'elle ait eu tort en ceci, c'est ce que personne, je crois, ne contestera ; si nous avions gardé le même rapport de population avec l'Allemagne qu'en 1871, jamais celle-ci ne nous aurait attaqués en 1914 ; c'est parce qu'elle avait presque le double d'habitants qu'elle a espéré nous écraser d'un coup. Maintenant encore nous aurions grand intérêt à avoir une dizaine ou même une vingtaine de millions d'habitants de plus, que nous pourrions parfaitement nourrir, et qui même augmenteraient la productivité de notre pays, car les malthusiens ont toujours l'air d'ignorer que si la population dépend de la production, la production dépend encore plus de la population ; le sol le plus fertile et le sous-sol le plus riche ne produiront rien, s'il n'y a personne pour les exploiter et produiront d'autant plus qu'ils auront plus de bras à leur disposition. Quant à dire que la mortalité infantile augmentera forcément si la population augmente, c'est oublier que cette mortalité dépend non seulement de l'alimentation insuffisante, mais de bien d'autres causes sur lesquelles l'hygiène et la médecine peuvent agir, un médecin devrait se le rappeler. Enfin, il convient de noter que les mesures fiscales et autres demandées pour les familles nombreuses n'ont pas tant pour objet de pousser à la prolifération que de rétablir l'égalité et la justice. Un

livre qui néglige toutes ces considérations, quelque bourré d'algèbre qu'il soit, est un livre regrettable dans la force du terme.

L'Impérialisme du Pétrole, de M. Louis Le Page, laisse aussi à désirer. Le dilemme de l'auteur : *Avec les Trusts ou avec la France* est une bonne formule en elle-même, mais la conclusion qu'il en tire en faveur du monopole d'Etat contre la liberté commerciale qualifiée de verbalisme, et même contre la liberté contrôlée qualifiée de bâtardise, est tout à fait injustifiée. Nous ne savons que trop ce que donnent tous les monopoles étatistes, et ce n'est pas l'érection de ce nouveau « croc à phynances » qui fera jaillir des sources de naphte de notre sol ; or, tant que nous n'aurons pas trouvé de terrains pétrolifères chez nous, nous serons obligés d'aller le chercher chez les autres, trustés ou pas trustés, et notre seule politique sera d'opposer ces trusts les uns aux autres de façon à ne pas nous laisser trop asservir par l'un d'eux. C'est, au contraire, avec le monopole que l'Etat serait obligé de prendre parti entre eux tous et que le pays pourrait se trouver entraîné dans des combinaisons politiques très dangereuses, dont la liberté commerciale heureusement nous gardera, n'en déplaise à l'auteur.

C'est une œuvre, au contraire, bien considérable et louable que celle de M. Henri Lambert, maître de verreries à Charleroi de Belgique, et dont on regrette de ne pouvoir parler aussi longuement qu'elle le mériterait. Elle comprend deux gros volumes intitulés, l'un, **Le Nouveau Contrat social ou l'Organisation de la Démocratie individualiste**, l'autre, **Pax Economica**, avec ce complément : **La Liberté des échanges internationaux fondement nécessaire et suffisant de la paix universelle et permanente.** Et ces deux titres permettent de voir que l'auteur, individualiste, organisateur, démocrate et libre échangiste, est au pôle opposé du socialisme, de l'autoritarisme et du protectionnisme. Qu'en ceci il ait pleinement raison, c'est ce que personne d'un peu au courant de la question ne contestera ; au fond de tout mal social il y a ou de l'égoïsme protectionniste, ou de la violence autoritaire, ou de l'ignorance collectiviste. Mais, puisque je suis d'accord avec l'auteur, j'en profiterai pour préciser les points sur lesquels il me paraît avoir trop raison, donc se tromper, puisque, d'après Bossuet, l'erreur n'est qu'une vérité dont on abuse.

D'abord il me semble dangereux de réclamer la suppression de toutes les législations sur les associations et de ne reconnaître que l'association contractuelle ; il peut y avoir de très légitimes associations obligatoires, celles, par exemple, des propriétaires riverains d'un fleuve ou des usagers d'une même force naturelle, et dans tous les cas il y aura toujours une association, celle des habitants d'un pays, qui devra ne pas dépendre de la volonté de ces habitants, non que l'un de ceux-ci ne puisse pas abdiquer sa nationalité, mais, s'il ne l'abdique pas, il devra obéir à la loi nationale. Or, de ceci découlent de très nombreuses et très graves conséquences qui ne permettent de regarder que comme un idéal lointain « l'ordre naturel basé sur l'individualisme intégral ».

On ne comprend pas non plus l'antipathie que l'auteur éprouve pour la représentation proportionnelle des partis. L'intérêt général peut aussi bien s'exprimer par un scrutin proportionnel que par un scrutin majoritaire, et, en outre, cet intérêt général ne consiste pas « avant tout » dans le souci des intérêts de la consommation, il consiste également dans le souci des intérêts de la production.

Enfin rien ne permet d'affirmer que la liberté des échanges internationaux sera le fondement « suffisant » de la paix universelle et éternelle. Si cette liberté conduit à la domination des peuples mieux outillés ou plus laborieux, les conflits pourront surgir entre ces peuples et ceux qui voudront secouer leur domination ; c'est à coups de canon qu'on a jadis ouvert les portes de l'Extrême-Orient. Cela, sans doute, a été exceptionnel, et presque toujours c'est le protectionnisme qui a poussé à la guerre, mais sa poussée n'a pas été toujours décisive. Si l'Allemagne a voulu de plus en plus âprement la guerre pendant les 20, 30 ou 40 ans qui ont précédé l'explosion de 1914, c'est bien sans doute à cause de sa politique commerciale qui la condamnait à l'invasion et à l'annexion économique de tous les pays d'Europe, mais c'est encore plus à cause de sa mentalité brutale et cupide, de son chauvinisme agressif, de son orgueil pangermaniste, de son système chauffé à blanc d'éducation, de son idolâtrie kaisérienne, etc. En comparaison du rôle psychologique joué par les dirigeants de l'Allemagne, le rôle économique des cartells, des drawbaks, des dumpings et des tarifs d'exportation a été secondaire.

Il n'est, à ce propos, pas permis de dire que « la situation antérieure à la guerre a été à ce point de vue aggravée par le traité de Versailles » et que celui-ci « a donné le signal d'une réaction redoutable que mettent à profit les puissances ploutocratiques et autocratiques de nos prétendues démocraties ». Les façons de dire qui rappellent le grand-parler de l'île du Docteur Moreau sont le contraire de la vérité, et si la liberté des échanges internationaux se heurte à des obstacles, cela tient non au traité de Versailles, mais aux changes déséquilibrés, produits naturels de la guerre. M. Lambert n'en a pas moins raison de prendre les devants contre la poussée protectionniste qui ne manquera pas de se produire et qui trouvera de sérieux arguments dans la nécessité de restaurer nos régions dévastées ; mais on combat mieux le protectionnisme avec des armes souples et nuancées qu'avec des affirmations truculentes et peu exactes.

Memento.— Paul Turull : *Vers l'Avenir*, Editions Atar. Le sous-titre très développé explique ce titre sibyllin : « Questions d'éthique, d'éducation, d'esthétique, de politique et d'économie se rapportant à la réalisation de la Société des Nations », etc. La plaquette se termine par des Notes de Voyage, vivantes et même amusantes, à un quelconque Congrès de Milan. — Galejus : *Vers l'Amour*, Maison française d'art et d'édition, 37, rue Falguière. Espérons que Galejus n'a rien de commun avec galejade. L'auteur n'aime pas la Ligue Civique, soit ! Et il reproche aux femmes de ne pas avoir interrompu la guerre, soit ! Et il demande que la Cité future soit à base d'amour, archisoit ! — Vincent Berge : *L'abime entr'ouvert, considérations sur l'avenir de la France.* Maison d'art et d'édition, 9, rue de l'Eperon. Tout cela est très sage, et certainement l'abîme va se refermer. Mais, vraiment, on a tort de plaisanter, quand, à l'autre bout de l'Europe, l'*horrendus abyssus* est tout ce qu'il y a de plus béant. — Dans le *Monde Nouveau*, M. Zagorsky indique justement *les Aspects sociaux de la République des Soviets* avec une clarté remarquable. En dépit des ukases et des mitraillades de Lenine et Trotsky, rien n'a été déraciné là-bas, ni la propriété individuelle, ni le commerce, ni la spéculation, mais tout a disparu, richesse, travail, paix, santé et sécurité. La pauvre Russie se trouve revenue aux pires temps du moyen âge avec des paysans faméliques qui grattent le sol pour ne pas mourir de faim et des barons féodaux déguisés en commissaires du peuple qui vivent d'eux. L'admirable, c'est qu'il puisse y avoir 32.000 Parisiens dans un seul tiers de Paris pour acclamer ce régime là. — Le *Journal des Transports* de janvier donne le *Résultat de l'exploitation des chemins de fer d'Alsace-Lorraine sous le*

régime allemand. C'était un des arguments des partisans de la nationalisation des chemins de fer qui faisaient sonner bien haut les 919 millions de marks de bénéfices réalisés par cette exploitation de 1871 à 1913. Vérification faite, ce milliard s'évapore comme celui des Congrégations et fait place à un déficit de 396 millions de marks au 1er janvier 1912. La comparaison avec l'exploitation de la Compagnie de l'Est n'est pas élogieuse pour l'étatisme, même allemand: le coefficient d'exploitation, qui était en moyenne de 57 0/0 sur notre réseau, était de 72 0/0 sur le réseau alsacien-lorrain. — Dans la *Revue politique et parlementaire* de mars, M. Henri Fayol insiste sur *l'Incapacité industrielle de l'Etat* et propose de confier à un organisme privé sous le contrôle des pouvoirs publics la gestion des P.T. T., qui laisse en effet tant à désirer, et ceci n'est pas ridicule; l'Etat n'est pas plus fait pour être télégraphiste ou téléphoniste que pour être fabricant de poudres, ou directeur de chemins de fer: partout il « faillitise » — *La Paix par le Droit* commence une enquête sur l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations et M. Bruston, ancien doyen de la faculté de théologie protestante, dit ici très justement : « Qu'est-ce que la presse chauvine en France et ses prétendues menaces inconsidérées en comparaison des cris de colère, de haine et de vengeance, des accusations et des mensonges impudents dont sont remplis tous les jours la plupart des journaux, des revues et des livres politiques allemands? » Certains rédacteurs de la *Paix par le Droit* devraient d'ailleurs faire leur profit de cette remarque. Un rapprochement franco-allemand est certainement désirable, et même, comme dit M. Hermann Fernau, nécessaire, mais... que Messieurs les Allemands commencent!

HENRI MAZEL.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Dr Auvard : *Santé. Comment se bien porter d'après l'enseignement théosophique*, A. Maloine. — Henri Rem : *Ce que révèle la main*, Ollendorff. — Carlo Loontiens : *Le Symbolisme et les Sociétés secrètes*, A. Bouchery, Ostende.

Le Dr Auvard emploie, dans son livre : **Santé, Comment se bien porter**, des termes hindous.

L'homme est une trinité comprenant : conscience, matière et force :

1° La conscience, élément immatériel, n'est autre que ce nous appelons l'Ame, l'Ego.

2° La force également immatérielle, émanant du soleil, devient en nous l'énergie, la vitalité, le *prana*.

3° La matière forme nos divers corps, qu'on peut ranger en deux catégories.

a) L'Etre inférieur, temporaire : le *Sub*, corps physique ; *Sthula*, corps astral ; *Kama*, corps mental inférieur ; *Manas* inférieur.

b) L'Etre supérieur : *Manas* supérieur ; corps bouddhique, *Buddi* ; corps atmique, Atma.

Le corps physique se subdivise en visible (le seul de nos corps qui le soit) et en invisible ou double éthérique.

Les corps, composant l'être supérieur, sont englobés sous la dénomination générale de corps causal, qui reste le même à travers les incarnations, tout en se développant.

Afin d'éviter toute équivoque et confusion, je n'emploierai dans cet ouvrage que huit termes spéciaux :

1° *Corps :* Corps visible } Corps physique
2° *Ethérique :* Double éthérique }

3° *Kamanas :* Corps astral inférieur et mental inférieur.

4° *Causal :* Corps mental supérieur, bouddhique et atmique.

5° *Prana :* La force ou vitalité.

6° *Ego :* La conscience ou âme.

7° *Le Sub* ou être inférieur, comprenant le corps, l'éthérique et le Kamanas.

8° *Le Super* ou être supérieur, synonyme de Causal, comprenant le mental supérieur, le Buddhi et l'Atma, au fur et à mesure de leur développement.

L'Ethérique est en nous le réservoir ou l'accumulateur de la force vitale, ou prana ; c'est surtout par son altération que se développe la maladie appelée *neurasthénie* ou *asthénie*.

La conscience formant en nous la monade, l'âme, l'Ego, est la partie essentielle de notre être, détachée du bloc qu'on appelle Dieu, elle doit cheminer à travers les divers règnes de la nature, minéral, végétal, animal, humain, pour retourner à Dieu dont elle provient, après avoir subi un processus spécial, qui n'est autre que sa *rénovation*...

La voie d'évolution normale est celle qui nous conduit directement à Atma.

Atma est la pensée divine localisée dans la matière du cinquième plan ou atmique. Ce cinquième plan, l'un des sept dont l'ensemble constitue la nature, représente l'intelligence divine (du Dieu de notre système solaire... Saguna Brahman des Indous).

Pour que notre évolution soit terminée, il faut que l'intelligence de chacun de nous arrive à se fondre avec Atma. Il faut donc que notre Ego, dans son développement progressif, atteigne le plan atmique (5e plan). Quand Atma et notre intelligence ne font plus qu'un, l'évolution humaine est terminée... l'homme est devant Dieu.

L'évolution est donc le chemin parcouru par l'homme depuis sa nais-

sance, c'est-à-dire le plan mental, autrement dit troisième,... au cinquième plan à travers ses nombreuses incarnations.

Le pouvoir de la suggestion est le pouvoir de la pensée.

La matière est ce qui vibre. La force, ce quila fait vibrer. La conscience... ce qui perçoit la vibration.

En ceci se résume la vie, car vibrer c'est vivre.

Le travail conscient comprend trois territoires :

Le physique, travail musculaire.

L'astral, travail émotionnel.

Le mental, travail intellectuel.

La suggestion s'appelle : auto-suggestion, — quand elle naît en nous-mêmes.

Hétéro-suggestion, — quand elle vient d'une autre personne.

Elle est, en ce second cas, le fruit d'un suggestionneur, dont les pensées pénètrent dans l'esprit de l'hystérique, et sur lequel il a un pouvoir plus ou moins complet.

Notre esprit se compose du subconscient, du conscient et du supraconscient.

Par un effort constant et continu, le psychique doit donc, pour être bien portant, imprimer dans son subconscient les idées qui l'y conduisent en n'oubliant jamais le précepte : l'homme devient ce qu'il pense.

Savoir ce que l'on veut. Le bien vouloir. Le vouloir longtemps.

La force, fluide vital, que la théosophie a dénommée *Prana*, dérive, comme toute énergie, du soleil ; pénétrant en nous par nos corps invisibles et par la nourriture, elle vient s'accumuler dans l'Ethérique, et de là se répand, grâce au système nerveux, dans tout notre organisme. Il ne s'agit pas d'une force nerveuse, mais d'une force qui traverse le système nerveux : le mot neurasthénie, qui s'applique à une force nerveuse, est moins bien approprié que celui d'asthénie, qui désigne la force d'une façon générale.

La pathologie se divise en trois grandes classes de maladies : l'*Hystérie*, l'*Asthénie* et la *Lésion*.

Par les longues citations que je viens de faire, on peut voir que le Dr A. Auvard est très renseigné sur les enseignements de la théosophie et de l'occultisme.

D'après M. Henri Rem, **la Chirologie** est le véritable terme qui désigne « la science de la main ».

C'est, ajoute-t-il, une science expérimentale d'observations, de calculs, qui a pour objet l'interprétation et la signification des signes, lignes et monts de la paume, des doigts et la forme extérieure de la main.

Elle comprend :

1° La chiromancie, qui remonte à la plus haute antiquité, s'occupe spécialement de l'étude et de l'interprétation des signes, des lignes et des monts qui se trouvent dans la main.

Les signes de la chiromancie sont les étoiles, les croix, les carrés, les triangles, les points, etc., etc., les monts ou cimes qui se voient à la racine des doigts et à la percussion et le réseau des lignes se trouvant à l'intérieur de la main dans la face palmaire.

La face palmaire ou paume de la main est le côté positif où résident le tact, la sensibilité nerveuse, les centres nerveux qui renferment les corpuscules paséniques. Ces corpuscules, que l'on trouve dans la paume, les monticules et le bout des doigts, au nombre de 250 à 300, sont des amas de nerfs condensateurs qui donnent à la main une sensivité inappréciable.

2° La chirognomonie, découverte par le capitaine d'Arpentigny, ne s'occupe que de l'étude et de l'interprétation de la forme des doigts et de l'extérieur de la main.

Les signes de la chirognomonie, c'est-à-dire la forme visible et externe de la main, nous sont transmis par l'hérédité ; c'est le côté négatif, il n'offre pas de sensibilité nerveuse, parce qu'il ne possède pas un seul corpuscule pacinique

La chirognomonie sera toujours juste chez les gens à instincts, les intuitifs et les végétatifs qui vivent de la vie matérielle, mais elle le sera rarement pour les sensitifs, dont les lignes nombreuses viendront modifier les pronostics. C'est pourquoi il est indispensable de bien connaître ces deux systèmes qui se complètent l'un par l'autre pour former la science chirologique.

En résumé :

La Chirologie a pour but de :
1° Se connaître soi-même ;
2° Connaître les autres ;
3° Déterminer les aptitudes de nos enfants ;
4° Soulever un coin du voile de l'Avenir et de la Destinée.

Les idées développées dans les chapitres qui suivent les lignes citées ci-dessus sont le développement, l'explication et la démonstration des théorie émises par l'auteur et que nous venons de rapporter : *L'Aspect de la Main*, *La Paume de la Main*, *Les Mains*, *Les Monts*, *Les Lignes de la Main*, *La Ligne de la Vie*, *La Ligne de Tête*, *La Ligne de Cœur*, *La Ligne de Direction ou de Destinée*, *La Ligne du Soleil*, *La Ligne*

d'intuition, *La Ligne hépatique*, *L'Anneau de Vénus*, *La Ligne lascive*, *Quadrangle*, *Grand-triangle*, *Petit-Triangle*, *Signes accidentels* (Etoiles, croix, points, trous, îles, triangles et grilles).

J'ai indiqué pour les quatre derniers chapitres tous les sujets qui y sont traités, mais il n'en est pas de même des précédents. Ainsi pour le chapitre intitulé : *La paume de la main*, il y est parlé de la *paume en général*, de sa température et des paumes dont chacune est qualifiée par l'un des adjectifs suivants : charnue, maigre, massive, dure, molle, souple, creuse, large, longue, moyenne, petite, trop grêle, trop étroite, trop mince, dépourvue de lignes, plane, agitée.

Je parlerai encore du chapitre suivant, dont le titre général est : *Les Doigts ;* mais je ne citerai que les trois premières divisions de ce chapitre, qui en compte douze : I. *Doigts et phalanges;* II. *Forme des Doigts;* III. Le Pouce (division du pouce, 1re, 2e et 3e phalanges, rapport des phalanges entre elles, pouce court (*La Fontaine*, *Albert Durer*, *Louis XVI*), pouce long, et très long (*Descartes*, *Newton*, *Saint-Simon*, *Danton*, *Luther*, *Voltaire*, *Corot*) ; les pouces en ménage, les pouces et les serviteurs, pouce mince, étroit, épais, les empreintes digitales, les gestes du pouce.

Pour ce qui est des mains, la forme des mains de Robespierre, Pérugin, Fiésole, Corrège, Antonio de la Gandara, Milton, Shakespeare, Schiller, Gœthe, Swedenborg, Chateaubriand, Musset, Alexandre Dumas père, George Sand et Victor Hugo avaient les mains *pointues;* de Boileau, Voltaire, Proudhon, Alexandre Dumas fils, Paul Hervieu, Louis XIV, Vauban, Turenne, Guizot, M. Fallières, M. Clemenceau, Holbein, Alber Durer, Le Poussin, Léopold Robert, Corot, Antonin Mercié, Rodin, Frédérick Lemaître, Got, Leloir, Mme Rachel, Mme Adelina Patti, Mme Marie Laurent, Mme Emma Calvé, Mlle Andral, Mme Mégard, Mme Mellot et Mme Sarah Bernhardt étaient et sont *carrées ;* de Molière, Regnard, La Fontaine, J.-J. Rousseau, Lamartine, Janin, Emile Augier, Catulle Mendès, Sully-Prudhomme, Berthelot, Horace Vernet, Delaroche, Meissonier, Diaz, Gérome, M. Paul Deschanel, les deux Coquelin, Mme Déjazet, Mme Galli-Marié, Mme Bartet, Mme Jeanne Granier, Mme Réjane, Mme Roger-Miclos, Mme Aïna Ackté, Mme Berthe Bady, Mlle Arlette Dorgère, Mme Duse, Mlle Su-

zanne Demay, Mme Félyne, Mlle Lender, Mlle Lantelme, Mme Simone, Mme Georgette Leblanc, Mlle Andrée Méry, Mlle Prince, Mme Marthe Régnier, Mlle Robine, Mme Segond-Weber, Mlle Cécile Sorel, Miss Loïe Fuller étaient et sont *coniques*.

Les trois listes montrent qu'il n'y a qu'une main de femme parmi les mains pointues sur quinze noms cités ; huit sur vingt-neuf personnes ayant les mains carrées, et vingt-trois sur quarante et un de la troisième liste. On voit, par ces expériences curieuses, que les dames ont surtout les mains coniques. Pour les deux autres sections (surtout pour la première), elles sont en infériorité. En dehors de ces trois sections ou divisions, il y a aussi des mains élémentaires, mixtes ou spatulées. On ne donne aucun nom pour les mains élémentaires ou mixtes ; par contre, on lit que Napoléon III, Lamennais, Fernand Labori, Rubens, Rembrandt, Bouguereau, Faure de l'Opéra et Antoine ont ou ont eu les mains spatulées.

On voit, parce qu'on vient de lire, que la chirologie a des bases très sérieuses et qu'elle est sur la voie de la science qui se fait et se développe tous les jours.

Le Symbolisme et les Sociétés secrètes, par Carlo Loontiens. Voici la liste des chapitres : 1° *La Croix;* 2° *Les Races humaines;* 3° *Le Sphinx ;* 4° *Les Saisons;* 5° *La Rose-Croix ;* 6° *Le Triangle ;* 7° *Les Eléments;* 8° *La Création;* 9° *Nos corps;* 10° *La Franc-Maçonnerie;* 11° *Le Zodiaque;* 12° *Le Magnétisme ;* 13° *L' Occultisme.*

1° *La Croix!* Dans ce signe il ne faut pas voir seulement l'emblème de la religion chrétienne. Il a existé de tous les temps et a une signification bien plus large, plus universelle et plus humaine que celle de rappeler la scène du Golgotha. Des fouilles archéologiques relativement récentes n'ont-elles pas établi que longtemps avant notre ère on croyait dans la croix gammée ou svastika ?

Les connaissances que notre esprit tire de lui-même ont un quadruple caractère. Elles sont d'abord des anticipations de l'expérience. Nous voulons dire par là qu'il existe des lois qui s'imposent dès le début à l'expérience, qui sont donc antérieures à celle-ci. Celui qui s'intéresse aux raisons philosophiques de ces règles *a priori* pourra toujours s'en rapporter aux traités concernant les catégories.

La Croix est le symbole d'une loi générale, à laquelle rien de ce que nous connaissons dans l'univers ne fait exception.

2° *Les Races humaines*. C'est par la couleur qu'on distingue les races.

Il y a une race *jaune* ou asiatique, une race *noire* ou africaine, une race *américaine* ou *rouge*, et enfin une race européenne ou *blanche*. Les peuplades africaines écrivaient de droite à gauche, comme les Ethiopiens d'aujourd'hui. Les quatre vagues humaines se sont suivies et chacune d'elles, tour à tour, a porté le même flambeau et répandu la même lumière.

3° *Le Sphinx*, auquel se rattachent tant de croyances et de légendes, est un symbole de la loi mondiale. C'est un monstre aux formes quadruples. Il a le visage de l'homme, les flancs du taureau, les griffes du lion et les ailes de l'aigle.

4° *Les Saisons*. Le printemps est une naissance. Il est l'aurore d'une grande journée qu'on appelle l'année. Le renouveau se produit sous nos yeux émerveillés et la vie triomphe, lorsque le soleil, dans sa course ascendante, atteint son apogée. A partir du solstice d'été la courbe descend. La durée des jours diminue, celle des nuits s'accroît et bientôt elles se balancent. C'est l'équinoxe d'automne. Au solstice d'hiver, des fêtes de joie se célébraient chez les peuples naïfs. De nos jours encore, ces fêtes subsistent, quoique elles aient été transformées par le Christianisme. Le signe de la svatika est le symbole de la rotation universelle avec ses quatre phases distinctes.

5° *Les Rose+Croix* enseignent que l'âme humaine suit une évolution très lente à travers des régénérations nombreuses. Ce n'est que lentement, après plusieurs incarnations, que chez l'homme la faculté de penser se développe. Les frères de la Rose + Croix connaissaient la loi qui oblige les êtres à revivre un grand nombre de fois leur vie. Pour eux, comme pour tous les occultistes, notre existence peut être comparée à un stage.

6° *Le Triangle* est une figure géométrique qui se retrouve dans tous les temples et toutes les églises. C'est la loi du monde, aussi générale, aussi absolue que celle qui est représentée par la croix, ce sont les deux grands principes dont l'union forme l'univers.

7° *Le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre* forment les *quatre éléments*. L'évolution cosmique produit des éléments opposés lorsqu'elle crée, de la matière brute, la matière psychique.

8° *La Création* n'est pas avant, mais au-dessus des faits de

l'histoire ; « elle les domine, mais ne les précède pas. Elle n'a ni commencement, ni fin, elle est éternelle ». L'élan créateur qui constitue la première manifestation de l'Etre suprême se poursuit à chaque instant, sans arrêt dans toute chose. C'est une descente dans la matière, c'est la « chute originelle ».

9° Nous avons un corps *psychique*, d'une consistance relativement grande, qui entoure notre être matériel. Le périsprit joue un rôle dominant dans notre organisme. Il est pour ainsi dire notre moule, puisque c'est lui qui donne à la chair sa forme générique. Il conserve après la mort l'empreinte de nous-mêmes; il est notre forme préexistante en même temps que subsistant. Le corps *mental* est chez les êtres très intelligents. Le corps *intuitif* est encore plus résistant que le mental ; on dirait qu'il est *immortel.*

10° *L'Emblème de la Franc-maçonnerie* est le compas et la truelle disposés comme le sont les deux triangles isocèles. La signification de l'emblème ne manque pas de s'éclairer, lorsqu'on sait que l'organisation des loges est basée sur la division ternaire.

11° *Le Zodiaque* est divisé en douze signes : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons.

12° *Le Magnétisme* joue dans le corps un des rôles les plus imposants. Les ondes positives rayonnées par le côté actif, dynamique, qui est d'ordinaire le côté droit, représentant un excédent de force. Cette énergie absorbée par le côté gauche diminue le côté passif, statique de celui-ci. Les rayons magnétiques rétablissent à chaque instant l'équilibre entre les forces organiques de l'homme.

13° *L'occultisme*, c'est la science de l'*ésotérisme*, son rôle et sa mission sont nécessaires et indispensables.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

Les grands inquiets (Le Cri de Toulouse, 26 fév.) — *L'amour de la musique chez les poètes et les musiciens* (l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, janvier et février). — *Une amusante critique du symbolisme* (le Messin, 2 mars).

Le Dr Paul Voivenel vient de publier dans le **Cri de Toulouse** une remarquable étude sur *les Grands Inquiets*, où il

essaie, comme il le dit, de faire la synthèse de l'inquiétude et de ses manifestations chez les grands écrivains qui lui durent leurs immortels sanglots.

Mais l'auteur nous dira d'abord la situation privilégiée du médecin devant l'homme qu'il observe :

Auprès de lui, l'être souffrant est désarmé et nu et la façon même dont il supporte la douleur donne la clef de son caractère. Le masque tombe quand la volonté se brise. Le médecin, dans son cabinet, voit venir à lui l'humanité avec une âme à la fois craintive et croyante, lui demandant l'espérance, comme à Dieu, jetant à ses pieds, avec ses vêtements, son orgueil. Il va auprès des chevets sur qui pèse l'anxiété et assiste chaque jour à des drames qui dépassent ceux que les écrivains ont rêvés. Que de secrets scellent ses lèvres ! Quelle profondeur de tragique dans certains diagnostics inexorables et inattendus !

La science qu'il exerce grandit et se précise, part sans cesse à de nouvelles conquêtes, l'enferme dans les laboratoires où se développe la merveilleuse chimie des colorants, le courbe sur l'infini du microscope.

Elle est si nombreuse, si riche, cette science ! si compliquée, ainsi qu'une vaste cité en construction et démolition perpétuelle, si étouffante parfois, qu'il éprouve le besoin de respirer l'atmosphère lumineuse des idées générales. Le médecin, sursaturé des faits précis de son métier, cherche, instinctivement, à dominer ce dernier, et s'élève du fonctionnement des organes splanchniques à celui du système nerveux ; il cherche peu à peu à surprendre dans le cerveau les mystères de la pensée ; il monte toujours le mystique escalier de la Connaissance, et, alourdi encore des innombrables problèmes de la pathologie de l'esprit, se prend d'amour pour cette psychologie si discutée dont beaucoup de savants ont dit — à tort — qu'elle n'était que de la physiologie.

A l'origine de notre science, observe le Dr Voivenel, l'union fut absolue entre la médecine et la philosophie, et de tous temps les maîtres de la pensée se sont tenus au courant des connaissances médicales de leur époque. De tous temps aussi les maîtres de la médecine se sont initiés aux philosophies de leur époque :

L'amour de la philosophie et la fréquentation des maîtres de la Pensée introduisent le médecin dans le monde des écrivains et des artistes. Il sait, en effet, que les créateurs de génie sont de profonds observateurs et que les légendes qu'ils créent prennent toujours racine dans la réalité. Les romanciers, en particulier, soit qu'ils peignent les mœurs, soit qu'ils dessinent les caractères, agissent comme des savants. Malgré l'opinion contraire de confrères, jaloux de leurs prérogatives, de leur

bonnet noir et de leur robe surannée, je ne vois pas de meilleure école que la fréquentation des grands écrivains pour comprendre les types en marge de la psychologie morbide, et, lorsque je veux connaître les caractéristiques d'une personnalité émotive, anxieuse, fantasque, jalouse, mélancolique ou prédélirante, ce n'est pas dans les silencieux herbiers de la science officielle que je vais examiner son cadavre, mais je vais la voir vivre dans un roman de Stendhal, des Goncourt, de Flaubert, de Montpassant, de Balzac, de Bourget, dans une autobiographie transposée de Senancour, de Benjamin Constant, de Fromentin, de Sainte-Beuve, de Taine, dans le journal intime d'un Amiel, d'un Maine de Biran, d'une Marie Bashkirtseff, d'une Eugénie de Guérin, dans les excès de sensation d'une Renée Vivien, d'une comtesse de Noailles, dans les orchestrations de couleurs des grands peintres, dans l'harmonie sereine ou tourmentée des musiciens de génie.

Les grands créateurs ont toujours révélé des qualités d'observation étonnantes. Je lisais, hier, dans le nouveau Traité de Médecine, dont le premier fascicule seul est paru, que Voltaire, par un singulier trait de génie, comprit l'existence des microbes, presque un siècle avant leur découverte. Gœthe a attaché son nom à des théories fécondes en botanique, en physique et en anatomie comparée. Quoi d'étonnant, dans ces conditions, « que nous prenions un plaisir particulier à fréquenter des gens si polis et si friands de notre science » ? Pour leur rendre leur politesse, « nous faisons quelquefois de la littérature comme ils font de la médecine ».

Hélas ! dans les visites que nous leur rendons, nous conservons notre déformation professionnelle, nous flairons le diagnostic, nous prenons malgré nous le pouls de nos amis — j'allais dire de nos malades — et, chimistes involontaires de leurs œuvres, nous en cherchons les phosphates et les éléments anormaux. Nous allons à la découverte de la formule du tempérament derrière la personnalité émotive ou intellectuelle, et quand nous savons que nos amis de génie sont des tuberculeux, des névralgiques, des timides, des anormaux, des anxieux ou des... avariés, comment voulez-vous que nous fassions abstraction de la maladie en parcourant l'œuvre ? Comme le dit Camille Mauclair, dans son livre d'hier sur Watteau, il y a lieu d'être surpris à voir qu'en étudiant les grands artistes on tenait si peu compte de leur physiologie : « La critique biographique mentionnait leurs maladies ou leur genre d'humeur; il ne semblait pas que la critique d'art établît une corrélation entre ces données et le style ou l'expression des œuvres elles-mêmes. » Camille Mauclair s'est demandé si l'œuvre de Watteau ne révélait pas son sens profond par la phtisie dont il est mort à trente-sept ans, comme Raphaël, et il a répondu par l'affirmative : « J'ai observé dans Watteau, très vanté mais assez mal compris à mon sens, dit-il, les carac-

tères communs à toute une série d'artistes phtisiques dont *l'art a été une équivalence cérébrale de l'affection pulmonaire* et qui y ont trouvé, en même temps que la mort, le secret d'une admirable, douloureuse et insolite poésie. »

Cette observation, remarque le Dr Voivenel, met bien en lumière le rôle que peut réclamer le médecin dans la critique littéraire.

Je n'ai pas assez de place pour suivre l'auteur dans son analyse de l'inquiétude humaine, qui est, écrit il, chez les grands artistes et littérateurs la rançon de leur supériorité.

La névrose n'est pas nécessaire à l'éclosion du génie, mais « si le tempérament d'un grand écrivain ou d'un grand artiste ne fait pas son génie,on peut dire *qu'il le colore* ».

Et, pour tous ces inquiets que sont les poètes, les artistes et les écrivains, l'art sera un moyen de fuir leur inquiétude, et de trouver le bonheur,car le but de la vie est un bonheur toujours fuyant et toujours impossible.

§

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, à propos d'une question posée sur l'amour de la musique chez les poètes et les musiciens, emprunte à une chronique de M. Georges Maurevert,parue dans l'*Eclaireur de Nice*,ces quelques exemples de l'éloignement des grands poètes pour la musique :

De Théophile Gautier dans l'étude qu'il consacre à Saint-Amand dans *Les Grotesques* :

« La poésie et la musique, que l'on croirait sœurs, sont plus antipathiques qu'on ne le pense communément. Victor Hugo hait principalement l'opéra et les orgues de Barbarie. Lamartine s'enfuit à toutes jambes quand il voit ouvrir un piano.. et moi-même, s'il est permis de parler de l'hysope après avoir parlé du cèdre, je dois avouer que le grincement d'une scie ou celui de la quatrième corde du plus habile violoniste me font exactement le même effet. »

Dans l'étude qu'il consacre à Victor Hugo (*Revue universelle*), M. Léon Daudet écrit :

« D'ailleurs il n'entendait rien à la musique, chose paradoxale chez un auditif, aussi apte à recueillir et interpréter les bruits naturels de la mer et de l'ouragan qu'à savourer les timbres de voix de la femme amoureuse et de l'enfant qui joue... Ce qu'il dit de Beethoven, dans son *William Shakespeare*, prête à rire... »

Dans le *Journal des Goncourt* (t. II), on trouve une confirmation des

paroles de Gautier, au cours d'une conversation avec l'auteur d'*Emaux et Camées* :

« Comme nous lui avouons notre surdité musicale, nous qui n'aimons tout au plus que la musique militaire : « Eh bien ! ça me fait grand plaisir, ce que vous me dites là ! Je suis comme vous. Je préfère le silence à la musique. Je suis seulement parvenu, ayant vécu une partie de ma vie avec une cantatrice, à discerner la bonne et la mauvaise musique, mais ça m'est absolument égal... C'est tout de même curieux que tous les écrivains de ce temps-ci soient comme cela. Balzac l'exécrait, Hugo ne peut la souffrir, Lamartine lui-même, qui est un piano à vendre ou à acheter, l'a en horreur... »

« Je préfère le silence à la musique. » Ce mot est bien d'un poète, car c'est dans le silence que les poètes entendent leur musique à eux. Mais Théophile Gautier n'était pas aussi insensible qu'il le dit au charme de la musique. Sa fille Judith Gautier nous a raconté dans le *Collier des jours*, un livre d'ailleurs admirable, que son père, lorsqu'elle jouait au piano quelque rêverie de Weber, arrivait à pas feutrés, attiré comme une araignée par les vibrations de cette musique romantique.

M. Georges Maurevert conclut un peu dogmatiquement peut-être :

On ne sait pas exactement de qui est la boutade fameuse : « La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits » — mais on voit qu'on n'a que le choix de l'attribution entre Balzac, Hugo, Lamartine, Théophile Gautier, Alphonse Karr, Edmond et Jules de Goncourt, voire Stendhal, Alexandre Dumas et Emile Zola.

Et j'ai de bonnes, d'excellentes raisons de penser que, s'il était possible de l'attribuer à mon glorieux ami Maurice Maeterlinck, le grand écrivain de *Monna Vanna* et de *Pelléas et Mélisandre* n'hésiterait pas un seul instant à la prendre à son compte.

Stendhal me semble avoir été un grand amoureux de musique, qui était pour lui évocatrice de passions et de sentiments. Mais les exemples cités ici nous laissent au seuil du symbolisme qui a fait entrer la musique dans la poésie et a réalisé le mariage des deux arts. La musique wagnérienne a exercé une influence sur la poésie symboliste. Par contre, il apparaît que la musique debussyste a été influencée par la poésie verlainienne. On attend le critique qui mettra cette question au point.

Si l'on posait aux poètes actuels cette question : « Préférez-vous le silence à la musique ? » que répondraient-ils ? Sans doute

ce que je répondrais moi-même, si on m'interrogeait : « La musique est une chose admirable, mais le silence est divin, car lui seul contient toutes les musiques. »

Au sujet de la boutade « fameuse », Mme Mathilde Léon-Dufour, née Th. Gautier, écrit :

Je crois pouvoir affirmer que la phrase : « Le *piano* est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruit », émane de Théophile Gautier. Son fils, qui fut mon père, me la répéta bien souvent, dans mon enfance, en taquinerie, pendant mes études de piano. Il avait eu, maintes fois, l'occasion d'entendre son père émettre son opinion.

Cette « impertinence anti-musicale », Th. Gautier l'écrivit de sa propre main sur l'Album Nadar, nous révèle le Dr F.

§

Je cueille dans le **Messin** une bien singulière et amusante critique du symbolisme, prononcée par M. Moussat aux « Cours universitaires du Lycée de Metz ».

LE SYMBOLISME — LES HOMMES ET LES ŒUVRES

M. Moussat rappelle que dans sa dernière conférence il s'est montré sévère pour le mouvement symboliste et qu'il a démontré à quel point ses théories étaient dangereuses pour la littérature et pour l'ordre social. Ce mouvement, d'origine germanique ou anglo-saxonne, s'attaque à tout ce qui nous est cher, il s'attaque en même temps à l'ordre social, et les événements de la Russie, dont Tolstoï a été le protagoniste, et qui a fait passer les Russes du mysticisme à l'anarchie, en est une preuve vivante. Les premiers symbolistes ont commencé par être parnassiens : la deuxième génération a voulu dépasser les maîtres, mais une troisième génération s'est rendu compte du danger, et les auteurs ont eu la compréhension des choses.

Tels sont H. de Régnier, Moréas et Samain.

Toutefois, parmi les symbolistes, outre les exaltés et les fumistes, il y a eu des maîtres et, en voyant certaines de leurs œuvres, on est tenté de s'écrier : « Quel dommage ! » Le chef de l'école est Mallarmé, que personne ne peut se vanter de comprendre, car il a fait tous ses efforts pour être obscur. Il a très peu produit : il a reconnu l'impossibilité d'atteindre l'idéal et, lorsqu'on le lit, on croit se trouver en présence d'une fumisterie.

Rimbaud a très peu produit : il y a chez lui un désir d'étonner, mais la forme est encore parnassienne.

Lafargue (1) a composé des chansons.

(1) Il faut sans doute lire Laforgue.

Gustave Kahn a publié des poèmes où l'on voit la recherche, l'étrangeté, mais où l'on trouve l'impression musicale.

R. de Gourmont a créé une sorte de prose qui n'est ni de la prose, ni des vers.

Rodenbach, très connu comme romancier, crée des poèmes où il manifeste un goût pour la peinture provinciale.

Maeterlinck est poète dans tous ses ouvrages. Il a écrit des chansons qui peuvent avoir un sens différent pour chaque lecteur.

Une grande simplicité caractérise les poètes de la troisième génération : ils ont cherché un pont qui relie la prose à la poésie, quelque chose de tout à fait nouveau, et le symbolisme a évolué de l'obscurité à la simplicité familiale.

M. Moussat dit en terminant qu'il craint d'avoir ennuyé ses auditeurs, mais qu'en même temps il en serait heureux, car le symbolisme est un dissolvant, un brouillard au travers duquel il est difficile de se diriger.

Ennuyé ses auditeurs ! S'ils ont un peu le sens de l'ironie, ils ont dû au contraire s'amuser follement et je les envie.

R. DE BURY.

ART

Le XIIe Salon de la Société des Artistes Décorateurs (Musée des Arts Décoratifs). — Exposition Raoul Dufy (Galerie Bernheim Jeune). — Exposition André Lhote (Galerie de la Licorne). — Exposition Van Maldin, Burgun, etc... (La Licorne).

L'ensemble du Salon des **Artistes Décorateurs** est fort séduisant, voire même un peu scintillant. Si nos meubliers songent encore à leurs projets d'art populaire, de beauté pour tous, de meubles esthétiques, quoique relativement peu coûteux, ils ont gardé pour une autre exposition les preuves de leur habileté dans leur recherche d'art social. Tous les stands sont consacrés au luxe. Ce ne sont que bois précieux et rares, marqueteries compliquées, étoffes magnifiques, incrustations scintillantes.

Un millionnaire, qui veut s'entourer de meubles et d'objets d'un goût inventif et somptueux, n'a que l'embarras du choix et les stands sont bien faits pour provoquer des convoitises ou des décisions d'achat qui seraient plus nombreuses si les stands étaient plus spacieux. Pour certains et non des moins harmonieux les meubles se pressent, on sent que le mobilier a été conçu pour un espace plus vaste. Il étouffe un peu. Sa complexité touffue est mal à l'aise. Le salon ou la salle à manger sont d'une échelle réduite, les meubles pas. De là un défaut dans

la présentation qu'il faut signaler, car on pourrait adresser (on n'y manque jamais) des reproches injustes à nos meubliers et les accuser de n'avoir point égard à la capacité des surfaces à garnir. André Mare et Süe d'un goût strict et noble, Maurice Dufrène, d'une si belle variété d'invention élégante et logique; Paul Follot, volontiers somptueux; Jallot, dans une manière sûre qui tient grand compte de la couleur par ses marqueteries, Francis Jourdain, qui montre une jolie souplesse; André Groult, original et simple, curieux de belle matière, Ruhlmann, très artiste; Tony Selmersheim, Gallerey avec une intéressante recherche de simplicité et de belle ordonnance maintiennent leur réputation. M. Fernand Nathan présente un coin de salon d'une sobriété tranquille, assez nouvelle chez lui et heureuse. Mme Chauchet-Guilleré orne de brillantes peintures un vestibule qui ne manque point d'harmonie décorative. M. Mouveau est un artiste intelligent qui se dénote bon artisan. M. Rapin est très satisfaisant. Il serait injuste de méconnaître les intentions heureuses de MM. de Bardyère, Andrada, Dufet et Bureau. La chambre d'enfant un peu médiévale de M. Croix-Marie n'est pas dénuée de style. On peut applaudir à quelques efforts tels que ceux de M. Théodore Lambert ou Leballe, donner la palme à André Mare et Süe, ou à Maurice Dufrène et tout de même regretter l'absence d'un mobilier de belle forme, de matière simple, populaire, abordable à tous; de la beauté sans richesse, ce serait opportun à produire. Il faut noter que ces ensembles sont plus maniables que les précédentes années et qu'il y a un pas de fait vers les besoins des gens de Paris, qui, par habitude locataires, n'ont pas besoin de trop gros meubles, et aussi que le lit, ce prétexte ordinaire à imaginations opulentes et déréglées, est traité, cette année avec sagesse et simplicité, quoique maintenu avec rigueur un peu près du parquet.

Les ensembliers ont moins fait appel aux peintres qu'à de précédentes expositions. En revanche ils ont soigné les papiers de tenture et les étoffes. André Mare remporte un gros succès avec un soin de tenture bien florée. On rencontre utilisé avec bonheur le papier de garde. Beaucoup de papiers peints sont d'une composition heureuse et d'un joli ton.

Les peintres sont assez nombreux parmi les plus doués pour la décoration. L'affiche de l'exposition porte la caractéristique des

dons d'équilibre gracieux de Jaulmes. Trois paysages de Jeanés apportent leur joie de couleur, l'autonome de leur composition, les stylisations où se plaît ce peintre, si profondément émouvant à rendre le recueillement des cimes, les émaux des eaux à reflets de ciel calme parmi les roches imposantes et les arbres sveltes.

Les peintures de Zingg sont d'un beau style ornemental. Un tableau d'Henry de Warocquier a été exécuté en panneau de laque, par Jean Dunand. Cela convient admirablement au style d'imagier, aux larges masses bien nuancées du peintre et ces *Voiles Rouges* requièrent légitimement l'intérêt. Des aquarelles de Bigot montrent des coqs réels et combatifs. A citer les fantaisies claires et séduisantes de Brunelleschi, les projets aquarellés pour céramique de Claudius Denis, les natures mortes de Mme Galtier-Boissière, des pages décoratives de M. Silva Bruhns, Mlle Marie Gautier, le paravent de Mme Lalique Haviland, traité en taches décoratives aux harmonieuses directions.

A la sculpture, un très beau buste de Despiau (le peintre Lièvre), au socle orné d'une très délicate plaquette. Un surtout de table de Mme Anna Bass est une œuvre charmante. Les bas-reliefs en cire colorée réunis par une monture de métal très sobre et rectiligue s'éclairent joliment, et ce sont jeux de nymphes et jolies statues féminines gracieuses dans cette lumière tendre. Les corps sveltes sont du plus joli mouvement. Sandoz a une extraordinaire vitrine de poissons rares, bâtis de bronze et de verre. Une murène en bronze tachetée d'or se solute curieusement. A signaler les recherches toujours intéressantes de Georges Bruyer et des stucs peints de M. Hairon, et des projets de monuments de Max Bloudat, en commémoration des récents événements.

§

Marinot fait intervenir la polychromie dans la décoration du verre, par des figures médaillonnées sur la panse de vases en lignes simples, d'une pureté hellénistique, ou simplement décoré avec détail le col de carafons blancs. Aux vitrines de Décorchemont, Lachenal, Lenoble, Luce, Massoul, Mayodon, Bastard, Hamm, d'excellentes choses sans nouveauté particulière dans leur tendance. Dans la belle vitrine de Jean Dunand, un plat très simple originalement cabossé. La ferronnerie est représentée par Brandt, Brégeaux, Capon. Mlle Andrée Karpelés, avec sa fantaisie jolie et grave, étudie l'ornementation du miroir. C'est une

indication qui sera suivie. Le décor de théâtre n'a qu'un représentant : M. André Boll avec de séduisantes esquises pour une mise en scène des deux *Gentilshommes de Vérone*. Il y a beaucoup d'activité aux papiers peints et le nom de M. Delpart doit être prononcé. Aux étoffes, de très belles visions de Raoul Dufy. La reliure est remarquable. A côté des belles ornementations classiques de Marius Michel ou Kieffer, M. Guétaut, selon la technique de Lepére, orne les plats du livre de tableaux à personnages, en cuir incisé, et cette façon de synthétiser le livre par une image représentant ses héros ou tentant d'en réaliser l'essence par une forme plastique paraît des plus opportunes, quand le relieur est en même temps un peintre ou un graveur. On peut aussi chercher à donner le caractère du livre par des correspondances subtiles en déterminant la teinte convenable de l'enveloppe, en y jetant le titre en caractères qui paraissent particulièrement congruents à l'esprit du livre. On trouve, en cette méthode, matière à ingéniosités nombreuses. Il y a d'attrayantes réalisations chez M. Legrain, Mlle Desternes, dans les reliures en parchemin peint de Mlle de Félice, celles (remarquables) de M. Robert Bonfils, de Mme Gracommini-Picard. Constatons que la crise de la librairie aboutit à un épanouissement de la reliure. Constater n'est pas expliquer. Faut-il croire à une recrudescence de la bibliophilie en vue de collections et de grandes ventes futures, ou à l efflorescence plus générale d'un goût ? Les livres les mieux habillés sont ou des éditions de l'Imitation, ou des œuvres de récents, rares et précieux écrivains.

§

Les tapis de M. Coudyser embellissent quelques stands. A la Tapisserie nous trouvons Lebasque, un écran où la matière disparaît curieusement pour laisser dominer une expression de modelé et de velouté pictural. En contraste, la tapisserie de Paul Deltouche, *Promenade*, conçue d'un tout autre système, ne veut point tenir compte, en reproduisant un paysage des densités différentes de l'eau, de la terre, du ciel, et pousse tous les détails au même plan, d'où une savoureuse impression de naïveté et d'aisance dans un très libre maniement de tons volontairement exubérants. Il faut, d'ailleurs, forcer pour que le temps ne décolore que jusqu'au ton juste. Les cartons de Paul Véra sur les saisons et son panneau décoratif montrent la gracieuse solidité

qu'on lui connaît. A noter encore la belle vitrine de Mme Pangon, les projets d'affiches de M. Inguimberty, les tentatives isolées de vitraillistes, M. Gruber, M. Francis Chigot, Mme de Comminges, Mlle Roussy, les projets de frise décorative et de papiers peints de l'excellent graveur Morin-Jean, les faïences à grand feu de Mlle Mary Morin, d'une jolie vérité décorative, très propre à l'usage journalier, d'une élégance sans surcharge, les projets décoratifs de Mme Lassudrie... Les vitrines des bijoutiers, MM. Bablets, Mongeant, sont pleines de précieuses babioles d'un joli goût. Toute l'exposition fait preuve de goût. Les vieilles plaisanteries sur le vermicelle ou les Munichois n'auraient aucune occasion de renouveler leur niaiserie. Il serait presque à souhaiter que quelque extrémiste en détermine le retour par des efforts plus neufs. Nos décorateurs ont conquis l'opinion ; il ne leur faut pas s'endormir sur la victoire et nous espérons quelques audaces pour le Salon d'Automne. Nos artisans se doivent de créer des objets de beau style, dont l'acquisition soit possible à d'autres que les nababs ou les nouveaux riches.

§

Galerie Bernheim-jeune, une nombreuse exposition de **Raoul Dufy** montre de larges horizons, des paysages synthétiques des villes entourés de leurs cadres de collines d'une belle construction, d'une couleur originale ; exécution savoureuse certainement et peut-être rapide. Néanmoins un grand sens décoratif et une belle impression d'espace.

§

A la Licorne, **André Lhote** expose un grand nombre de notations à l'aquarelle, d'études directes, paysages, formes féminines, groupements de foules cherchées dans leur masse ; des études pour des portraits, remarquablement expressives, affirment un beau dessin. Son ciel de Bourgogne, ses portraits de Mme Supervielle, ses joueurs de foot-ball, autant de belles pages.

§

A la Licorne aussi, quatre peintres, MM. Van Maldère, Burgun, Fauchet et Guillot, juxtaposent leur effort. **Van Maldère** est un remarquable artiste dont les recherches sont curieuses et variées et qu'une exposition complète imposerait à l'attention. Celle-ci est fragmentaire, mais les morceaux curieux n'y manquent point. Une composition, simplement appelée *Fleurs*, réunit autour d'une

jolie forme féminine la beauté de fleurs, et aussi de la mer bleue et d'un quai de port provençal et une liquidité délicate d'atmosphère ensoleillée. Des eaux lourdes de l'étang de Berre miroitent avec vérité autour des barques immobiles. Des impressions de la banlieue de Marseille respirent la joie de vivre. Une silhouette du pittoresque village de Pennes, en son fouillis endormi de lumières vives, est très attrayante.

Dans la banlieue de Paris, **Burgun** trouve l'occasion d'arabesques arborescentes. Il dit l'intimité et la tranquillité des terrasses sur les jardins menus, analyse des jeux de lumière sur les bords de la Seine. Ses natures mortes, d'une composition simple, sont harmonieuses et de bon dessin.

MM. **Fauchet et Guillot** sont souvent heureux dans leurs natures mortes et leurs portraits, pour être un peu trop synthétiques selon la mode du jour, ne manquent point de franchise ni de robustesse.

GUSTAVE KAHN.

L'ART DU LIVRE

Livre d'Etrennes. — *Les Fleurs du mal*, Ollendorff. — *Beauté, mon beau souci*, « La Banderole ». — L'Art Catholique. — Les Deux Collines.

Livres d'Etrennes. — Dada vole aux enfants leur vocabulaire. Elèves des Ecoles, de Martine, de Loïe Fuller ou d'Isadora, on ne voit que jeunes prodiges sur la scène ou dans les ateliers. La vraie naïveté manque, on se nourrit de celle des enfants ; mais personne ne sait plus leur parler. Ce fut pitié de parcourir, aux abords de l'année nouvelle, ces étalages de livres rouges et or, qui sentaient la distribution de prix et le second empire. La bibliothèque rose, avec ses gravures surannées, bourre les jeunes crânes de sentimentalités et d'anachronismes. Epinal n'a point renouvelé ses imageries. Les petits garçons devront-ils composer eux-mêmes leurs livres ?

Faute d'une compréhension véritable de l'enfant, les rares essais tentés dans une voie plus neuve sont voués souvent à l'insuccès. Ces jouets en bois, ces poupées caricaturales nous amusent ; mais abstraits, ils déçoivent les jeunes imaginations. Le dessin d'un Laforge est trop synthétique. Delaw, au contraire, reste toujours descriptif. Ce petit paysan des Ardennes a gardé la fraîcheur des années premières ; il admire, il s'étonne ; c'est un poète.

Sur les Chemins de France (Edition française Illustrée) et les *Contes d'Andersen* (la Sirène) continuent la série charmante des vieilles légendes ou des chansons populaires, illustrées par l'Ymagier de la Reine ou par Boutet de Monvel, et qui restent de petits chefs-d'œuvre. — Les qualités décoratives d'Edy Legrand s'affirment dans les *Voyages et glorieuses découvertes des grands navigateurs*. Le prestige de la couleur rend vivants des événements historiques. Un artiste de cette qualité pourrait renouveler le livre de classe, les couvertures de cahiers, ou l'imagerie murale et contribuer à la formation du goût, dont ne se soucient guère des éditeurs routiniers.

La mode reviendra-t-elle des Keepsakes, chers aux romantiques, de ces almanachs où les mois à venir sont fleuris d'images, de pensées choisies et parfumées par des recettes de cuisine? Les difficultés d'impression ont découragé les grands magasins. La présentation de textes inédits et de gravures originales donne au petit Keepsake franco-anglais, préparé par Boulestin et Laboureur, un charme exceptionnel.

Les Fleurs du Mal (chez Ollendorff). — Comme Rodin, comme Odilon Redon, Louise Hervieu sera pardonnée pour avoir osé cette collaboration redoutable. Une sensualité fiévreuse, de la tendresse, de la force mêlées d'angoisse donnent à ces dessins au crayon, où les blancs et les noirs tour à tour s'opposent et se confondent, une qualité rare. L'ingénue et douloureuse Louise Hervieu est-elle près de Baudelaire et comment l'idée lui vint-elle de collaborer avec le maudit? Rien de moins littéral que ces interprétations où l'artiste décrit avec une passion fidèle les objets familiers. Si l'expression des personnages et les nus, surtout, s'accordent avec les poèmes, le choix des accessoires et le décor semblent plus contestables. Néanmoins la beauté de ces images est profonde. Un seul regret : c'est qu'elles n'aient pas été gravées directement sur pierre. La reproduction enlève au dessin, d'un si beau métal, une partie de son éclat.

Beauté, mon beau souci (burins de Laboureur) (Les éditions de la Banderole). — Les burins que J. E. Laboureur vient d'achever pour le petit roman de Valery-Larbaud vont consacrer le renouveau de la gravure sur cuivre.

Ils sont remarquables d'invention et de métier. Laboureur est un des seuls artistes qui sachent, sans perdre aucune qualité, se

plier aux exigences d'un texte. Son trait, si sûr, a toujours de l'esprit et de l'élégance. Faut-il déplorer certaines déformations où l'on peut voir quelques concessions au goût du jour? Elles demeureront comme un témoignage de modes passagères dont le burin de Laboureur adopta les formules avec humour.

C'est au cuivre également que fut confiée l'illustration des *Croix de Bois*. La facture des dessins de Segonzac, où le trait semble gravé, le désignait depuis longtemps pour l'eau-forte ou la pointe-sèche. De son séjour au front il rapporta nombre de croquis et d'études. Quel commentaire se fût mieux appliqué aux célèbres pages de Dorgelès? La plupart des livres de guerre sont décorés d'images anecdotiques. Segonzac grandit tout ce qu'il touche; il aime ce qui dure et pèse et son art sent toujours la terre. L'homme enfoui sous la terre, couleur de terre et près de son tombeau, voilà ce qu'évoquent, sans littérature, ces planches que la pointe-sèche ou l'acide ont attaquées avec violence. Grâce à son mépris des petites cuisines et malgré son inexpérience, Segonzac a trouvé d'emblée sa technique. Ce livre, doublement précieux, restera comme une des seules œuvres d'art qu'ait inspirées la guerre.

Son succès récompensera les fondateurs de la *Banderole*. Voici qu'enfin un écrivain, Pierre Mac-Orlan, et un artiste averti, Daragnès, *dirigent* une maison d'édition dans un sens bien déterminé. Leur but est de faire appel à des contempoarins choisis, à des jeunes, de publier des ouvrages d'un prix modéré qui aient du poids, de lutter contre l'invasion du livre-bibelot, de la maigre plaquette sans consistance et sans dos. Une série d'œuvres originales débute par le *Nègre Léonard*. Les dessins de Chas Laborde ont de la finesse; on les eût aimés plus solides et plus montés de ton; ils traduisent imparfaitement ce mélange de fantastique et de grotesque qui donne au texte de Mac-Orlan tant de couleur et de densité. Les bois rehaussés que grava Daragnès pour l'*Amant des Amazones* montrent la souplesse d'un graveur qui cherche à se renouveler dans chacun de ses ouvrages.

L'Art Catholique. — Huysmans eût triomphé en voyant l'art religieux échapper aux mains des mercantis de Saint-Sulpice; il eût passé de bonnes heures dans la librairie de M. Rouart. Maurice Denis, Marchand, Bonfils, Sainte-Marie Perrin ont orné tour à tour des textes édifiants, des poèmes de Claudel, Jammes,

etc. Une édition accessible et presque franciscaine va répandre les Fioretti; J. Beltrand a gravé ses bois d'après les dessins de Maurice Denis, qui, au dire du délicieux traducteur Pératté, renouant la tradition interrompue, s'est fait le contemporain de Giotto.

Les Deux Collines. — Nous connaissons trop peu les efforts des éditeurs provinciaux. Lyon veut être digne de son passé ; Lardanchet publie d'excellente réimpressions.

Il faut signaler tout particulièrement les ouvrages que parachève la librairie des deux Collines, dirigée par M. Audin. Des plaquettes aussi différentes que la *Cynthée* de Chateaubriand, in-folio raisin composé en superbes caractères d'affiches, ou le précieux petit *Discours à la bien aimée* de Tellier montrent le goût d'un imprimeur fidèle aux grands exemples du XVIe siècle. Un sens si averti des ressources typographiques nous promet l'édification prochaine de quelque grand monument littéraire.

MEMENTO. — La Collection des Beaux Livres, dirigée par Mornay, s'enrichit de l'*Enfant* (bois de Barthelémy) et du *Portrait de Dorian Gray* (bois de Siméon). Chez Edouard Joseph, la *Chambre Eclairée* de Colette (bois de Picart-Ledoux) ; chez Ollendorff, *Idée*, un nouveau film gravé par Masereel; à la N. R. F., le *Calumet* (bois de Derain) ; au Sagittaire, *la Patience de Grisélidis* (bois de Moras) ; chez Davis, *Petits Airs* (bois de Barraud).

CLAUDE ROGER-MARX.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

Dans le *Mercure* du 1er mars dernier M. Léon Laffitte propose une heureuse **définition du progrès** fondée sur une base purement scientifique. Peut-être, cependant, manque-t-elle un peu de précision ; la question se pose en effet : une économie d'énergie est-elle toujours utile ? Est-elle toujours une acquisition de richesse ?

Dans son livre sur la *Dégradation de l'énergie* (Bibl. phil. scient.) Bernard Brunhes, prêtant à Socrate nos connaissances sur l'énergie, lui fait poser cette question à Critobule :

« Dirons-nous que l'énergie aussi est une richesse ? »

Et Critobule de répondre :

« L'énergie surabondante, comme la chaleur d'un milieu trop chaud où l'on est plongé, est, certes, une non-valeur. Seule est

une richesse l'énergie dont on peut tirer parti, l'énergie utilisable. »

Ainsi l'énergie n'est pas toujours une richesse.

Dans le cas de chaleur variable de l'ambiance où l'on est plongé, l'économie de chaleur physiologique qui en résulte est variable elle-même ; utile jusqu'à un optimum, elle devient inutile et même nuisible au delà, l'organisme fait effort pour s'y soustraire, d'où, lutte organique,état de souffrance, déséquilibre énergétique et perte d'énergie vitale ; résultat en apparence paradoxal : une économie d'énergie calorifique provoque une perte d'énergie vitale.

Il est donc des cas où l'économie d'énergie, peut ne pas être une richesse et par suite ne pas correspondre à un progrès.

L'alcool est une économie d'énergie au sens de M. Laffitte, cependant, si l'on envisage l'abaissement du niveau physique, moral et intellectuel d'un peuple adonné à l'usage des spiritueux, on est bien forcé de constater une perte formidable d'énergie vitale dans ce qu'elle a de supérieur, l'énergie intellectuelle. Cette perte pourrait-elle être mise en balance avec le gain au point de vue industriel ? non ! Voici donc une économie d'énergie conduisant encore, non à un progrès, mais à une régression.

Les explosifs, les gaz asphyxiants sont encore une économie d'énergie ; mais le progrès chimique et industriel auquel elle correspond, peut-il compenser les pertes d'énergie supérieure sur les champs de bataille et celles qui découlent de la somme de douleur et de souffrance qui en résulte ?

Là encore une économie d'énergie conduit non à un progrès, mais à une régression.

Combien d'exemples semblables pourraient être cités !

En résumé, l'économie d'énergie se présente sous trois modalités différentes :

1° économie d'énergie *utile ;*

2° économie d'énergie *nuisible ;*

3° économie d'énergie *utile et nuisible.*

Le progrès consiste non pas seulement dans l'acquisition de la première, mais encore dans la suppression de la seconde et aussi dans le dosage de la troisième. Autrement dit, le progrès est le résultat d'une sélection *énergétique.*

Et apparaît alors la similitude du progrès humain et du progrès

organique en général ; le progrès consiste dans le perfectionnement continu d'un organisme *par rapport au milieu*, c'est l'utisation toujours meilleure de l'*énergie ambiante*.

Certains organismes, transportés dans un milieu différent de leur milieu habituel, souffrent d'abord, s'amoindrissent, *perdent leur énergie vitale*, puis, peu à peu, apprenant à tirer l'énergie d'aliments auxquels ils n'étaient pas habitués, changent leur forme, changent leur physiologie, reprennent leur vigueur, autrement dit : s'adaptent.

L'homme s'est ainsi perfectionné, il a appris à discipliner, à économiser les énergies calorifique, lumineuse, chimique, électrique, magnétique, hydraulique, etc., à les transformer en énergie vitale, non pas directement à la manière de la plante fixant l'énergie solaire, mais *indirectement* en les faisant servir à l'accroissement du nombre et de l'abondance des aliments, qu'à l'âge de pierre il disputait âprement à la bête féroce.

D'ailleurs, comme la plante et l'animal peuvent se tromper et se servir d'énergies nocives, l'homme, en cela souvent poussé par une satisfaction dangereuse, détourne dans un sens nuisible pour lui l'énergie qu'il a accumulée : ainsi en est-il de l'alcool, des stupéfiants, etc.

Pour tous les êtres vivants, le progrès est donc une seule et même chose, il n'est pas fait d'une avance continue et régulière, mais d'une suite d'avances et de reculs ; il peut changer de sens avec l'ambiance, de positif devenir négatif : progrès en deçà des Pyrénées, régression au delà.

Avec une légère modification, la définition de M. Laffitte pourrait s'appliquer au progrès en général, et s'énoncer :

Le Progrès est une économie d'énergie *utile*.

Ainsi se trouveraient éliminées les énergies inutiles et nocives ; la définition serait vraie pour tous les êtres, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les ambiances.

Au total, la définition de M. Laffitte présente non seulement les avantages qu'il lui attribue, mais encore celui de l'absolue généralité au point de vue organique ; de la notion vague de progrès, elle fait une chose théoriquement mesurable ; elle montre que le progrès n'est pas absolu, mais relatif et dépend étroitement de l'ambiance. Peut-être lui manque-t-il un peu de précision et c'est

à ce propos que nous soumettons à l'appréciation de son auteur les réflexions précédentes.

Dr RONCERAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Ouverture de l'Académie. — Albert Giraud : *Eros et Psyché*, Le Flambeau. — Max Elskamp : *Sous les tentes de l'exode*, Robert Sand. — Georges Eekhoud : *Dernières Kermesses*, La Souvente. — Abel Torcy : *L'exil*, Lamberty. — Georges Garnir : *La chanson de la Rivière*, Imprimerie industrielle. — Quelques autres livres. — Théâtres : Georges Rency : *La dernière victoire* (Théâtre du Parc). — Fernand Crommelynck : *Le Cocu magnifique* (Théâtre du Parc). — M. Ravel : *L'Heure espagnole* (Théâtre de la Monnaie). — Concerts, conférences, expositions — Mellery. — Aug. Levêque.

Si la séance d'**Ouverture de notre Académie des lettres** fut, comme bien on pense, exempte de fantaisie, elle manqua aussi d'intérêt et, malgré les efforts des orateurs inscrits à son programme, elle se déroula dans l'interminable ennui d'une pompe officielle et guindée.

Le Roi et la Reine en subirent courageusement la torpeur. L'Académie Française, plus avisée, s'était abstenue et l'on chercha vainement, parmi les nouveaux immortels, le masque volontaire de Maeterlinck et la silhouette menue d'Elskamp. Le père spirituel de l'Institut belge, M. Jules Destrée, inaugura la cérémonie par un discours mi-bougon, mi-goguenard, qui trahit avec éloquence ses opinions intimes sur l'officialisme des lettres, et M. Iwan Gilkin, dans un hommage aux écrivains morts, oublia délibérément Charles van Lerberghe.

Quant à M. Albert Giraud, juché sur un Olympe inhospitalier, il se plut à décocher de vaines flèches vers le fauteuil vide de Max Elskamp.

Seul, M. Maurice Wilmotte, rompu aux joutes académiques, parvint à fleurir l'incommensurable ennui de cette journée, de quelques précieuses idées.

Et ainsi se vérifia une fois de plus la boutade de Barbey d'Aurévilly : « Il est bon que la jeunesse prenne le dégoût des Académies et de leur Esprit en voyant comme elles ratatinent le talent — des hommes de talent. »

Fort heureusement, les hommes de talent qui font partie du nouvel aréopage s'extériorisent ailleurs et mieux que dans des discours.

Je n'en veux pour preuve que le nouveau livre d'Albert Gi-

raud, **Eros et Psyché**, qui vient de paraître aux éditions du *Flambeau*. M. Albert Giraud a brodé sur l'antique légende un mystère en huit scènes et en vers, dont le déroulement, à la fois nostalgique et fier, emprunte à la vie même du poète une éloquente signification.

Depuis quarante ans, dans des recueils trop ignorés encore du public lettré, Albert Giraud exhale en strophes magnifiques la désespérance du poète égaré parmi les viles multitudes.

Baudelaire et Vigny l'ont effleuré, l'un de sa griffe implacable, l'autre de sa grande aile lumineuse.

Dans *Eros et Psyché*, le Poète-Dieu tente une nouvelle fois l'humaine aventure et, une nouvelle fois, il en sort meurtri et désespéré. Il voulait aimer... mais, en vain... il est resté le Dieu

Auteur et spectateur du drame qu'il se joue!

Et Jupiter, la souveraine Intelligence, l'apaise:

Tous les Dieux ont cherché le bonheur ignoré,
Et quand ils sont rentrés dans leur maison sereine,
Leur cœur, comme le vôtre, était désespéré.
Mais depuis renonçant à vouloir l'impossible,
Ils ont repris leur place à la table impassible
Et nul n'a plus rompu le silence sacré.

L'honneur et la faiblesse de ce beau drame résident dans la splendeur d'une forme retentissante de trop d'illustres échos.

Les ombres de Vigny et de Leconte de l'Isle, rejointes quelquefois par celle de Musset, y traînent leur orgueil ou leur mélancolie; dans la nuit enchantée qui réunit les amants, rôde le fantôme de Shakespeare :

Chère âme, il se fait tard : la douce nuit s'achève.
Ecoute! C'est le coq qui chante...

PSYCHÉ

Il chante en rêve!
C'est Pan qui poursuit une nymphe... ou bien encor
C'est Diane et ses chiens qui passent, c'est le cor...

Et, ô prodige! parfois même, dans le dialogue résonnent, avec une insistance despotique certains accords du troisième acte de *Lohengrin*.

Reminiscences? Que non pas!.. Suggestions mystérieuses de grandes âmes fraternelles et tyranniques...

Sans doute, on ne découvre pas dans les vers de Giraud, bien qu'ils soient souvent imprégnés d'absolu, ces miraculeux harmoniques qui font chanter les strophes d'un Mallarmé ou d'un Valéry, comme la voix même du Dieu qui les inspira, et rares sont ceux qui parviennent à franchir les premiers couloirs du labyrinthe, au centre duquel rayonne la lumière essentielle.

Le cœur passionné de Giraud brûle sous une chape glacée et ses cris d'orgueil et de désir s'étranglent avant d'expirer à ses lèvres.

Une constante lucidité lui épargne les tentations du gouffre où seules viennent s'abîmer les grandes âmes prédestinées et si les Dieux qu'il interroge lui ont découvert leur visage, ils lui ont interdit l'accès du sanctuaire où grondent la tempête et la foudre.

Max Elskamp a moins d'ambition. N'empruntant qu'aux paysages où l'entraîna sa destinée d'emblématiques correspondances, il fixe dans de petits poèmes naïfs, conçus selon le rythme et la forme des complaintes, ses émois, ses ravissements et ses peines. A la façon d'un pèlerin des vieilles estampes, on se l'imagine, plantant son bourdon, tantôt devant une petite vierge de bois, tantôt au bord de l'eau où se reflète, parmi les lumières des bateaux et des phares, l'image enluminée et fleurie de son âme enfantine. Dans ses précédents recueils, il avait chanté ses joies. Dans **Sous les tentes de l'exode**, un volume présenté avec un art exquis par le bon éditeur Robert Sand, il égrène en un chapelet de poèmes adorables ses pensées d'exilé au cours de la grande guerre. Sans vaine recherche d'effet, il note ses angoisses et les douleurs de ses frères de misère et c'est la poésie même, dans tout ce qu'elle a de plus angéliquement ingénu et de plus pathétiquement humain, qui s'exhale de ce poignant mémorial.

C'est aussi par son pathétisme que Georges Eekhoud s'est imposé à l'admiration du public. Ses **Dernières Kermesses**, comme ses livres antérieurs, brûlent d'une inextinguible flamme. On y retrouve ses héros de prédilection, gueux, misérables et réprouvés, qu'il enveloppe de sa pitié et de sa tendresse fraternelles. Taillés à grands traits sauvages, ils insufflent aux pages qu'ils inspirent une sorte de lyrisme désordonné qui emporte syntaxes et vocabulaires, comme le ferait de barrières ou d'enclos

superflus une tempête inattendue. On les voit vivre, on les sent respirer dans une atmosphère orageuse, tantôt rouges et noirs comme les vieux quartiers flamands, encore imprégnés de senteurs espagnoles, où ils se réfugient, tantôt pitoyables et blêmes comme ces rives du Rupel où les cloue une inclémente destinée.

Souvent leurs farouches instincts se tempèrent d'une sensibilité insolite et on les voit alors s'attendrir devant le rêve qui les apaise de ses nuages et de ses féeries, comme il advint à Nel, manœuvre d'Anvers, qui vécut et mourut pour une marionnette et dont Georges Eekhoud relate l'aventure dans un conte admirable.

A ces trois livres d'académiciens, que ne contamine aucun esprit académique, se joignent, dans l'abondante moisson littéraire de la saison, quelques œuvres riches d'espérances où de talent confirmé. **L'Exil**, où Abel Torcy narre, avec une poignante âpreté, les déceptions d'une famille de réfugiés belges en Angleterre, accentue le sobre et clair talent d'un écrivain dont la mort prématurée passa trop inaperçue.

Abel Torcy a signé quatre romans, tous marqués au coin d'un esprit net qu'attristent parfois de trop légitimes nostalgies et qui, dans leurs épisodes les plus ironiques, gardent on ne sait quelle secrète angoisse. Très épris de Flaubert, A. Torcy avait le souci du terme exact autant que de la phrase harmonieuse et ferme. Sans bavure, son style concis et volontaire s'adapte aussi bien à l'objectivité d'un paysage qu'aux plus subtiles analyses et, chose rare en Belgique, jamais il n'encombra ses livres de ces hors-d'œuvre lyriques qui abâtardissent trop souvent un genre rigoureusement codifié.

A cet esprit ardent et mesuré Georges Garnir oppose son âme charmante qui, dans **La Chanson de la rivière**, s'ouvre à l'histoire sentimentale d'un colonial repris, après les plus éblouissantes aventures, par le charme apaisé du pays natal.

Le thème n'a rien de bien nouveau; mais l'émotion familière des épisodes, la tendresse délicate de l'atmosphère où les êtres et les choses chantent leurs actions de grâces, l'harmonieuse nonchalance des rives mosanes évoquées en frissonnantes aquarelles font de ce livre une sorte de fraîche oasis où l'on aime à se désaltérer.

Parmi les autres volumes qui s'alignent sur ma table, je me

borne à signaler aujourd'hui les beaux poèmes de Frans Hellens et de Paul Fierens et je salue les *Lettres d'un Revenant*, de M. René de Masny, qui font honneur à l'éditeur impeccable qu'est M. Lamberty; *Les Yeux éteints*, deux actes de M. René Jaumot, débordants de louables intentions, et *Au Clair de la Lune*, quatre actes où Mlle Carmen del Pozo fait preuve d'une intempérance lyrique assez monotone.

« Les Yeux éteints » et « Au Clair de la Lune » feraient mal augurer de l'avenir du théâtre belge s'ils n'étaient victorieusement compensés par le récent succès de MM. Fernand Crommelynck et Georges Rency. Assurément, la conception théâtrale de M. Rency n'a rien de commun avec celle de M. Crommelynck. M. Rency reste l'esclave de traditions réprouvées par M. Crommelynck et **La Dernière victoire** est au **Cocu magnifique** ce qu'une toile d'atelier, soigneusement établie, est à une géniale esquisse.

Le Théâtre du Parc a eu l'honneur de représenter les deux pièces à quelques jours d'intervalle.

M. Henri Béraud a signalé ici même les qualités de M. Crommelynck.

La pièce de M. Rency met à la scène un type d'aventurier assez en vogue depuis quelques années. Revenu des colonies, après y avoir réalisé une énorme fortune, l'explorateur Haudent, dévoré d'orgueil et d'ambition, a gardé de son séjour parmi les noirs le goût immodéré de la toute-puissance.

Un jour il se heurte à l'amour qu'il veut plier à sa fantaisie et à sa volonté. L'amour lui échappe et l'orgueilleux invaincu, cherchant à sauver son prestige écroulé, trouve le courage, dans la banqueroute de ses illusions, de gronder un: « Que personne, au moins, ne sache que j'ai pleuré! » qui est d'une irrésistible beauté.

La soumission de M. Rency aux traditions scéniques ne pouvait manquer de nuire au développement psychologique de son héros qui s'en trouve un peu amoindri.

Conduite avec cette logique théâtrale qui mène mathématiquement l'action vers d'inéluctables conclusions, *la Dernière Victoire* n'en est pas moins une noble et remarquable tentative qui classe M. Rency parmi nos meilleurs auteurs dramatiques.

La *Dernière Victoire* était précédée d'un aimable lever de

rideau, *Le Petit Chaperon Rouge*, d'un jeune poète de talent, M. Luc Hommel.

Grâce aux « Amitiés Italiennes de Bruxelles », le Théâtre du Parc put nous offrir, à côté de ces drames directs, une adorable fantaisie de Carlo Gozzi.

Précédée d'une conférence nonchalamment raffinée de M. J.-J. Olivier, *la Princesse Turandot*, pour notre plus parfaite délectation, put soumettre à un délicieux martyre amoureux le beau prince Calaf, qui trouva en M. Fresnay, de la Comédie-Française, le plus triomphant des interprètes.

Piquée au jeu, en guise de reconnaissance à l'Espagne, qui fut notre amie des mauvais jours, la Monnaie fit suivre la reprise de *la Habanera* du preste et menu chef-d'œuvre de M. Ravel, **L'heure espagnole**, mis à la scène avec un goût parfait et où Mme Terka Lyon et M. Boyer rivalisèrent d'esprit et de talent.

Comme on le voit, cette fin d'hiver enjolive nos plus impérieuses exigences, qui trouvent encore dans les concerts, les expositions et les conférences matière à apaisement.

Les **Concerts** Ysaïe viennent de couronner leur « Cycle Beethoven » par une excellente exécution de la IXe symphonie. Richard Wagner a repris place aux programmes du Conservatoire et, pour justifier, mieux que par un referendum, la nécessité de ce retour, les Concerts Populaires organisèrent quelques séances d'une paradoxale indigence que l'on oublia sans peine à l'audition des Chœurs Ukrainiens et du Quatuor Poullet.

A la « Galerie Giroux », Jacques Copeau, G. Duhamel et Charles Vildrac se disputèrent les applaudissements d'un auditoire aussi averti qu'élégant, et, pour venger Charles van Lerberghe de l'injuste oubli dont on l'accable ici, Grégoire le Roy, sous les auspices du *Thyrse*, célébra en nobles périodes le génial poète de la *Chanson d'Eve*.

Au « Cercle Artistique », André Fontainas lui donna la réplique en exaltant Verlaine et Mallarmé, tandis qu'avec une subtile logique, André Lhote commentait les toiles de la jeune école française, exposées au Palais d'Egmont.

Si d'innombrables concerts et d'innombrables **conférences** sollicitent les acclamations d'une innombrable élite, de non moins innombrables **salons de peinture** offrent à d'innombrables amateurs le spectacle bariolé d'innombrables toiles.

Georges Giroux, que l'on trouve à l'avant-garde de toutes les manifestations artistiques, fit se succéder, non sans heurt, les œuvres de Baertsœn et celles de quelques audacieux novateurs.

L'admirable Baertsœn, qui trouva à Gand ses plus prestigieuses inspirations, et dont *le Dégel*, qui appartient au Luxembourg, est le chef-d'œuvre, nous a révélé quelques-uns de ses paysages d'Angleterre, tout imprégnés de mélancolie et comme alanguis par un vague regret du ciel natal. Œuvres discrètes et profondes, nimbées de poésie comme des hymnes en sourdine, les toiles de ce grand peintre sont les prestigieux témoignages d'une âme aristocratique servie par une incomparable sensibilité.

Plus épris de réalité, mais subjugué par de discutables théories, Josse Albert asservit son réel talent à des procédés intransigeants qui tentent aussi Médard Tydgat, quand il renonce à illustrer suavement les souvenirs d'enfance qui fleurissent au fond de nous.

Roger Parent s'en libère dans des panneaux décoratifs d'une étrange puissance et d'un rythme harmonieux.

A la « Salle sélection », les toiles de M. Léon Desmet emprisonnent un amour, volontairement maladroit, des nuances subtiles et des lignes impérieuses, et les fusains de Georges Creten font victorieusement surgir d'une attitude ou d'un geste la pérennité de l'acte ou du rêve.

Chez Boigelot, Mme Souguenet figure en impressions exquisement ingénues des aspects du Maroc et de l'Algérie, et au « Cercle Artistique », Laudy, virtuose éblouissant, Navez, magicien subtil, Marcette, observateur averti, hanté parfois par les magies turneriennes, Henry Thomas, chantre maladif des amours frelatées et amoureux fervent des fleurs, préludèrent à la triomphale révélation posthume de Guillaume Vogels, qui fut des XX et dont toutes les toiles sont éclaboussées de génie.

La mort récente de **Xavier Mellery** impose à son tour une exposition rétrospective, qui mettrait à son plan un des plus beaux artistes de notre pays. Son œuvre hautaine et rare, qu'il dissimulait avec une sorte de pudeur orgueilleuse, lui imposerait enfin la gloire dont il dédaigna les appels et qu'il préféra immoler aux incessantes exigences d'un rêve solitaire.

Peut-être serait-il intéressant aussi de réunir l'œuvre d'**Auguste Lévêque**, qui, après d'admirables débuts, s'abandonna

aux fiévreuses recherches d'un esprit dévoré d'absolu, si bien qu'il s'éteignit récemment dans la misère et l'oubli, non sans avoir magnifié sa longue agonie de quelques fougueux élans, où s'attestaient la royauté d'une âme restée hautaine et l'infini d'un rêve indompté.

GEORGES MARLOW.

LETTRES RUSSES

Les Poètes Russes. — Le peintre Soudeïkine, dont on connaît en France les beaux décors du théâtre de la Chauve-Souris, me disait, un jour que nous étions attablés non loin du citoyen Rappoport dans un des cafés du Montparnasse : « Désormais, je ne me sens plus attiré que vers des motifs purement russes : les icones, le samovar et la troïka, toutes choses qui appartiennent déjà au passé et que, quoi qu'il arrive, nous ne reverrons plus. » Enée fuyant le désastre avec son père Anchise n'avait point négligé d'emporter ses dieux lares. Matériels ou figurés, nos lares sont toujours constitués d'un peu de limon natal. Et nous les chérissons dans la mesure, non pas des biens que nous possédons, mais de ceux que nous perdons.

Le Russe d'avant-guerre, aimant à se dépayser, à se dénationaliser, le Russe à la fois Russe et Européen, est sans doute une figure en train de disparaître. On parle ouvertement de confédération pan-russe dans l'empire de Lénine, pour lequel le problème n'est plus d'européiser la Russie, mais de bolcheviser l'Europe, de la russifier aux couleurs des soviets. Quant aux Russes contraints de vivre parmi nous, leur tâche n'est-elle pas de défendre l'intégrité de leur âme du contact trop immédiat de notre civilisation ? Devoir qui s'exprime par ce seul mot : Fidélité — fidélité à l'icone et au samovar ; fidélité à la langue russe, à l'âme russe, tel est le meilleur gage d'avenir pour la nation, et, pour le reste : patience au grain de sénevé à qui la terre ne fera pas défaut, bien qu'il n'ait pu choisir sa terre.

Paris est aujourd'hui le principal centre intellectuel russe, grâce à la présence d'écrivains comme Mérejkovsky, Balmont, Hippius, A. Tolstoï, Bounine, Kouprine, etc... On y édite leurs œuvres, et plusieurs de ces œuvres, je l'espère, seront un jour traduites en français. L'organe de W. Bourtzev, *la Cause commune*, en s'assurant la collaboration de ces auteurs, est ainsi de-

venu l'un des journaux les plus littéraires de Paris. Il est seulement regrettable que la presse française, toujours si mal informée des choses de l'étranger, n'ait pas suivi cet exemple.

Ainsi nous laissons échapper l'occasion de collaborer à l'idéale reconstruction que les Russes ont entreprise du dehors, en communion étroite avec l'élément sain resté au dedans : l'âme des paysans de Russie. On dresse des statistiques ; on évalue les sources de productivité de telle ou telle région ou bassin, on agiote, on marchande autour de cette Russie géographique, économique, n'oubliant qu'un facteur pourtant essentiel : la psychologie du peuple russe. Certes, nous avons fait bon accueil aux innombrables réfugiés, mais un peu au hasard sans distinction : à eux de se tirer d'affaire dans la suite, s'ils le peuvent. Sur ce point l'Allemagne encore nous devance. Je citerai comme exemple les librairies parisiennes si pauvrement alimentées de publications étrangères à côté des maisons allemandes telles qu'Insel-Verlag, dont les collections comportent une série d'ouvrages édités en langue russe. Inutile d'ajouter qu'en ce qui concerne la propagande par les journaux, le contraste est encore plus à notre désavantage.

Les tentatives ébauchées dans ces conditions apparaissent donc d'autant plus méritoires. M. Bienstock a signalé ici même les différents organes, quotidiens ou périodiques, de la pensée russe : *Les Dernières nouvelles, les Ecrits contemporains, la Baguette verte.* Placée sous un symbole que suffirait à rendre cher le nom du grand Tolstoï, « la Baguette verte » a résolu de contribuer à l'éducation intellectuelle et morale de la jeunesse russe. Pour commencer, elle publie l'*Alphabet* que L. Tolstoï conçut pour le peuple, où il a versé tout le suc de la bonne sagesse populaire jointe à sa longue expérience personnelle.

La maison d'éditions *Rousskaya Zemlia* nous offre elle aussi toute une série de volumes de Bounine, Kouprine, A. Tolstoï que je me propose d'examiner dans une prochaine chronique. Dans la même collection vient de paraître un nouveau recueil de poèmes de Constantin Balmont : *L'Offrande à la Terre.*

Cette terre, on le devine, est la terre russe : notre mère la terre, comme se plaisent à la nommer les braves gens du peuple et quelques très grands écrivains. La fécondité de Balmont, qui fut au temps de sa première jeunesse un des éléments essentiels de son

talent, survit sans doute à l'éclipse de certaines facultés, mais n'a point submergé totalement la musicalité exceptionnelle et enchanteresse de son vers. Peut-être même, en ce sens, *l'Offrande à la terre* est-elle supérieure à tels recueils de la période secondaire, où nous cherchions en vain le lyrique de *Soyons comme le Soleil.*

Ici, Balmont a dépouillé en partie les défroques sous lesquelles il aime à se travestir : il contrefait moins le mage, l'augure et le sorcier. S'il ne se refuse pas complètement le plaisir de mêler les éléments — l'eau et le feu — à des jeux d'abstraction, c'est presque innocemment et par habitude. La poésie de Balmont est une fleur ensemencée par tout ce qui vibre dans l'univers de couleurs, de lumière et de parfums. La même fleur toujours, avec des nuances diverses — et plusieurs taches aussi, car il se mêle quelque poussière à des pollens authentiques.

Le mince recueil de Zetlin (Amari), *Les Ombres transparentes*, révèle un tempérament fort différent de celui de C. Balmont. Il serait difficile de lui contester le mérite d'une expression moins directe et moins sincère :

Je bénis l'humble don — l'avare flamme allumée par Dieu... — Je bénis le signe mystérieux de la beauté. — N'est-ce pas à cause de lui — que mon cœur bat à coups si inquiets et saccadés ?

Sincérité scrupuleuse et réfléchie d'un talent sans grand essor qui se pèse, s'analyse et parvient finalement à la connaissance de soi. Si la pudeur est nécessaire à la beauté, il n'en faut pas moins à certains sentiments très intimes qui sont peut-être à la limite de la douleur. C'est ainsi que l'impression mélancolique motivée par plus d'un fragment disparaît dans la seconde partie du recueil pour faire place à l'exercice d'un art délicat resté fidèle à l'esthétique du Parnasse.

L'auteur du *Simoun*, Valentin Parnak, est un jeune poète chez qui l'influence de Blok et de Goumilev n'est pas sans se faire sentir çà et là dans les pièces de caractère exotique ou les scènes de la vie de Pétrograd. Mais l'originalité de ce poète est si réelle qu'il n'a pas tardé à s'en dégager complètement. Goumilev cède volontiers à ses goûts de coloriste un peu facile; Parnak, plus sobre, dessine d'un trait net et les quatre strophes du poème intitulé : *O Phoinikôn* (le Palmarium), digne du meilleur de l'In-

termezzo, suffiraient à donner la mesure de son talent d'orientaliste.

Pourquoi, dans les deux plaquettes successives, Parnak a-t-il voulu étouffer ses qualités natives ? Le démon de la recherche s'est emparé de ce poète, oublieux comme la plupart à notre époque de cet axiome si simple : nul ne se manifeste original dans la recherche s'il ne l'est d'abord par le don de l'expression. Une méfiance excessive de la spontanéité aboutit en effet à ceci : l'image banale, que n'importe quel poète de goût eût rejetée, est celle même qui se présente au bout de la recherche, c'est-à-dire au moment où l'esprit n'est plus capable de la reconnaître. Les poètes ultra-modernes, qui m'affirment que le ciel est bleu m'obligent à voir une tache au lieu d'une couleur. Et n'est-ce enfin Parnak, ô Moréas ! qui nomme « l'avide Aquilon » ?

Accès de fièvre dus à un changement de climat trop brusque. Ils disparaîtront. Le thème fondamental du lyrisme de Parnak est, semble-t-il, la danse, gage certain que chez lui le mouvement n'ira pas se perdre dans l'agitation :

Suis-je dans un café? sur une place? — Tel un jet d'eau — indescriptible... j'ai commencé — les tournoiements les plus nouveaux.

Mot-dynamo est suivi d'une traduction française des poèmes les plus caractéristiques. C'est une heureuse initiative que je rouve aussi appliquée chez quelques écrivains italiens : par exemple chez Ungaretti.

On lira avec curiosité l'ironique malice intitulée : *Grève des médecins*.

Grève des médecins ! — Prodige du xxe siècle. — Univers, empeste-toi ! — Pas une pharmacie — Ne fonctionne. — Face contre terre, — le bétail des malades s'est prosterné. — Baraque de glapissements — et voici le Cancer, etc... — Je présente mes mandats à amuser l'Europe.

Je veux citer en terminant cette singulière figure de poète : Taloff.

Il signe Marc-Marie-Ludovic, ses trois noms de baptême, car Taloff, né en Israël, s'est converti depuis peu au catholicisme. Changeant de prénom, il changea de nom également.

Il fréquente les cafés de Montparnasse : la Closerie et la Rotonde. Naguère, il a tâté du noviciat dans un monastère de Franciscains; mais la grâce manquant à sa vocation, Taloff rentra dans le monde.

Depuis, il a publié un recueil de vers : *Amour et Faim*, qui fut assez mal accueilli de ses compatriotes, en particulier de ses ex-coreligionnaires. Il est vrai que si l'on examine ces vers uniquement au point de vue du métier, les négligences voulues ou non sautent aux yeux. « Taloff, me disait un jour un critique, a tout à apprendre... même le russe qu'il a oublié. »

Mais il y a autre chose qui force l'attention et la sympathie du lecteur : c'est l'émouvant accent de poésie et de vérité qui se dégage de cette confession publique. *Panem carnemque*.... entre ces deux exigences, également tyranniques, plus d'un essor, plus d'une pensée ont fini par s'engluer. Souhaitons que Taloff trouve joie et réconfort dans la vision anticipée de l'œuvre qu'il médite...

Certains poèmes de Taloff ont paru en traduction dans différentes revues françaises.

JEAN CHUZEVILLE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Ant. Miliarakis : *Vassilios Digénis Akritas*, nouvelle édition, G. Vassilios, Athènes. — A. Phoutridis et Dimitra Vakas : *Modern Greek Stories*, New-York. — D. Voutyras : *Triandaphyo Diyimata*, Athénaïkon Bibliopoleion — Constantin Hatzopoulos. — Costis Palamas : *Diyimata*, avec une préface, Sideris, Athènes. — Memento.

Sans chercher à savoir si l'opinion publique française a raison ou tort, quand elle se montre disposée à prier les Grecs de quitter l'Asie-Mineure, qui fut en quelque sorte le berceau de la Civilisation hellénique, il peut paraître intéressant de feuilleter la curieuse épopée ou chanson de geste byzantine, consacrée à l'illustration de l'Hercule médiéval **Digénis Akritas**, lequel fit précisément de l'Anatolie, aux environs du xe siècle, le théâtre de ses exploits très chrétiens.

L'existence de ce roman héroïque, non dénué de valeur littéraire, mais qui appelle surtout notre attention sur les mœurs de son époque, ne fut révélée qu'en 1875, et la science française, représentée par le regretté Emile Legrand, prit sa large part à cette découverte de premier ordre. MM. Sathas et E. Legrand publièrent, en effet, en ladite année, un manuscrit d'*Akritas*, malheureusement incomplet, et remontant au xve siècle. Ce document avait été donné à l'Ecole hellénique de Trébizonde par M. Savas

Ioannidis. Une traduction française fut jointe aux 3.180 vers du poème.

Plusieurs textes furent successivement découverts, et ils différaient tous les uns des autres par le dialecte, par la versification, par la division des parties. On dut bientôt se rendre compte que chacun d'entre eux n'était que le remaniement d'une version plus ancienne, aujourd'hui disparue, version qui devait servir de lien d'ensemble aux innombrables chansons populaires du cycle akritique répandues dans la région pontique, à Chypre, à Rhodes, en Crète, où l'on trouve encore des lieuxdits baptisés du nom de Digénis.

En 1880, M. Sp. Lambros publiait dans sa *Collection des Romans Grecs* un remaniement de notre poème dû à Ignatios Petritsis, Grec de Chio, qui nous apprend avoir terminé son travail le 25 novembre 1670. Dès 1878, le professeur Joseph Müller avait découvert à Grotta-Ferrata, près de Rome, un texte en dix chants beaucoup plus ancien, qui fut édité en 1892 par Emile Legrand. Mais la version la plus complète et la meilleure, la plus rapprochée aussi du langage populaire, que nous possédions jusqu'ici est celle qui fut mise au jour en 1881 par Antoine Miliarakis, d'après un manuscrit du XVIe siècle recueilli à Andros et divisé en huit chants. 4.778 vers composent le poème, qui est signé Eustathios.

Cette édition, précédée d'un savant commentaire sur les origines, le caractère et la portée de l'œuvre, est celle qui vient d'être reproduite, dans la collection Georges Vassilios, par les soins de M. Zerlandos. Un glossaire des mots déformés ou peu connus l'accompagne.

Basile Digénis, surnommé Akritas, c'est-à-dire gardien des frontières ou margrave, est l'équivalent du Marko serbe et du Roland français; mais il est bien différent. Il appartient à l'époque de Nicéphore Phocas, quand les Grecs guerroyaient aux frontières de Syrie et de Mésopotamie. Sa renommée s'étendit au loin à travers les pays slaves et turcs, voire même jusqu'en Grande-Bretagne et le poème anglo-normand de *Beuve d'Hanstone*, par ailleurs traduit en serbe au moyen âge, porterait les traces d'une influence akritique.

Les trois premiers chants du poème sont consacrés au père du héros, un émir sarrazin, blond comme un fils des Gaules et qui

se fait chrétien pour pouvoir épouser la fille d'un général grec, après l'avoir enlevée.

A partir du Chant IV, nous abordons la vie et les exploits de Digénis. Lui aussi enlève sa fiancée et doit la conquérir par la défaite des frères de la jeune fille lancés à sa poursuite.

Après les noces, le héros continue le cours de ses prouesses; il lutte contre les Apélates, sorte de comitadgis du temps commandés par Philopappos ; il secourt l'infortune féminine et parfois se laisse entraîner, malgré l'amour fervent qu'il garde à sa propre épouse, à abuser de son ascendant masculin. Ce sont là pièges de Satan. Sa lutte contre l'amazone Maximou se termine par le même péché, et il lui faut détourner au retour la jalousie dont est dévorée sa femme.

On retrouve là des scènes qui eussent fait la joie de l'Arioste, mais où le sentiment grec éclate toujours.

Il se fait bâtir un palais splendide, beau comme un paradis terrestre, perd son père, qu'il pleure en un déchirant myrologue, implore ardemment Dieu de lui donner des enfants, se fatigue à la chasse, accompagne sur la cithare les chansons de l'épouse, et, dans sa tristesse de se voir sans postérité, entend tout à coup l'appel de Charon. Il demande sa femme et lui fait ses adieux. Celle-ci expire en l'embrassant, étouffée, disent les chansons populaires, par l'étreinte du héros, qui rend l'âme à son tour. Le poème, au contraire, laisse croire que la fidèle épouse serait morte de douleur.

Comme on voit, la vie de Digénis est un curieux mélange de banditisme et de chevalerie, « qui nous plaît, dit judicieusement M. Hubert Pernot, par ce qu'elle a d'exotique et de moyenâgeux ». Pour le poète, il est beaucoup moins question, du reste, de la grande lutte engagée entre l'Islam et le Christianisme que d'exploits individuels ; mais, comme pour l'*Erotocritos*, que de détails frais et charmants, dès qu'il abandonne les mirifiques coups d'épée ou de massue !

A l'aide du poème et des ballades akritiques MM. André Carcavitsas et Papamihaïl ont rédigé sur la légende de Digénis un curieux livre de lecture à l'usage de la cinquième classe de l'école populaire. Ainsi les jeunes Hellènes auront à leur dispositions des notions d'histoire byzantine, dont les licenciés n'ont pas toujours bénéficié. Néanmoins, le cadre où se tiennent les

auteurs ne dépasse pas les limites fixées par les programmes gouvernementaux.

Les chansons du cycle akritique sont nées à la façon des ballades klephtiques, presque contemporainement aux événements qu'elles célèbrent. C'est ce qui les a rendues chères aux peuple. Le poème dut surgir ensuite.

Dans la littérature d'aujourd'hui, c'est le conte qui semble avoir pris la place de la ballade, et il est peu de pays où ce genre ait été aussi abondamment cultivé au cours du XIXe siècle. Le roman, au contraire, tarde à s'implanter, et peut-être est-il appelé à se nourrir plus tard d'une sève qui alimente aujourd'hui son modeste rival.

Dans le conte s'est décantée toute la vie grecque de ces cinquante dernières années, héroïque, sentimentale, politique, rustique, maritime, etc., et la cause de la langue populaire en tira maints avantages.

Telles sont probablement les raisons qui ont porté M. Aristide Phoutridis et sa collaboratrice, Mme Dimitra Vakas, à offrir au public américain leur **Modern Greek Stories**, où sont réunies neuf nouvelles empruntées respectivement à Carcavitras, Vizyinos, Drossinis, Xénopoulos, Polylas, Ephtaliotis, Palamas, Costantsis et Papadiamandis. Ce choix, pour judicieux qu'il soit, ne saurait, toutefois, donner une image fidèle du mouvement, qu'ont successivement enrichi les Psichari, les Vlakhoyannis, les Hatzopoulos, les Voutyras, les Paroritis, les Tangopoulos, etc. Car chacun, selon son talent, ses moyens, sa personnalité, ses tendances d'école, est venu approfondir ou diversifier la veine.

Aussi bien, conviendrait-il que fussent réunis en un volume spécial consacré à chaque auteur les œuvres les plus caractéristiques.

C'est ce qui vient d'être fait par la Librairie athénienne pour Ephtaliotis avec les *Pages choisies*, qu'imprègne l'atmosphère lumineuse des îles, pour Grégoire Xenopoulos peintre minutieux, et sentimental sans en avoir l'air, des grâces heptonésiennes, avec *Le Mouchoir de Zante et autres contes*, pour D. Voutyras, un jeune maître à la fois très discuté et très admiré qui a renouvelé tous les procédés du genre, avec **Trente-deux récits**. M. Voutyras n'avait jusqu'ici mis au jour que deux volumes *Le*

Pappas idolâtre (Vassilios, Athènes) et le *Langas*, où se trouve l'étrange et impressionnant chef-d'œuvre de *Pararlama*.

L'art de M. Voutyras, comme celui de certains conteurs russes, Leonide Andréieff, par exemple, est tout en menus détails de suggestion, et ses sujets appartiennent le plus souvent à l'existence la plus humble. M. Voutyras semble éluder avec un certain humour toutes règles établies ; le regretté **Constantin Hatzopoulos**, au contraire, cherche à les rajeunir par une étroite confrontation du thème avec la réalité, alors que son esprit est tout entier préoccupé d'idéologie. Un dynamisme singulier, fruit d'une sensibilité essentiellement lyrique, anime ainsi ses peintures, que la minutie du détail ferait prendre parfois pour des photographies. L'action exercée sur son milieu par le remuant auteur *d'Amour au village*, de *Tasso*, de *Dans l'ombre*, du *Surhomme* fut trop grande pour qu'un éditeur ne se décide pas à nous donner prochainement des Pages de choix.

On verra mieux ainsi comment ce conteur parfois amer ne cessa jamais d'être poète, encore que son dernier recueil, *Simplicité*, reprise en majeur des motifs chers à ses débuts, suffise à en témoigner. Nous lui devrons du reste un examen moins superficiel. Il disparaît en même temps que Angelos Vlachos, ancien directeur du Théâtre Royal, défenseur acharné de toutes les tendances qu'il combattait ; en même temps que l'élégant Kondylakis, auteur de *Patoukhas*, observateur non dénué de finesse et qui représente une époque intermédiaire. C'est Kondylakis qui, voyant passer Costas Passayannis, aurait lancé le premier le nom de *Malliaros*, qui devait servir à désigner ironiquement les novateurs. A la tête de ces novateurs, Costis Palamas a dressé la suprématie du génie : mais, de ses contes, le grand public ne connaissait que *La Mort du Pallikare*. Observation, émotion, sentiment profond de la race et du terroir, telles étaient les qualités qui faisaient regretter que ce récit fût demeuré unique en librairie. Sous le titre de **Contes**, le grand poète réunit aujourd'hui d'autres proses non moins vivantes et captivantes. Parfois le récit prend un ton de confidence qui en double le charme, comme *Les yeux de Kounalas*, *L'Avis*, *Amour* ; parfois il se rapproche de l'apologue comme dans *Un homme au village*, *Les Marbres* ; ailleurs il dessine de curieuses figures, comme dans *Un Electeur* ; il évoque l'autrefois comme dans *La fin du Moulin*

à vent. Et partout éclatent les dons prestigieux du Poète, qui se montre ainsi sous une face nouvelle.

Memento. — Les vers un peu plus tard auront leur tour. En première ligne citons *Nostalgies* de Costas Ouranis, inquiètes, évocatrices et d'une forme parfaite, puis *Ta Yimna* d'Angelos Doxas, traducteur des *Poètes russes* et des *Psaumes* de David, peintre de sensations voluptueuses ; *Tragoudia tou Vlami*, humoristiques et pittoresques ; *Kommatia tis psykhis mou* de Yannis Stavrinos Œconomidis, délicats et sentimentaux, *To Tragoudi ton Kambouri*, de Vassili Rotas.

Nous avons reçu également, *Proïno Xekinima* de G. Athanas, ému et gracieux, *Krinakia tou Yalou*, quatrains ingénieux de Glaukos Alithersis ; la prestigieuse traduction en vers de la *Ballade de la Geôle de Reading*, par M. Valsa, qui donne la sensation de l'original. A plus tard encore les drames de D. Tangopoulos, *O Lytromos*, de Rigas Golphir, *O Yitavros*, la rhapsodie dialoguée de Photos Yophyllis, *To Tragoudi tis kontessas*, les *Diyimata kai Sképsis* de Stavroulas Marketos, *Ena Mégalo Misos* de Kitropoulos, et surtout *Yiro opo ton Erota* du maître styliste P. Nirvanas, infatigable pionnier de l'art et de la pensée.

Remarquablement actives s'affirment les Revues : Le *Noumas*, *Pinacothiki*. *Mousa*, où, à côté des noms consacrés, ceux des poètes Velmyras et Koukoulas signent de beaux vers ; *le Loghos* (de Constantinople), avec la colloboration remarquable de Karadzos, Yalouris, Œconomidis, le poète des *Heures* ; *Dionysos* (de Constantinople), *Kosmos*, *Hestia*, *Techni* (de Smyrne). Bien des études, contes ou poèmes seraient à citer.

L'occasion nous fera revenir ultérieurement sur quelques-uns.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Léonce Juge : *Notre abdication politique*, Editions Bossard. — Etienne Fournol : *Sur les chemins qui mènent à Rome, remarques sur le rétablissement de l'ambassade du Vatican*, Editions Bossard. — Dr A.-F. Legendre : *Tour d'horizon mondial*, Payot. — Le Comité d'information publique des Etats-Unis : *Le complot germano-bolcheviste*, Bossard. — Otto Autenrieth : *Les trois guerres prochaines*, Etienne Chiron, 40 rue de Seine. — C. G. Picavet : *Une démocratie historique. La Suisse*, Ernest Flammarion. — Boris Sokolov : *Le voyage de Cachin et de Frossard dans la Russie des soviets* (faits et documents), J. Povolozky, Paris. — Alexandre Axelrod : *L'œuvre économique des soviets*, J. Povolozky, Paris. — Simon Zagorski : *La république des soviets* (Bilan économique), Payot. — Memento.

Le livre de M. Léonce Juge, **Notre abdication politique**, n'est que la première partie d'un ouvrage qui aura pour titre :

Essai d'introduction à l'étude des origines de l'Europe nouvelle, et cette première partie est surtout consacrée à notre situation actuelle vis-à-vis de l'Angleterre, comme la seconde le sera à nos relations passées et futures avec la Russie. L'auteur, qui a longtemps résidé, comme consul, je crois, dans ce dernier pays, lui est resté très attaché en dépit des excès bolchévistes, et volontiers prendrait-il le parti de l'éléphant contre la baleine dans le fameux duel auquel nos diplomates pensent toujours un peu. M. Juge semble continuer à voir dans l'alliance franco-russe le contrepoids futur à l'hégémonie mondiale de l'Angleterre et le moyen de mettre fin à ce qu'il appelle notre abdication politique. Ces conceptions sont un peu vieillies à l'heure actuelle, mais le seront-elles toujours ? Dans tous les cas l'alliance franco-russe ou mieux franco-slave, car on peut espérer, une fois que la folie rouge aura pris fin, que Russie, Pologne, Tchéco-slovaquie et Yougoslavie formeront, au moins de cœur, une confédération slave, devra être dirigée plutôt contre le danger allemand que contre le danger britannique. Du moment que nous ne voulons ni reconstituer l'empire de Dupleix, ni exproprier les Australiens et Néo-Zélandais, nous n'avons qu'une chose à faire : vivre en cordiale et loyale intelligence avec l'Angleterre ; le monde est assez grand pour nous tenir tous. Sans doute de cette effroyable crise c'est *l'english speaking race* qui sort souveraine, et nous pouvons en ressentir quelque dépit, nous les fils directs de l'antique civilisation méditerranéenne, dont les hyperboréens ne sont que les héritiers par raccroc ; mais quoi ! les Anglais et les Américains n'ont pas commis les fautes que nous autres, Français, Italiens ou Espagnols avons commises dans l'histoire, et même s'ils avaient un peu joué de bonheur pourquoi leur en vouerions-nous une haine éternelle ? En prenant les choses comme elles sont, c'est un bonheur pour la civilisation que les peuples anglo-saxons y soient au premier plan, d'autant que ces peuples sont deux et seront peut-être un jour quatre ou cinq, et que leur groupe sera toujours contrebalancé par ceux des peuples latins, des peuples slaves et aussi des peuples germaniques, quand ceux-ci se seront résignés au rôle de joueurs loyaux et pacifiques ; mais comme il n'en est rien encore, c'est contre ces derniers que nous devons prendre toutes les précautions, à commencer par l'entente cordiale et chaleureuse avec la vieille Angleterre.

La spirituelle causerie de M. Etienne Fournol **Sur les chemins qui mènent à Rome** se lit avec un plaisir soutenu. Ces *Remarques sur le rétablissement de l'ambassade du Vatican* sont pleines de sagesse et de finesse.

Il est exact que la politique du Saint-Siège a été battue pendant la guerre (le Vatican avait misé sur le mauvais cheval), qu'elle a été absente de la paix (aucun nonce n'a paru à Versailles, ni à Saint-Germain, Trianon, Neuilly et Sèvres) et que cependant cette politique, reconstituée sur de nouvelles bases, va jouer un rôle très important dans le monde de demain. Il ne serait pas impossible que la réunion des Eglises finît par sortir du cataclysme de la guerre mondiale ; l'église officielle russe, privée de l'appui des Tsars, semble devoir s'étioler et laisser l'avenir à l'Eglise uniate, qui garde sa liturgie slavonne tout en reconnaissant la primauté romaine ; semblablement les autres églises autocéphales d'Orient, et même l'Eglise grecque orthodoxe de Constantinople, peuvent faire fléchir leur particularisme opiniâtre, surtout si tous ces petits pays balkaniques ou asiatiques laissaient tomber leurs dynasties, soutiens intéressés de ces clergés locaux ; mais il faudrait, pour que cette union se fasse, que l'Eglise de Rome fît quelques progrès dans la voie de la décentralisation et de l'autonomie. Pour ne parler que de nous, la façon dont les curés sont nommés par les évêques et les évêques par le pape est tout à fait fâcheuse ; il devrait y avoir des tableaux d'avancement, quelque ridicule que soit ce mot, permettant aux intéressés d'exercer un certain contrôle au moins sur les propositions. La société ecclésiastique, qui a longtemps été en avance sur la société laïque, est aujourd'hui très en retard, et aucun fonctionnaire de l'Etat ne tolérerait les habitudes d'autoritarisme et les manques de garantie que le clerc supporte de ses supérieurs. Il serait à désirer que la reprise de l'ambassade du Vatican eût en contrepartie un rétablissement des anciennes règles du droit canon que les bureaux du Vatican justement ont fait tomber en désuétude, mais je reconnais qu'en prenant ainsi la défense de certains principes modernes, l'Etat éveillerait toutes les susceptibilités de l'Eglise et que les accusations de presbytérianisme, d'épiscopalisme et, bien entendu, de gallicanisme pleuvraient sur lui. Quant à la question de l'ambassade, elle est vraiment bien peu importante, ainsi que le fait remarquer M. Fournol, mais comme elle présente malgré

tout quelques avantages et ne comporte aucun inconvénient, on ne voit pas pourquoi on ne la trancherait pas dans le sens positif; il faudrait tout de même que le Gouvernement fût armé s'il prenait fantaisie à la bureaucratie vaticane de nous coller un évêque allemand à Strasbourg !

HENRI MAZEL.

§

De bons esprits ne sont pas sans inquiétude sur l'avenir de l'Europe. Elle a longtemps occupé une situation privilégiée due à sa position géographique, à sa supériorité sociale, à ses efforts vers la science positive; et, comme conséquence, du point de vue économique, sa domination a été longtemps incontestée. Mais les temps ont changé. L'Europe, — sa partie occidentale d'abord, la partie centrale ensuite, — naguère encore transformatrice presque unique, exclusive, des matières premières du monde, a vu des concurrents surgir, — en premier lieu le frère américain, puis l'asiatique, — le Japonais qui regarde le blanc avec un sourire et le plissement de ses yeux énigmatiques. La grande guerre n'a fait que hâter des phénomènes latents sans doute, mais elle l'a fait avec une violence, une impétuosité dont on s'étonne sans comprendre. Des hommes avertis éprouvent donc l'impérieux besoin de scruter les temps nouveaux avec une attention profonde. *Quo Vadis, Europa?* dit le Dr A. F. Legendre dans son important ouvrage : **Tour d'horizon mondial**. — En fait c'est le chaos dans toute l'Europe orientale. Le bolchévisme, que suit des yeux avec une attention soutenue le pangermanisme, secoue rageusement la Russie et le continent asiatique ; et la politique imprudente, pour n'en pas dire plus, du Congrès de la Paix, et aussi celle de l'Angleterre envers la Turquie ont singulièrement compliqué les choses et fourni des armes aux vibrions russes dont l'activité révolutionnaire inlassable et le génie de destruction sont vraiment déconcertants. Aussi M. A.-F. Legendre dirige-t-il toute notre attention sur la nécessité d'une reconstruction rapide de la Russie, sentinelle avancée de notre race en Asie, clef de voûte matérielle, si l'on peut dire, de notre civilisation menacée. Car le Japonais a singulièrement grandi pendant cette horrible guerre: grâce à une aberration sans nom, on a légalisé sa mainmise sur le Schantoug ; il est en Corée, en Mandchourie, à Formose, et il encercle peu à peu la vieille

Chine pacifique, tout à son rêve de domination asiatique. — M. Michel Revon, dans la préface du livre écrit par le Dr Legendre, trouve excessif le jugement de l'auteur sur l'impérialisme japonais. Rien n'est plus exact, cependant et, par exemple, des ouvrages comme celui de M. Okakura, *les Ideaux de l'Orient*, que nous naguère avons présenté, nous renseignent absolument à ce sujet. Il faudrait donc reconstruire la Russie, — et fédérativement. — Mais quelle tâche gigantesque ! Une forme républicaine fédérative y serait d'abord, bien probablement, éphémère. La restauration d'un tsarisme mitigé aurait peut-être plus de chance de réussite et de donner des résultats positifs. L'aide de la *Société des Nations*, toutefois, fait un peu peur, tant on peut craindre les tergiversations et aussi les arrière-pensées de quelques-uns de ses membres, conscients ou non. Et l'on ne peut que répéter mélancoliquement : Où vas-tu, pauvre Europe ? — si l'on n'arrive pas à faire comprendre, et rapidement, à nos Démocraties, que seule une organisation politique rationnelle, et non rudimentaire, a quelque chance de mettre un peu d'ordre dans ce triste chaos.

Un petit volume précieux pour les agissements et tripotages de l'Allemagne en Russie, surtout durant la dernière période de la guerre, a été publié par le Comité d'information des Etats-Unis d'Amérique sur **le Complot germano-bolcheviste.** C'est une collection de soixante-dix documents, classés, mis en ordre et commentés, sur les relations des révolutionnaires russes avec l'armée, la grosse industrie et la finance allemandes, et dont la lecture est édifiante, on peut le croire. « Ces documents établissent que les chefs actuels du gouvernement bolcheviste sont des agents allemands ; que la révolution bolcheviste a été préparée par l'état-major allemand et soutenue par la Banque d'empire (Reichbank) et d'autres institutions financières allemandes. — Mais il est surtout heureux que les agissements de l'Allemagne, toujours prête à fulminer contre les révolutionnaires, soient dénoncés et péremptoirement établis par des Américains. La publication du Comité d'information des Etats-Unis est édifiante, sans doute ; mais si nous-mêmes leur avions mis le nez sur cette tinette, les boches auraient eu des protestations indignées et crié à tous les échos que ce n'étaient qu'inventions et documents falsifiés pour leur être nuisibles. — Peut-être, d'ailleurs, le diront-ils quand même.

On a souvent répété que l'Allemagne manquait de psychologie quand elle doit juger les autres nations, et c'est un reproche qu'on pourrait adresser de même à différents peuples. On a dit également que le Germain manquait d'imagination. Quelle erreur cette fois ! Il suffit, pour s'en convaincre, et entre autres preuves, d'examiner la plaquette intitulée : **les trois guerres prochaines, prévision politico-militaire,** par Otto Autenrieth (trad. Gabriel Marul). Les trois futures guerres envisagées par cet écrivain imaginatif sont — l'Allemagne étant aujourd'hui épuisée et momentanément impuissante — d'abord une lutte gigantesque de la Grande-Bretagne et de ses Alliés contre le Japon, devenu décidément trop gênant ; lutte devant entraîner, après des tâtonnements nombreux et afin de ne pas risquer une bataille navale décisive, que redoutera toujours la « perfide Albion », une attaque *colossale*, à travers tout le continent asiatique. Dans cette lutte, et surtout grâce à la Science, la méthode, les efforts (non désintéressés on peut le croire) des techniciens et des ouvriers allemands qui seront chargés de tous les travaux d'art, l'Empire du Levant sera vaincu. Premier résultat ; et comme conséquence immédiate : humiliation de la France, révision du traité de Versailles, etc. Car l'Angleterre ne pourra refuser ces compensations à un collaborateur aussi précieux. Ensuite, l'Angleterre, après avoir, avec son habileté coutumière, groupé toutes les alliances nécessaires, sautera à la gorge, si l'on peut dire, des Etats-Unis, le rival économique exécré. Deuxième lutte *colossale ;* mais ici le résultat sera moins positif, sinon que les deux rivaux se trouveront aussi épuisés l'un que l'autre. Toutefois la France, décidément sacrifiée, amoindrie, se trouvera à la merci de l'Allemagne qui ne sera pas tendre pour l'ennemie héréditaire. Enfin le Japon, remis en forme, entreprendra, à la vue de tous les peuples asiatiques, une formidable croisade contre l'Empire, et ce sera la lutte suprême des jaunes contre les blancs. L'Allemagne, à ce moment, rétablie économiquement et militairement, se trouvera l'unique champion, dans le désarroi universel, de la civilisation occidentale ; elle s'arcboutera, luttera, triomphera dans ce suprême assaut des vieux peuples de l'Orient, et la *Kultur* sera sauvée. — Tout cela s'enchaîne comme dans une tragédie classique se développe avec la majesté et la simplicité d'un *Mystère ;* et l'auteur achève son poème, — car c'est

bien un poème de fureur et de vengeance, — par des vers incendiaires de Rückert, « le poète de l'ignominie de l'Allemagne il y a cent ans, mais aussi le poète de la résurrection »... — Et maintenant, si nous ne nous méfions pas, nous aurons bien tort !

CHARLES MERKI.

§

Une Démocratie historique. — M. Picavet, professeur à l'université de Toulouse, offre aux curieux d'histoire un manuel fort utile sur la Suisse et ses institutions. C'est une œuvre de vulgarisation commode, composée en grande partie avec des documents de valeur, tels que les histoires de Œchsli et de Dierauer.

Mais M. Picavet a vécu en Suisse pendant la guerre.

Il a, sur place, observé les réactions de la grande crise sur cette nation tricéphale et l'on s'attendait à ce qu'il écrivît une étude plus originale, plus personnelle, plus inspirée des sources vivantes qu'il a pu consulter.

En effet, la Suisse, comme les autres nations, par le fait même du bouleversement de la guerre, a offert à l'historien la vue, pour ainsi dire, de la structure profonde et essentielle de sa personnalité.

Tout à coup, c'est son histoire même, les lointaines circonstances où plongent les racines de sa mentalité, de ses institutions, qui ont été remises en question ; le sociologue, l'économiste, l'annaliste avaient là une occasion unique de philosopher sur ce pays curieux dont la formation est à la fois si logique et si paradoxale, aggloméré par des nécessités et des raisons uniquement politiques et qui pourtant, dans le leurre de la neutralité, a perdu tout sens politique, tiraillé, par un instinct plusieurs fois centenaire, entre la matérialité de ses intérêts et la noblesse de son idéal et qui a pu, côte à côte, présenter au monde dérouté les bassesses d'un Hoffmann ou d'un Wille et les gloires d'un Spitteler ou d'un Ragaz.

Le grand sujet qui eût consisté à rechercher dans la philosophie de l'histoire suisse l'explication de ces phénomènes, M. Picanès ne l'a pas abordé. De sorte que son livre demeure un simple résumé, d'ailleurs habile, clair et, je le répète, utile.

M. R.

§

Un bon et beau livre qui devrait être répandu à profusion, et

dont les 140 pages de texte éclairent sur le bolchevisme beaucoup mieux que les forts volumes écrits par les spécialistes, est celui de Boris Sokolov : **Le voyage de Cachin et de Frossard dans la Russie des Soviets**. L'auteur, ancien député à l'Assemblée constituante russe, membre très en vue du parti socialiste révolutionnaire, a appliqué dans ce livre la méthode qu'il avait déjà suivie pour un autre de ses ouvrages : *Les bolcheviks peints par eux-mêmes*, c'est-à-dire qu'il s'est documenté exclusivement aux sources bolchevistes.

Malgré tous les périls que présentait une pareille entreprise, B. Sokolov a fait deux voyages à travers la Russie soviétique. Le premier eut lieu en 1918. De Kiev, il se rendit à Moscou, traversa plusieurs fronts, gagna la Sibérie, l'Extrême-Orient, d'où il vint à Paris. Le second voyage, beaucoup plus mouvementé, eut lieu à la fin de 1919. Il se rend à Arkhangel, où, après la fuite du général Moller, en février 1920, lâchement abandonné, il passe par une série d'aventures périlleuses dans les glaces de la mer Blanche. Arrêté par les bolcheviks, il est condamné à mort. Un heureux hasard le sauve. Envoyé ensuite à Moscou, il reste deux mois dans la prison de Boutyrki, où il recueille beaucoup de faits et d'impressions fort intéressants. Relâché à la fin de mai, il part pour Pétrograd, où les ouvriers le désignent comme candidat au soviet. Il reste trois mois à Pétrograd, puis fait plusieurs voyages en province. Menacé de nouveau d'être arrêté par les bolcheviks, avec l'aide des cheminots, il quitte la Russie et revient en France.

Malgré qu'il ait traversé la Russie de l'est à l'ouest et du nord au sud, malgré tout ce qu'il y a vu et vécu, Sokolov déclare qu'il ne peut parler avec une autorité absolue des événements qui s'accomplissent en Russie, qu'il doit faire beaucoup de réserves; laisser certaines questions sans réponse et se garder d'être trop affirmatif. « La Russie, dit-il, ce pays de toutes les possibilités, qui sert de pont entre l'Europe et l'Orient, doit, plus que tout autre, être étudié avec une attention toute particulière. » Et cependant il s'est trouvé des hommes qui, ayant passé en Russie un mois à peine, ne connaissant pas un mot de russe, ne voyant que ce que les autorités soviétiques voulaient bien leur montrer, ont eu la témérité de parler de la Russie avec une assurance imperturbable, et de résoudre péremptoirement les problèmes russes les

plus compliqués. A ces hommes, MM. Cachin et Frossard, l'auteur reproche non le fait qu'ils n'ont pas étudié suffisamment la Russie pendant leur séjour, mais celui d'avoir évité soigneusement toutes les possibilités de le faire. Sokolov leur oppose l'attitude des délégués socialistes anglais et italiens, qui. dès leur arrivée en Russie, tâchèrent de se mettre en contact avec tous les milieux russes et surtout avec les ouvriers, directement, sans l'intermédiaire des autorités soviétiques, et celle des délégués anglais qui s'opposèrent énergiquement à la tentative des Soviets de dresser une forte barrière entre eux et la population. Ainsi, alors que les délégués anglais se rencontrèrent avec les représentants des partis de l'opposition, assistèrent aux réunions interdites et recueillirent les documents que certaines organisations réussirent à mettre à leur disposition, les délégués français Cachin et Frossard non seulement ne prirent pas contact avec les masses ouvrières russes, mais, bien mieux, évitèrent soigneusement de le faire. Ils n'assistèrent qu'aux fêtes données en leur honneur au Commissariat pour les Affaires étrangères, au Théâtre artistique de Moscou, devant lequel stationnait une longue file d'autos, et, de ces fêtes, des toilettes luxueuses qu'ils virent, des mets et des vins exquis dont on les régala, Cachin et Frossard tirèrent la conclusion qu'on ne vit pas si mal que certains le prétendent dans la république des soviets.

Il faudrait citer des pages entières du livre intéressant de B. Sokolov pour voir avec quel soin on cachait aux délégués français tout ce qui pouvait jeter quelque ombre sur le gouvernement bolcheviste, et avec quel soin non moindre ceux-ci évitèrent de se trouver en contact direct avec le peuple.

Qu'il en ait été ainsi, on peut s'en rendre compte par la lecture de plusieurs résolutions prises par des groupes ouvriers qui attendaient beaucoup de la venue des délégués français et pensaient leur exposer la véritable situation de la Russie. Nous nous bornerons à citer quelques passages de la résolution des ouvriers des usines de Briansk :

Nous estimons que les délégués français, par la façon superficielle et peu sérieuse avec laquelle ils ont accompli la tâche qui leur avait été confiée par le parti socialiste français, se sont discrédités, ainsi que ceux qui les avaient délégués, aux yeux du prolétariat russe...

Et plus loin :

Non seulement ils ont tout fait pour ne pas entendre ni voir les vrais représentants de la classe ouvrière, mais ils sont devenus la risée des valets du gouvernement des soviets...

Au nom des intérêts du mouvement ouvrier de tous les pays, il est nécessaire qu'une nouvelle délégation française soit envoyée en Russie, et qu'à la tête de cette délégation se trouvent des hommes plus intelligents et moins superficiels que Cachin et Frossard.

Voici maintenant un extrait tiré d'une lettre adressée par les ouvriers de la manufacture d'Ivanovo-Vosmissensk aux deux délégués français :

C'est avec un sentiment d'étonnement et, pardonnez-nous, d'indignation, que nous avons appris votre refus de recevoir notre camarade Merkoul, que nous avons délégué auprès de vous le 25 juillet.

Nous ne parvenons pas à le comprendre

Vous venez dans notre pays en qualité de délégués des ouvriers français. On serait en droit d'attendre de vous un examen détaillé et objectif de la vraie situation russe. Or, vous passez tout votre temps avec les fonctionnaires gouvernementaux, et vous refusez de recevoir les vrais représentants du prolétariat russe. Comment doit être qualifiée une attitude pareille ? Est-ce un crime ou une légèreté ?

Il faut, répétons-le, lire d'un bout à l'autre le livre de Sokolov qui, outre la description du voyage de Cachin et Frossard, contient des données excessivement intéressantes sur la situation de la classe ouvrière dans la Russie des soviets, et sur l'état économique de la Russie en général,

Le même éditeur, Povolozky, publie un autre livre également très intéressant :

L'œuvre économique des soviets, dont l'auteur est Alexandre Axelrod, le socialiste révolutionnaire bien connu. Edouard Bernstein, qui a préfacé ce livre, dit qu'aucun n'a fait sur lui une impression aussi profonde, et il remarque que l'auteur parle d'après son expérience et ses observations personnelles sans nulle haine ni parti pris doctrinaire.

Alexandre Axelrod, qui appartient à une vieille famille socialiste, connaît la Russie des soviets pour y avoir vécu et travaillé comme ingénieur et technicien.

Dans son livre il décrit les organes administratifs de la Russie bolcheviste subjugués par les aspirations vulgaires, les bureaucrates l'emportant sur les idéologues, l'arbitraire et la lenteur bureaucratiques entravant de plus en plus la vie économique.

Sans avoir recours à de vastes constructions théoriques ou à d'arides statistiques, mais uniquement à l'aide d'exemples empruntés à la vie quotidienne, Axelrod dénonce les vices dont souffrent les masses en Russie soviétique, et qui causent l'effroyable ruine de son industrie.

Une des raisons, et non des moindres de cette ruine, Axelrod la voit en ceci : que toute la vie économique est subordonnée aux besoins de l'armée rouge. Les intérêts des autres classes sont totalement négligés. La classe intellectuelle est anéantie et la bureaucratie et la police, comme au temps du tsarisme, règnent souverainement.

Si le livre d'Axelrod contient peu de chiffres et de citations des décrets du gouvernement bolcheviste, celui de Zagorski : **La république des soviets**, est, au contraire, bourré de chiffres et de documents. C'est le bilan économique le plus complet qui ait été donné jusqu'ici de l'activité économique et financière du gouvernement des soviets ; et ce bilan est terrible, car au bout il n'y a que ruine et néant.

Pour donner une idée de l'intérêt capital de cet ouvrage, il nous suffira de dire que l'auteur y traite : de la politique économique de la république des soviets ; de la production ; des échanges et de la répartition des richesses ; des transports ; du travail ; des finances, et enfin, des conséquences sociales de l'expérience russe. L'auteur observe que dans aucun domaine de la vie économique les pouvoirs soviétiques n'ont atteint les buts qu'ils s'étaient fixés. C'est un fait que ne nie, d'ailleurs, aucun des hommes politiques bolchevistes.

Mais, tout en avouant l'insuccès de leur politique, les dirigeants des soviets affirment immanquablement que cet échec n'est que temporaire, que l'on ne peut, en trois ans, établir un vrai régime socialiste, mais que la république des soviets se trouve sûrement sur la voie qui mène au paradis socialiste. S'il en était réellement ainsi, on devrait pouvoir constater des signes d'amélioration dans la situation générale en Russie, relever dans sa vie économique et sociale les indices caractéristiques de l'acheminement vers ce régime nouveau pour l'humanité qu'est le régime socialiste. Or, dans la république des soviets non seulement on ne voit aucun acheminement vers ce régime idéal, mais l'on voit s'affermir de plus en plus toutes les tares de l'ancien régime. L'an-

cienne bourgeoisie est peut-être détruite, mais à sa place est parue une bourgeoisie nouvelle, beaucoup plus âpre au gain et plus dissolue que l'ancienne. La misère du peuple a augmenté en d'effrayantes proportions et jamais, même pendant les terribles famines qui accablèrent le peuple, sous l'ancien régime, il n'eut à endurer des souffrances aussi grandes que celles qu'il supporte maintenant.

Toutes les réformes communistes n'existent que sur le papier, et la conclusion qu'on peut tirer du livre de M. Zagorski, c'est que l'expérience bolcheviste a abouti à un échec complet.

Il est vraiment regrettable que le prix élevé — 15 francs — du livre de M. Zagorski soit un obstacle à sa diffusion.

Memento. — M.-A. Landau-Aldanov : *Deux révolutions : la Révolution française et la Révolution russe* ; livre très intéressant d'un brillant écrivain qui connaît son sujet à fond ; édité par l'Union pour la régénération de la Russie, qui poursuit inlassablement sa propagande contre le régime bolcheviste. — Marc Slonim : *Le bolchevisme vu par un Russe* ; édition Bossard, Paris. Recueil d'articles parus dans différents périodiques, où l'auteur étudie le bolchevisme dans ses origines et sa pratique. — Claude Palebaud : *Introduction à l'étude du bolchevisme*, Villefranche. Petit ouvrage de compilation contenant peu de faits nouveaux et empruntant ses données surtout au livre très intéressant de M. Antonelli : *La Russie bolcheviste.*

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

De Ryckel : *Mémoires*, Bruxelles, « Notre Pays ». — Abel Ducornez : *Les derniers jours de Longwy*, Bloud et Gay. — Abel Lurkin : *Les ronces de fer*, La Renaissance d'Occident, 95, rue Berckmans à Bruxelles. — Dr Mitkovitch : *Une voix serbe*, Payot. — André de Poncheville : *Arras et l'Artois dévasté*, Alcan.

Les **Mémoires** du lieutenant-général baron de Ryckel, bourrés de pièces justificatives, ont provoqué en Belgique une vive émotion et des polémiques qu'expliquent le caractère de ses révélations.

La Commission, qui avait étudié, en 1851, la défense de la Belgique, avait estimé que l'armée *en campagne* devait être au moins de 60 000 hommes et devait, basée sur Anvers, *défendre le territoire pied à pied.* En 1859, quand on se décida à démolir la plupart des places belges et à doter Anvers d'une nouvelle

enceinte et de forts détachés, on résolut de faire de cette forteresse *la base d'un système de concentration*. Anvers, devenu un camp retranché, absorbait presque toutes les ressources de l'armée de campagne. En 1868, tout en demandant que cette dernière soit portée à 100.000 hommes, on admit *qu'en cas d'invasion le pays serait abandonné* jusqu'à l'organisation d'une réserve nationale. Celle-ci n'eut lieu qu'en 1886. On en revint alors à la *concentration dans le triangle Bruxelles-Louvain-Malines, c'est-à-dire sans abandon des accès d'Anvers*. Mais déjà, en 1887, le général Brialmont allait plus loin et disait que « si l'armée belge laissait l'un des belligérants *franchir la Meuse* et se contentait de prendre position en avant d'Anvers, elle manquerait à tous ses devoirs et perdrait le pays ». Cette conception alla gagnant des adhérents dans l'armée. En décembre 1909, Ryckel exposa au lieutenant-général Jungbluth, ancien précepteur militaire du prince Albert, « la nécessité de porter la défense sur la frontière menacée elle-même ». Jungbluth lui dit qu'il profiterait de tout son crédit pour faire prévaloir cette manière de voir. En juin suivant, appelé à la Direction supérieure de l'état-major de l'armée, il prit Ryckel comme collaborateur. Sur son conseil, il obtint la transformation de cette Direction en un Etat-major de l'armée dont le chef « assurerait la permanence du commandement confié constitutionnellement au Souverain et non à un ministre constitutionnellement instable » (26 juin 1910). C'était, en réalité, créer une rivalité entre le ministre et le chef d'Etat-major. Ryckel ne dit pas ce qui l'avait conduit à proposer cette organisation, mais c'est certainement l'exemple de ce qui existait en Allemagne ; seulement, dans ce pays, la rivalité entre le ministre et le chef d'état-major (qui a existé même du temps de Moltke et de Roon) ne présentait presque aucun inconvénient, parce que tous deux étaient nommés par l'Empereur et ne dépendaient que de lui. Mais le ministre de la Guerre belge, quoique le Roi signât sa nomination, était en réalité une émanation de la majorité de la Chambre et ne dépendait que d'elle. De cet essai de réforme, il devait surtout résulter des tiraillements. Le jour même où un arrêté royal créait l'Etat-major de l'armée, le ministre de la Guerre, en publiant une instruction ministérielle sur le service d'Etat-major, donna un accroc aux prérogatives que l'arrêté conférait au chef d'Etat-

major général. Une année se passa sans qu'on fît rien. Après Agadir, en septembre 1911, le *Soir* ayant fait une campagne sur cette question : *Sommes-nous prêts?* le général Hellebaut, ministre de la Guerre, essaya d'en rendre Jungbluth responsable. En octobre suivant, un « échange de lettres et de conversations plutôt aigres » entre Hellebaut et le premier ministre (de Broqueville) sur la question d'un Comité secret de la guerre, décida ce dernier « à avoir un programme militaire tel que Hellebaut devrait abandonner son portefeuille ». La manœuvre réussit ; le 23 février 1912, Hellebaut démissionna. Il n'eut pas immédiatement un successeur. Pendant 40 jours, Broqueville assura l'intérim et « bouleversa de fond en comble les institutions militaires belges ». Lui-même avait écrit, le 3 décembre 1911, « n'être pas compétent », mais ses amis, le général chevalier de Selliers de Moranville, commandant supérieur de la gendarmerie, et le capitaine d'État-major Collon, agissaient sous son nom. Une seule des réformes de Broqueville ne put être réalisée : « Il aurait été créé dès la paix une Inspection générale de l'armée et, en temps de guerre, l'Inspecteur général en aurait été le Commandant en chef. Le Roi refusa toujours de souscrire à cette abdication de son devoir le plus sacré. »

Le 3 avril 1912, le général Michel fut nommé ministre de la Guerre. « Il se laissa imposer comme secrétaire » le capitaine Collon. Les réformes « formulées sans en avoir causé avec le Directeur général compétent, dans l'occurrence le chef d'état-major général, pour la plupart des réformes organiques », continuèrent.

Le 26 juin 1912, Jungbluth atteignit la limite d'âge. Le matin, il vint à l'État-major et annonça à ses officiers que le roi avait signé la veille la nomination du général Dufour, sous-chef d'État-major, pour le remplacer ; mais, dans l'intervalle, les généraux De Ceuninck et de T'Serclaes de Wommersom protestèrent comme plus anciens; la nomination de Dufour ne parut pas au *Moniteur*, et, finalement, le Roi et Broqueville cédèrent aux instances du général Michel, qui « reconnaissait l'ancienneté comme un droit à occuper le poste le plus important de l'armée », mais Broqueville mit comme condition à la nomination de De Ceuninck que celui-ci (qui ne devait être pensionné que fin juin 1916) demanderait sa retraite au bout de deux ans pour faciliter la nomination de Selliers (qui devait être pensionné fin mars 1917).

Le général Michel « prônait une réorganisation méthodique complète de l'armée, de longue haleine, et dont l'aboutissement complet irait jusqu'en 1926. Broqueville ne se rallia pas à cette mesure toute de sagesse. Il demanda à son ami intime puîné un projet de réorganisation que celui-ci bâcla sur l'heure et qui fut admis par le Conseil des Ministres. De là la chute du général Michel » le 11 novembre 1912.

Broqueville le remplaça ; le 5 décembre, il présenta à la Chambre son projet de réorganisation.

La loi précédente, dite d'un fils par famille, n'eût donné en 1926 que 251.000 hommes. La réorganisation de 1913 devait fournir à cette date une armée de 350.000 hommes. En 1920, quand le 6e contingent nouveau aurait été instruit, l'armée *de campagne* aurait atteint 172.500 hommes, dont 136.000 fusils, 312 canons et 144 obusiers. En 1921, cette armée aurait eu sa réserve d'alimentation (contingent de 1913). « La réorganisation de 1913 fut faite avec une rapidité effrénée. Dès qu'un *seul* contingent de 33.000 hommes eut été appelé, l'armée de campagne fut portée de 78 bataillons à 120. » Tout cela fut fait « sans nul souci, ni de l'Etat-major de l'armée, ni de son chef. L'armée dut être ébranlée, non pas seulement dans son organisation, mais aussi dans sa mobilisation et dans sa concentration ». Jusqu'alors, elle se concentrait du 2e au 4e jour dans le triangle Bruxelles-Louvain-Malines ; Broqueville décida que « l'armée se mobiliserait dans ses garnisons et continuerait à les occuper, et à les défendre au besoin jusqu'à ce que la direction d'attaque ait pu être dévoilée ». Grâce à l'intervention de Ceuninck, « une amélioration » fut apportée à ce plan ; la mobilisation fut divisée en 2 catégories, la 1re ne s'appliquant qu'aux trois premières classes et à *l'achat* des chevaux.

Ces changements en entraînèrent dans l'assiette des garnisons...Donc, à partir de 1913, par l'impossibilité d'être tenu à jour des modifications journalières, le carnet des itinéraires, c'est-à-dire le plan de transport, devint caduque, et les transports par chemins de fer, base essentielle de la mobilisation et de la concentration, ne furent plus assurés.. Bientôt, on ignora quels devaient être les points d'arrivée des trains et, partant, quelles devaient être les lignes ferrées à employer.

Le 2 février 1913, Jungbluth annonça à de Ryckel « que le Roi lui faisait dire qu'il avait l'intention de le mettre à la tête

de l'Etat-major de l'armée. Le 30 mai suivant, à la suite d'une intervention adroite du roi, Broqueville prévint de Ryckel qu'il rentrerait fin septembre à cet Etat-major. Le lendemain, de Ryckel apprit du capitaine Galet, officier d'ordonnance du roi, que celui-ci « désirait qu'outre des projets d'opérations éventuelles, il s'occupât en même temps de la réorganisation de l'armée ». Le 27 novembre 1913, Broqueville lui annonça définitivement sa nomination comme sous-chef d'Etat-major de l'armée. C'était la conséquence de la conversation que le roi Albert avait eue avec Guillaume et Moltke quelques jours auparavant, comme le projet de loi de décembre 1912 était la conséquence d'un avertissement donné par le roi Carol en juillet 1912 ; mais Ryckel ne l'apprit qu'en 1915 et 1917 par les documents publiés en 1914 et 1917. Le ministère ne faisait rien savoir à l'Etat-major de ce qu'il apprenait.

« Le roi n'avait jamais cessé d'être convaincu de la nécessité de la réunion sur la frontière menacée » ; Broqueville, le 27 février 1913, avait fait remarquer cette nécessité au chef d'Etat-major De Ceuninck, mais celui-ci était partisan de la réunion dans le triangle Bruxelles-Malines-Louvain. Broqueville ne pouvant le révoquer, puisqu'il y avait contrat entre eux, avait consenti à la nomination de Ryckel pour lui faire préparer le plan dont De Ceuninck ne voulait pas. Le plan de défense de la Belgique comportait 5 hypothèses. Ryckel demanda un an par projet. Broqueville le pria d'aller le plus rapidement possible et de commencer par le projet correspondant à l'hypothèse d'une invasion allemande.

De Ryckel se mit à l'œuvre.

Le 15 avril, le gros du travail était terminé et fut remis à Broqueville ; il comprenait le « Mémoire sur la défense de la Belgique » et tous les documents relatifs au transport de l'armée dans la région de Liége, rive gauche de la Meuse. La mobilisation devait être terminée le 3e jour, les transports le 4e.

Le Roi « s'obstinait à ne pas vouloir se dessaisir de Sa plus belle prérogative, celle de commander en personne Son armée ». Broqueville, ne pouvant par suite nommer Selliers inspecteur général, le nomma le 25 mai 1914 chef d'Etat-major général. Ryckel parla à Selliers des travaux faits pour le plan de mobilisation, mais celui-ci répondit qu'on examinerait cela plus tard,

vers octobre, et que pour le moment on devait s'occuper exclusivement des grandes manœuvres.

Le 29 juillet 1914, Selliers, revenant du Palais Royal, informa Ryckel de la mise de l'armée sur le pied de paix renforcé. « Cette décision, ajouta-t-il, a été prise sur mes pressantes instances. A partir de ce moment, ma responsabilité est à couvert. » Selliers fit ensuite appeler les chefs de service et

> demanda s'il existait à l'Etat-major de l'armée des projets d'opérations. Il fut répondu au général qu'en dehors de mes travaux il n'y avait que des études relatives à la reconnaissance d'un certain nombre de positions défensives. Mes travaux furent déclarés hors de cause par le lieutenant-général qui chargea le major d'Etat-major Maglinse, en sa qualité de chef de la 1re section, de lui établir de suite un projet d'opérations. *Il n'en avait donc pas.*

Le 30 juillet, « Selliers soumit au Roi un plan visant la violation de notre neutralité par l'Allemagne et concluant à la position de la Gette » [à 50 kil. à l'ouest de Liége]. Le Roi dit qu'il l'examinerait.

Le 31 juillet, au rapport chez le Roi, la mobilisation fut décrétée. En en revenant, Selliers fit venir Ryckel et les chefs de section et

> demanda à Maglinse s'il avait élaboré le plan commandé. Celui-ci répondit négativement, en lui faisant remarquer qu'il était impossible d'établir pareil projet en deux jours. Le général dit alors que dans ce cas il faudrait bien prendre les projets de Ryckel... Il décida... que la réunion de l'armée se ferait face à l'est, mais à une bonne marche, sinon à 2 marches, plus à l'ouest que je ne le préconisais. C'est sur cette base que la Commission des transports devait être saisie de la question : le transport devait être prévu dans deux hypothèses : dans la première, Landen serait le centre des débarquements ; dans la seconde, ce serait Tirlemont ; mais dans l'une et dans l'autre, on devait prévoir un changement de direction vers le sud-ouest. — Nous n'avions pas de plan de transport, et le général, ignorant sur l'essence d'un plan de l'espèce, demandait non seulement qu'on en établît deux à la fois, mais encore que chacun d'eux répondît à deux hypothèses. Mon plan de transport eût pu être utilisé, mais il avait été remis à Broqueville et je ne devais plus le revoir.

Le 1er août, le Roi « prit effectivement le commandement. A partir de ce moment, tout fut fait par Son ordre... durant toute

la campagne ». Il ordonna que désormais Ryckel assistât au rapport. Selliers exposa son projet Landen-Tirlemont. « A défaut de pouvoir faire occuper immédiatement la rive gauche de la Meuse, la Roi décida que l'armée serait réunie sur les deux directions qui de l'ouest convergent vers » Liége : Louvain-Liége, Wavre-Liège. Dans la soirée, Broqueville informa Selliers que le Roi et lui avaient décidé dans l'après-midi de maintenir la 3e division à Liége, la 4e à Namur.

Le 1er août, à 9 heures du soir, M. Seegers, ministre des chemins de fer, accompagné de la sous-Commission des transports, vint à l'Etat major « déclarer qu'on s'y était pris trop tard pour qu'un transport de toute l'armée dans la région de Landen ou dans celle de Tirlemont fût possible ». Il fut décidé que l'on ne transporterait par chemin de fer que les 1re et 5e divisions, l'une à Tirlemont, l'autre à Pervez. — Ce jour-là, les troupes avaient été mobilisées, elles étaient prêtes à faire mouvement le lendemain 2, si l'ordre en était donné le 1er, *mais il ne fut pas donné.*

Le lendemain 2 avril, à la première heure, Selliers fut prévenu que le général Hanotaux, inspecteur de l'artillerie, assisterait aussi au rapport. « Il devait, dit Ryckel, faire prévaloir mes avis en cas de désaccord entre le chef d'Etat-major et moi. »

Le Gouvernement belge, quoique il sût que la France avait promis à l'Angleterre de respecter la neutralité belge et que l'Allemagne n'avait pas répondu à celle-ci, n'en éprouva, a dit le ministre des Affaires étrangères, « aucune émotion particulière, parce que la déclaration allemande pouvait paraître surabondante en présence des traités existants ». Mais, à 21 heures, Ryckel fut convoqué d'urgence au Palais : le Ministre d'Allemagne venait de remettre la déclaration annonçant que l'armée allemande allait entrer en Belgique.

La lecture de la déclaration ayant été faite deux fois, le Roi donna la parole à Selliers ; il préconisa d'occuper la position de la Velpe [un peu à l'ouest de la Gette]. Hanotaux dut donner son avis ensuite. « Ses travaux antérieurs, dit Ryckel, ne l'avaient pas préparé à résoudre ce problème. Il dut se contenter d'admettre que la position de la Velpe pouvait être éventuellement et avantageusement occupée. » Après lui, Ryckel préconisa la réunion sur la Meuse. La Commission des transports s'occupait à ce moment du transfert de l'armée dans la région de Tirle-

mont ; on pouvait de là « arriver sur la Meuse en temps opportun ». Quand il eut terminé, le Roi dit : « Je crois, Messieurs, qu'il ne peut y avoir d'hésitation ; nous ne pouvons que nous rallier à ce plan si savamment étudié. »

Rentré à 2 heures 1/2, Ryckel dut répondre aux gouverneurs de Liége et de Namur demandant les autorisations éventuelle de faire sauter les ouvrages d'art.« Toutes furent accordées, dit-il, à l'exception de celle de Maeseyck, qui fut réservée. *Je ne croyais pas à la traversée du Limbourg hollandais.* »

Ce jour-là, 2 août, les classes rappelées étaient rentrées dans les dépôts et les troupes à pied de complément s'y trouvaient, le soir, prêtes à faire mouvement le lendemain, mais l'État-major de l'armée *attendit le 3 jusqu'à la 23e heure* pour donner l'ordre de réunir les divisions d'armée à Tirlemont,Louvain, Perwez et Wavre (la 1re et la 5e par voie ferrée, la 2e et la 6e par route). Le lendemain matin 4, les Allemands franchirent la frontière à 8 heures ; à midi, ils attaquaient Visé (au nord de Liége). Pendant ce temps, l'armée belge débarquait à 60 kilomètres de là.

Le 5,on se battit à Liége et le général Leman réclama du secours. Bien que Selliers s'opposât à l'envoi de tout renfort sur la Meuse, sous le prétexte qu'on ne pouvait disséminer ses forces, le Roi donna l'ordre de diriger immédiatement la 15e brigade de Huy sur Liége. — Le 5 au soir, 12 brigades belges étaient en arrière du front Tirlemont-Perwez, 3 à Namur, 5 à Liége.

Dans la nuit du 5 au 6,les 6 *faibles* brigades allemandes attaquèrent Liége, 1 sur la rive gauche, 5 sur la rive droite.5 furent repoussées ; seule la 14e enfonça la ligne belge et s'avança entre les forts d'Evegnée et Fléron jusqu'à Jupille. « Cependant,c'est au cours de cette nuit du 5 au 6 que le général Leman, commandant Liége,ordonne la retraite de sa division et des troupes mobiles de la position vers Louvain... Il ne devait rester à Liége que les garnisons des forts... Notre armée, qui aurait pu y être tout entière, n'y était pas...*Leman, se sentant isolé à 52 kilomètres en avant du gros de nos forces*, LACHA LA VICTOIRE. »

ÉMILE LALOY.

§

Un intéressant récit des premiers jours de la guerre a été donné par M. Abel Ducornez avec **les Derniers jours de Longwy**, où sont racontés le siège et la destruction de la ville

par les armées allemandes en août 1914. — Après quelques jours de malaise, et durant lesquels on sentait venir l'orage, l'attaque se produisit par la Belgique et le Luxembourg, et Longwy dut se préparer à la soutenir. Dès les premiers jours, on y avait organisé une police civile, — qui fut le refuge de divers individus plus ou moins recommandables et qui se montrèrent en des tenues plutôt fantaisistes. Ce fut la comédie avant le drame. On fit évacuer cependant Longwy-Haut par la population civile, tandis que parvenaient des nouvelles de l'invasion qui progressait chaque jour et que de multiples atrocités étaient commises dans la zone où pénétrait l'ennemi. Pour la défense de la place, — qui devait être déclassée, — il n'y avait d'ailleurs qu'une artillerie « notoirement insuffisante, ridicule même dans son infériorité », — surtout avec un adversaire qui avait perfectionné la sienne et voulait « faire vite » pour se retourner ensuite contre la Russie. Il se présenta bientôt, musique en tête, et se trouva fauché par nos canons ; mais il se vengea en dévastant les localités environnantes comme Mont Saint-Martin et y commit de multiples assassinats. Le bombardement de Longwy commença et dura 2 heures ; puis il y eut une tentative d'assaut, qui laissa 1.200 hommes sur le terrain. Les Allemands envoyèrent alors des parlementaires pour réclamer la place, avec une contribution d'un million en cas de résistance. Econduits comme on pouvait s'y attendre, ils ouvrirent enfin sérieusement le feu, leur artillerie ayant été disposée pour écraser, piler la ville sous des tonnes de projectiles. Le soir même Longwy-Haut était détruit ; l'incendie allumé par les bombes dura toute la nuit, mais la garnison tenait toujours les forts. La population s'était réfugiée dans la ville basse, — tandis qu'au dehors nos troupes livraient bataille et devaient se retirer à Virton après de lourdes pertes. Cet épisode du début de la guerre n'a d'ailleurs pas été étudié comme il le mérite, et devrait être repris, — au moins pour établir les responsabilités. M. Abel Ducornet parle longuement encore des atrocités allemandes dans la région, — et donne les noms, l'âge, etc., des malheureux qui en furent les victimes. C'est un véritable réquisitoire contre la sauvagerie de l'agresseur et qui ne doit pas être oublié, maintenant qu'il s'agit de régler les comptes. L'ennemi avait lancé cependant de nouveaux assauts sur Longwy. Le bombardement de la ville basse commençait également, et la popu-

lation finit par s'en éloigner en grande partie. Ecrasée par les projectiles, la citadelle dut capituler, après six jours de bataille (26 août). Il y restait à peu près 3.000 hommes ; mais l'ennemi pour grossir son succès en annonça 42.000. De même il ne trouva à Longwy que quelques mauvais canons, ce qui ne l'empêcha pas d'annoncer qu'il en avait pris de 7 à 800. Il en fut de même pour le reste. La ville haute que put visiter l'auteur n'était plus qu'un champ de décombres, où seule la porte de France demeurait à peu près intacte. Tout le reste était à l'état de pierrailles ; des écroulements de moellons et de briques. Les Allemands, maîtres de la place, se hâtèrent, au reste, d'en déménager tout ce qu'ils y trouvèrent, cependant que leurs troupes poursuivaient leur marche envahissante, qui devait enfin s'arrêter sur la Marne.

Le livre de M. Abel Ducornez est un intéressant témoignage. Il apporte sur les événements de la régions des renseignements multiples autant que précis, et que ne devra pas négliger l'historien de cette première période de la grande guerre déchaînée par l'Allemagne.

De M. Abel Lurkin, **les Ronces de fer**, *petits mémoires d'un prisonnier de guerre*, constituent un témoignage sans acrimonie, racontant les faits advenus, les tristesses et souffrances des malheureux condamnés par le sort à passer des mois et des mois dans les geôles allemandes. L'auteur se trouvait dans un des forts de Liége au moment de l'invasion et raconte divers épisodes de la défense, enfin l'occupation, après laquelle il est dirigé sur divers camps de détenus, qu'il quitta enfin pour revenir par la Suisse. Son livre est surtout un recueil d'impressions, de récits — parfois d'une écriture précieuse ; mais il y a des anecdotes qui donnent bien la mentalité allemande, comme celle qu'il rapporte de la sentinelle regardant avec stupéfaction un prisonnier qui se déchausse, et, après avoir vérifié « l'évidente propreté des pieds exhibés », murmure en haussant les épaules : Kapitalist ! — Nous sommes assez loin, on le voit, des impressions que donnait le livre précédemment signalé de M. Maurice Wullens, qui n'avait que tendresses et compliments pour les Boches.

A propos des événements de Serbie, le Dr Mitkovitch a publié un recueil d'articles écrits au cours de la guerre et qui racontent les phases de la retraite sur l'Albanie, donnent des notices sur les

hommes les plus remarquables du pays ou discutent sur son avenir. **Une voix Serbe** apporte encore de curieux détails sur le séjour à Vido, près de Corfou, et l'Achiléon que fit aménager l'empereur Guillaume, de même qu'il discute le problème de l'Adriatique, l'avenir de la Yougo-Slavie, etc.

Une publication intéressante encore est celle de M. André de Poncheville sur **Arras et l'Artois dévastés**. L'auteur ne s'est pas contenté de rapporter les faits de la guerre ; il a donné un historique abondant de la région et surtout du rôle joué par sa capitale. Arras, en effet, tint une place importante au vieux temps, dans la France du Nord. Aussi est-il raconté abondamment dans ce petit volume depuis ses origines, de même que le rôle de l'abbaye de Saint-Vaast, et dès le moyen âge le commerce de la draperie ; la petite et la grande place, avec les *boves*, caves voûtées qui furent d'un utile secours pendant le bombardement ; la vie de la cité dès le xiv[e] siècle et la fabrication des tapisseries qui contribuèrent à sa réputation. Ce fut bientôt la guerre de Cent ans et enfin l'occupation de l'Artois par Louis XI ; l'invasion et le pillage de la ville en 1492 par les Allemands de Maximilien. On arrive ensuite au siège de 1640, à la période révolutionnaire, enfin à la destruction de la cathédrale que remplaça bien pauvrement ensuite l'église Saint-Vaast, rebâtie au xviii[e] siècle. De la période actuelle, ce sont enfin les combats sous la ville et sa destruction par l'ennemi. Un des derniers chapitres parle de Béthune et de Lens, — avec le souvenir du Grand Condé dans la plaine où fut gagnée la bataille de 1648. — Ce petit volume est un des plus heureux de la collection publiée par la librairie Alcan.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Pologne.

L'Entr'acte Haut-Silésien : Après le Plébiscite. — En attendant la décision des principales puissances alliées et associées au sujet de la future frontière germano-polonaise sur le territoire plébiscitaire, la Haute-Silésie demeure toujours le point de la plus haute tension politique en Europe. Il est certain que ceux qui ont introduit le plébiscite dans le Traité de Versailles l'avaient conçu comme une sorte de faveur accordée à l'Allemagne vaincue aux dépens de la Pologne renaissante. Le plébiscite appa-

raissait alors comme une manière de jeu de golf où l'équipe gagnante devait recevoir la magnifique récompense de son effort. Mais à l'encontre de tout jeu franc et loyal, les deux adversaires furent placés dans des conditions essentiellement injustes et inégales.

D'abord, malgré toute la bonne volonté de la Commission interalliée à Opole, il lui était manifestement impossible de remplacer l'armature de l'Etat prussien, pesant de tout son poids sur la population du pays. Aussi la magistrature, l'administration, le personnel enseignant, dressés avec soin pour la défense de l'intérêt prussien, sans compter le clergé catholique, en grande majorité pangermaniste, tous ces facteurs ont « joué » carrément, franchement pour l'Allemagne. Les *beati possidentes* n'ont pas, certes, négligé de mettre en valeur ces avantages « naturels » du terrain...

En second lieu, il faut considérer comme nettement défavorable au partenaire polonais l'incorporation dans le territoire plébiscitaire du district de Lœbschütz entièrement germanisé. Cette extension imprévue du plébiscite sur un territoire qui ne devait pas être préalablement englobé dans les frontières polonaises a donné à l'Allemagne 65.000 voix supplémentaires, ce qui d'ailleurs était à prévoir. A-t-on pris cette mesure pour réserver à l'Allemagne la chance de gagner la majorité des voix sur la totalité du territoire soumis au plébiscite ? Il eût été plus efficace encore d'y joindre Breslau et Berlin ! C'est ce qu'on a réussi d'ailleurs à faire indirectement par cette disposition ahurissante qui choque également le sens de la justice et le bon sens : le vote des « émigrés ».

Nous avons caractérisé déjà, ici même, cette clause du Traité qui a permis à un habitant de Dusseldorf ou de Berlin de peser directement et indirectement sur la volonté des habitants de la Haute-Silésie. Il est clair que tous ces « électeurs d'exportation » exerçant leurs habituels devoirs électoraux à Dusseldorf ou à Berlin, leur vote simultané à Katowice ou à Bytom, apparaît comme une violation caractérisée du principe élémentaire du droit constitutionnel.

Mais il y a pis. C'est que toute cette clause extravagante concernant les émigrés devait nécessairement permettre à l'Allemagne de falsifier et de truquer tout le jeu du plébiscite. Certes,

elle n'y manqua point. J'ai devant moi les statistiques concernant le mouvement de la population en Allemagne, publiées en 1910 par M. Sering, professeur à l'Université de Berlin, et les chiffres qui indiquent le nombre des émigrés votant dans chaque district. Il en appert clairement que le nombre des émigrés revenus voter le 20 mars constitue le quart (25 o/o) du nombre global des émigrés qui ont quitté le pays de l'*année 1870 à l'année 1905*. Or, dans quelques districts, cette proportion saute brusquement : jusqu'au 60 o/o et plus... Ceci paraît déjà étrange. Mais voici que dans le district très important de Kluczbork (Kreutzburg), elle monte d'une façon vertigineuse jusqu'à 112 o/o ! Autrement dit, sur 13.300 émigrés, 14.924 ont réussi à apporter légalement leurs voix « agrandies » à la plus grande Allemagne. Il est vrai que le morceau était de choix, car il s'agissait de mettre la main sur la ligne de chemin de fer qui relie Cracovie à Poznan, très importante au point de vue stratégique. Il faut donc louer le zèle de l'Allemagne, mais il est permis de ne pas admirer son... imprudence. En tous cas, ce « petit fait significatif » semble largement suffisant pour faire annuler le résultat de cette singulière « consultation populaire.. » Bien entendu, il n'est pas facile de prendre l'Allemand chaque fois en flagrant délit... Cependant, considéré même en dehors de ces grossières falsifications, le « truc des émigrés » devait nécessairement fausser le résultat du vote. En dehors du nombre, en dehors de ce *poids mécanique* de plus de deux cent mille voix jetées sur la balance — il est indispensable de considérer aussi l'aspect « moral » de la participation des « émigrés » à la consultation populaire. Il faut n'avoir jamais participé à une campagne électorale ni à une manifestation populaire pour ne pas comprendre quel effet foudroyant peut y avoir l'arrivée brusque d'une masse d'hommes « organisés et conscients », cuisinés à l'avance pour remplir leur rôle de « troupe d'assaut »... Un torrent qui déborde soudain ne produirait pas un moindre bouleversement ! Quel est donc, dans ces conditions, le résultat du jeu plébiscitaire ? Si l'on se tient aux apparences, il constitue, certes, une manière de *consolation* pour l'Allemagne : une partie de la Haute-Silésie semble être (si les résultats du plébiscite sont validés) sauvée pour le Reich. Par contre, si l'on considère les réalités et les buts visés, le plébiscite apparaît comme un succès sans éclat, mais véritable pour la Pologne.

Si la majorité globale est, en effet, pour l'Allemagne, le bassin minier et les districts adjacents ont voté en bloc pour la Pologne. Sur le territoire qui s'étend de la frontière polonaise jusqu'à l'Oder et limité au Nord par une ligne passant de Zimnice (Schimnitz) dans la direction Nord-Est jusqu'à Kostenitz, la Pologne a obtenu non seulement une majorité absolue de 21.000 voix, mais une majorité écrasante de communes (652 contre 191). Et comme le Traité de Versailles prévoit le partage du territoire plébiscitaire suivant le vote *par commune* et en tenant compte « de la situation géographique et économique des localités » (Annexe § 5), la Pologne devrait pouvoir attendre la sanction définitive de ses droits avec sérénité...Je viens d'écrire « devrait pouvoir ».et il faut que j'ajoute si... tout se passe comme le commande le Traité de Versailles et le résultat du vote, même accepté en entier malgré les abus trop manifestes commis par les Allemands. En réalité, il faut compter encore avec tout un enchevêtrement de facteurs en apparence irrationnels, mais dont le *spiritus movens* est la tenace volonté allemande de conserver le bassin haut-silésien comme gage incomparable de la future revanche.

Même en dehors de toute considération politique immédiate, il serait utile pour la simple édification de l'opinion publique de lui faire connaître l'immense étendue de l'effort allemand. Il faut admirer, en effet, cette ingéniosité obstinée qui s'applique à fausser du tout au tout le sens du plébiscite et à faire triompher sous des apparences innocentes la thèse fondamentale de la politique allemande à l'Est. Cette thèse est d'une simplicité suggestive. Pour détruire le Traité de Versailles — se dit l'Allemagne actuelle, — il faut retourner en quelque sorte le plan initial de la grande guerre : *dominer d'abord la situation à l'Est et se retourner ensuite contre l'Occident*. Pour arriver à cette fin, il est indispensable pour l'Allemagne soit de détruire la Pologne et la Tchéco-Slovaquie (ce qui placerait d'ailleurs le germanisme en face du problème toujours complexe de l'*incertitude russe*), — soit de *neutraliser* la Pologne et la Tchéco-Slovaquie au sens européen du mot et de les incruster, s'il se peut, dans le vaste système de la *Mitteleuropa* allemande. Or, aussi bien la première que la seconde alternative exige impérieusement la conservation du bassin minier haut-silésien. Le cul de sac de Katowitz, profond de trois cents kilomètres, présente pour l'Allemagne, comme l'a démon-

tré récemment le général de Lacroix, une excellente position stratégique *offensive* (sa valeur défensive est nulle), tant contre la Pologne que contre la Tchéco-Slovaquie. Par contre, au point de vue polonais, le bassin haut-silésien présente non seulement une position *défensive* stratégique, mais avant tout *un bouclier efficace contre tout assujettissement économique*, prélude habituel de la dépendance politique. On comprend désormais pourquoi l'idée fixe de l'Allemagne depuis l'armistice, son obsession de tous les instants est moins encore de *garder* pour elle-même la Haute-Silésie que d'en *priver* la Pologne. L'Allemagne veut, en somme, conserver à tout prix le plus précieux outil de sa revanche. Bien entendu, elle se garde d'étaler ses « raisons » que le cœur et la raison connaissent également. Elle les dissimule adroitement sous un vaste manteau de « nécessités » économiques et s'attache surtout à établir un *junctim* impressionnant entre la question de la Haute-Silésie et le problème des réparations. Et il est difficile de ne pas admirer une fois de plus l'habileté de la propagande allemande. Elle a su « organiser » toutes les « sympathies » et tous les préjugés, depuis l'anglo-saxon J.-M. Keynes jusqu'au « wilsonien » Osborne ; elle a réussi à mobiliser jusqu'aux *distractions* des savants de l'Institut Solvay qui copièrent docilement dans leurs rapports les erreurs voulues et les coquilles elles-mêmes des brochures allemandes ! Enfin et surtout elle a pu « ensorceler » les puissants milieux de la finance internationale. Et pourtant, s'il existe une thèse vraiment paradoxale, c'est celle qui fait dépendre la solvabilité de l'Allemagne de la possession de la Haute-Silésie ! M. Olszewski, ancien ministre polonais du Commerce et de l'Industrie, vient de le démontrer dans une claire et vigoureuse étude basée exclusivement sur les sources officielles allemandes (1). Au point de vue de la richesse globale de l'Allemagne, la Haute-Silésie (le *territoire plébiscitaire entier !*) en constitue à peine plus d'un centième (1,23 o/o). De même, au point de vue de la balance commerciale, la part de l'exportation du territoire plébiscitaire dans l'exportation allemande ne dépasse pas 2 o/o, sans compter que la perte du territoire plébiscitaire (même en entier) en diminuerait autant sinon plus l'*importation* de matières premières. Si l'on considère en-

(1) Antoine Olszewski : *La Haute-Silésie, son influence sur la solvabilité et la vie économique de l'Allemagne*, Paris, février 1921.

fin non pas le chiffre global de richesses, mais la structure économique et industrielle allemande, — le bassin minier haut-silésien, à cause de sa situation excentrique par rapport au Reich et à cause de la richesse générale de l'Allemagne en charbon, apparaît non pas comme un membre indispensable de l'organisme producteur allemand, mais comme une sorte d'excroissance maladive et de difformité qui déséquilibre ses fonctions essentielles. Ce déséquilibre producteur, l'Allemagne cherchera toujours à le combler, par une expansion fébrile au dehors sous toutes ses formes, depuis l'asservissement économique de ses voisins jusqu'à la guerre... ! En effet, même privée du bassin haut-silésien, l'Allemagne possédera encore plus de réserves de charbon que l'Angleterre, la France et la Belgique réunies. Et il lui suffira, d'après le professeur allemand Frech, d'un effort de deux à trois années pour combler entièrement le déficit de production charbonnière causé par la perte de la Haute-Silésie et de la Sarre...

En réalité — il ne faut pas se lasser de le répéter — ce que l'Allemagne tend à obtenir, ce ne sont pas des ressources pour payer les réparations, mais les moyens lui permettant d'esquiver toutes les obligations imposées par le Traité de Versailles : « La Haute-Silésie d'abord, l'Alsace après ! »

En face de cette situation aussi claire que dramatique, la Pologne semble se recueillir. Elle a pour elle le droit, elle croit avoir aussi la force. Elle semble cette fois décidée à ne pas assister en spectatrice impassible à la lutte. Entre l'or sournois et « vagabond » et l'homme qui veut devenir libre, entre le financier allemand précurseur de la revanche et l'ouvrier du bassin minier qui a voté pour la Pologne, un combat en effet est engagé. Ce combat symbolise à l'heure actuelle toute la vie européenne inquiète et tourmentée, où la haine rouge semble couvrir la terre de l'ombre pesante de ses ailes en or.

R. DE BROU.

§

Turquie.

LA CONFÉRENCE DE LONDRES. — J'ai dit dans ma dernière chronique sur la Syrie :

« La Cilicie, de population foncièrement turque, retournera aux Turcs. »

C'est maintenant un fait. Et c'eût été une stérile atrocité que de continuer à faire couler le sang français pour les vagues frontières d'un pays à mandat. Ceux qui en profitaient, c'étaient les Grecs. Pendant que les Kemalistes taquinaient les 60.000 hommes de Gouraud, la besogne était tout de même assez rude pour les empêcher de faire ce qu'ils voulaient contre les occupants de Smyrne. Et ceux-ci criaient aux succès !

Heureusement, depuis la chute d'Aïntab, tout le monde comprit que c'était fini de se battre. Puisque cette ville était assurée de rentrer dans le giron d'Othman, autant cesser immédiatement toute résistance et ouvrir ses portes, non à des envahisseurs, mais à des négociateurs et futurs amis. Et cela s'accomplit au grand soulagement des cœurs français.

Maintenant la Cilicie, redevenue turque de par le protocole signé à Londres avec les Kemalistes et dans des frontières qui seront plus tard étudiées et fixées, va être évacuée. C'est la Paix de ce côté.

Le prestige de la France, qui est immense en Turquie, basé, il est vrai, sur des intérêts considérables, mais aussi sur du sentiment, beaucoup de sentiment, s'en trouvera accru et rayonnant.

Je m'entretenais récemment avec une dame turque qui a gardé, avec ses souvenirs de Yeldiz où elle fréquentait, tous les romans français qui ont égayé et fait réfléchir sa jeunesse. Elle parlait de son pays avec quelque amertume. Je lui demandai ses impressions sur son retour à Paris.

— Croyez bien que je ne suis pas désenchantée. C'est bien le Paradis que j'avais rêvé de retrouver. Nous sommes ainsi une légion de vraies turques de Stamboul, nous drapant encore du tcharchaf et parlant correctement français, qui n'avons jamais rien compris à la querelle de nos soldats avec les poilus. C'était bien l'œuvre de politiciens ambitieux comme cet Enver qui aurait vendu toute la Turquie pour arriver, et de ce triste Talaat que la mort tragique, fatal châtiment qu'il vient de récolter, m'empêche de qualifier autrement.

Faux Turcs que tout cela !

Il est toutefois évident que le conflit nous a fourni l'occasion de soigner les poilus prisonniers, malades et blessés, mieux que nos propres enfants. Et depuis, j'ai constaté que le sinistre malentendu s'était peu à peu dissipé.

Puis souriante et fine, elle me demanda :

— Aurons-nous notre vieux Stamboul ?

— Personne ne vous l'a pris, que je sache.

— Savez-vous que les Grecs s'y installent déjà comme chez eux, encombrants et sans scrupules, paradant avec des airs de Don Quichotte à en rire et menaçant de reprendre Sainte-Sophie ?

— Les Grecs ne sont pas tous les Alliés.

— Non, mais, comprenez-moi bien. Cela vous referait-il du bon sang, si à chaque maladie dont vous êtes affligé, on vous installait les croque-morts dans la maison ?

L'image me parut saisissante. Cependant, je ressentis, à travers la lugubre métaphore toute la douleur déchirante et profonde de cette partie du peuple turc, plus importante qu'on ne pense, qui est restée attachée à la France par l'intime et indélébile culture de l'esprit qu'elle a reçue d'elle.

Ce peuple veut maintenant reprendre cette même culture qui est sa planche de salut, et revivre. Car, le monde en a été témoin à la Conférence de Londres, la France, en s'appliquant obstinément à entraîner les Gouvernements des Grandes Puissances vers la révision du traité de Sèvres, chose qui est faite, a arraché le salut de la Turquie.

Mais, commençons par le commencement.

La Conférence de Londres s'est ouverte au Palais Saint-James.

Première partie : la question d'Orient. On avait d'abord craint que délégués de Constantinople et délégués d'Angora ne fissent bande à part, ce qui aurait fort embarrassé le Conseil suprême. Les Alliés voulaient un juste rapprochement entre eux et la Turquie sur des bases de paix pratiques et durables et ils auraient certainement manqué de force et de cohésion s'ils avaient dû traiter séparément avec Tewfik Pacha d'un côté et les Kémalistes de l'autre.

Toutefois Bekir Samy Bey veillait. Une opportune maladie du chef des délégués de Constantinople vint arranger les choses à souhait. Et les Turcs, tous d'accord, présentèrent à la Conférence, et contre leurs adversaires les Grecs, un front uni, sous le commandement énergique et hautement habile de Bekir Samy Bey. Cette sage discipline leur gagna bien des sympathies.

Le porte-parole de Mustafa Kemal commença par faire une dé-

claration sur les revendications turques : en Europe,les frontières de 1913. En Asie-Mineure, une frontière au sud à fixer, en accord avec les parties intéressées et séparant les territoires habités par une majorité arabe ; à l'est, la frontière devrait être la ligne entre la Turquie et l'Arménie, telle qu'elle a été fixée par le premier traité entre les autorités d'Angora et le Gouvernement d'Erivan. Evacuation par les Grecs du territoire de Smyrne, qui retournera sous la pleine et entière souveraineté de la Turquie. Liberté de navigation dans les détroits et démilitarisation des Dardanelles. Respect de la souveraineté de la Turquie dans les affaires judiciaires.Forces navales et militaires suffisantes pour assurer l'ordre intérieur et défendre les côtes et les frontières. Retrait des troupes étrangères de Constantinople et de tout le territoire, après la ratification du traité.

Comme on s'y attendait, les Grecs refusèrent de rien entendre au sujet de Smyrne et de la Thrace, et tout en récusant les statistiques, d'origine française, présentées par le docteur Nihad Rechid Bey, ils en appelèrent à celles qui avaient servi à Vénizelos pour arracher aux alliés les avantageuses concessions du traité de Sèvres, et n'en voulurent plus démordre.

Cependant, il paraissait bien clair que, pour le vilayet d'Aïdin en particulier, les Turcs de l'Hinterland représentent 70 o/o de la population, quelle que puisse être la proportion de Grecs et de Turcs dans le port même de Smyrne, où la population est,du reste, mélangée à l'excès. Avec cette vérité strictement économique que le groupe de commerçants grecs de la côte dépend, pour vivre et faire ses échanges, de la masse des cultivateurs, tous Turcs, de l'intérieur.

Les journaux anglais, à part le *Daily Chronicle* et autres organes reflétant les directives de Lord Curzon, se déclarèrent opposés à toute intransigeance en général, de quelque partie qu'elle vînt.

Quelques-uns s'énervaient devant la rigide attitude de M. Calogéropoulos, qui, évidemment, agissait sur des ordres impératifs. Evidemment le délégué du roi Constantin n'avait pas reçu toute latitude pour négocier. C'est alors qu'intervint M. Lloyd George. Il proposa aux Grecs comme aux Turcs d'accepter qu'une commission internationale d'enquête examine sur les lieux, à Smyrne et en Thrace, la véritable situation ethnographique. Les deux parties

devaient s'engager à s'incliner devant les résultats de l'enquête.

Je ne sais si Lloyd George faisait cette proposition avec toute sa conviction politique; toujours est-il qu'elle était vouée à un échec. Mais il réussit à sonder les adversaires. En fait, il ouvrait officiellement la révision du Traité de Sèvres.

Bekir Samy Bey fit entendre tout de suite que la délégation turque avait une si grande confiance dans la justice de ses revendications, qu'elle considérait que le résultat de cette enquête imposerait leur admission à l'unanimité.

M. Calogeropoulos préféra demander des instructions à Athènes et, souffrant, s'alita. Il faut croire que l'air de la Conférence ne lui faisait aucun bien.

Néanmoins, la stipulation posée à la base même de l'enquête restait inattendue : accepter loyalement les autres clauses du traité de Sèvres maintenues sans modification.

Les Turcs réfléchirent, se concertèrent, prirent conseil à bon endroit, et remirent aux experts alliés un memorandum résumant leurs revendications touchant aux clauses du traité de Sèvres, autres que celles concernant Smyrne et la Thrace.

Pour la Cilicie, ils gardaient toute liberté de s'accommoder avec la France. Et M. Briand, inspiré par le général Gouraud, avait déjà mûri son plan qui le menait à la signature d'un accord franco-turc devant mettre fin aux hostilités en Cilicie et réglant les frontières septentrionales de la Syrie ainsi que l'échange des prisonniers.

D'autre part, ils se montraient disposés à accorder au Kurdistan l'autonomie, si ce pays l'exigeait, sous la suzeraineté du Sultan. Mais justement quelques délégués d'Angora, d'origine kurde, affirmèrent que pareille mesure ne s'imposait pas. Le traité prévoit que le Kurdistan *peut être* constitué en Etat autonome. Et ce « peut être » est une solution prévue et toute trouvée, à lui seul. Pourquoi insister ?

Du reste, la délégation turque avait demandé également les instructions de l'Assemblée d'Angora et attendait la réponse.

Pendant ces discussions et controverses, la partie de l'opinion anglaise qui, jusque-là, avait soutenu chaleureusement les Grecs, commença de se refroidir. Cela ne parut point décourager ces derniers et, quelques jours après, M. Calogeropoulos remit au Conseil Suprême une note portant extrait du compte rendu de

la séance du 16 février, au cours de laquelle l'Assemblée Grecque avait voté :

Qu'elle ne pouvait pas admettre une révision du traité de Sèvres, lequel réalise le minimum des revendications nationales, étant donné les sacrifices subis par la nation au cours de la guerre.

Et M. Calogeropoulos refusa de se soumettre à l'enquête internationale à Smyrne et en Thrace. En fait, il s'accrochait désespérément au traité de Sèvres, lequel, d'après le vote de l'Assemblée Nationale, ne souffrait aucune discussion. C'était clore brutalement le débat. Au fond, on spéculait sur l'intransigeance de Mustafa Kemal.

La réponse d'Angora fut tout autre. Le Gouvernement National souscrivait à toutes les clauses du traité de Sèvres en écartant les questions de Smyrne, de la Thrace, de l'Arménie et du Kurdistan qui devaient recevoir une solution toute spéciale.

Pour les clauses économiques et financières, la délégation turque était chargée d'en revendiquer le redressement dans la plus grande mesure susceptible avec l'existence d'une Turquie indépendante et viable.

C'était, comme le dit le Dr Rechid Bey à M. Briand, très raisonnable.

Entre temps, il faut enregistrer l'arrivée à Londres de l'Agha Khan, chef des Musulmans de l'Inde. On ne pouvait faire moins que d'admettre devant la Conférence un personnage aussi important et si opiniâtre soutien du Khalifat. L'Agha Khan fit connaître aux Alliés les vœux des Musulmans de l'Inde au sujet de la question d'Orient :

1° Indépendance complète de la Turquie.

2° Retour à la Turquie de la Thrace, de Smyrne et de toute la région de l'Asie Mineure de race turque, sous réserves de la protection des minorités ;

2° Autonomie complète des provinces Arabes.

Le 9 mars, M. Lloyd George se décida à présenter à la Conférence ses propositions sur la révision du traité de Sèvres. Elles furent communiquées aux délégués turcs par M. Briand :

Evacuation graduelle de Constantinople par les troupes alliées. Démilitarisation complète des détroits, sauf quelques places fortes à garnison que gardent les Alliés de manière à dominer les

Dardanelles. Reconstruction des fortifications sur les lignes de Tchataldja. La Turquie sera représentée à la Commission Financière de contrôle Interalliée. L'armée ottomane portée à 75.000; les effectifs de la gendarmerie également augmentés. Le statut de Thrace reste inchangé. Le vilayet d'Aïdin sous la souveraineté turque avec représentation plus forte à l'élément grec dans la région côtière où il domine et à l'élément turc à l'intérieur, Smyrne port libre pour le transit de l'Hinterland turc et garnison grecque. Un foyer national aux Arméniens sur la frontière orientale de la Turquie, frontière à déterminer. Autonomie locale du Kurdistan.

Les milieux officiels anglais, en faisant ressortir la gravité de l'initiative assumée par M. Lloyd George, insistaient particulièrement sur la détermination du Premier anglais à être agréable aux Musulmans des Indes, en témoignant d'un grand respect pour le Khalifat, par des concessions si importantes aux Turcs.

Mais les Turcs ne paraissaient pas en être touchés outre mesure. Ils demandèrent d'abord à réfléchir; puis, tout en laissant voir leurs bonnes dispositions envers l'ensemble des propositions, ils firent savoir qu'il leur fallait consulter Angora.

Les Grecs répondirent de leur côté qu'ils devaient en référer à leur Gouvernement. Là-dessus on se sépara.

Les délégués français avaient déjà arrêté les termes du protocole d'armistice franco-turc, qui, du reste, a été signé par M. Briand avant son départ de Londres. Ce protocole stipule :

Evacuation de la Cilicie par les troupes françaises qui seront graduellement remplacées par des troupes turques. Echange des prisonniers. Police commandée par des officiers français. Sauvegarde des intérêts français en réservant certaines concessions à des compagnies françaises. Garanties fournies par le Gouvernement d'Angora concernant les écoles françaises et la protection des Arméniens.

Malheureusement, la paix, assurée d'un côté, va être menacée de l'autre. A peine la délégation grecque est-elle rentrée chez elle que l'on annonce une vaste offensive grecque. Rien n'a pu décourager l'Etat-Major de Constantin : ni le scepticisme de Foch, ni l'armistice franco-turc qui va permettre aux Kémalistes de transporter leurs forces de Cilicie sur le front d'Anatolie, ni

l'inquiétante menace des Alliés de se désintéresser complètement de la lutte.

Ainsi que M. Calogeropoulos l'avait ouvertement déclaré à la Conférence, les Grecs vont précipiter leurs manœuvres pour prévenir une concentration Kemaliste, en s'emparant des embranchements d'Esquicheïr et d'Afiou-Kara-Hissar.

Si les Grecs avaient souffert de la guerre aux côtés des Alliés autant qu'ils le disent, ils se seraient trouvés trop fatigués et écœurés pour se lancer dans des aventures apparemment impérialistes qui n'ont d'autre but que de consolider un trône vacillant. Encore une idée allemande qui va coûter du sang.

De toute cette politique orientale pratiquée depuis le traité de Sèvres, un fait naquit, irrécusable et décisif; la fatidique et illusoire formule : Intégrité de l'Empire ottoman, base du traité de Berlin, est abolie à jamais. Le principe nouveau qui doit guider dorénavant les grandes puissances dans leurs interventions en Orient sera le principe des Nationalités.

Le salut et la paix de l'Orient y sont renfermés comme le magique talisman contenu dans la fabuleuse caissette des Mille et une Nuits égarée au fond des mers. Symbole lumineux ! Celui qui saura retirer ce parchemin de sagesse des méandres inextricables de la politique actuelle, y voir clair et en appliquer la loi, sera le maître et l'Ami de l'Orient.

Il a été établi que les Turcs n'ont jamais fait que le malheur des races étrangères en leur imposant leur rude et ruineuse domination. Cela les a minés et finalement perdus. Aujourd'hui, ils le reconnaissent. Aussi devraient-ils se contenter de vivre chez eux, avec des populations de leur race.

Que les autres agissent de même. Les Grecs sont pourtant un peuple commerçant, exceptionnellement doué, et surtout assez avisé pour comprendre l'inanité d'un empire immense et anachronique dont la charge écrasante dépasserait leurs forces et leurs ressources et où ils ramasseraient toujours plus d'ennuis que de bénéfices. Si, par malheur, leur chimère les entraînait jusqu'aux montagnes du centre Anatolien, ils l'apprendraient à leurs dépens.

NAOÛM.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Edouard de Courières : *Guillaumin*; Edition Mansi. » »

André Mabille de Poncheville : *Carpeaux ou la tradition recueillie.* 60 reprod. d'œuvres inédites en sculpture, peinture, eau-forte, dessin; Van Œst. 50 »

E. de Villars : *L'art antique en 12 promenades au Musée du Louvre.* Avec 70 illust. ; Nilsson. » »

Ethnographie

N. Ries : *Le peuple luxembourgeois ;* Schroell, Diekirch. 8 50

Histoire

Alice Brenot : *Recherches sur l'éphébie attique et en particulier sur la date de l'institution* ; Champion. 9 50

Dr V. Bugiel : *La Pologne et les Polonais.* Avec une carte; Bossard. 9 »

Marc Chassaigne : *Le procès du Chevalier de la Barre.* Préface par M. Jean Guiraud ; Gabalda. » »

Abbé E. Lavaquery : *Le Cardinal de Boisgelin*, 1732-1804. Tome I : *Un prélat d'ancien régime.* Tome II. *La Révolution, l'exil, le Concordat.* Avec des illust. ; Plon. 30 »

William Le Queux : *La vie secrète de la Tzarine tragique.* Traduction d'Armand Le Gay ; l'Edition franç. illustrée. 5 50

F. G. de Pachtère : *La table hypothécaire de Veleia, étude sur la propriété foncière dans l'Apennin de Plaisance ;* Champion. 15 »

Linguistique

F. de Gélis : *La vraie langue d'oc* ; Guitard, Toulouse. 3 50

Littérature

Jacques Boulenger : *Mais l'art est difficile ;* Plon. 7 50

Maurice Casteels : *Banalités.* Avec 5 linos par Albert Dremens ; le Pot d'Etain, Bruxelles. » »

Aloys Censon : *La chronique sans gloire ;* Delesalle. » »

Léon Chenoy : *Stendhal et la rectification de l'enthousiasme.* Frontispice par Gaspard ; Caira, Anvers. » »

André Elbey ; *Le maître du mal ;* Maison franç. art et édition. 2 50

Maurice Guierre : *Réalités et nostalgies marines.* Bois originaux de l'auteur ; Floury. » »

Gaston Le Révérend : *La revanche du bourgeois, divertissements littéraires ;* Maison franç. art et édition. 5 »

Prince de Ligne : *Ma Napoléon de ;* Champion. 5 25

Romancero mauresque, traduction d'Alexandre Arnoux ; Piazza » »

Henri Thuile : *Littérature et Orient ;* Messein. 7 »

Trois mystères thibétains, Tchrimekundan, Djraazonmo, Nansal Traduits avec introduction, notes et index par Jacques Bacot. Bois gravés d'après les dessins de V. Goloubew ; Bossard. 28 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Jacques Ancel : *Les travaux et les jours de l'armée d'Orient*, 1915-1918. Avec 2 cartes et 16 photographies : Bossard. 7 50

Général Cordonnier : *Une brigade au feu.* Avec 3 cartes ; Lavauzelle. 12 »

Jean Lartigue : *A l'école du réel ;* la Connaissance. » »

Milenko. R. Vesnitch : *La Serbie à travers la guerre.* Préface de M. Auguste Gauvain ; Bossard. 8 40

R. de Villeneuve-Trans : *A l'ambassade de Washington, octobre 1917, avril 1919. Les heures décisives de l'intervention américaine* ; Bossard. 9 »

Philosophie

J. Larguier des Bancels : *Introduction à la psychologie. L'instinct et l'émotion* ; Payot. 15 »

Comte de Fels : *Essai de politique expérimentale* ; Calmann-Lévy. 12 »

Poésie

J. S. Bardin : *Profils et médaillons littéraires* ; Soc. mutuelle d'édition 4 »

René Bourgerie : *La Galère qui chante* ; Berger-Levrault. 6 75

Maurice Brillant : *Musique sacrée, musique profane* ; Garnier. » »

A. Chaboseau : *La halte à l'ombre* ; Maison franç. art. et édition. 5 »

Ch. Th. Féret : *La Normandie exaltée* ; Rey. » »

Paul Jamati : *Le vent de guerre* ; poème symphonique précédé d'une préface et suivi de deux études ; Rythme et Synthèse. 5 »

C. de Lazerme : *Tendre Paris* ; Soc. mut. d'édition. 4 »

Adrien Maréchal : *Miniatures* ; Messein. » »

Charles Plisnier : *La guerre des hommes* ; Maison franç., art. et édition. » »

J. Riffault : *L'Angelus au jardin* ; Maison franç., art. et édition. » »

Politique

Edouard Driault : *La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à la paix de Sèvres*. Préface de M. Gabriel Monod ; Alcan. 15 »

Questions militaires et maritimes

Lieut.-Col. Emile Mayer : *La guerre d'hier et l'armée de demain* ; Garnier. » »

Jean des Vignes Rouges : *Deviens un chef* ; Flammarion. 7 50

Roman

Guillaume Apollinaire : *L'Enchanteur pourrissant*. Illustré de reproductions des bois gravés pour l'édition originale par André Derain ; Nouv. Revue franç. » »

Marcel Berger : *Les dieux tremblent* ; Albin Michel. 6 75

Marcel Boulenger : *Marguerite* ; Albin Michel. 6 75

Frédéric Boutet : *La lanterne rouge* ; Flammarion. 7 50

Victor Daubret : *Les griffes du passé* ; Soc. mut. d'édition. 7 »

Camille Farol : *Zoupette* ; Maison franç. art. et édition. 5 »

Jean Galmot : *Quelle étrange histoire !* Avec 2 h. t. et décoration de pages par André Morissot ; libr. française. 8 »

Marion Gilbert : *L'amour de la blonde* ; Férenczi. 1 50

Pierre de Kadoré : *L'ilot Paradis* ; Revue des Indépendants. 5 »

André Lang : *Le responsable* ; Albin Michel. 6 75

Georges Lebas : *Jean Arlog le premier surhomme* ; Rouff. 1 50

Elissa Rhaïs : *Les Juifs ou la fille d'Eléazar* ; Plon. 7 »

Jules Rivat : *La jeune fille et son piano* ; Soc. mutuelle d'édition. 4 50

Louis Frédéric Rouquette : *L'homme qui vient* ; Albin Michel. 6 75

Raoul Stoupan : *Les dieux de la fontaine* ; les Tablettes, Saint Raphaël. » »

Mark Twain : *Wilson tête de mou*. Traduction d'Albert Savine et Michel Georges Michel ; l'Edition franç. illustrée. 6 »

Pierre Valdagne : *Les bons ménages* ; Flammarion. 7 50

Israël Zangwill : *Les rêveurs du Ghetto*, tome II. Traduction de Mme Marcel Girette ; Crès. 7 »

mile Zola : *Le Rêve* ; Nelson. 4 50

Sciences

Léon Bertrand : *Histoire de la formation du sous-sol de la France*. I : *les anciennes mers de la France et leurs dépôts*. Avec 25 figures ; Flammarion. 4 50

R. Ledoux-Lebard et A. Dauvillier : *La physique des rayons X* ; Gauthier-Villars. » »

Sciences psychiques

Camille Flammarion : *La mort et son mystère*. II : *Autour de la mort* ; Flammarion. 8 50

Sociologie

Jacques Bonzon : *Comment éclatera la banqueroute ? par les banques ou par l'Etat ?* L'activité française et étrangère. »

Marquis de la Tour du Pin La Charce : *Vers un ordre social chrétien. Jalons de route*, 1882-1907 : Nouv. librairie nationale. 15 »

Lazare : *Anarchie ;* les Humbles. 2 »

Théâtre

Jean Schlumberger : *La mort de Sparte*, drame en 3 actes ; Nouv. Revue franç. 3 50

Varia

Fêtes données en 1920 à Anvers et à Tours à l'occasion du 4e centenaire de la naissance de Chr. Plantin. Discours et séances ; libr. Sainte-Anne, Anvers. 7 50

Mustoxidi : *Qu'est-ce que la mode ?* Picart. 5 »

Voyages

Claude Lorris : *Dans le Maghreb en flammes;* Renaissance du livre. 6 »

André Maurel : *Le tour de l'Angleterre.* Avec 5 gravures ; Crès. 7 »

André Maurel : *Un mois en Italie.* Avec des illust. ; Hachette. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Où se trouvait la maison natale de Baudelaire ? — A propos de l'« Atlantide » et de « She ». — Le problème juif. — Un nouveau don à l'Académie Goncourt. — Ernest William Hornung. — Un monument indésirable. — Vallès et la Commune. — Les Compagnons du tour de France. — Tartarin... de Nîmes. — Sept parmi les meilleurs poètes. — Erratum.

Où se trouvait la maison natale de Baudelaire ? — On sait que la maison natale de Baudelaire (13, rue Hautefeuille) n'existe plus, le numérotage de cette rue passant, à la hauteur du boulevard Saint-Germain, du numéro 11 au numéro 15. Par suite, devait-on apposer la plaque sur la maison du 15 ?

Les représentants du Conseil municipal ont été de cet avis. Mais Marius Boisson, publiciste et érudit, signale que l'on risque ainsi de commettre une erreur.

Il s'agit, d'après M. Marius Boisson, de savoir si la maison de Baudelaire était l'hôtel de Fécamp, dont une tour subsiste au coin de l'impasse Hautefeuille, ou un certain hôtel, dit « aux Trois Tourelles », situé au-dessus de la rue Serpente et aujourd'hui démoli.

M. Marius Boisson croit que c'est l'hôtel aux trois tourelles ; mais, observe-t-il, il eût fallu au moins s'assurer de l'ancien numérotage de la rue. Les Lazare (1844) situent la rue Percée (aujourd'hui impasse Hautefeuille) numéros 3 et 5.

En partant de cette rue, dont la tourelle de l'hôtel de Fécamp formait un coin, on trouve la maison du père de Baudelaire, avant d'arriver boulevard Saint-Germain.

Si l'on voulait apposer une place commémorative sur l'emplacement de

la maison natale de Charles Baudelaire, il fallait donc, conclut M. Marius Boisson, s'adresser au propriétaire du numéro 9.

§

A propos de « l'Atlantide » et de « She ». — Nous avons reçu la lettre suivante :

Strasbourg, 23 mars 1921.

Monsieur le Directeur,

Il y a assez d'erreurs dans la réponse (?) de M. Deffoux à ma lettre (*Mercure* du 15 mars, p. 852-854) pour que je me voie contraint d'avoir recours une fois encore — la dernière, quoi qu'il arrive — à votre obligeance en vous priant d'insérer dans le prochain numéro du *Mercure* les rectifications les plus indispensables. Les inexactitudes d'une certaine presse ne méritent que l'indifférence ; mais l'impartialité de vos lecteurs me paraît exiger davantage.

1) « *Tous les journaux* qui ont publié *avec grand soin les passages essentiels* de l'article ». — *Tous* ces journaux en font... *un :* le *Matin* du 31 janvier 1920. Dans la lettre que M. Pierre Benoit a rendue publique et que M. Deffoux a réimprimée, j'ai qualifié l'article du *Matin* de « résumé assez infidèle » : je n'ai point changé d'opinion.

2) « *Tous les journaux* ont fait *longuement allusion* au rapport Cheffault (*sic*). » — J'ai confié au Courrier de la Presse le soin de lire pour moi tous les journaux. Jusqu'ici, *seul*, *l'Intransigeant* (10 février 1921) a consacré *quatre lignes* au « rapport Cheffault (*sic*), rédigé par un *spécialiste des questions de sources littéraires* (*sic*) » ; *Don Quichotte* (15 février 1921) a dit — mais sans mentionner M. Cheffaud (c'est l'orthographe correcte) — que « l'idée de plagiat se trouve écartée par les spécialistes de la littérature comparée ».

Ce n'est pas précisément ce qu'un « bon esprit de sincère et impartial érudit » peut appeler « tous les journaux » ni de « longues allusions ».

3) « M. Cheffault (*sic*), *spécialiste des questions de sources littéraires* (*sic*). » — Qu'est-ce à dire ? M. Deffoux a-t-il « plagié » (!) l'*Intransigeant* ? Ou bien *l'Intransigeant* et M. Deffoux ont-ils une « source commune » que décèlerait, en bonne méthode, l'identité de l'étiquette accolée au nom identiquement déformé de M. Cheffaud ? — Quoi qu'il en soit de ce problème accessoire, il reste — et c'est le principal — que M. Cheffaud n'a jamais publié, que l'on sache, un livre, un article, une ligne qui puissent expliquer et justifier dans une mesure quelconque une étiquette aussi précise et aussi définitive... à moins, toutefois, que son rapport sur la question de l'*Atlantide* ne lui ait conféré une sorte de gloire anticipée !

Peut-être l'érudition de M. Deffoux lui permettra-t-elle de compléter sur ce point ma bibliographie.

4) « *Tous les journaux*...... *seule*, *The French Quarterly* n'a fait aucune allusion au rapport Cheffault. » — Là encore M. Deffoux affirme, sans avoir préalablement vérifié. *The French Quarterly* a si peu évité de parler du rapport Cheffaud qu'elle en a signalé l'existence avant tout autre périodique, avant tout autre journal. Cinq mois avant l'entrefilet unique et rapide de l'*Intransigeant*, nous avons annoncé (*The French Quarterly*, septembre 1920, Informations, p. 160) que l'article de M. Cheffaud paraîtrait dans le premier numéro de la *Revue de littérature comparée*. Comme il y a paru en janvier 1921, c'est

donc *au plus tôt* dans son premier numéro postérieur à cette date que *The French Quarterly* aurait pu y faire en connaissance de cause une allusion nouvelle : ce numéro — mars 1921 — est encore à l'impression.

L'érudition impartiale et sincère de M. Deffoux lui fait-elle un devoir de ne pas se reporter aux textes, de mépriser la chronologie et d'ignorer que *quarterly* signifie *trimestriel ?*

5) Un double fait peut donner à M. Deffoux et au public la mesure exacte de notre sincérité. Lors du vacarme aussi singulier qu'imprévu mené par la presse française — c'est elle qui fut inconsidérée ! — autour de notre premier article, les directeurs de la *French Quarterly* se sont empressés de mettre la revue à l'entière disposition de M. Pierre Benoit : M. Pierre Benoit a jugé préférable d'ignorer cette offre. — Ensuite, ayant pris connaissance du rapport Cheffaud, nous avons demandé à son auteur de bien vouloir donner à la *French Quarterly*, sur la question de *l'Atlantide* et du *Dieu jaune*, une consultation semblable à celle qu'il avait accordée à M. Pierre Benoit : M. Cheffaud a eu la courtoisie de nous répondre, mais pour se récuser.

N'aurions-nous pas, au surplus, le droit d'ignorer les conclusions de M. Cheffaud? Car enfin, M. Cheffaud n'est pas un « arbitre ». Il est d'usage qu'un « arbitre » digne de ce nom soit choisi d'un commun accord par les deux parties.

Or, c'est M. Pierre Benoit tout seul qui a choisi M. Cheffaud, dont le rapport d'ailleurs est impartial et sérieux, autant qu'il pouvait l'être en la circonstance.

Mais il nous eût été facile, à nous aussi, de choisir un « arbitre » parmi ceux de nos maîtres ou de nos amis dont les travaux antérieurs ont depuis longtemps consacré la réputation de spécialistes des questions de sources littéraires ou de littérature comparée. Et l'opinion de ce spécialiste non improvisé aurait-elle été identique à celle de M. Cheffaud ? N'aurait-elle pu faire beaucoup de ce « bruit » que M. Deffoux déclare être si fort dans nos vœux? Qu'eût-il dit, en particulier, des analogies entre l'*Atlantide* et le *Dieu jaune* sur lesquelles plane toujours un si merveilleux silence ? Les aurait-il expliquées comme des rencontres fortuites ou comme des emprunts parallèles et indépendants au *Critias* ?

En vérité, peu nous importe. Depuis plus d'un an nous avons laissé la presse française déformer à sa guise des faits qu'elle ne contrôlait pas. Nous n'avons point protesté, jusqu'au jour où il a plu à M. Deffoux d'essayer, dans une revue sérieuse, de fournir à l'avocat de M. Pierre Benoit des arguments pour le procès intenté à *The French Quarterly*. C'est que nous n'avons point cherché le « bruit » (*is fecit cui prodest*). Et si *The French Quarterly* elle-même ne proteste pas, c'est uniquement parce que nous estimons qu'une mince revue trimestrielle, qui se propose de mettre la Grande-Bretagne au courant de l'essentiel des choses de France, n'est pas tenue de faire à M. Pierre Benoit et à son œuvre une place hors de toute proportion avec leur importance durable.

Veuillez agréer, etc.

A. TERRACHER.

Nous avons transmis cette seconde lettre de M. Terracher à M. Léon Deffoux. Voici sa réponse :

Paris, le 2 avril 1921.

Mon cher directeur,

M. Terracher semble oublier que les conclusions du rapport Cheffaud ont été connues bien longtemps avant leur publication dans la *Revue de Littérature comparée ;* il pourra remédier, comme il le désire, à l'insuffisance de sa bibliographie sur ce sujet en consultant les journaux de février 1920.

Que M. Terracher me permette de lui citer notamment :

L'*Ère Nouvelle*, du 8 février 1920 ; l'*Excelsior*, du 9 février 1920 ; la *Libre Parole*, du 10 février 1920 ; l'*Action Française*, du 15 février 1920, etc. Ces articles et tous ceux qu'il est impossible de citer ici, où la place est mesurée, parlent longuement du rapport de M. Cheffaud, « qui, comme on sait, dit l'*Action Française* du 15 février 1920, juge M. Pierre Benoit (c'est l'orthographe exacte) non plagiaire ».

Que M. Terracher veuille bien tenir compte également de l'erratum inséré dans le *Mercure* (page 288, numéro du 1er avril 1921) avant la réception de sa lettre.

Veuillez agréer, etc.

LÉON DEFFOUX.

Nous avons reçu, d'autre part, la lettre suivante :

Londres, le 4 avril 21.

Mon cher ami,

Voulez-vous me permettre de répondre à la lettre de M. G. Rudler, à qui vous avez donné la généreuse hospitalité de notre *Mercure* (numéro du 15 février 1921) ? Je reconnais qu'il est bien tard pour le faire, mais je vous avoue que cette correspondance m'avait échappé jusqu'ici.

Le paragraphe 5 de cette lettre est inexact. Je n'ai vu dans aucun journal anglais soulever la question d'un rapport possible entre *Pour Don Carlos*, roman de Pierre Benoit, et *The Arrow of Gold*, roman de Joseph Conrad. Je n'ai pas dit, dans ma conférence à l'Anglo-French Society, avoir vu soulever cette question. Je ne me souviens pas que M. Rudler ait été présent à cette conférence. Mais je me souviens très nettement avoir dit que ce serait se fourvoyer que renouveler à propos de *Don Carlos* l'accusation de plagiat faite au sujet de *She* et de l'*Atlantide*.

Bien cordialement à vous,

HENRY-D. DAVRAY.

§

Le problème juif.

« The Joco Estate »
Cucob
Johore F. M. S.
Viá Singapore.

24 février 21.

Monsieur,

Permettez-moi de référer tardivement peut-être (et ce en raison de la distance qui nous sépare) à l'article de M. Georges Batault sur *le Problème juif*, paru dans votre numéro du 15 janvier.

Je ne suis pas à même de discuter les arguments avancés comme preuves par l'auteur, n'étant moi-même pas Israélite, mais je crois

pouvoir émettre l'opinion que l'antisémitisme en Grande-Bretagne et dans ses colonies est toujours ce qu'il a été, c'est-à-dire très faible et peu démonstratif. Je serais même enclin à considérer l'Anglais comme indifférent envers le Juif.

Il est plus intéressant encore de noter que la haute politique britannique comprend des Juifs de valeur, tels que le récemment élu à la Vice-Royauté des Indes, Lord Reading, anciennement Sir Rufus Isaacs, dont les talents sont, cependant, loin de valoir ceux du fameux Benjamin Disraeli, Earl of Beaconsfield, Premier Ministre de la Reine Victoria (de 1868 à 1880), également un Israélite.

Le Haut Commissaire Régent de Palestine, Sir Herbert Samuel, est un sioniste militant et le voyage de son co-religionnaire, Sir Alfred Mond, à Jérusalem n'est certainement pas sans avoir quelque lien avec les récentes réunions de clubs ou ordres israélites de Londres, tels que « Achei Brith » et « Shield of Abraham », etc...

Quant aux influences israélites dans la confection du regrettable Traité de Versailles, influences que M. Georges Batault suppose, non sans raison, venir d'outre-Atlantique, ne serait-il pas curieux de rechercher les facteurs qui déterminèrent le séjour de Lord Reading comme Ambassadeur *extraordinaire* à Washington ?

A ses talents d'avocat et à sa position en renom de Lord Chief Justice d'Angleterre Lord Reading joint des qualités diplomatiques propres à sa race, propres à tout Oriental, somme toute.

Sa nomination soudaine et unanime à la Vice-Royauté des Indes tend à prouver une fois de plus que l'Angleterre n'est pas antisémite dans son choix, puisque, nous l'avons vu, de deux pays « en crise » l'un est régi par un Israélite et l'autre va l'être.

En temps de guerre, l'Allemagne, personnifiée par le Kaiser, avait su se concilier les bonnes grâces et l'indifférence bienveillante de la Suède par l'intermédiaire du Juif bien connu Sven Hedin, dont les travaux d'espionnage (pour le compte de l'Allemagne, soit dit en passant) en Turkestan, en Perse, voire même au Thibet, ont plutôt « gêné » l'Angleterre dans ses visées ultra-indiennes.

Le mouvement sioniste anglais, si fort pendant la guerre, n'avait, semble-t-il, d'autre but que d'attirer les regard vers des régions méconnues en vue de profiter plus tard de la colonisation israélite *de langue anglaise*.

Il paraît donc bien certain que la politique intérieure et extérieure de l'Angleterre était encore tout récemment, et peut-être encore maintenant, de regarder favorablement tout mouvement sémitophile.

Veuillez agréer, etc. A. MARION.

§

Un nouveau don à l'Académie Goncourt ? — L'Académie Gon-

court a toutes les chances. Elle a été autorisée, officiellement, comme chacun sait, à ne pas publier les mémoires de son fondateur en dépit de la volonté formelle de celui-ci (« pourquoi pas les Mémoires de Pélagie? » disait, à ce sujet, l'un des Dix) ; elle va être, grâce à la munificence de M. Léon Bérard, logée gratuitement dans une partie du Palais-Royal rendue libre par le départ de la Cour des Comptes ; enfin, voici qu'incessamment elle recevrait un don important — 100.000 francs dit on — d'un de ses amis (car l'Académie Goncourt a des amis).

Ce donateur serait un célèbre médecin — précisons : un spécialiste des maladies du cœur. Ne sachant quel emploi donner à un legs qu'il doit à la reconnaissance d'un client, ce docteur aurait eu la généreuse pensée d'en faire bénéficier l'Académie Goncourt.

Bien entendu, celle-ci n'aurait aucune raison de refuser. Mais, la bonne nouvelle sera-t-elle confirmée ?

Quoi qu'il arrive, Goncourt fut sage de prescrire à ses exécuteurs testamentaires de faire reconnaître « la jeune Académie d'utilité publique afin de recevoir tous dons ou legs ».

§

Ernest William Hornung. — La personnalité de l'auteur de *Raffles*, le romancier qui vient de mourir à Saint-Jean de Luz, était certes moins connue en France que cette pièce — tirée d'un de ses livres — qui tint l'affiche fort longtemps et qui obtint un très réel succès.

C'est en 1919 qu'avait paru, à Londres, sous le titre : *Mr Justice Raffles*, le roman qui devait se prêter à une si heureuse interprétation scénique.

Ce n'était pas un début. Ernest William Hornung, qui était alors âgé de 43 ans, étant né le 7 juin 1866, à Middlesborough, en Australie, avait déjà, derrière lui, un bagage littéraire assez important. A 24 ans, il avait publié son premier livre, *A Bride from the Bush*, suivi en 1892 de *Under twoskies* et, en 1893, de *Ting Luttrell*. Depuis, sa production n'avait cessé d'être abondante.

Il n'y a pas longtemps encore, en 1919 exactement, il donnait des souvenirs de guerre sous le titre *Notes of a Camp follower*.

En dépit de ces œuvres nombreuses, M. Ernest William Hornung, qui était le beau-frère de Sir A. Conan-Doyle, n'avait pas rencontré, en Angleterre, le succès que *Raffles* trouva en France.

§

Un monument indésirable. — L'Alsace a le droit de s'enorgueillir de ceux de ses enfants qui se sont distingués dans la carrière des lettres et le devoir de perpétuer leur souvenir par des monuments artistiques.

Si, à Strasbourg, Arnold, le spirituel auteur du *Landi de la Pentecôte*, attend encore le sien, Ehrenfried Stoeber (1779-1835), lui aussi

de pure souche strasbourgeoise, a été plus favorisé : son buste, sur la place du Vieux-Marché-aux-Vins, surmonte un socle d'un style qui se réclame de la Renaissance alsacienne, et ce socle est flanqué des médaillons de ses deux fils : Auguste, le folkloriste, et Adolphe, le poète germanomane.

Ce qu'on se rappelle encore de ce dernier, c'est que ses œuvres consistent principalement en poésies composées soit en haut allemand, soit en dialecte alsacien, dans le ton compassé, moins dénué de prétentions que de bonne franquette, qui distingue les auteurs vertueux de ce pays, les pontifes austères qui ont décidé une fois pour toutes que leur carrière terrestre servira de modèle à leurs contemporains et à la postérité.

Adolphe Stoeber, né en 1810, précepteur, en 1832, des fils du préfet Sers, à Metz, est mort en 1892 à Mulhouse, où il était pasteur et, à partir de 1860, président du consistoire réformé. Il était apprécié avec une condescendante indulgence par les littérateurs d'outre-Rhin, et c'est pourquoi j'ai découvert sans trop de surprise un échantillon de son savoir-faire dans une anthologie patriotique parue à Berlin, en 1916, en pleine guerre, sous le titre prometteur : *Deutschland über Alles*, par Maximilian Bern.

J'ai réservé ma surprise pour un meilleur emploi, celui de constater que le médaillon d'Adolphe — disons Adolph — continue, comme sous le régime boche, à orner, à Strasbourg, un monument qui n'existerait pas sans le bonhomme Ehrenfried Stoeber, qui, même en enfourchant son Pégase dans la langue des palefreniers, comme disait Frédéric II, ne fut pas un Français déloyal ; il était même bonapartiste, comme tout le monde à cette époque.

Il en est autrement de son fils Adolphe, comme le montre l'échantillon en question, que je me suis donné la peine de traduire, pour l'édification de ses concitoyens alsaciens imparfaitement avertis, semble-t-il :

SUPPLIQUE DE L'ALSACE A L'ALLEMAGNE

1871

O Allemagne, puissions-nous guérir des manières welches,
De l'esprit d'accablante volupté, de fanfaronne vanité,
Pour retourner à la vérité, à la chasteté, à l'honnête amour allemand,
A tes antiques vertus !

C'est pourquoi celui que tu nous enverras devra être un élu,
Un modèle, pour notre félicité et notre prospérité,
Afin que plus jamais, au haut du vertigineux pinacle de l'illusion altière,
Nous ne dépérissions intérieurement sous un vernis d'ostentation.

O mère, mère ! permets qu'à tes seins
Tes enfants retrouvés boivent la guérison,
Eux qui se sont égarés, dans l'ivresse des plaisirs exotiques.

O insuffle dans nos cœurs ton esprit de clarté,
Qu'il soit le vainqueur du poison welche ;
Et ressuscite en nous la fraîcheur radieuse de la juvénilité !

La pureté germanique, aujourd'hui enfin universellement reconnue, opposée à l'abjection française, quoi !

Chacun ses goûts, mais, tout de même, dans une certaine mesure, que diable ! Si nous remarquons que la date de ce morceau « choisi » est l'année 1871, nous ne pouvons nous empêcher d'estimer que le vénérable Adolphe Stoeber, qui jusque-là n'avait pas eu horreur de recevoir son salaire du gouvernement welche, est un renégat, tout simplement, et comme tel il n'a pas hésité à invectiver et à mordre le sein qui l'avait nourri, pour mieux s'assurer les bonnes grâces du nouvel occupant.

Irai-je jusqu'à m'indigner que le monument qu'il déshonore de son médaillon soit encore debout ? Non. Soyons chevaleresque, à la française, et contentons-nous de regretter que pour cesser d'effaroucher plus longtemps nos regards à Strasbourg on n'ait pas l'idée de le transférer plutôt à Kehl.

En attendant, quel amusant châtiment pour un Alsacien, que celui d'être cloué au pilori dans un bouquin boche intitulé *Deutschland über Alles !* Il y a une justice immanente, décidément, il y en a une.

JULES FROELICH.

§

Vallès et la Commune.

Cher ami,

A propos de *Un mot de Vallès sur la Commune*, dans vos Echos.

En 1883 j'étais rédacteur au *Réveil* avec Paul Alexis et Jules Vallès, qui n'y paraissait plus guère, à tel point que le secrétaire de la rédaction me remettait à moi, nouveau venu, les cartes nominatives d'invitation au nom de Vallès.

Voisinant, déjeunant avec Paul Alexis — il habitait le bas de la rue Lepic, moi le boulevard Rochechouart, — je lui révélai ces substitutions, qui, pensais-je, auraient pu froisser Vallès, ce « communard » de Vallès !

— Allons donc, me répliqua-t-il avec son bon gros sourire naïf, et son geste vingt fois répété de rajuster son binocle, nous sommes environnés de communards au journal, de retour de l'île des Pins et de Nouméa, c'est pour cela qu'il n'y remet pas les pieds : ces gens-là le dégoûtent.

Cordialement vôtre.

LÉON RIOTOR.

§

Les Compagnons du Tour de France. — Dans son roman social, le *Compagnon du tour de France*, George Sand a écrit avec rai-

son que « le tour de France, c'est la phase poétique, le pèlerinage aventureux, la chevalerie errante de l'artisan... Il reviendra au bercail, ayant des souvenirs et des impressions, il aura vu le monde, il pourra dire à ses amis et à ses enfants combien la patrie est belle et grande » !

Un journal de Mulhouse, l'*Express*, semble s'être inspiré de Sand pour publier récemment une étude fort complète sur cette pérégrination suggestive qui mettait les jeunes gens à même de se perfectionner dans leur métier, d'y gagner la maîtrise, de devenir de « fins » ouvriers et, en même temps, leur ouvrait les idées, étendait leurs connaissances générales et les poliçait.

On sait que, pour s'assurer dans leurs voyages la table de famille, un bon gîte et du travail, les compagnons du Tour de France étaient affiliés à diverses sociétés formées par corporations similaires et dont l'ensemble constituait le « Compagnonnage » (institution remontant peut-être au xe siècle). Dans la classe ouvrière comme encore dans beaucoup de campagnes, les hommes portaient alors des boucles d'oreilles ; aux leurs, les compagnons suspendaient, en guise de petits bijoux, des attributs de métier. Chaque société avait ses villes de Devoir, c'est-à-dire des villes où ses membres pouvaient séjourner, travailler et s'instruire et c'est dans ces villes qu'ils se rendaient étape par étape en faisant leur tour de France.

Aimable époque ! Après avoir lu l'étude de l'*Express de Mulhouse*, on se dit qu'en somme l'ouvrier d'autrefois, c'est-à-dire, pour être précis, d'il y a un demi-siècle environ, était peut-être mieux partagé que l'ouvrier d'aujourd'hui — sans que la loi ou l'Etat-Providence y fussent pour rien. Simple question de tradition et de mœurs...

§

Tartarin... de Nîmes. — Dans le *Mercure*, puis dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, j'ai tenté de fixer la généalogie de *Tartarin*. Au cours de ces *notes* sans prétention, j'eus l'occasion de citer un érudit nîmois, M. Henry Bauquier, adjoint au maire, M. Josias Paut, en rendant hommage à son zèle pour l'histoire du vieux Nîmes, et à sa connaissance de bien des points obscurs des fastes nîmois, — dont ses *Chroniques*, dans l'édition du Gard du *Petit Méridional* de Montpellier, rendent, depuis de longues années, le quotidien témoignage, — tout en insistant sur la thèse naguère soutenue par ce même M. Bauquier et selon laquelle Nîmes n'aurait, en somme, point lieu d'être particulièrement fière d'avoir donné le jour à Alphonse Daudet. M. Henry Bauquier veut bien, dans le *Petit Méridional* du 28 mars dernier, relever ma dernière contribution au *Mercure* et me féliciter d'avoir, de mon passage à Nîmes — un *passage* quelque peu spécial, en vérité, puisqu'il a duré neuf ans — eu « le bon esprit de garder la connaissance et le goût des choses de notre pays ». Après quoi, l'auteur

du *Médaillier du comte de Chambord* ajoute que mon allusion à une polémique courtoise, « au cours de laquelle nous eûmes occasion de formuler quelques reproches rétrospectifs sur les railleries un peu trop fortes à l'aide desquelles notre illustre, mais imprudent concitoyen faisait rire ses lecteurs aux dépens de quelques caractéristiques du type méridional » l'avait trouvé sur les mêmes positions qu'en l'automne de 1919. « Nous n'avons pas eu — précise-t-il — occasion de changer d'avis à ce sujet... Nous pensons toujours que l'auteur de *Numa Roumestan* et de *Tartarin*, s'il fut un remarquable écrivain, ne se classa jamais parmi ceux à qui notre cité doit beaucoup de gratitude. » — On aimerait à entendre M. Bauquier préciser ses griefs, d'autant plus que les jeunes, à Nîmes (avec d'ailleurs certains vieux « qui n'ont pas oublié ») ne semblent pas être précisément de son avis. N'aurait-il pas lu, par hasard, le chapitre du jeune érudit, professeur agrégé de demain, Marcel Carayon, dans *Nemausando*, paru cette année même à Nîmes et où un hymne si enthousiaste est chanté à la « cité d'Alphonse Daudet » ? Ou, s'il l'a lu, qu'en pense-t-il ? C. P.

§

Sept parmi les meilleurs poètes. — Le referendum organisé par *la Connaissance* à l'effet de désigner sept poètes parmi les meilleurs a donné les résultats suivants.

Par 3.241 à 3.225 suffrages :

1er Paul Valéry (maximum) ; 2e Henri de Régnier ; 3e F. Vielé-Griffin ; 4e Pierre Louys ; 5e Louis Le Cardonnel ; 6e Mme de Noailles ; 7e Jules Romains, Jehan Rictus et Georges Fourest (*ex æquo*).

A l'unanimité, Paul Fort garde sa couronne.

Viennent ensuite, par 2.900 voix environ :

Paul Claudel, Fagus, Charles Maurras, Saint-Pol Roux, Charles Vildrac, André Spire, Raoul Ponchon.

Enfin, dans une catégorie réservée aux *Poètes de l'avenir* sont classés par 2.500 voix environ :

Charles Cousin, Jean de Cours, Henry Charpentier, Fernand Divoire, Luc Durtain, Louis de Gonzague-Frick, Ernest Tisserand.

La conclusion de cette enquête a été donnée en ces termes, par l'un des poètes de l'avenir, M. Louis de Gonzague-Frick :

« Si l'on demandait de désigner les mauvais poètes, ce serait affaire facile, mais élire les meilleurs est œuvre délicate. »

§

Erratum. — Dans la lettre de M. Raymond Poincaré à M. Rossi, publiée dans notre dernier numéro, p. 276, l. 4, lire : «... toute politique qui *tendrait* à altérer cette amitié », au lieu de « *tiendrait* ».

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.